ŒUVRES COMPLÈTES DE VICTOR HUGO

POÉSIE - XIV

415

LES ANNÉES FUNESTES

1852-1870

DERNIÈRE GERBE

IL A ÉTÉ TIRÉ À PART

5 exemplaires sur papier du Japon, numérotés de 1 à 5
5 exemplaires sur papier de Chine, numérotés de 6 à 10
40 exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 11 à 50
300 exemplaires sur papier vélin du Marais, numérotés de 51 à 350

LP
H695

3

VICTOR HUGO

[Oeuvres complètes
vol. 39]

LES ANNÉES FUNESTES

1852-1870

DERNIÈRE GERBE

4775-00
28.7.48

ALBIN MICHEL - PARIS

IMPRIMÉ PAR L'IMPRIMERIE NATIONALE | ÉDITÉ PAR LA LIBRAIRIE OLLENDORFF

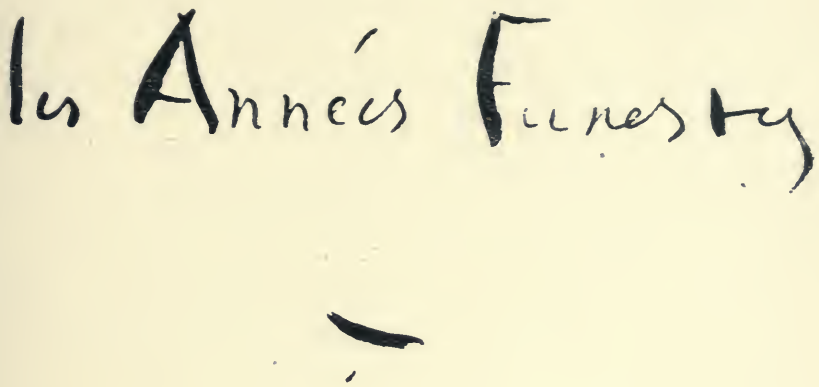
MDCCCCXLI

PQ
2279
F04
1904
[V.39]

LES ANNÉES FUNESTES

1

les Années Funestes



Fac-similé du titre écrit par Victor Hugo en tête du manuscrit original des *Années funestes*.

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

Dans les éditions précédentes, les poésies qui composent *les Années funestes* ont été échelonnées de 1852 à 1870, répondant ainsi au titre même, mais à l'aide d'un classement factice. Par exemple, les vers qui ouvrent le volume sont datés dans le manuscrit : 4 juin; nous avons pu établir qu'ils sont de 1875, l'écriture et le papier employé suffisent d'ailleurs à le démontrer; mais comme cette poésie, sorte de préface aux *Années funestes,* a pour sujet l'arrivée en exil, on l'avait datée : 1852.

Les exécuteurs testamentaires agissaient selon la recommandation de Victor Hugo lui-même « dans l'esprit et la pensée qu'ils lui connaissaient »[1]. Nous ne pouvons, nous, dans cette édition documentaire, nous permettre les mêmes libertés. Tout en conservant l'ordonnance du volume, nous avons reproduit exactement les dates du manuscrit, et, pour les poésies non datées, nous avons, comme dans *Toute la Lyre,* dressé un tableau approximatif d'après l'écriture ou d'après certaines particularités. Ce tableau suit la description du manuscrit.

[1] *Testament littéraire. Actes et Paroles. Depuis l'exil.*

I

J'ai dit à l'Océan : — Salut! veux-tu que j'entre,
Ô gouffre, en ton mystère, ô lion, dans ton antre?
J'arrive du milieu des hommes asservis.
Gouffre, je ne sais plus au juste si je vis;
J'ai ce cadavre en moi, la conscience humaine;
Et je sens cette morte immense qui me mène.
Quoique tuée, elle est vivante encor pour moi.
Mais ai-je sur la face assez d'ombre et d'effroi
Pour être justicier, réponds, mer insondable?
Je voudrais être mort pour être formidable.
Les morts dans leur prunelle ont un tel inconnu
Que le tyran frissonne ainsi qu'un enfant nu
Quand sur lui ce regard de sépulcre s'appuie.
Mer, puisque le soldat, valet d'un traître, essuie
Une infamie avec les plis de son drapeau,
Puisque le prêtre met en vente son troupeau
Et jette on ne sait quel *Te Deum* à l'abîme,
Horreur! puisque le juge est juge au nom d'un crime,
Puisque les trahisons remplacent les exploits,
Puisque nous n'avons plus que des ombres de lois,
Puisqu'on a poignardé la France entre deux portes,
Mer, j'aimerais mieux être avec les choses mortes
Qu'avec tous les vivants de ce monde âpre et vil.
Le nuage, où parfois s'ébauche un noir profil,
Prouve qu'il peut tomber un éclair d'un fantôme.
Du linceul d'Isaïe il sort un sombre psaume.
Je voudrais n'être rien qu'un aspect irrité,
Une apparition d'ombre et de vérité.
A force d'être une âme on cesse d'être un homme;

Qui suis-je? mer, dis-moi de quel nom je me nomme.
C'est par les visions que les rois sont punis.
Est-ce que ce n'est pas une ombre qu'Erynnis?
Est-ce que ce n'est pas une larve qu'Électre?

Et l'Océan m'a dit : — Sois le bienvenu, Spectre.

14 juin.

II [1]

J'applique mon oreille à travers mon cachot
Contre la conscience énorme de là-haut.
Et j'écoute. Et, pensif, je fuis, et, solitaire,
Je m'envole. Quiconque a pour prison la terre,
A pour évasion le ciel. Là, j'ai l'effroi
De sentir comme une âme immense entrer en moi
Et j'en tremble, et j'en suis joyeux. Sévère joie!
— Va, sois le Châtiment, me dit quelqu'un. Foudroie.
La foudre est le jet noir du firmament vengeur. —
Je me penche du fond d'une blême rougeur,
Et, du seuil étoilé, comme d'une fenêtre,
Sur ta simarre, ô juge, et sur ta robe, ô prêtre,
Je vide la justice avec la vérité.
Vivez, régnez! ma strophe au sanglot irrité,
Mon vers sanglant, fumant, amer, qui, du ciel sombre,
Ainsi que d'une bouche entr'ouverte dans l'ombre,
Jaillit, tombe, se rue, éclate, et sur les fronts
Se disperse en horreur, en tempête, en affronts,
Flétrit, submerge, noie, éclabousse et remonte,
Est le vomissement de Dieu sur votre honte.

26 février 1870.

[1] Inédit.

III

Un peuple était debout, et ce peuple était grand.
Il marchait lumineux dans le progrès flagrant.
Les autres nations disaient : Voici la tête !
Il avait traversé cette énorme tempête
Quatrevingt-treize, et mis le vieux monde au tombeau ;
Dans la lutte difforme il était resté beau ;
Ce fier peuple, assailli d'évènements funèbres,
Avait fait des rayons de toutes ces ténèbres ;
Il avait fait, démon, dieu, sauveur irrité,
De la combustion des siècles sa clarté.
Il avait eu Pascal, il avait eu Molière ;
Il avait vu sur lui s'épaissir comme un lierre
L'amour des nations dont il était l'appui ;
Et pendant soixante ans sur sa cime avait lui
Voltaire, cet esprit de flamme armé du rire,
Ce titan qui, proscrit, empêchait de proscrire,
Ce pasteur guidant l'âme, enseignant le devoir
Et chassant le troupeau des dogmes au lavoir.
Ce peuple avait en lui la loi qui développe ;
À force d'être France il devenait Europe ;
A force d'être Europe il était l'univers.
Il savait rester un tout en étant divers ;
Chaque race est un chiffre, il en était la somme ;
Et ce peuple était plus qu'un peuple ; il était l'Homme.
Dans la forêt sinistre il était l'éclaireur ;
Son pas superbe était le recul de l'erreur ;

Il proclamait le vrai sur la terre; une lave
Sortait de son esprit qui délivrait l'esclave,
Et la femme, et le faible, et le pauvre inquiet,
Et l'aveugle ignorant, de sorte qu'on voyait
Devant sa flamme, hostile au mal, au crime, aux haines,
S'enfuir la vieille nuit traînant les vieilles chaînes.
Il était entouré des ruines du mal,
D'abus tombés, monceau formidable et fatal,
De droits ressuscités, de vertus retrouvées,
Et de petites mains d'enfants, vers lui levées.
Au lieu de dire : Grâce! il disait : Il le faut!
Il combattait la guerre, il tuait l'échafaud.
Père et frère, il donnait la vie, ôtait les maîtres.
Guetté, mais fort, trop grand, hélas! pour croire aux traîtres,
Il marchait aussi pur que l'aube en floréal,
L'œil fixé sur ce ciel qu'on nomme l'idéal.

Subitement, il est tombé dans l'embuscade,
Et son cadavre est là sur une barricade.
Ce trépassé, sanglant, nu, mordant son baîllon,
Pâle, n'a même plus la gloire, ce haillon,
Et ses noirs assassins, de leur main lâche et fausse,
Creusent sous lui la nuit comme on creuse une fosse.

Décembre souriant, suivi de son Sénat,
A fait hommage aux rois de cet assassinat,
Les rois ont respiré cet encensoir fétide.
Et devant Fualdès mort, le juge est pour Bastide,
Et le prêtre bénit Caïn tuant Abel.

Sous ta tiare d'or qui ressemble à Babel,
Et qui, de la Sixtine illuminant les voiles,
A plus de diamants que le ciel n'a d'étoiles,
Sur ta chaire, splendide et sacré tribunal,

Pape, tu ne vaux pas, dans ton haut Quirinal,
Qui du monde romain domine les déluges,
Rois, vous ne valez pas, vous ne valez pas, juges,
Tu ne vaux pas, César dans la pourpre élevé,
Les chiens qui vont léchant le sang sur le pavé!

2 décembre 1869.

IV

CÆSAR.

Il fait le mal; il boit des pleurs; il boit du sang;
Partout la mort, l'exil, des veuves gémissant,
Des orphelins, des foyers vides;
C'est ainsi qu'entassant deuils, forfaits, désespoirs,
Les tyrans font téter à nos vers, dogues noirs,
La mamelle des Euménides.

Tous ces prétoriens qui l'ont fait empereur
L'entourent; Rome est calme et parle avec terreur;
On ne laisse approcher personne;
Ils gardent son palais et veillent à l'entour,
Mille à chaque barrière et cent sur chaque tour;
Le monde tremble, et lui frissonne.

Il évoque, effaré, livide, anéanti,
Tous ses prédécesseurs, que les clypeati
Couvraient de leurs mâles poitrines;
Et l'histoire, témoin qu'on trouve toujours là,
Fait sortir de l'égout le dieu Caracalla
Et le dieu Néron des latrines.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Il erre en son palais. Ici tout le défend,
Ici le prêtre adore Auguste triomphant,
Ici les fronts sont dans la poudre,
Ici la terre apporte un respect assidu; —
Au-dessus de sa tête il entend, éperdu,
L'éclat de rire de la foudre.

15 août 1853. — Jersey. — Saint-Napoléon.

V

ECRIT SUR UN EXEMPLAIRE

DE LA VIE D'APOLLONIUS DE TYANE.

Les sages, en suivant leurs rêves nécessaires,
Ne perdent pas de vue ici-bas les misères;
L'astre les enchaîne à son char;
Ils creusent l'être, l'âme, et l'espace, et le nombre;
Un de leurs yeux profonds contemple Dieu dans l'ombre,
Mais l'autre est fixé sur César;

Les constellations énormes que Dieu penche
Tantôt vers l'âpre nuit, tantôt vers l'aube blanche,
L'ombre, les abîmes, les fleurs,
L'immense vision des choses éternelles,
Emplissent de rayons une de leurs prunelles,
Et de l'autre il tombe des pleurs;

Leur esprit, dont la foule écoute les paroles,
Penché sur les soleils, les ondes, les corolles,
Sur l'arbre où Jésus s'endormit,
Sur les ténèbres, gouffre où la clarté se lève,
Regarde en même temps la nature qui rêve
Et l'humanité qui gémit;

De sorte qu'il arrive, — et tu le sais, Éphèse! —
Que, tout en expliquant les cieux, sombre fournaise,
Septentrion, Aldebaran,
Le monde, et Dieu pensif contemplant son ouvrage,
Ils se dressent soudain en s'écriant : Courage,
Stephanus! frappe le tyran!

6 avril 1854. Jersey.

VI

ÉCRIT SUR UN EXEMPLAIRE DES *CHÂTIMENTS.*

I

Le frissonnant essaim des pâles Euménides
Met les effrois
Dans l'homme, et ne veut pas laisser les âmes vides
Et les cœurs froids;

Elles vont secouant sur nos fronts une chaîne
Avec des chants,
Leur fonction étant de nous emplir de haine
Pour les méchants;

Et ces femmes de l'ombre, éparses et volantes,
Rôdent dans l'air,
Furieuses, et font des colères trop lentes
Jaillir l'éclair;

— Allons! réveille-toi! ne vois-tu pas Tibère?
Viens! fais un pas!
Est-ce que pour frapper la foudre délibère?
Ne vois-tu pas

Le mal partout, ici le crime et là le vice;
Judas rêvant;
Ce roi, ce juge, l'un achetant la justice
Que l'autre vend?

Frappe! — Ainsi vont grondant les gorgones sublimes;
Et leur vertu,
Sinistre, ouvre au songeur l'horizon des abîmes,
Et dis : Viens-tu?

Et le poëte suit ces filles formidables.
— Monstres, j'accours!
C'est bien! — Et, sur le haut des monts inabordables,
Dans les bois sourds,

Dans l'inclément désert, sur l'âpre mer sonore,
La sombre nuit
Est contente; et, plus bas, dans les prés où l'aurore
S'épanouit,

Dans l'azur, dans l'été, dans l'herbe et dans les mousses,
Dans la chaleur,
Dans l'idylle, on entend toutes les choses douces
Qui sont en fleur,

L'églantier, le rosier plein d'une âme invisible,
Le frais buisson,
Dire, en voyant passer le poëte terrible :
Il a raison.

6 décembre.

VII

LES CHÂTIMENTS.

Rester où nous sommes!
Non! puisque ces hommes,
Tes fils, Liberté,
Ne sont que des femmes,
Relever les âmes
C'est ma volonté.

Puisque tout s'écroule,
Puisque cette foule
N'est, sous ce pouvoir,
Que poussière et sable,
Être formidable
C'est le grand devoir.

La loi n'est pas morte,
La justice est forte,
On est nation,
Dieu pensif approuve,
Tant qu'une âme couve
L'indignation.

Il est nécessaire,
Quand tout est misère,
Opprobre, douleur,
Torpeur, frénésie,
Que la poésie,
Cette plaine en fleur,

A toutes les roses,
À toutes les choses
Du printemps serein
Dont elle est semée,
Mêle la fumée
D'un feu souterrain.

*

Quand, parce qu'un homme
Est béni par Rome,
Il peut tout braver,
Ne rendre aucun compte,
Et couvrir de honte
L'aube à son lever,

Quand tout le protège,
Et quand son cortège
Rampe avec orgueil,
Tas d'hommes de proie,
Vils, ayant pour joie
La patrie en deuil,

Quand on n'a plus d'armes,
Quand Tyrtée en larmes
Réjouit Scapin,
Quand frémit l'histoire,
Quand l'homme est sans gloire,
La femme sans pain,

Certe, il est utile
Qu'on voie en mon style
Les rois châtiés,
L'ouragan, l'outrage,
Et toute la rage
Des grandes pitiés.

Certes, je dois plaire,
France, à ta colère,
Quand je dis : Allons!
Et quand j'encourage
Au souffle, à l'orage,
Les noirs aquilons.

Et quand aux poëtes,
Je dis : Gypaëtes,
Faucons et vautours,
Guerre aux infidèles!
Guerre! ayons des ailes
Puisqu'ils ont des tours!

Guerre au front servile!
La lâcheté vile
Du fourbe est l'appui.
Guerre au maître infâme!
Dispersons notre âme
En foudre sur lui!

Je sens que moi-même,
Furieux, je m'aime;
Et je suis content
Quand sous mon vol sombre,
Le tyran, dans l'ombre,
Tête basse, attend.

*

Quel abîme creuse
Leur croissance affreuse!
On voit, radieux,
Sur la terre en cendre,
Ces démons s'étendre
Et grandir ces dieux;

Ils sont sur le faîte;
Dante les arrête
De son poing d'acier,
Et les rapetisse;
Dieu pour sa justice
Fit ce justicier.

Quand s'ouvre le gouffre,
Quand le peuple souffre
Sous d'impurs vainqueurs,
Cet énorme câble,
La haine implacable,
Soutient tous les cœurs.

Des gueux ont des mondes;
Des Césars immondes,
Sous leurs pieds ayant
La loi, leur victime,
Ajoutent au crime
Un rire effrayant.

J'envoie à leurs fêtes
Mes hymnes tempêtes
Luire et flamboyer,
Et mon âme est haute
Quand l'éclair mon hôte
Sort de mon foyer.

Pour frapper les traîtres,
Faux dieux et faux prêtres,
Vil groupe inhumain,
Debout dans mon aire
Je montre au tonnerre
Le plus court chemin.

C'est la sainte cause.
Mon vers superpose
La justice au mal,
Jésus à Tibère,
L'idéale sphère
Au gouffre animal.

Cette œuvre est la vraie.
Abhorrer l'ivraie
C'est aimer l'épi.
Je trouve dans l'antre
De l'histoire, où j'entre,
Tacite accroupi;

Juvénal, ce fauve,
Eschyle au front chauve,
Me disent : C'est bien.
Sombre philosophe,
Je mets dans ma strophe
Le vent libyen.

L'ombre est mon amante;
J'aime la tourmente,
Le déchaînement;
J'aime le désordre
Des rois que vient mordre
L'ïambe écumant.

*

Cieux! j'aime la haine
Quand elle est sereine,
Quand elle a raison,
Et quand, comme Électre,
Elle est le grand spectre
Droit sur l'horizon.

23 avril.

VIII

Eh bien, allons! mentant, pillant, volant, broyant,
Coalisez-vous tous! que ce soit effrayant!
Nous sommes prêts au deuil, à la mort, au martyre.
Que d'un coup de collier le genre humain s'en tire!
Frappez-nous, percez-nous! Traversons, s'il le faut,
Avec le dernier camp, le dernier échafaud!
Qu'il soit hideux, devant la terre intimidée,
Ce duel sombre où la force a terrassé l'idée!
Que le passé se rue et morde l'avenir!
Qu'Haynau vienne tuer et Mastaï bénir!
Qu'ils soient les éperviers, Seigneur, et nous les proies!
Que nos poignets gonflés saignent sous les courroies!
Qu'on nous jette à l'exil, au bagne, à la prison!
Que sur le coteau noir, tumeur de l'horizon,
L'affreux gibet, squelette aux sinistres vertèbres,
Se dresse! Que l'esprit des antiques ténèbres
Risque l'un après l'autre, et tire coup sur coup
Ses monstres de sa poche, et fasse son va-tout,
Et joue en rugissant sur sa dernière carte
Son dernier Nicolas, son dernier Bonaparte!
Oui, crachez vos serments, hurlez vos *Te Deums,*
Invoquez vos *Agnus,* vos bons dieux, vos Mahoms!
Que les czars et les rois et les hommes des sacres
Lancent tous les bourreaux, fassent tous les massacres!
Que nous soyons trahis, vaincus, chassés, brisés,
Et que tous les Judas donnent tous les baisers!
Finissons-en; voici nos têtes pour le glaive!
Pourvu qu'à l'orient une blancheur se lève!
Pourvu que, dans ses mains tenant tous les flambeaux,

L'éclatant avenir sorte de nos tombeaux!
Pourvu que naisse enfin la nouvelle âme humaine!
Pourvu qu'au vieil Adam Dieu par la main amène,
Après tant de douleurs, tant de sang, tant de fiel,
Cette âme, Ève d'en haut, la future du ciel!
Pourvu qu'un jour, jour saint et dont mon cœur tressaille,
Après nous, derniers morts du grand champ de bataille,
Derniers épis du mal, derniers martyrs du fer,
On voie, en un Éden fait avec notre enfer,
Debout sur notre cendre et sur notre désastre,
L'homme adorant la paix, l'aigle regardant l'astre!

18 octobre 1854.

IX

Triomphe. Pas de brume en ce splendide azur.
Marche dans tous les sens sur ton crime; il est sûr.
Danse dessus, bâtis dessus; il est solide.
Le droit divin te garde en habit d'invalide;
Le pape te bénit, le sultan te bénit.
Ta constellation resplendit au zénith;
Qu'elle est belle! Nemrod géant, Rhamsès farouche,
Charlemagne, César, Napoléon, Cartouche!
L'aurore a pour toi, prince, un sourire charmant.
Le bleu du bonheur monstre emplit ton firmament.
Pas un plaisir, permis ou non, que tu n'effleures
Dans l'entrelacement voluptueux des heures;
Ta journée est un long festin renouvelé
Par chaque instant qui passe, heureux, chantant, ailé.
Que veux-tu? le pouvoir? Sonne. La France vote.
Elle est voltairienne, elle sera dévote,
Pour te plaire. Veux-tu des palais? Prends. Choisis.
Sois chez toi. Sur quel trône est-on le mieux assis?
Prends celui de Versaille ou prends celui du Louvre.
La planche de sapin qu'un peu de velours couvre
A du bon, certe, et vaut les meilleurs piédestaux
Quand Brumaire et Décembre en sont les deux tréteaux.
Brumaire, c'est le droit, Décembre, c'est la force.
Un profil hollandais doublé d'un profil corse,
De face, cela fait un visage français.
Veux-tu la gloire? prends son masque, le Succès.
Tu n'es plus tout à fait un jeune homme. Qu'importe!

Cupidon vient gratter doucement à ta porte;
Vénus par Bacciochi t'envoie un tendre aveu.
Pas un moment du jour, ô César, ô neveu,
Qui pour toi, comme un flot qui sur des fleurs s'épanche,
Ne soit gloire, bonheur, splendeur.

Le soir, revanche.

L'ombre n'est pas à toi. Dormir, c'est être pris.
Une main, qui saisit par l'aile les esprits,
S'ouvre, et lâche le songe où luit la catastrophe;
Le vrai surgit; tu fais d'affreux rêves. Ma strophe
La nuit devient ta femme, et, spectre, dans tes draps
Se couche, et tu l'entends dire : — Tu ne seras
Pas même lampion, toi qui prends des airs d'astre! —
Ton destin t'apparaît. Tu te vois, ô désastre!
Ô deuil! redevenu l'aventurier gueusard,
Le prince bric-à-brac, l'altesse de hasard,
Portant pour diadème un feutre qui s'effondre,
N'ayant, ô dur retour des maigres jours de Londre,
Plus de sceptre à la main ni de bottes aux pieds;
Et tout, empire, encens, *Te Deum* expiés,
S'évanouit devant tes prunelles hagardes,
Tout, depuis les cent sous, hélas! jusqu'aux cent gardes!
Et tu ne comprends plus, effaré sous le vent,
Ton propre sort; tu dis : Est-ce après? est-ce avant?
Tu voudrais t'éveiller. Non. Le remords t'accable
Et te tient, et te cloue au sommeil implacable,
Et de partout sur toi, maudit, tombe l'affront,
Et tous tes forfaits vont et viennent sur ton front,
Montmartre, les fourgons cahotant les cadavres,
Les chaînes dans les forts, les pontons dans les havres,
La mitraille, Charlet, Cirasse, Cuisinier,
Les votes, l'urne traître auprès du noir panier,
Bidauré fusillé deux fois, Mazas, Cayenne,
Les proscrits, Lambessa que vient flairer l'hyène,

Le ruisseau de la rue au sang habitué,
Baudin tué, Dussoubs tué, l'enfant tué;
Tu ne vois plus qu'horreur, billots, linceuls, tempêtes,
Têtes cherchant leurs corps et corps cherchant leurs têtes,
Et ton oreille entend, à travers l'aquilon,
Rouler dans l'avenir le boulet de Toulon.

9 juillet.

IMPRIMERIE NATIONALE.

X

« M. Victor Hugo ne s'aperçoit donc pas qu'il devient monotone ? »
(*Les Journaux de l'Empire.*)

— Tenez, mon président, je vous le dis d'aplomb,
Je trouve, en vérité, que cela devient long.
Cela finit par être un triste dialogue.
Nous faisons à nous deux une lugubre églogue.
Vrai, vous me fatiguez, mon juge du bon Dieu.
Si nous renouvelions la causerie un peu?
Parlons d'astronomie ou bien d'hippiatrique.
Oui, c'est vrai, je me suis servi de cette trique;
Assomme-t-on les gens avec des éventails?
Quand vous répéterez sans fin tous ces détails?
Après? Bon, j'en conviens, c'est affreux, c'est infâme,
Ce n'est pas bien du tout, j'ai tué cette femme;
Dans l'ombre, en guet-apens, si vous le préférez.
J'ai de ses cheveux blancs à mes souliers ferrés;
On voit ces choses-là dans tous les mélodrames.
Est-ce donc bien joli, mon juge, à dire aux dames?
Nous devrions changer de conversation.
Je l'ai mise en un trou, la belle invention!
Et j'ai pillé la caisse et débouclé la bâche.
Connu. C'est vieux! D'honneur, mon président rabâche;
Il faudrait varier dans l'intérêt de l'art.
Vous ressassez toujours : — C'était dans le brouillard.
— En décembre. – Au sortir d'un bois. – Un jour de pluie... —
Eh bien, je vous le dis tout net, cela m'ennuie.
Vous n'avez vraiment pas d'imagination.
Et puis, vous y mettez beaucoup de passion.

Cette femme était vieille et j'étais pauvre. En somme,
Là, ne pourrait-on pas, quand mai réjouit l'homme,
Quand les petits oiseaux chantent au fond du bois,
Quand les champs sont pleins d'ombre et d'amour et de voix,
Et puisque nous voilà dans la saison des roses,
Rire un moment, que diable! et parler d'autres choses! —

Et le juge répond, triste comme la loi :

— Ta mère assassinée est là, derrière toi!

22 décembre 1854.

XI

BORD DE LA MER.

Le jour chasse le vent nocturne qui soufflait;
Le soleil dans la mer délaie un long reflet,
Et monte, et semble fier que le gouffre lui mette
Une traîne de flamme et le change en comète;
Les navires tremblants fendent l'onde, et ses plis
Penchent leurs noirs agrès par la brise assouplis;
Un mont de roche à pic sur la plage s'élève;
La route qui descend des plaines à la grève
Ouvre en la rencontrant les deux bras de l'Y grec
Par où les chariots vont chercher du varech;
L'eau partout se hérisse, immense hécatonchire;
L'écume à tous les vents s'effare et se déchire,
Et vole, et l'on dirait que de ces flocons blancs
Quelques-uns prennent vie et sont les goëlands;
Le tumulte infini dans l'ombre au loin bégaie;
Et la légèreté des nuages égaie
Toute cette farouche et fauve profondeur;
L'aube chantante joue avec le flot grondeur;
L'océan frais et pur se fronce aux rocs arides;
La jeunesse éternelle offre toutes ses rides;
L'innocent liseron, nourri de sel amer,
Fleurit sous les blocs noirs du vieux mur de la mer,

Et la création semble une apothéose.
Comme un papillon donne un coup d'aile à la rose,
Là-bas l'aigle de mer tourne autour du récif.

Et moi qui suis assis au bord des flots, pensif,
Ne voyant même pas ces horizons sévères,
Regardant, noir rêveur, dans la nuit des Calvaires,
Les Socrates mourants, les pâles Jésus-Christs,
J'écris ces vers au pied du Rocher des Proscrits,
Pendant qu'un hollandais, qui prétend être corse,
Met à l'esprit humain la chemise de force,
Et trône en pleine orgie, empereur des français,
Entre l'escroc Serment et la fille Succès.

XII

LE TIREPOINT.

Ô pauvre vieux, tu vis en paix, tu bois ta chope,
Sans feu, parfois sans pain et jamais sans sommeil,
Comme un fagot flambant gratis, dans ton échoppe,
Tu reçois le soleil.

Lorsque tu vois passer curés, bedeaux et diacres,
Toute ta politique est de gronder un peu;
Parmi les porteurs d'eau, les filles et les fiacres,
Tu ris sous le ciel bleu.

Peut-être est-ce un grand-père à toi — sais-tu l'histoire? —
Qui vit jadis entrer dans son bouge, âpre et seul,
N'ayant plus de souliers, vieux, pieds nus dans sa gloire,
Corneille, notre aïeul!

Que t'importe? tu vis au hasard, pêle-mêle,
Dans ce monde arrivé sans savoir trop par où,
Ajustant le cuir neuf à la vieille semelle,
Dans un coin, dans un trou.

Tu vas au cabaret savourer la litharge;
Pour toi, d'un travail lourd, monotone, inclément,
Le livre de la vie est plein, et sur la marge
Tu te grises gaîment.

Sous toute autorité, juste ou non, sainte ou vile,
Tu te courbes, timide et sentant ta maigreur;
Pour toi, pauvre et chétif, dans le sergent de ville
Commence l'empereur.

Portant le joug ainsi qu'une bête de somme,
Lorsqu'on se bat, qu'on voit l'émeute se ruer,
Tu dis : Je suis trop vieux. C'est bon pour un jeune homme
De se faire tuer.

Jour et nuit ton marteau résonne sur l'empeigne.
Dès le matin tu ris; rire est ton seul trésor;
L'aube à tes cheveux gris, que n'approche aucun peigne,
Mêle ses rayons d'or.

Entouré de tessons, de loques, de décombres,
Laissant pendre à vingt clous sous ton plafond obscur
Un tas d'affreux souliers éculés dont les ombres
Dansent sur ton vieux mur,

Jasant, grâce au vin bleu, comme un moineau prolixe,
Trop petit pour sentir le despote ou le roi,
Sans voir Brutus rêveur, noir fantôme à l'œil fixe,
Qui rôde autour de toi,

Vieux bohême chanteur sans veste et sans cravate,
Tu brandis, en criant : Venez voir mon bazar!
Ton tirepoint qui peut recoudre une savate
Ou défaire un césar.

15 novembre. Jersey.

XIII [1]

ENTENDU DANS LE CIEL.

LE 2 MARS 1855.

« Dis-moi donc ce qui se passe,
« Mer? que fait-on dans l'espace?
« À quoi, grands flots azurés,
« Veut-on donc que je consente,
« Moi, la sinistre passante
« Des nuages effarés?

« Je suis la Flamme vivante;
« Je suis la haute épouvante,
« Le cri sourd du ciel serein,
« La roue aux éclairs sans nombre
« Du grand tourbillon de l'ombre;
« Le sombre marcheur d'airain!

« Je suis la bête Tonnerre;
« J'ai broyé Cham dans son aire,
« Et Capanée en son nid;
« Mes griffes se sont posées
« Sur les faces écrasées
« Des pharaons de granit.

[1] Inédit.

« Je luis, je frappe, j'émonde.
« Quand Dieu veut détruire un monde,
« C'est moi qui crie : Essayons!
« C'est moi qui brûle les âmes,
« Et, pour en faire des flammes,
« Moi qui rends fous les rayons.

« O mer, je fends, quand j'y tombe,
« Comme une vitre, la tombe;
« Quand je touche un dieu de nuit,
« Le dieu meurt aux mains du bonze;
« Quand je crache sur du bronze,
« Le bronze s'évanouit.

« Quand dans ma gueule je mâche
« Un méchant, un traître, un lâche,
« Le mal semble s'éclipser;
« Quand sous mes pieds je trépigne
« Quelque noir colosse indigne
« On dit : Dieu vient de passer!

« J'ai tordu dans ma fournaise
« Les géants de la Genèse,
« Les titans aux bras nerveux;
« Brûlant leur cri dans leurs bouches,
« Je les emportais farouches,
« Mes éclairs dans leurs cheveux!

« J'ai dévoré sous leurs dômes
« Les cinq rois des cinq sodomes,
« Gur, Zaïm, Henoch, Eloph,
« Bel, monstre aux mains jamais lasses. . . —
« Maintenant tu me remplaces,
« Talon de botte d'Orloff!

« Orloff est mon frère sombre;
« Tous deux, sous nos pieds, dans l'ombre,
« Debout sur le même char,
« Nous écrasons, moi l'étoile
« De Satan que la nuit voile,
« Lui les yeux crevés du czar.

« Mais qu'est-ce donc? à cette heure,
« Orloff lui-même est un leurre!
« Les rois monstres triomphants
« S'endorment parmi les cierges,
« Souriants comme des vierges,
« Sereins comme des enfants!

« Ces meurtriers dans leur ville
« Ont pour oreiller tranquille
« Leurs crimes inexpiés;
« Leur front doucement s'y penche;
« Et Tobolsk, leur chienne blanche,
« Mange un peuple sous leurs pieds!

« Tandis que, pour leurs chimères,
« Pleurent les sœurs et les mères,
« Que leur nom, fait de remord,
« D'épouvante et de huées,
« Sort du milieu des nuées
« Comme un clairon de la mort;

« Tandis que leur feu dévore,
« Et que, du soir à l'aurore
« Et de l'aube jusqu'au soir,
« Toute la terre enflammée
« Roule autour d'eux sa fumée
« Comme un lugubre encensoir;

« Ils font venir leurs familles;
« Ils prodiguent à leurs filles
« Leurs caresses d'Attila;
« Puis ils bénissent le monde... —
« Et dis-moi donc, mer profonde,
« Qu'est-ce que nous faisons là?

« Puisque tu ne sais pas même,
« Mer, gonfler ton flot suprême,
« Et l'emplir de Jéhovah,
« Et prouver que Dieu t'habite,
« Et faire une hydre subite
« De la couleuvre Néva;

« Puisque l'eau que tu gouvernes
« N'ose entrer dans les cavernes,
« Que tu lui dis : Viens-nous-en!
« Puisqu'un trône est un refuge,
« Que toi, qui fus le déluge,
« Tu n'es plus que l'océan;

« Puisque la justice boîte;
« Puisque, moi, qu'en sa main droite
« Tient l'ouragan plein de bruit;
« Moi dont l'abîme est l'ornière,
« La grande raison dernière
« Du mystère et de la nuit;

« Puisque moi, la flamme ardente
« Qui sers de prunelle à Dante,
« La semeuse du trépas,
« Moi que fuit l'âme éperdue,
« Moi, la bombe inattendue
« Du mortier qu'on ne voit pas,

« Puisque je ne suis plus bonne
« Qu'à faire un bruit monotone
« Ainsi que les moucherons,
« Et que, stupide, je roule,
« Aux mains d'un joueur de boule,
« Sur le plafond des Nérons;

« Puisque Dieu ne sait qu'absoudre,
« Je m'en vais! » — Ainsi la foudre,
Dans le ciel que l'ombre emplit,
Parle à la sombre marée,
Et rugit, désespérée
Qu'un czar meure dans son lit.

18 avril 1855.

XIV

J'étais dans une église, et j'entendis un homme
Vêtu du vêtement de ténèbres de Rome,
Qui disait : — Bénissons César dans le saint lieu.
La vérité qu'il tue était due à l'abîme,
Peuple, et la main du prince a frappé la victime
Que lui montrait le doigt de Dieu. —

J'étais dans une rue, et je lus cette affiche :
— De par la loi! Vous tous, grand, petit, pauvre, riche,
Silence! obéissez. Le prince a combattu,
Le prince a triomphé; maintenant qu'il bâtisse.
Ce qu'il a fait est bien. Nous sommes la justice
De même qu'il est la vertu. —

Sache, ô prêtre, et toi, juge, apprends, qu'il est infâme
De mettre la louange à la place du blâme,
Et que, lorsqu'un massacre a souillé la cité,
On est, ô vils flatteurs agenouillés dans l'ombre,
Plus hideux pour avoir lavé ce pavé sombre
Que pour l'avoir ensanglanté.

10 mars.

XV

Ils nous raillent, disant :

— Ces gens, en vérité,
Ont de bien mauvais yeux. Ils ont pris à côté
Des bons chemins, pourtant si doux et si faciles.
Où donc sont-ils allés, ces pauvres imbéciles?
Ils ont voulu le deuil et la misère. Ils l'ont.
Dis donc, Magnan, dis donc, Sibour, dis donc, Troplong,
Il ne tenait pourtant qu'à ces idiots d'être
Comme nous riches, grands et rentés par le maître.
Les niais! ils n'avaient qu'à dire : Ainsi soit-il!
Et, le sénat s'offrant, ils ont choisi l'exil! —

Eux cependant, sans voir devant eux, vils, horribles,
Souillés, sanglants, ils vont aux ténèbres terribles,
À la honte, à la fange, à la calamité,
À Dieu qui dans la nuit les regarde irrité,
Au gouffre où court le fourbe et le traître et l'impie ;
Et leur cécité rit de notre myopie.

XVI

Les prêtres des faux dieux jouant leurs comédies,
Le mal, l'erreur,
Ce Bonaparte, et toi, paysan, qui mendies
Un empereur,

Toi qui peux être un homme et veux être une brute,
Troupeaux mouvants
Sur qui s'acharne et passe et repasse la lutte
Des quatre vents,

Foule qui vas courbant des millions de têtes,
Bourgeois distraits
Qui vivez avec l'œil plus vague que les bêtes
Dans les forêts,

Les noirs évènements sur les masses obscures,
Les talions,
Les deuils, les envieux, les serpents, leurs piqûres
Aux grands lions,

Me dire que quiconque, à Paris ou dans Rome,
Honte et remords!
Mettra l'oreille à terre, entendra de cet homme
Parler les morts,

Que tout ce qu'il a fait d'iniquités égale
La quantité
D'astres qu'on voit aux cieux quand chante la cigale,
Les soirs d'été;

Rouler dans mon esprit la sanglante besogne
Du boulevard,
Et Morny, puis Troplong, aller de cet ivrogne
À ce bavard;

Puebla, Mentana, Compiègne, son opprobre,
Ses jeux, ses goûts;
Les meurtres plus nombreux que les mouches d'octobre
Dans les égouts;

Le pontife sans foi, l'apôtre sans doctrine,
Abject semeur,
C'est tout cela qui fait sortir de ma poitrine
L'âpre clameur!

C'est tout cela qui fait que ma colère gronde
Profondément,
Et que l'écueil n'est pas sous les affronts de l'onde
Plus écumant;

C'est tout cela qui fait que ma strophe aux cent bouches,
Pleine d'effrois,
Ressemble au hallier sombre où des bêtes farouches
Mêlent leurs voix.

Je suis l'avertisseur terrible qui se dresse,
L'avant-coureur;
Et mes vers n'ont pas moins de haine vengeresse,
Pas moins d'horreur

Que les filles d'Hellé chantant leur ronde austère
Dans Ipsara;
Et l'intervention d'aucun pouvoir sur terre
N'arrachera

De mes mains ce tyran, ce juge, ce ministre,
Cet histrion;
Pas plus qu'un souffle humain n'éteindrait le sinistre
Septentrion.

28 novembre.

IMPRIMERIE NATIONALE.

XVII

Vous n'avez pas pris garde au peuple que nous sommes.
Chez nous, dans les grands jours, les enfants sont des hommes,
Les hommes des héros, les vieillards des géants.
Oh! comme vous serez stupides et béants,
Le jour où vous verrez, risibles escogriffes,
Ce grand peuple de France échapper à vos griffes!
Le jour où vous verrez fortune, dignités,
Pouvoirs, places, honneurs, beaux gages bien comptés,
Tous les entassements de votre orgueil féroce,
Tomber au premier pas que fera le colosse!
Confondus, furieux, cramponnés vainement
Aux chancelants débris de votre écroulement,
Vous essaîrez encor de crier, de proscrire,
D'insulter, et l'Histoire éclatera de rire.

XVIII

Quand, des trous à ses mains, des trous à ses pieds froids,
Du sang sur chaque membre,
La France, peuple-Christ, pendait les bras en croix
Au gibet de Décembre,

Quand, l'épine à son front, râlait sur le poteau
La nation pontife,
Toi, malheureux, tu vins des clous et du marteau
Complimenter Caïphe.

Il fit cortège au crime avec un front riant.
Lévite, il vendit l'arche.
Maintenant le voilà dans un livre criant :
« — Remettons-nous en marche!

« Dans la stagnation, tout rampe et dépérit,
« Et l'ombre est importune.
« Il faut le Verbe à Dieu, la parole à l'esprit,
« Aux peuples la tribune. » —

Il plaide pour le droit! Regret pur! deuil touchant!
Il ne veut plus qu'on dorme!
Ô vérité sacrée, aux lèvres du méchant
Ta louange est difforme!

Les passants qui l'ont vu du crime réussi
Grossir l'immonde escorte,
Disent en l'entendant : Pourquoi donc celui-ci
Parle-t-il de la sorte?

C'est qu'il a peur de Dieu! c'est qu'il a peur des lois!
C'est que ce fourbe tremble!
C'est qu'il sent dans son cœur frissonner à la fois
Tous les effrois ensemble!

C'est que, dans cette orgie où le Meurtre éhonté
Chante : Que nous importe!
Lui songe au cimetière où dort la Liberté,
La redoutable morte!

C'est que sur le festin il voit tomber le soir;
C'est qu'en ce banquet sombre,
Il songe à l'avenir, incorruptible et noir,
Qui fait des pas dans l'ombre;

C'est que la peine vient! c'est qu'il se sent plier
Comme les branches d'arbre!
C'est que, pâle, il entend monter dans l'escalier
Un visiteur de marbre!

21 janvier.

XIX

SA CONSCIENCE.

— Écoutais-tu parfois ta conscience? — Certe!
— Et que t'a-t-elle dit?

— Elle m'a dit : Déserte
Tout sentier trop ardu, trop rude et trop étroit.
Heurte ce mot l'Honneur contre ce mot le Droit,
Et tire un son fêlé de l'un comme de l'autre.
Aie un tarif. Combien ce héros? cet apôtre?
Ce tribun? C'est tant. Paie, et sois fort. Je t'absous.
Prends les millions, jette au peuple les gros sous.
Achète aux prêtres Dieu. Jamais Dieu ne réclame.
Sois d'abord sûr d'un fait, c'est que tu n'as point d'âme.
C'est agréable. On est nuit, matière, animal,
Cendre, et l'on ne fait rien de bien ni rien de mal;
On arrive à la mort, juste aussi responsable
Que l'hydre s'échouant dans l'ombre sur le sable.
Raille ces fous, croyant au bien, au juste, au beau,
Qui pensent qu'un palais pèse sur un tombeau.
Jouis, et ne crains pas le sépulcre. Il est vide.
Jure et mens; le serment est un fil qu'on dévide

Jusqu'à ce qu'il se casse. Alors, guerre, terreur,
Masque jeté, carnage et mort. Sois empereur.
Touche la cible, atteins le but, gagne le quine;
Tue, éclate de rire, et règne!

— Ah! la coquine!

H. H. 12 décembre.

XX

Des remords? lui! Pourquoi? Qu'a-t-il fait? Mais, Cayenne?
Le Deux Décembre? Quoi! l'on veut qu'il se souvienne!
Ces êtres-là n'ont point de ces infirmités.
La mémoire, c'est bon pour vous autres. Luttez,
Vivez, souffrez, plaidez telle ou telle doctrine;
Si vous avez mal fait, frappez-vous la poitrine;
Le bien, le mal, le vrai, le faux, Judas, Jésus,
Cela compte pour vous, mais eux sont au-dessus.
Ils ont tué, pillé, brisé la loi détruite;
Il leur semble plaisant qu'on leur en parle ensuite;
Sitôt qu'on est vainqueur et maître, on éconduit
L'histoire, le massacre, et la mort et la nuit.
On ne veut plus savoir dans la joie et la fête
Par quelle ombre on passa pour parvenir au faîte.
D'ailleurs cela fait-il quelque chose à quelqu'un?
Vaincre est faire un charnier d'où s'exhale un parfum.
Ils ont vaincu. C'est bien. Cela doit vous suffire.
Laissons l'aurore poindre et luire, et le zéphire
Frissonner à travers les branchages profonds.
Ces êtres trouvent Dante et Juvénal bouffons.
Ce que les mécontents nomment une âme noire,
C'est de la fange ayant pour trône de la gloire.
La gloire couvre tout, et l'ensemble est vermeil.
Cherchez donc un voleur caché dans un soleil!
Ces sinistres esprits, bâtisseurs de décombres,

Qui, lâchés dans la nuit des évènements sombres,
Ont pour succès la chute effrayante de tout,
Peuple, ne savent rien, sinon qu'ils sont debout.
Cette ignorance-là, dans la toute-puissance
Et l'ombre, est une sorte affreuse d'innocence.
Ils ont, dans le scrutin qui termine tout ça,
Don Quichotte contre eux, pour eux Sancho Pança.
Régnons. Le repentir? quel est ce parasite?
Le remords pour eux, c'est un fâcheux qui visite
Mal à propos les gens et qui fait qu'à son pas
On s'esquive, et l'on dit aux valets : N'ouvrez pas!
On dort, on est chez soi. — Qui va là? quelqu'un sonne?
— C'est votre crime. — Bien. Je n'y suis pour personne.
Même quand leur destin échoue au but fatal,
Ces âmes-là n'ont point conscience du mal,
Et l'expiation n'est qu'une petitesse
De Dieu qui veut un peu molester une altesse.
Est-ce qu'ils ont commis des forfaits? C'est selon.
Ils se sentent à peine une épine au talon.
Leur faute, si c'est là le mot, si c'en est une,
Fait tout ce qu'elle peut pour leur être importune,
Mais, fût-elle éternelle avec des ongles noirs,
Les suivît-elle avec d'effroyables miroirs,
Ils n'en ont point souci. L'on jase, on crie, on glose,
Qu'importe! Tout cela vraiment n'est pas grand'chose.
Des épithètes; monstre, horreur, canaille. Après?
Vous leur montrez toujours, quoi? le même cyprès.
Au fond cela finit par être une chicane.
C'est du vacarme; Rome ou Paris qui ricane.
Ils ont réponse à tout. Ne suis-je pas César?
Mané Thécel Pharès trouble peu Balthazar;
L'ardent tartare avec son four à réverbère
Peut ennuyer, mais non déconcerter Tibère.
Faites gueuler l'Erèbe, ameutez tout le tas
Des méduses montrant le poing aux coups d'états;
Les attentats riront; la foudre les effleure.
Si Dieu croit en frappant se prouver, il se leurre;

Il reste l'inconnu, l'énigme, le grand X.
Les Euménides sont les poissardes du Styx;
Le démon punisseur qui grince et qui s'acharne
Est un loustic montrant son masque à la lucarne;
L'enclume sans broncher laisse cogner Vulcain;
Frédégonde en enfer dit à Satan : Taquin!

31 mars 1870.

XXI

LE MAL DU PAYS.

On rôde; on a la mer immense pour prison;
On n'a plus l'avenir, mais on a l'horizon;
On médite; on attend que l'océan s'en aille.
La mémoire, bourreau, vous tient dans sa tenaille.
Je cherche ce Paris perdu, que je défends;
Où donc est le jardin où jouaient mes enfants
Lorsqu'ils étaient petits et lorsque j'étais jeune?
J'entends leurs fraîches voix crier : Père, on déjeune!
Où donc es-tu, foyer où je me réchauffais?
Les arbres étrangers, hélas! ne sont pas faits
Comme ceux du pays natal; l'ombre où l'on erre
Est noire et par degrés vous fait visionnaire;
Comme on avait raison de tâcher de mourir!
L'azur indifférent vous regarde souffrir;
C'est sur vous que cette eau goutte à goutte distille
Son fiel, et c'est à vous que l'écume est hostile;
Les flots autour de vous sont comme des archers;
On se sent vaguement haï par les rochers;
L'herbe est froide, l'épine est mêlée à la mousse;
Quoi! j'ai cru la nature hospitalière et douce!
J'ai cru les bois calmants! Comme je m'aveuglais!
On se dit par moments : la foudre parle anglais.

Oh! comment s'évader de l'âpre nostalgie!
On jette à ce chaos quelque strophe rugie
Dans l'orage, et, pensif, on dit aux quatre vents
De la porter à Dieu par dessus les vivants.
Et l'on s'arrête, et puis on attend. Toujours l'onde.
Que la terre de France était riante et blonde!
Où donc est-elle? On rêve; et l'on a la rougeur
De la honte d'autrui. Ciel! ô ciel! un vengeur!
Où donc est Juvénal? Gouffre! où donc est Tacite?
On se rappelle tout, l'infâme réussite,
L'aube noire du jour monstrueux, et Paris
Pris à la gorge et mis à la chaîne, et les cris,
Et les convulsions du peuple qu'on opprime,
Et tous ces affreux chefs, capitaines du crime.
«Vous allez voir comment on meurt pour vingt-cinq francs!»
Disait Baudin; les mots de la tombe sont grands.
Cela n'empêche pas un tas de misérables
De crier aux proscrits, aux vaincus mémorables
Par le devoir au fond de l'abîme liés :
— C'est bien fait. Vous étiez comme nous. Vous vouliez
Être sénateurs, ducs, ambassadeurs, ministres... —

Oh! que la mer est sombre au pied des rocs sinistres!

20 juillet.

XXII

Je suis de ceux qui, sûrs du progrès, l'âme ouverte,
Mettent l'ombre à l'essai,
Et, durs navigateurs, vont à la découverte
Dans ce gouffre, le vrai.

Je vais sondant, pareil au navire qui rôde,
L'immense espoir amer,
Battu de l'onde, en proie aux hydres d'émeraude
De cette sombre mer.

Ces hydres au dos vert, flots vils du gouffre auguste,
Sous Socrate mourant
Hurlaient, et punissaient Thraséas d'être juste
Et Caton d'être grand.

XXIII

Tout est bien. Honte et gloire. On encaisse des sommes.
Le peuple dort; dormir, c'est abdiquer; les hommes
Sont ou gisants de force ou courbés de plein gré.
L'empereur brille, d'ombre et de soleil tigré.
Pas un talent ne l'aide; et c'est là le miracle.
L'histoire n'avait pas encor vu ce spectacle :
La complicité bête autour d'un crime noir.
C'est une des beautés de César que d'avoir
Seul de la profondeur dans ses sanglants caprices,
Et que d'être un mandrin servi par des jocrisses.
Rouher, en lui venant baiser le tibia,
L'inonde de pathos, et Suin de charabia;
Grandperret, Chaix d'Estange, assassinent la langue;
Car ils ont dépassé dans le genre harangue
Même l'ancien patois bête des vieilles cours;
Leur bouche vile abonde en stupides discours;
De toute ignominie ils ont les monopoles.
Ô Satan, qui créas les Séjans, les Walpoles,
Les Dubois, les Rufins, jamais tu n'accouplas
À d'aussi lâches cœurs des esprits aussi plats!
Mais cette petitesse augmente Bonaparte.
Colosse à Sybaris, on serait nain à Sparte;
Si Pygmée est debout parmi des endormis,
Il domine, et Tom Pouce est grand chez les fourmis.

XXIV

Vous êtes riche, heureux, souriant, point austère,
Bien mis, homme du monde et maître de la terre;
Vous êtes empereur, et de plus élégant;
Bourgeois de Suisse, ainsi que fut bourgeois de Gand
Charles-Quint, votre égal, et, sans souci de l'âge,
Vous voyez à vos pieds tout un frais vasselage
De bouches roses, d'airs aimables, de doux yeux,
De bras nus, de seins nus, ne demandant pas mieux;
Vous êtes cavalier accompli, valseur tendre;
Quoique j'habite loin de vous, je puis entendre
Les bénédictions, les vœux, les hosannas
Qu'avec tous les clergés chantent tous les sénats,
Et dont vous écoutez vaguement l'harmonie;
Héros si bon vous semble, et, s'il vous plaît, génie,
Clio vous donne au choix le socle et les métaux
Dans tout le bric-à-brac de ses vieux piédestaux;
Chez vous tout est rayons, reflets d'or, parfums d'ambre,
Et, chaîne au cou, le code est huissier d'antichambre;
Vous possédez sur terre un coin du firmament,
Et le Louvre, et Compiègne, et Saint-Cloud si charmant
Dans la saison riante où l'hirondelle émigre,
Ô prince, — et vous avez des taches comme un tigre.

7 mars.

XXV

UN PRÉSIDENT.

Est-ce ma faute à moi s'il s'appelle Brunet?

Brunet jadis était un pître. Il rayonnait
Au-dessus des humains à force de bêtise.
Il broutait des couplets comme un bouc le cytise.
Son camarade était Janot aux bas chinés
Lorgnant un papillon qui tremblait sur son nez.
Ce Brunet-là charmait les foules inquiètes
Rien qu'en laissant tomber une pile d'assiettes;
Son rire absurde était un baume à tous les maux;
Il avait de gros yeux et disait de gros mots.
Peut-être était-ce un homme. Il avait la bassesse
Pour triomphe, et l'affront d'être content sans cesse.
Il fascinait la ville, enchantait les faubourgs,
Frappait sur les lazzi comme sur des tambours,
Et se jetait parmi les rires tête-bêche.
Un éblouissement sortait de ce bobêche.
C'était, sous les clartés du manteau d'arlequin,
Le spectre de la joie en culotte nankin.
Il était le bouffon du peuple; il était l'hôte
De Tabarin, Molière étant l'hôte de Plaute;

Son souffle, son accent, son geste, était guetté
Dans la foule si triste au fond, par la gaîté;
Il avait ce grand don, cher aux grecs du Pœcile,
L'épanouissement profond de l'imbécile;
Et quand on le voyait pensif, vide et béant,
On croyait voir zéro ricaner du néant.
C'était l'innocent fourbe et le niais cupide;
Son ahurissement faisait Paris stupide.
Ce clown fut sans égal. Ce Brunet gambadait,
Coiffé de la splendide oreille du baudet,
Roulait éperdûment ses prunelles éparses,
Cassait des pots, chipait des sous, faisait des farces,
Était grotesque, était inepte, était cocu,
Chantait, et recevait des coups de pied au cul.

Maintenant il attend les soufflets de l'histoire.
Son tréteau paraît noble auprès de son prétoire.
Le Brunet d'à-présent est un juge. Il est noir.
Est-ce le même? Oui. Non. Pourquoi pas? On peut voir
Des faits plus surprenants que ces métamorphoses;
Pasquin et Partarrieu prennent les mêmes poses;
Parfois dans Rhadamante on sent un galopin;
Est-ce que Mascarille est fort loin de Dupin?
Pourquoi voudriez-vous que je m'émerveillasse
Qu'on soit Jeffrye après avoir été Paillasse?
Quoi qu'il en soit, fût-il le même, un peu moisi,
Ce Brunet, certe, est bien l'homme de ce temps-ci
Où, juge, on vend le code et, prêtre, le ciboire.
Thémis rend un arrêt et demande un pourboire.
Éaque est domestique et Minos est agent.
Qu'est ceci? La justice. Avez-vous de l'argent?
C'est à vendre. Et ceci? C'est notre conscience.
Payez-nous-la. C'est tant. — Ô juges, patience!
La Justice viendra. Jugez en attendant. —
Donc Brunet de farceur est passé président.
Ce comique est tragique. Il décrète, il condamne.
Il règne. Il a toujours le même bonnet d'âne.

Mais ce bonnet rapporte énormément. Faut-il
Punir? il est auguste. Absoudre? il est subtil.
Que veut César? Brunet obéit. Le salaire
Auquel un juge a droit, puisqu'il juge pour plaire,
Est son but. C'est pourquoi vous irez en prison.
Tel est Brunet. La loi vous prend par trahison.
Cujas est sbire au fond et juge à la surface.
Ne faut-il pas qu'enfin la police se fasse?
On est Brunet. On rend des sentences ad hoc.
Jadis c'était Jocrisse. À présent c'est Vidocq.

19 février 1870.

IMPRIMERIE NATIONALE.

XXVI

À UN ENNEMI INCONSCIENT.

Désespérer de toi, valet du vestiaire?
Pourquoi? Le ciel est grand, Dieu n'a pas de frontière,
Qui sait? Peut-être, un jour, te sera-t-il donné
D'être Saint-Paul, vers l'aube éternelle entraîné;
Car aujourd'hui féroce, ignorant et stupide,
Tu gardes les manteaux pendant qu'on nous lapide.

1er juillet 1875.

XXVII

Est-ce mon siècle, ou bien le vent? J'ai le frisson.

Du haut de mon rocher, derrière l'horizon,
J'entends confusément des brouhahas hostiles;
Et j'écoute; et, moi-même en butte aux projectiles,
J'examine, rêveur, les insulteurs lointains.

Dans mes vers sur lesquels ont soufflé les destins
J'ai tort de me servir de ce grand mot : la Haine.
Peuple, la calomnie est aujourd'hui sereine
Et bonne fille; on a de nos jours inventé
La diffamation sanglante avec gaîté,
Une espèce de meurtre amusant pour les autres,
L'affront pour rire; hélas, oui, ces mœurs sont les vôtres,
Et je médite.

On sait qu'on ment, on en convient,
On en joue; on ne veut qu'un succès, on l'obtient :
Être deux ou trois jours cru par les imbéciles.
L'exil, l'ombre, le deuil ne sont plus des asiles;
On lapide le crêpe au chapeau d'un proscrit.
Que Jésus soit Jésus, bon! S'il devient le Christ,
On le hue. Ah! faquin! tu veux être exemplaire!
On ajoute des clous à sa croix, sans colère.
La colère fatigue, on n'en a pas. Pourquoi?
Faut-il que le menteur dans son mensonge ait foi?

Cet homme m'est livré. Je demande sa tête,
Suis-je son ennemi pour cela? Pas si bête.
Je hurle, et crie : A bas! mort! il a trop vécu! —

Être acharné, c'est bien, mais être convaincu
C'est du luxe. On serait donc idiot soi-même.
Et d'ailleurs avoir foi, cela rend triste. On sème
La ciguë et la mort, mais on n'y goûte pas.
On est un bon enfant qui pour vivre est Judas,
Et ne prend pas la chose au sérieux. On tâche
D'être tranquillement et sans nuage, un lâche.
Si l'on voyait passer l'homme qu'on va demain
Poignarder par derrière, on lui tendrait la main,
Et l'on se vanterait de ce contact auguste!
John Brown est un héros et Barbès est un juste;
On l'avoue entre soi; mais en public on dit :
Barbès est un niais, John Brown est un bandit.
On l'affirme, et cela n'empêche pas de rire,
Ne pas le croire étant un motif pour le dire.

Çà, vivons, insultons, mais sans nous mettre en frais
D'inimitié, de bile et de fiel. Buvons frais!
Le tigre mord sans faim et Thersite sans haine.
Les calomniateurs ne prennent pas la peine
D'abhorrer, même un peu, ceux qu'ils veulent tuer.
La conscience étant bonne à prostituer,
On vend sa plume ainsi que l'on vendrait sa femme.
Cela s'offre, un esprit; cela se paie, une âme.
L'affront décolleté, fardé, riant, banal,
Rôde sur ce trottoir qu'on appelle un journal,
Car il est une presse abordable à Javotte,
Qui, certe, a le droit d'être obscène, étant dévote.
On jette l'eau bénite et la boue au hasard;
On est indifférent, venimeux et poissard;
On injurie à tant la ligne, à tant par tête;
On dit : Léonidas est vil, Voltaire est bête,

Tant on se fie, ainsi qu'aux ténèbres d'un bois,
À la stupidité profonde des bourgeois!
Qu'ils seraient furieux, ces gérontes qui bâillent,
S'ils savaient comme ceux qui les servent, les raillent!
S'ils entendaient les gens achetés parler d'eux!
S'ils savaient à quel point par ces moqueurs hideux,
L'épaisseur de leur âme obscure est exploitée!
Tel insulteur bigot est un farceur athée;
Il est épouvantable et doux, fait son métier,
Rit, et l'encre du diable est dans le bénitier.
Ne rien aimer, ne rien haïr; être des drôles;
Comme c'est simple! avoir un masque, avoir des rôles,
Les prendre, les quitter, être froid, être chaud,
Admirer tout bas ceux qu'on déchire tout haut,
Cela ne fait de mal à personne. On enseigne
Aux badauds qu'un titan sur la montagne saigne,
Mais qu'il le fait exprès; que Caton sans espoir
N'est qu'un ambitieux; que le soleil est noir,
Que partout le droit tombe et que la force monte;
On leur fait épeler l'A B C de la honte;
On ouvre école; on montre aux goîtreux l'alphabet
Expliquant le bûcher de Jean Huss, le gibet
De Coligny, la corde au cou de Galilée;
On suspend l'imposture à la voûte étoilée,
Et l'ombre qui descend de là change en baudets
Ceux qui viennent brûler un cierge sous ce dais;
On leur apprend qu'apprendre est mauvais, que se taire
C'est penser, et qu'un homme est leur propriétaire
S'il se nomme Habsbourg, Bonaparte ou Bourbon;
Et tout en s'écriant : Comme cela sent bon!
On leur penche le nez sur le fakir fétide;
On déclare à Prudhomme ébahi qu'Aristide
Fut un gueux, et qu'au fond Turgot est un escroc;
S'il s'étonne, on lui dit : Tais-toi. Ce serait trop,
Ô crétin, s'il fallait encor que tu comprisses!
On livre les Brutus au rire des Jocrisses;
On prouve la bonté du mal, du roi, du fer,

Du feu, de l'échafaud, du bagne et de l'enfer;
Et l'éducation des gens est réussie
Quand la méchanceté germe dans l'ineptie.
Puis on tend la sébile, et Pluche et Baculard
Empochent en louchant les gros sous; et c'est l'art
D'élever les bourgeois pour s'en faire des rentes.

Le songeur voit passer des bouches murmurantes —
Qui vont balbutiant des outrages confus.
On a l'iniquité comme on a le typhus;
Elle est dans l'air, on l'a respirée; un maroufle
Quelconque nous a mis sur les lèvres ce souffle;
Vous dites ce que dit ce rhéteur de l'égout,
Et lui qui ne croit rien, il vous fait croire tout.
Oh! qui pourra jamais, plongeur mélancolique,
Sonder cet affreux puits, la bêtise publique!

Quel labeur! constater jusqu'au dernier bourgeois!
Conclure que cet âne est un âne par choix,
Qu'il s'y plaît, et que c'est son goût d'être une brute!
Voir braire Aliboron que Zoïle recrute!

XXVIII

Venez nous voir dans l'asile
Où notre nid s'est caché,
Où Chloé suivrait Mnasyle,
Où l'Amour suivrait Psyché.

Si vous aimez la musique,
C'est ici qu'est son plein vol
Mozart n'est qu'un vieux phthisique
À côté du rossignol.

Ici la fleur, le poëte,
Et le ciel font des trios.
Ô solos de l'alouette!
Ô tutti des loriots!

Chant du matin, fier, sonore!
L'oiseau vous le chantera.
Depuis six mille ans, l'aurore
Travaille à cet opéra.

Venez; fiers de vos présences,
Les champs, qui sont des jardins,
Auront mille complaisances
Pour vous autres citadins.

Nos rochers valent des marbres;
Le beau se fera joli
Et le moineau, sous les arbres,
Quoique franc, sera poli.

Mai joyeux, juin frais et tendre
Arriveront à propos
Pour que vous puissiez entendre
La clochette des troupeaux.

Venez, vous verrez les guêtres
Du vieux laboureur normand;
Les mouches par vos fenêtres
Entreront éperdûment.

Le soir, sous les vignes vierges,
Vous verrez Dieu qui nous luit
Allumer les mille cierges
De sa messe de minuit.

Et nous oublierons ces choses
Dont on pleure et dont on rit,
L'homme ingrat, les ans moroses,
L'eau sombre où l'esquif périt,

La fuite de l'espérance,
Les cœurs faux, le temps si court,
Et qu'on partage la France
Dans la Gazette d'Augsbourg.

25 juin 1859.

XXIX

EN CONSEIL.

— Toute la question, dit-il, c'est l'ouvrier.
Que Décembre lui soit meilleur que Février,
C'est là ma politique. Écoutez, mes ministres.
Il faut sourire au peuple avec des yeux sinistres.
Ainsi l'on règne. Ainsi l'on gouverne. J'entends
Faire adorer leur chaîne aux travailleurs contents.
— Sire, c'est malaisé. — C'est simple. — Comment faire
Pour loger l'ouvrier? — Je lui bâtis un square.
Il aura sa caserne ainsi que le soldat.
Ils sont frères. — C'est vrai. — Leur plaire est mon mandat.
— Mais, sire, l'ouvrier veut manger. — Je le gave.
L'engraissement éteint la fierté de l'esclave.
— L'ouvrier veut trouver une femme au logis.
— Je le fais marier par Saint-François-Régis.
— L'ouvrier, car il fait, sire, beaucoup de rêves,
Veut être mieux payé. -- Je lui permets les grèves.
— L'ouvrier veut aller au spectacle. — Il aura
Partout le lupanar sous le nom d'opéra.
Je lui prodiguerai des tas de femmes nues.
Je lui montre Astarté planant au fond des nues.
Je lui donne Gorju, Bobêche et Turlupin.
Je l'enchante. — Oui, voilà des cirques et du pain.

Mais du vin? — Je l'en soûle à battre la muraille.
— Et s'il veut être libre enfin? — Je le mitraille.

Ainsi l'on parle, et moi, dans le bouge infamant,
J'entre, et je te regarde, Histoire, fixement.

20 octobre.

XXX

Je ne désire pas la mort de Bonaparte.
Quand cette aveugle idée arrive, je l'écarte.
Je ne suis pas assez dans le secret du sort
Pour me croire le droit de vouloir une mort;
Mon âme en son cachot n'a pas de meurtrière
Par où laisser tomber une telle prière.
Hommes, je ne hais point, même quand je combats.
Je regarde, pensif, les choses d'ici-bas;
J'en suis blessé, mais non irrité; j'y devine
Sous le néant humain l'immensité divine,
Et je laisse Dieu faire, en l'implorant pour tous.
Celui qui, comme moi, sait qu'il faut être doux,
Et que tout à la fin se retrouve et retombe,
Ne jette jamais rien dans l'ombre de la tombe.

10 février 1861.

XXXI

L'EMPEREUR À COMPIÈGNE.

Cet homme est dans les fleurs; il a, s'il fuit la ville,
Saint-Cloud, Biarritz,
Compiègne; autant d'azur que l'aigle, autant d'idylle
Que Lycoris;

Autour de lui les dieux rayonnent dans des marbres;
Les prés, les blés,
Les champs brillent au loin, et les paons sous les arbres
Sont étoilés;

En voyant ce front vil qu'aucuns remords n'émeuvent,
Cet œil vitreux,
Que pensent les lauriers? Qu'est-ce que les lys peuvent
Se dire entre eux?

On ne s'explique pas pourquoi le myrte encense
L'homme de sang,
Et comment à subir une telle présence
Avril consent.

Les bois respectueux ont l'air de dire : sire!
À ce larron;
Ils ne refusent rien au maître, et s'il désire
Un liseron,

Un iris, un bleuet candide, une pervenche,
Ils les lui font;
Est-ce que la nature ignore la revanche,
Ô ciel profond!

Est-ce qu'il est permis de se donner pour tâche
Le mal, l'horreur,
D'être un fourbe, un escroc, un gueux, un drôle, un lâche,
Un empereur,

De jeter sur Paris la mort fauve et hagarde,
Le faux serment,
L'effroi, sans que personne ait l'air d'y prendre garde
Au firmament,

Sans qu'un puissant témoin fasse aux étoiles signe
De moins briller,
Au mois de mai d'avoir moins de parfum, au cygne
De s'envoler,

Sans qu'on entende au loin gronder le flot sonore,
Le vent huer,
Et sans qu'on voie autour du coupable l'aurore
Diminuer;

Sans qu'au nom de l'honneur, de l'auguste justice,
Des saintes lois,
Et du grand ciel, la ronce indignée avertisse
L'ombre des bois,

Et sans que le printemps distingue entre un faussaire,
D'où sont venus
Tous nos pleurs, tous nos maux, tous nos deuils, et Glycère,
Nymphe aux pieds nus!

Il a parfaitement oublié tous ses crimes,
Le sang versé,
Son serment, son honneur, son âme, et les abîmes
Du noir passé;

Il a saisi le peuple et la loi dans sa serre,
Joué son jeu,
Et fait la quantité de forfaits nécessaire
Pour être un dieu;

Les bonzes, les cadis, sous leur robe de femme,
Le trouvent grand;
C'est tout au plus s'il sait combien il est infâme,
Et s'il comprend;

Il est l'idole informe et vague qu'on encense;
Ses yeux font peur;
On devine qu'il est plein de toute-puissance
A sa stupeur;

Car c'est bien surprenant d'être un tel misérable,
Et que les rois
Soient petits devant vous plus qu'au pied de l'érable
L'herbe des bois.

Ah! quand un homme a fait tout ce qu'a fait cet homme,
Quand il est là,
Lui qui livra ta Rome, ô Caton, à la Rome
De Loyola,

Lui qui fit faire un pas monstrueux en arrière
A la raison,
Lui que guette la Prusse, espionne et guerrière,
À l'horizon,

Lui qui, mettant un vote imbécile à la place
Des droits trahis,
Règne contre le peuple et par la populace
Sur mon pays,

Lui par qui, dans un jour de deuil, d'abîme et d'ombre,
Tout se perdit,
Il semble qu'il faudrait un rugissement sombre
Sur ce bandit!

Il semble que les champs devraient être lugubres
Et mécontents,
Et qu'il devrait sortir des forêts insalubres
Un faux printemps;

Eh bien, non! mai l'accepte et floréal l'accueille,
Et ce pervers
Ne fait pas perdre un nid, une branche, une feuille
Aux buissons verts;

Et l'entrée en enfer due à ce misérable,
C'est ce jardin,
Le lys, l'églantier, l'orme, et le cèdre et l'érable;
Ô lâche éden!

Il est dans le printemps, il est dans la nature
Comme chez lui.
Jamais par une plus monstrueuse ouverture
Le mal n'a lui.

Le sort est vil; de nous toujours, traître et fantasque,
Il s'est joué;
Mais jamais jusqu'ici l'on n'avait vu ce masque
Si dénoué.

Et c'est l'étonnement des prophètes moroses,
De toi, martyr,
De toi, penseur, que tant de crime à tant de roses
Puisse aboutir.

25 mai.

XXXII

AMNISTIE.

Il s'assied sous un hêtre; il murmure : — J'oublie.
Oubliez. Oublions. — Douce mélancolie!
Puis, tendre, il prend sa flûte et soupire :

— Ô proscrits!
Pyrame aima Thisbé, Céphale aima Procris,
Je vous aime. Accourez. Bannis, je vous appelle.
Amnistie est un mot singulier que j'épelle;
Je ne sais pas très bien ce qu'il veut dire. Et vous?
Mais je vous aime. L'ombre est tiède, l'air est doux.
Proscrits, je songe à vous dans ma joie innocente;
Pour que je sois heureux il faut que je vous sente
Respirer le même air que moi dans les vallons.
Revenez. Je le sais, les jours d'exil sont longs.
Il est temps qu'enfin moi, vous, vos fils, vos compagnes,
Nous allions tous ensemble errer dans les campagnes
Et que nous écoutions sous les mêmes berceaux
Et sous le même ciel le même chant d'oiseaux.
Il est temps que je dise à mon Pinard fidèle :
Tiens! voici le proscrit, et voici l'hirondelle!
Dieu te ramène l'une, et moi l'autre. Exilés,
Prenez la clef des champs dans mon trousseau de clés;

IMPRIMERIE NATIONALE.

L'air du pays natal plaît à l'âme des sages;
Les champs vous calmeront. Beauté des paysages!
Moi César, devant qui Béhic est à genoux,
Chers bannis, je vous rends la patrie. Aimons-nous.
Revenez. Craignez-vous que mes chiens ne vous mordent?
Non. Mon sénat est doux. Les cœurs enfin s'accordent,
Et de boucher je suis redevenu berger.
Plus de banni dehors, dedans plus d'étranger,
Je suis français. Amis, j'ai quitté mon écorce;
Car pour être français et cesser d'être corse,
Il suffit que l'é manque ou que l'i soit ôté;
Moi je suis Bonaparte et non Buonaparté.
Conti, l'homme par qui le vrai chez moi pénètre,
Se change en monsieur Conte et Piétri devient piètre.
Donc, nous serons français, vous vivrez sous mes lois.
Accourez dans mes bras. Ainsi les vieux gaulois
Se réconciliaient trinquant sous la tonnelle;
Le fond du verre était garni de pimprenelle.
Mon âme en sa beauté s'offre à vos yeux. Hélas!
Laissez-vous attendrir, proscrits. Quand Ménélas
Vit le sein nu d'Hélène, il jeta son épée.
Ma molle rêverie est de vous occupée.
Ingrats, vous détournez les yeux de mes appas.
J'ai beaucoup de Parieux, de Fialins, de Maupas,
De juges, de soldats, et de billets de banque;
Mais proscrits, vous absents, quelque chose me manque.
Je ne sais ce que j'ai, je fuis dans les forêts.
En vain le Moniteur m'arrive, humide et frais,
J'ai beau suivre aux prés verts la vache aisée à traire,
Et songer au budget; j'ai beau pour me distraire
Laisser errer mes yeux sur le crâne poli
Du maréchal Regnault de Saint-Jean-d'Angely;
En vain je verse Aÿ, Nuits, Sauterne, Alicante,
A Rouher qui me fait l'effet d'une bacchante;
Boudet en vain me suit, poussant de longs abois;
En vain je vois Troplong sourire au fond des bois;
En vain tous mes curés sur qui vous vous trompâtes,

Tous mes évêques, gros et gras, joignent leurs pattes,
Et font un hourvari de prières; en vain
Romieu le faune, en vain Bacciochi le sylvain
Soufflent éperdûment dans leurs buccins de cuivre;
En vain Morny, buvant, aimable, sanglant, ivre,
Sur son char attelé de tigres, passe au fond
Du hallier où Dodone avec Bondy se fond;
Aux applaudissements des nymphes familières,
En vain, le thyrse en main, ventru, coiffé de lierres,
Baroche énorme et gai vient monté sur Nisard;
En vain Delangle est bête, en vain Fould est gueusard;
Je suis triste. Je sens du vague. Chaix-d'Est-Ange
M'ennuie; et par moments je me tourne: — Qu'entends-je?
Est-ce leur pas? vont-ils revenir, mes bannis? —
Oh! revenez! Avril gazouille dans les nids,
Toutes les fleurs des bois mêlent leurs aromates,
Venez ! pontons, cachots, poucettes, casemates,
Cayenne, Lambessa, j'oublierai tout. Venez!
Quand même on me mettrait Fould en fleur sous le nez,
Quand Suin décolleté montrerait ses épaules,
Quand Glandaz et Lebœuf, pleureurs comme deux saules,
Me chanteraient Dunois sur la muse de blé,
Mon vide, je le sens, ne serait pas comblé.
Il me faut mes proscrits, mes proscrits à moi. Certe,
Je suis grand, mais sans vous la patrie est déserte.
Rentrez. Plus d'exil. Joie et chansons! Doux émoi!
Vous me contemplerez ayant autour de moi
Boitelle, Martinprey, Forey, Magnan et Magne;
Ainsi les douze pairs entouraient Charlemagne.
Vous verrez mon petit apprendre l'A B C.
Voyons, finissons-en, liquidons le passé.
Vous étiez endormis, j'ai surpris vos vedettes.
Si l'on n'est empereur, comment payer ses dettes?
Il le fallait. Le Louvre exempte de Clichy.
Un parvenu n'est rien s'il n'est un enrichi.
Comprenez. Vous savez, il vous passe une idée.
La France était en vie et je l'ai poignardée,

J'en conviens, j'ai commis ce péché véniel,
Avec Canrobert, Korte, Espinasse et Niel.
La République un jour s'éveilla désarmée,
Et me vit souriant, debout, mèche allumée;
J'ai tiré le canon, puis on s'est tenu coi;
J'avais peut-être un peu juré je ne sais quoi;
Mais à tous ces vieux faits qu'est-ce qui s'intéresse?
Ce fut un coup de force avec un tour d'adresse;
Je fus Machiavel compliqué d'Auriol;
Vous étiez la loi, soit, et je fus le viol.
N'en parlons plus. Je hais les choses éternelles,
Elles sont sans pitié, l'implacable est en elles.
L'enfer dirait Toujours, mais moi je dis Assez!
Je vous ai mitraillés, traqués, bannis, chassés,
Dispersés, comme un tas de cendre dans l'espace,
Volés, assassinés... — Eh bien, je vous fais grâce!

XXXIII

EN PLEIN DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

ROSALIE DOISE.

I

On voulait condamner cette fille, attendu
Qu'une femme effarée, au regard éperdu,
Dont on voit le col nu que va trancher la hache,
Qui hurle, qu'à la planche effroyable on attache,
Et dont on dit : Voyez, longtemps elle se tut,
Puis parla, cela pose un jeune substitut.
On passe conseiller, président, avant l'âge,
Et l'on finit par faire un très beau mariage,
Et par avoir des champs, des fermes, un château,
En suifant la rainure où glisse le couteau.

Ne jamais gaspiller, tant on se sent capable,
Son temps à distinguer l'innocent du coupable,
Écraser l'accusé que Bergasse étouffait,
N'être point scrupuleux, se montrer si bien fait
Pour l'opprobre qu'on a l'estime de Baroche,
Être un de ceux à qui la honte dit : approche!
Et qui viennent, — la honte aide à l'avancement, —
Eh quoi! mais c'est tout simple! et c'est ainsi, vraiment,

Que le bonnet carré se dore et se galonne,
Que du temple des lois on devient la colonne,
Et qu'on reçoit la croix d'honneur, dans la saison,
Des mains d'un accusé de haute trahison.
C'est pourquoi, lorsqu'on a tout ce qu'il faut pour plaire,
Qu'on est, par la cravate et les gants, exemplaire,
Qu'on sait être au bal jeune et vieux au tribunal,
Quand on est élégant, doctrinaire, banal,
Quand on a ce patois qu'Aulois prend pour du style,
Faire guillotiner une femme est utile.
D'une tête sanglante un juge est couronné.
N'allez-vous pas blâmer un jeune homme bien né,
Qui trouve sous sa main une obscure ouvrière,
Une fille, et qui tient à faire sa carrière,
De montrer à propos quelque férocité?
On est un personnage important et compté
Et que le journal cite en lettre majuscule,
Quand on a fait lier quelqu'un à la bascule.
Chez le préfet le soir vous prenez votre thé;
Par les meilleurs salons vous êtes accepté;
Voilà ce substitut terrible qu'on renomme!
Et l'évêque vous dit : C'est bien. Tonnez, jeune homme!
Ah! l'herbe de Clamart donne de beaux profits!
On est celui que montre une mère à son fils;
On fascine, étant presque un acteur sur l'affiche,
Une Agnès de seize ans, fraîche, ingénue, et riche,
Qui danse avec vous, rit, parle de vos succès,
Et de la femme à qui vous fîtes son procès,
Pendant qu'en son tombeau cette morte farouche
Sent fourmiller les vers de terre dans sa bouche.

Tel est le rêve fait par tous les débutants.

Ainsi songeait le frais Delangle à son printemps;
Ainsi songeait Troplong alors qu'il était rose;
Ainsi tout substitut songe en peignant sa prose,

Laubardemont en herbe et Laffemas en fleur;
Ayant derrière lui la mort, sombre souffleur,
Bellart jeune se dit : Soyons Jeffrye en France!
Et c'est le front chargé de ce tas d'espérance
Qu'en son riant matin, vers le but qui lui plaît,
Chemine Grandperrette avec son pot au lait.

Tous veulent une affaire horrible en cour d'assises.
Comme on haranguerait les faces indécises
Des jurés, par la phrase aux meurtres entraînés!
Car la justice est bête, et par le bout du nez
On conduit où l'on veut Thémis, la vieille aveugle.
On a reçu du ciel l'éloquence qui beugle;
Si la chancellerie un jour vous remarquait,
Tout serait dit; d'emblée on arrive au parquet
De Paris, et l'on est bourreau sous l'œil du prince.

II

Or ce juge apprenti travaillait en province.

Un matin, calculant l'avenir, fatigué
Des bals de préfecture, et bâillant, et peu gai,
Ce garçon s'était dit dans un moment lucide :
— Ah! ce qu'il me faudrait, c'est un bon parricide! —
Car en effet, en Grève, il est beau de pouvoir
Assaisonner la tête avec un voile noir.

Il chercha. Ce fut toi qu'il trouva, misérable!

Donc on prit cette femme. Il est fort déplorable
Qu'on n'ait plus la torture. À bas Beccaria!
On fit du mieux qu'on put. On mit la paria
Dans un trou, sur un lit de paille, au fond de l'ombre.
Les geôles ont toujours quelque cabanon sombre,
Trop court pour qu'on s'y puisse étendre, trop étroit

Pour qu'on marche, et trop bas pour qu'on s'y tienne droit.
Le captif est là, seul, sous les nœuds qu'on lui forge,
Sous le poing de la nuit qui lui serre la gorge,
Et l'insomnie en pleurs brûle ses yeux sanglants.
Cela remplace un peu le réchaud de Vouglans,
Le chevalet, l'étau de bronze, la rapière
Lardant le patient sur la table de pierre,
Et le bouc qui léchait un homme enduit de miel.
Là, sans point d'appui, loin des hommes, loin du ciel,
Sentant la voix du juge ainsi qu'une piqûre,
Pendant que chaque jour grossit sa charge obscure,
Le prisonnier se dit : Je ne sais où je vais!

Personne assurément ne peut trouver mauvais
Qu'ayant besoin de faire avouer cette femme,
On l'enterrât vivante en cette crypte infâme.
C'est juste. On s'arrangea de façon qu'elle fût
Sans jour, sans air, avec le geôlier à l'affût,
Guettant ses pleurs, ses cris, sa faim, sa soif, ses rêves;
L'affreux tourment qui n'a ni relâches ni trêves,
L'étouffement, pesait sur elle. Ne pouvoir
Respirer, et râler dans l'ombre, et ne rien voir!
Ne pas dormir! Toujours dans l'immonde cellule
Quelque fourmillement effroyable pullule.
Les murs glacés ont l'air d'être vos ennemis.
Oh! les hideux cachots! il semble qu'on ait mis
Un morceau de la nuit du tombeau dans ces caves.
Mais si l'on n'avait pas ces geôles, ces entraves,
Ces gênes, tout irait fort mal, et l'accusé
Peu docile, serait à tuer malaisé.
Là du moins il est pris; de tout l'on tient registre.
Il descend marche à marche un escalier sinistre;
Les juges font sur lui de lugubres essais;
Pâle, il se sent poussé par derrière; un procès
Est une pente douce où l'on glisse à la tombe.

Cette fille expirait dans cette catacombe.

— C'est sa faute, disait le juge, elle se tait!
Criminelle, avouez! — Mais elle résistait,
Et refusait d'entrer dans la sombre descente,
La drôlesse, attendu qu'elle était innocente.
Et c'était là sans doute un inconvénient.

Mais le juge ne peut avoir tort. En niant,
On l'irrite. Il apprit soudain qu'elle était grosse,
Et dit : Soit. Pour berceau l'enfant aura la fosse.
C'était son droit. Ne point vous ôter un cheveu,
Mais faire ce qu'il faut pour avoir un aveu.
C'est le dernier degré de l'art et de l'étude
D'être tortionnaire avec mansuétude,
Et, sans bruit, sans emprunts au vieux code gaulois,
D'employer l'agonie au triomphe des lois.

La damnée étouffait, et criait : Grâce! grâce!
Le juge lui disait : — Que veux-tu que j'y fasse?
Avoue! — Elle pleurait. — De l'air! je meurs! — Tu n'as
Qu'à parler, et d'un mot tu romps ce cadenas.
Ta prison deviendra très douce. Vois, décide.
Tu n'as qu'à t'avouer simplement parricide.
— Non! — Je te rendrai l'air et le jour. Tu pourras
Avoir des fleurs, avoir un lit, avoir des draps;
Sortir dans le préau si cela te contente;
Tu redeviendras fraîche et grasse et bien portante;
Tu seras bien logée et bien nourrie; il faut,
Femme, si tu veux vivre, accepter l'échafaud.

Et ce raisonnement touchait peu cette folle.
Force à la loi. Tout autre axiome est frivole.
Quoi, tant d'hommes savants, quoi, Treilhard, Portalis,
Quoi, Tronchet qui plaida devant les fleurs de lys,
Séguier, Berlier, auront dépensé des semaines
À souder la loi gothe avec les lois romaines,
Bigot-Préameneu, payé par le budget,
Aura consulté Mourre et consulté Target;

Ils auront fait un code étonnant, et ces maîtres,
Ces clercs, sachant par cœur le droit de nos ancêtres,
Cas simples, cas royaux, chefs-plaids et francs-alleux,
Auront perdu leur temps! Ce serait scandaleux,
Certe; et puis à la fin l'amour-propre s'en mêle.
Quoi! la loi fléchirait devant cette femelle!
Un jeune magistrat, voyons, peut-il lâcher
Une femme qu'il est allé très loin chercher,
Qui peut-être, après tout, quoique fort obstinée,
Est à peu près coupable, et qui, guillotinée,
Fera parler de lui chez le garde des sceaux!
Cette fille est d'ailleurs sans mœurs. Les noirs ciseaux
Sont au greffe, et bientôt mordront sa chevelure.
Il criait : Parricide! avoue. Il faut conclure! —
Elle disait : — Jamais. — L'innocence est de fer.
On dut la murer presque au fond de cet enfer.

Dans son sein cependant le pauvre petit être,
L'ange obscur, avait l'air de ne vouloir plus naître,
Et, sans savoir nos lois, nos jougs, notre secret,
Ni ce que lui faisait la justice, il mourait.
Elle en tremblait du moins. Prise entre ces murailles,
Elle épiait cette âme éclose en ses entrailles,
Elle en craignait la fuite, et dans son flanc muet
Il lui semblait parfois que rien ne remuait;
Si bien qu'un jour, vaincue enfin, découragée,
Stupide, cette mère et cette naufragée,
Sans espoir, n'ayant plus que le choix de l'écueil,
Sentant son ventre, hélas! devenir un cercueil,
Et le doux innocent périr dans ce repaire,
Pour sauver son enfant, dit : — J'ai tué mon père!

22 novembre.

XXXIV

APPROBATION DES PRÊTRES.

C'était dans un sépulcre, ou bien quartier Bréda.

J'y vis un monstre, et lui, lascif, me regarda,
Et dit, me souriant d'un vil sourire oblique :
— Je m'appelle Succès, je suis fille publique;
Je cogne à mon carreau, Mastaï m'aperçoit,
Et monte.
Oui, le succès, le succès, quel qu'il soit,
Est une gorge nue à laquelle aucun prêtre
Ne résiste, et l'on vient baiser la bouche traître
De tous les crimes, fiers de leur flagrant délit,
Et l'on fait sa prière en couchant dans leur lit.
Rien n'égale l'amour que chez Tartuffe excite
Une action mauvaise en pleine réussite.
C'est un massacre? Soit. Un parricide? Après?
Les sophismes, trempés d'eau bénite, sont prêts.
L'Audace heureuse est là. Devant cette sultane,
Le dogme déboutonne en riant sa soutane,
Le sermon s'attendrit, le syllabus en rut
Refait les gros soupirs de Booz avec Ruth.
Rome lèche vos pieds si vous gagnez le quine.
Le pape est le galant, la chance est la coquine;

Elle attire, on la suit dans ses obscurs chemins,
Et le fard sur le front cache le sang aux mains.
Qui fraude est orthodoxe et qui ment est biblique.
Quand ce maroufle impur brisa la République,
Le jour où l'oncle fut calqué par le neveu,
Les juges, qui s'étaient mis à juger un peu
Bonaparte, risquant sa hideuse gageure,
Ébauchaient vaguement du côté du parjure
Un agenouillement pendant qu'il triomphait.
Ce voleur a tué ce passant. C'est bien fait.
Le chêne par le coin félon s'est laissé fendre,
Tant pis pour lui. Tu meurs? il fallait te défendre.
Qui t'égorge a raison. Paix! meurs. La papauté
Est un faux poids toujours aux succès ajouté.
La Papauté pour frère a le Glaive. Elle ouate
Avec des trahisons sa douillette béate,
Cherche avant tout l'utile, et grossit d'un fardeau
D'attentats, d'infamie et d'horreur, son credo.
Elle aime Octave immonde, absout Clovis Sicambre,
Sacre un Dix-huit-Brumaire et lave un Deux-Décembre.
La justice, le droit chassé par les tyrans,
L'honneur et la vertu, lui sont indifférents,
N'ayant rien de solide et rien de saisissable,
Autant qu'au sphinx camard les tourbillons de sable
Roulés sous le ciel noir par le vent libyen.
Charles-Neuf tue. Amen. Sylla proscrit. C'est bien.
Le poignard est divin; la hache est innocente.
Pas un forfait à qui l'église ne présente
Pour s'essuyer les mains, la nappe de l'autel.

L'église est pour Gessler contre Guillaume Tell,
Pour Rossa contre Huss, pour Cauchon contre Jeanne.
Elle offre à Trestaillon la colonne Trajane.
Elle est l'auberge; entrez si vous pouvez payer;
Le *Te Deum* sera compris dans le loyer.
Mandrin est un sauveur, Cartouche est un messie;
Qui réussit est pur. Payez. Rome associe

A l'acceptation des forfaits l'Éternel.
Monter est vertueux, tomber est criminel.
Ô terreur! elle fait bénir la perfidie,
L'affreux plan qu'un faussaire à loisir étudie,
Le bagne ouvert aux bons, les gueux mis au sénat,
Tous les viols, le fer, le feu, l'assassinat,
César et ses complots, l'araignée et ses toiles,
Par cette grande main sombre et pleine d'étoiles,
Sans même regarder un moment le ciel bleu,
Et sans se demander si c'est possible à Dieu!

25 février 1870.

XXXV

— Qu'êtes-vous? — Tu le vois à notre robe. — Quoi?
Les prêtres de Dieu? — Non, les prêtres de la loi.
— De quelle loi? — Du maître. — Et qu'est le maître? — Un homme.
On l'appelle empereur ici, césar à Rome.
Il est aigle de droit et de race vautour.
Celui-ci fut jadis un criminel. Un jour
Il fit un serment, puis il s'embusqua derrière,
Puis, comme les voleurs la nuit dans la clairière,
Il sortit brusquement de sa cachette, et prit
À la gorge l'honneur, la probité, l'esprit,
La gloire, la vertu, la pudeur, la patrie,
Et les tua. D'abord, voyant la loi meurtrie,
Nous fîmes préparer la corde et le gibet,
Comptant bien l'étrangler tout net, s'il succombait.
Mais il a réussi, la rudesse est un vice,
Et chez lui maintenant nous sommes en service;
À qui nous souffleta notre respect est dû;
Il sied qu'il soit sacré puisqu'il n'est pas pendu;
Nous faisons à présent pendre en son nom les autres;
Nous sommes les appuis de l'état, les apôtres
De l'ordre, et nous lavons les pieds du maître, emploi
Utile, et le meilleur que puisse avoir la loi;
La clarté de cet homme éclaire notre livre;
Car il est naturel et simple qu'on lui livre

La conscience humaine et le code et Jésus,
Puisque c'est lui qui paie et qu'il a le dessus.
— Qu'est-ce que vous rendez, là, dans cette bâtisse,
Par la bouche? — Cela s'appelle la justice.

Lorraine-Altwies, 27 août.

XXXVI

Pour le prêtre il est saint, pour le juge il est juste;
Il a raison;
Nul ne résiste; il est sacré, suprême, auguste,
Par trahison;

C'est de vin et de sang que sa lèvre est rougie.
Lourd prisonnier
De cette double ivresse, il complète l'orgie
Par le charnier.

Il a tout; les sénats lui prodiguent leur âme
Et leur fierté,
L'évêque en chape d'or la prière, et la femme
La nudité.

Devant lui la vertu frémit, l'honneur émigre;
Pâle Psyché,
L'âme humaine voudrait s'enfuir; et par le tigre
Il est léché.

Il a par un viol possédé la victoire,
Il est prudent
Mais guerroyeur; il compte arriver à la gloire,
Bazaine aidant.

Les peuples sur leur tête ont cette splendeur noire;
Il est debout,
César, majesté, prince, empereur, dans l'histoire,
Et dans l'égout.

Le monde, ainsi qu'au temps de Claude et Comnène,
Est là béant,
Contemplant ce pygmée énorme, grandeur naine,
Hautain néant.

Il est le sphinx du trône; il a pour toute règle
Le crime heureux;
Il habite un fond d'ombre; il est seul comme l'aigle
Et le lépreux.

Il a l'armée, il a l'église; il est superbe,
Blême, ébloui;
Et tous les crimes sont épanouis en gerbe
Autour de lui.

Il règne, il a la joie obscure de Tibère;
Il est content;
Et pendant ce temps-là, le destin délibère,
Et l'ombre attend;

Et, sœur de Némésis, l'implacable logique
Au front serein,
Assise à son fourneau, chauffe à son feu tragique
Le vers d'airain.

26 novembre.

IMPRIMERIE NATIONALE

XXXVII

Pour l'écrivain vénal il est un dur moment.
Après avoir tiré de son encre qui ment
Tout ce qu'elle contient de noirceur et de bave,
Après avoir été l'affreuse plume esclave,
Après avoir haï pour le compte d'autrui,
Soudain cet homme un jour sent que, venant de lui,
L'injure est un éloge et la louange un blâme,
Et qu'il ne peut plus nuire à force d'être infâme.

Quand il est démontré, prouvé, public, patent
Qu'on a livré son âme et qu'on a reçu tant,
Qu'on est prostitué par brevet authentique,
Qu'au trottoir du chantage on a tenu boutique,
Qu'on s'est fait insulteur, moyennant un loyer,
Qu'on est allé chez ceux qui peuvent bien payer
Vendre de l'imposture et de la calomnie,
Qu'on a, pour de l'argent, outragé le génie,
La probité, le droit, le courage, l'honneur,
On est mieux qu'assassin, on est empoisonneur;
On est moins qu'un bandit des bois, on est un drôle;

L'or aux mains flétrit plus que le fer sur l'épaule.

Altwies, 18 septembre.

XXXVIII

Qu'il vienne des coquins sur la honte qu'on sème;
Qu'à propos de Monsieur Bonaparte troisième,
Morlot cite Hildebrand, Troplong Justinien;
Qu'en ce gouvernement napoléonien
Le grand Napoléon soit pris, qu'on rende Hercule
Grotesque, Achille farce et Nemrod ridicule;
Qu'on fasse du clinquant, du faux, des oripeaux,
Avec les grands exploits, avec les grands drapeaux,
Avec les saints chevrons des brigands de la Loire;
Que cet empire, utile aux banques, ait pour gloire
De n'avoir point d'Eylau, d'Essling ni d'Austerlitz;
Qu'on soit des enrichis contents d'être avilis,
Que le public opprobre à la Bourse se cote;
Que l'aigle se marie avec une cocotte;
Soit. Que m'importe à moi! j'ai l'immense dédain;
Je regarde pousser les fleurs de mon jardin,
La mer chante, et je vois naître l'aube candide;
D'Austerlitz éclipsé le soleil sort splendide;
Et si César décroît, les bois me sont témoins
Que le doux mois d'avril n'a pas un nid de moins.

XXXIX

Vous le trouvez bon. Soit. Moi je suis triste. Hélas!
Je pleure; et je finis, sinistre, accablé, las,
Dans ce deuil où je sens tant d'angoisse m'étreindre,
Par n'avoir qu'un besoin immense de tout plaindre;
Tout, même ce vieillard, ô ciel noir, surtout lui!
Je songe à sa pauvre âme, où jamais rien n'a lui
Qu'une fausse clarté cachant la lueur vraie;
Le crépuscule est-il la faute de l'orfraie?
Hélas! ces malheureux grands-prêtres sont plongés
Sous un tel flot de nuit, d'ombre et de préjugés!
D'Aod à Samuel, de Joad à Caïphe,
Toujours le dogme a fait chanceler le pontife;
Toujours dans cette coupe, hélas, l'homme hébété
A bu l'erreur croyant boire la vérité.
Il a ce livre, Dieu; mais il ne sait pas lire.

Ah! j'ai beau m'indigner, je ne puis pas maudire.

XL

Je serais très content si j'étais Bonaparte
Qu'on me prouvât que nul n'a combattu pour Sparte,
Qu'Aristide est un mot, que Tell est inventé,
Que Spartacus fait rire, et qu'un doute est resté
Sur Thrasybule en Grèce et sur Brutus dans Rome.
Je trouverais utile et bon, si j'étais l'homme
Qui sur la France morte à cette heure est debout,
Qu'en sortant de souper avec monsieur About
Chez madame Mathilde, un beau soir, monsieur Taine
Démontrât de façon triomphante et certaine
Que personne ne peut faire ni bien ni mal,
Qu'un gueux, comme un héros, est un produit normal,
Que tout est de la fange étant de la matière,
Que le juste et l'injuste au même cimetière
Mêlent tranquillement leur phosphate de chaux,
Que Tibère à Caprée et Huss dans les cachots
Sont égaux et, n'ayant d'âme ni l'un ni l'autre,
Sont le néant despote et le néant apôtre;
Car tout se vaut devant le rien universel.
La vertu c'est du sucre, et le crime est du sel.
On secrète, sans but, et pour se mettre à l'aise,
Une bonne action, ainsi qu'une mauvaise
De la même manière, et l'homme est un ruisseau
Où le serpent vient boire aussi bien que l'oiseau.
Le louer, le blâmer, pourquoi? Louez-vous l'onde
Qu'un cygne fait charmante et qu'un ver fait immonde?

XLI

APRÈS SEIZE ANS.

I

L'empire est un succès. Quel beau commencement!
Paris vaut une messe et coûte un faux serment;
Ce n'est pas cher. Seize ans de gloire! une jonchée
De lauriers et de fleurs, et l'histoire est trichée.
Tant pis pour elle. Hurrah! plus d'émeute à Roubaix.
Le sultan à la France offre huit chevaux bais;
On en attellera le carrosse du sacre.
Nul revenant ne vient rabâcher le massacre;
Les morts du Deux-Décembre ont le sommeil profond.
Les institutions de bienfaisance vont,
Et Saint-François-Régis sourit dans l'atmosphère.
Le crédit mobilier est une bonne affaire
Pour les Pereire; et Fould, quoique mort, est vivant
Dans tout ce qu'on achète et dans tout ce qu'on vend,
Compris la conscience, et dans les phénomènes
De l'enregistrement, du timbre et des domaines.
L'emprunt met une pièce aux déficits. Fort bien.
Le vieux Paris, Sauval, Du Breul, Félibien,
Se sauvent effarés devant Haussmann qui pioche.
Au bambino du ciel l'empire offre son mioche;
Le pape, doux parrain, donne un récépissé.
Le droit est un vieux mot, peu su, mal prononcé;

La justice est un pont qu'on passe avec péage;
Quand les Communiqués pleuvent, c'est un nuage
De vérités qui crève, et, non sans quelque ennui,
Le journal se secoue, arrosé malgré lui;
L'honneur, qui pour bien vivre a plus d'une recette,
Est un fils que Tartuffe eut jadis de Macette;
Quant à la probité, c'est une bague au doigt;
Ayez cet ornement, si bon vous semble. On voit
Le temps qu'il fait au juge ainsi qu'au baromètre.
Tout ce qu'un crime peut au bon ordre promettre,
L'empire l'a tenu. Le peuple est au repos;
Les Turennes manquant, on a des chassepots;
Tout rit. L'esprit humain est las; l'armée est forte.
Lui, règne.

Mais Dieu dit : Le châtiment m'importe.

Nous l'aurons.

II

Vous l'avez. Que vous faut-il de plus?
Quoi donc! ne voit-on pas commencer le reflux?
Hier triste, Aujourd'hui lugubre, et Demain pire.
Derrière ce châssis mal peint qu'on nomme empire,
Les ténèbres; un puits d'ignorance, un cachot
D'opprobre, en bas la faim, la banqueroute en haut,
Paphos pourrie offerte à ceux qui rêvaient Sparte,
Deuil, cendre, et tout au fond l'accusé Bonaparte;
Si l'on tâche de voir un peu l'autre côté
Du triomphe, et l'envers de la prospérité,
On aperçoit cela. Que vous faut-il encore?
Le hibou ne croasse et Troplong ne pérore
Que la nuit. La nuit sourde est leur milieu joyeux.
Donc il fait nuit. Voyez la lueur de leurs yeux.
Sans doute on parle fort dans les régions hautes
Des succès qu'on remporte, ici, là, sur ces côtes,

Dans ce désert, là-bas, en Cochinchine, ailleurs,
Partout; on a de quoi se railler des railleurs,
On est vêtu de pourpre, et l'historiographe
Du manteau de César pourra dorer l'agrafe.
Bien. Soit. — Tournez la page et voyez le verso.
Le sépulcre est déjà visible en ce berceau.

Nous eûmes du bonheur au jeu; mais notre caisse
À des fêlures, fuit, penche, et son niveau baisse
Comme une eau qui se vide en d'obscurs entonnoirs;
L'azur du Livre Bleu se pique de points noirs;
Sadowa nous surprend, Luxembourg nous échappe;
Que faire? s'incliner. La Providence frappe.
La main est divine. Oui. Le soufflet est prussien.
Notre pape in petto, le petit Lucien,
A tout l'air d'un fruit sec. Du Vulturne à la Sprée,
Toute la monarchie en masse est délabrée.
Czars mal portants, sultans malades, archiducs
Peu chanceux, pape aveugle et sanglant, rois caducs.
Est-ce que ces voleurs de peuples, ces gueux princes,
Ces grecs du trône, entr'eux s'escroquant des provinces,
N'entendent point craquer sous leurs pas le plancher?
Mané Thécel Pharès commence à s'ébaucher.
Couza fuit, François fuit, Maximilien tombe.
Le trône est une trappe ouverte sur la tombe.
Le dur Mexique lutte armé du talion,
Car la louve espagnole allaita ce lion,
Et sa liberté fauve ignore la clémence;
Dans cette ombre, hélas, erre une femme en démence;
Les contre-coups lointains deviennent sérieux;
Et, dans on ne sait quel brouillard mystérieux
Où pleure Hécube, où rit Cassandre, où rôde Électre,
L'empereur assassin songe à l'empereur spectre.
Il décline par où naguère il triomphait.
Que de revers! Comptez. Qu'est-ce que son forfait?
Un cachot sur nos fronts; sous ses pieds un abîme.
Il sent se lézarder sinistrement son crime.

N'est-ce pas assez?

— Non.

— Que voulez-vous donc?

— Tout.

III

Tout. Les tyrans à bas et les hommes debout.
Tout. La fin. Ce qu'il faut à notre âpre insomnie,
C'est la captivité du genre humain finie,
C'est le souffle orageux des clairons, c'est l'écho
Des trompettes jetant à terre Jéricho,
C'est le débordement des Tibres et des Rhônes,
C'est l'écroulement vaste et farouche des trônes,
C'est leur dernière armée en fuite à l'horizon!
Ce qu'il nous faut, c'est l'âme écrasant sa prison,
C'est le peuple arrachant sa chaîne avec furie,
C'est l'Amour criant : Guerre! et la sainte Patrie
Criant : Peuples, j'abdique, et suis l'Humanité!
C'est la Paix disant : Passe avant moi, Liberté!
C'est en nos cœurs gonflés la colère profonde,
C'est l'épée en nos mains pour délivrer le monde,
C'est l'imbécile amas des rois séditieux
À nos pieds, et l'aurore immense dans les cieux!

H. H. 2 décembre 1867.

XLII

BAUDIN.

La barricade était livide dans l'aurore,
Et, comme j'arrivais, elle fumait encore;
Rey me serra la main et dit : Baudin est mort.

Il semblait calme et doux comme un enfant qui dort;
Ses yeux étaient fermés, ses bras pendaient, sa bouche
Souriait d'un sourire héroïque et farouche;
Ceux qui l'environnaient l'emportèrent.

Et tous,
Depuis ce jour, l'exil s'étant fermé sur nous,
Nous songeons à celui qui mourut, et dont l'âme
Luit sur Paris ainsi que dans l'ombre une flamme,
Et nous disons : Hélas! c'est toi qui fus choisi!

Ô toi qui dors là-bas, nous qui saignons ici,
Nous t'envions. Heureux ceux que reprend la tombe!
Celui qui reste droit devant celui qui tombe
Médite, car tous deux sont, en dépit du sort,
Debout, l'un dans la vie et l'autre dans la mort.

Mais dans ce monde où passe et repasse sans cesse
Une inondation de honte et de bassesse,
Où tant d'hommes, plus vains que les mouches d'été,
Vendant leur avenir au présent effronté,
Pour avoir plus d'orgie acceptent plus d'abîme,
Et chantent, joyeux d'être abjects, ô ciel sublime,
Ciel noir! comment ne pas envier la faveur
D'une balle qui vient frapper un front rêveur!
Comment ne pas frémir devant la suite obscure
Des crimes de Néron vivant comme Épicure,
Ne s'inquiétant pas de ce que produiront
Ses forfaits, ses plaisirs, sa joie et notre affront,
Faisant avec Dieu sombre une folle gageure,
Et vil, petit, terrible, avec son noir parjure,
Ses fraudes, son succès, sa fange, affreux ciment,
Bâtissant on ne sait quel vaste écroulement!
Comment ne pas aimer la caresse subite
De la mort, spectre auguste avec qui l'âme habite,
Et qui vous ouvre une ombre étoilée où tout luit!
La mort, c'est le matin, et l'exil, c'est la nuit.

Quand tombent les hérauts du progrès populaire,
Quand une main d'en haut, dans un jour de colère,
Leur ôte brusquement des lèvres le clairon,
Quand Botzaris périt, quand expire Byron,
Quand les quatre sergents de la Rochelle meurent,
On entend le sanglot des nations qui pleurent;
Les peuples sous ces deuils se courbent accablés
Et tristes, comme après un orage les blés.
Ces martyrs sont sacrés, et sur toutes les lèvres
Leurs noms volent, donnant aux cœurs les saintes fièvres;
Ils sont l'exemple, ils sont l'honneur, ils sont l'espoir;
Même quand tout s'éclipse on croit encor les voir;
Leur œil fixe soutient ceux qui jamais ne cèdent;
Ils font songer l'enfant qui s'élève, ils l'obsèdent
Du superbe besoin de leur être pareils;
Et quand la Liberté, dorant les cieux vermeils,

Reparaît, et revient sur les cimes éclore,
Leurs grands fantômes sont mêlés à cette aurore.
Mourir, c'est vaincre. Un mort brille, éclaire et conduit.

Dans les temps ténébreux où tout s'écroule et fuit,
Quand un assassin fait balbutier l'histoire,
Quand le crime finit par avoir de la gloire,
Et qu'il ôte son masque inutile à garder,
Estimant que sa honte est bonne à regarder;
Quand, lâche, et subissant cette infâme bravade,
La conscience, ainsi qu'un voleur qui s'évade,
Retient son souffle, rampe et tremble; quand les fronts
N'ont presque plus de forme à cause des affronts,
Il est bon de sentir dans l'ombre la présence
De la mystérieuse et sévère innocence
Qui vit dans les tombeaux et que les morts ont seuls,
Et de voir dans la nuit la blancheur des linceuls.
Ce qu'on appelle une ombre est une âme rentrée
Dans l'azur, mais restée au fond de l'empyrée,
Et qui parle à voix basse au peuple humilié.

Ah! les morts sont présents! L'absent, c'est l'oublié.
L'absent, c'est le proscrit.

— Que fait donc la patrie?
Se dit-il. Un bandit la tient, elle est flétrie,
Elle est vendue, elle est esclave, sans appui,
Sans gloire; et l'on entend quelqu'un rire, c'est lui,
Et c'est elle.

Eh bien, soit. On est proscrit, on pense,
On saigne, avec l'oubli railleur pour récompense;
Tout est bien. Voulait-on autre chose? En avant!
Vers quoi? vers le tombeau, vers la nuit, vers le vent,
Vers l'orage et l'écueil. Pourquoi pas? Rome! Auguste
Sort d'Octave, et le vrai devient faux, et l'injuste
En perspective avec le juste se confond;

Tais-toi, proscrit.

On sent de l'ironie au fond
Du murmure des flots comme du bruit des hommes.
Dans cette brume où tous pêle-mêle nous sommes
On jette sa pensée, inutile semeur;
L'insulte est par moments distincte en la rumeur
Que fait autour de vous la vie universelle;
On rêve; l'océan, plus grand que vous, chancelle;
On est chez l'étranger qui, froid, libre et jaloux,
Aime chez lui le droit et le tyran chez vous;
On regarde l'anglais admirer Bonaparte;
On voit cette Carthage où brille un peu de Sparte,
Londre, à quiconque opprime autrui tendre la main.
On marche seul, on suit à pas lents son chemin
Dans ce désert, la foule... — Ô nostalgie amère! —
On passe regardé de travers, comme Homère.

15 juillet.

XLIII

Cet être est si petit qu'il est presque invisible.
Il a pour fonction d'être insecte et nuisible;
Et, rôdant et glissant dans la nuit de Paris,
Punaise, de piquer le sommeil des proscrits.
Il est sorti, de là sa senteur ordinaire,
De ce vieux bois de lit appelé séminaire
Où Basile offre à ceux qui veulent sommeiller
Un grabat dont Tartuffe a fourni l'oreiller.
Impur bi-frons, il est jésuite, il est laïque;
Il arrange avec art l'outrage en mosaïque,
Lourd, mais bariolé, stupide, mais faquin,
Et l'on croit voir Prud'homme en habit d'Arlequin.
Il est critique; il a son tarif et sa taxe,
Et d'autant plus d'aplomb qu'il a moins de syntaxe;
Il insulte à l'honneur, au devoir accompli;
Calomnier est simple et ne fait pas un pli;
C'est ainsi que sans foi, sans probité, sans style,
Et sans talent, on est un misérable utile.
Les pouvoirs forts se font aider, témoin Sylla;
Et leur luxe est d'avoir de ces vermines-là.
Il n'a qu'un dard; les seuls vrais monstres ont des griffes.
Fausses lettres, anas tronqués, mots apocryphes,
Tels sont ses trucs, jeux vils où Fréron se souillait,
Et que contre Voltaire inventa Patouillet.
Il met sa lâche injure au service du prince.
Il échappe au talon vengeur, tant il est mince.

La platitude peut braver l'écrasement.
Il a l'infecte odeur de la bouche qui ment.
Tel qui naît chiffonnier finit par être scribe.
Il porte sur son dos sa hotte à diatribe.
Il la charge, il l'emplit; c'est vide et c'est complet.
Il rampe. Il est si bas que c'est en haut qu'il plaît.
Quel est son nom? Cherchez. Vous trouverez peut-être.
C'est la moitié d'un cuistre et c'est le quart d'un prêtre.
L'autre quart, c'est une ombre, un doute, un gueux flétri
Qu'eût dédaigné Vidocq, mais qu'estime Piétri.

12 octobre 1869.

XLIV [1]

Toi qui derrière moi vantes la guillotine,
Toi qui baves et qui, dans ta rage crétine,
Dénonces le penseur comme on dénonce un roi,
Hurle et grince des dents, je n'ai pas peur de toi,
Ni de l'ongle allongé, ni de l'œil qui menace,
Ni de ton faux système imbécile et tenace
Qui contre le bon sens entre en rébellion,
Car je te sens chacal et je me sens lion.

[1] Inédit.

XLV

LESURQUES.

La Chambre criminelle de la Cour de cassation...
Déclare la revision du procès Lesurques non recevable.
(*Arrêt* du 17 décembre 1868.)

I

Et c'est ainsi qu'un tas d'hommes à jupe rouge,
Plus vils dans leur sénat qu'un forçat dans son bouge,
Prêtres hideux du temple indigné de la loi,
Plats sous la république et rampants sous le roi,
Culs-de-jatte du droit dont la griffe est impure,
Et dont la conscience incurable suppure,
C'est ainsi que d'abjects et cyniques robins,
Jésuites que d'un signe on ferait jacobins,
Tout prêts à se tailler des bonnets dans leurs toges,
Profils féroces, comme on en voit dans les loges
Du jardin bestial d'Anvers, et dans l'horreur
Des bois où le loup rôde et tient lieu d'empereur,
C'est ainsi que Monsieur Troplong, monsieur Delangle,
Cuistres, de Guillotin adorant le triangle,
Lourds magots variant leurs poses de sommeils,
Poussahs de la justice et de l'ennui, pareils

IMPRIMERIE NATIONALE.

Aux mandarins dormant sur les coussins des jonques,
Dupins, Crispins, Scapins, Chaix d'Est-Anges quelconques,
C'est ainsi que ces gens qui disent : nous jugeons!
Durs comme le granit, souples comme les joncs,
Valetaille à genoux sous le plat de l'épée,
Ont fait rouvrir les yeux à la tête coupée!

Elle était dans le fond de la tombe, elle avait
Les pierres de la fosse infâme pour chevet;
Autour d'elle gisaient, muets sous l'herbe haute,
Tous les sinistres morts qui dorment côte à côte
Dans ce fatal Clamart dont les cercueils sont courts;
Sans haleine, sans voix, morte, attendant toujours,
Elle était là, pensive à cause des ténèbres;
Ses yeux fermés, le sang collant leurs cils funèbres,
Semblaient faire un refus farouche au firmament,
Et vouloir regarder l'ombre éternellement.
L'âme espère au tombeau n'être point poursuivie.
Mais un bruit est venu du côté de la vie,
Et la tête coupée a remué, son œil
Plein d'un feu sombre, a fait le jour dans le cercueil,
Et morne, a regardé les hommes, chose affreuse!

Et la nature, mère énorme et douloureuse,
Hélas! s'est efforcée alors de l'apaiser;
Les moineaux ont couru près d'elle se poser,
Et la mouche, apportant la pitié de l'atome;
La rosée a lavé sa pâleur; divin baume,
La fleur l'a parfumée, et l'herbe qui verdit
L'a doucement baisée, et les corbeaux ont dit :
— N'écoute pas le noir croassement des juges!

Et dans ce moment-là, cyprès, tombeaux, refuges,
Ossements, ossements, vous l'avez entendu,
Et toi, ciel étoilé, gouffre où rien n'est perdu,

Cette tête, du fond de la fosse maudite,
A crié, dans l'horreur sacrée où Dieu médite :
— Ils ont trouvé moyen de reboire mon sang,
Dieu juste, et de tuer deux fois un innocent!

14 décembre.

II

« ... Si l'on eût réhabilité Lesurques, il eût fallu restituer à sa famille ses biens confisqués, capital et intérêts, depuis plus de soixante ans, ce qui, dit-on, dépasserait deux millions. Cette importante considération a dû gravement influer sur l'arrêt de la cour. »

(*Tous les journaux. Décembre 1868.*)

Deux millions, voilà l'obstacle.

Si c'était
Pour qu'en son salon rose où chante Colletet,
L'impératrice puisse inviter à Compiègne
Grandguillot, Grandperret, tous les grands de ce règne;
Si c'était pour gaver de truffes les Bourbeaux,
Pour offrir à Pinard des fêtes aux flambeaux,
Pour faire aux Nélatons quitter leurs clientèles;
Ou pour couvrir de fleurs, de bijoux, de dentelles
Les femmes de la cour aux charmes ingénus,
Essaim de nymphes, tas de belles aux bras nus,
Riant, montrant l'aisselle et laissant voir la pointe
Du sein par l'hiatus d'une gaze peu jointe;
Si c'était pour offrir des chiens au grand veneur;
Si c'était pour dorer, l'or rehaussant l'honneur,
Palikao, Failly, Lebœuf, Martinprey, Korte,
Tous les épouvantails moustachus de l'escorte;
Si c'était pour aider Rome à faire la nuit;
Si c'était pour aller au Mexique, à grand bruit,

Tambour battant, avec une nuée altière
D'étendards déployés, fonder un cimetière;
Si c'était pour forger des chassepots meilleurs,
Si c'était pour créer des engins mitrailleurs
Appropriés au temps de progrès où nous sommes,
Afin d'abattre vite et bien des milliers d'hommes
Comme une faulx passant dans un champ de maïs,
Afin de faire, au meurtre immense du pays,
Travailler nos soldats changés en janissaires,
Afin d'assassiner les hurlantes misères,
Afin que le drapeau de France dans ses plis
Montre Ricamarie à côté d'Austerlitz,
Afin d'exterminer des pauvres, des famines,
Des détresses, vieillards, enfants, forçats des mines,
Pâles, mourant de faim, réclamant des liards;
Deux millions, c'est peu; prenez deux milliards;
Mais il s'agit de rendre à l'innocent justice,
Il s'agit de frapper un coup qui retentisse,
Et de purifier un nom infortuné;
Il s'agit de tirer de l'enfer un damné;
De dire : Apaise-toi, spectre qui te lamentes!
Et d'aller, dans l'oubli des tombes infamantes,
Chercher une mémoire, et de mettre, à côté
D'un mensonge, en ces nuits sans fond, la vérité :
On ne peut gaspiller à ce point les finances!

Confisquer fut le droit. Les vieilles ordonnances
Sévirent sur Lesurque ainsi qu'au temps ancien.
En lui volant sa vie, on lui vola son bien.
Les fils ont disparu, famille foudroyée;
La fille s'est jetée à la Seine et noyée;
Tout ce groupe effaré, morne, épars, frissonnant,
A sombré sous l'arrêt funèbre; et maintenant,
La nuit après la mort, hélas! c'est la logique,
On ne distingue rien dans cette ombre tragique,
Sinon des enfants nus, quelques pauvres petits
Dans l'abîme, orphelins pas encore engloutis.

Cette détresse est là sous nos yeux, cela souffre,
Crie, appelle, et l'on voit leurs bras sortir du gouffre,
Ils pleurent, et la terre et le ciel sont témoins.
À présent, calculons. Deux millions au moins.
Trois peut-être. Tout rendre aux fils est nécessaire.
Il faudra rembourser cette longue misère.
N'a-t-on pas plus tôt fait de dire : Toi qui fus
Innocent, reste infâme! Et c'est fini. Refus.
Tout est dit. Être juste est bien, être économe
Est mieux.

Et puis, de quoi te plains-tu, mon brave homme?
De ce qu'on t'a coupé la tête par erreur?
Ce n'est pas notre faute à nous; et l'empereur
Doit-il, parce qu'on dit beaucoup d'impertinences
Sur cet accident-là, pâtir dans ses finances,
Renoncer à Biarritz, vu que Lesurque est cher,
Et n'avoir plus de quoi payer monsieur Rouher?
Qu'en pensez-vous, Glandaz? Qu'en pensez-vous, Devienne?
Président Legagneur, autant qu'il m'en souvienne,
Tu jugeas l'accusé Bonaparte jadis,
Et tu sers l'empereur; rends ton oracle! dis!
Allons-nous ruiner le budget, qui nous dote,
Pour recrépir à neuf une antique anecdote,
Pour raccommoder, quoi? le nom d'un homme mort,
Et pour laver au fond du code un vieux remord?
Bah! nous rencontrerions, si nous l'osions prescrire,
Le doux nenni de Magne avec son doux sourire.
Le jour où, devant l'huis du trésor, surgirait,
Enclose dans les flancs sacrés de notre arrêt,
La justice, devoir, dette, loi des croyances,
Clarté, sommation céleste aux consciences,
Le caissier, ricanant de Lesurques plaintif,
Allumerait son poêle avec ce plumitif.
Sous l'empire on est fort; on gouverne, on décrète;
De la chose jugée on fait sa cigarette.
D'ailleurs on est sceptique. À bas les morts gênants!

On tourne volontiers le dos aux revenants,
Surtout quand le fantôme apporte une quittance.
Le vrai vieilli n'est plus vraisemblable à distance;
Et nous ferions hausser les épaules de ceux
Qui gagnèrent le lot d'un coup d'état chanceux
Si nous venions leur dire : Ô succès! ô puissance!
Il existe une chose appelée innocence.

Et puis, voyons, vraiment, où s'arrêterait-on?
Que fut à son début l'empire? Un gueuleton.
Soit. Mais si l'on persiste à faire ainsi ripaille,
L'empereur finira par être sur la paille.
Le budget fêlé fuit. Nous avons des héros,
Nous avons des sauveurs, et cela coûte gros.
On paya Bacciochi, Dieu sait pour quelques services,
Magnan pour ses forfaits et Morny pour ses vices,
Va-t-on indemniser tout le monde à présent?
Hier le criminel, aujourd'hui l'innocent.
C'est trop. Bornons les frais. La loi, qui règne et fauche,
Frappa Lesurques. Bien. Complétons cette ébauche.
On a guillotiné le grand-père à tâtons;
Exécutons les fils orphelins, et mettons
Leur requête au panier, comme on y mit sa tête.

Faisons à ce sépulcre une faillite honnête;
Motivons-la si bien qu'on dise : Ils ont raison.
Remettons ce Lesurque en terre, de façon
Qu'il ne puisse, à travers la broussaille, l'ortie,
L'injustice et l'oubli, faire une autre sortie.
Les morts n'ont pas le droit d'ennuyer les vivants.
Régnons, cadis altiers, du haut de nos divans,
Dans notre pourpre ayant un linceul pour doublure.
Ne cédons point; laissons sur ce nom la souillure;
Car la démagogie en ce siècle grandit.
Finissons-en avec ce Lesurques. C'est dit.
Ne souffrons pas qu'on touche aux lois, vieille bâtisse.
Quand un homme a péri par arrêt de justice,

Correctement, au jour voulu, sur l'échafaud,
N'admettons point qu'on trouve à la hache un défaut.
Sans nous tout croulerait sous d'effrayants déluges.
Résistons; et soyons dignes d'être des juges,
Après ces vénérés antiques magistrats,
Gravement accoudés sur d'augustes fatras,
Bien payés par les rois, bien bénis par les prêtres,
Et tous morts en odeur de Montfaucon, nos maîtres!

Vous allez me trouver peut-être curieux,
Mais je voudrais savoir si tous ces Partarrieux,
Tous ces Bellarts qu'on vante et dont on nous agace,
Suin copiant Severt, Aulois singeant Bergasse,
L'un sanguinaire et vil, l'autre horrible et moqueur,
Ont quelque chose en eux qu'on puisse appeler cœur!

Décembre.

III

Et puis, songez-y donc, si l'on allait conclure
De tout cela, qu'il est parfois une fêlure
À la chose jugée, et qu'un tribunal peut
Se tromper, faire faire à la corde un faux nœud,
Un faux coup à la hache, un faux acte au concierge
De Thémis, un faux pas à la loi, cette vierge
Qui n'a jusqu'à ce jour guère eu d'autres époux
Que cinq ou six Bellarts et sept ou huit Maupeoux!

⁎

Reste, ô sombre innocent, dans ton opprobre inique.
Garde ce crime ainsi que l'ardente tunique
Que devient la peau même et qu'on n'arrache pas.
Les juges monstrueux prennent leur faux compas

Et font autour de toi ce cercle épouvantable.
Au banquet de César la Justice s'attable;
Elle n'a pas le temps d'être juste. Il te faut,
Comme Jésus sa croix, porter ton échafaud.
Reste sous ton fardeau, patient! Sur ta tombe,
Un remords qui médite, une larme qui tombe,
Tu n'as pas même, hélas! ce lugubre bonheur.
Sois pour toujours muré dans le noir déshonneur.
On t'enferme éperdu dans le forfait d'un autre.

Va, ton crime n'est pas ton crime, il est le nôtre!
Car, lorsqu'il râle et meurt, le fer des lois au sein,
L'innocent a le monde entier pour assassin.
Quiconque a respiré pendant le meurtre, adhère,
Et quiconque boit, mange et dort, est solidaire;
Le ciel blâme et maudit le genre humain, passant
Sans voir que sur la foule immense il pleut du sang.
Le peuple qui, stupide, aux juges se confie,
Regardant le bourreau pendant qu'il crucifie,
Laissant enfoncer l'un après l'autre les clous,
Est lâche, et les moutons sont complices des loups.
Le juge, à ce Lesurque où sa rage s'attache,
Donne un coup de poignard après un coup de hache;
De féroce il devient infâme; et nous l'aidons
Par notre indifférence et par nos abandons.
Il viole un cercueil. Sous ce fatal empire,
Le prêtre est assassin et le juge est vampire!
Et nous voyons, béants, ces hommes manier
L'innocence et la loi, la tête et le panier!

Ah! la goutte de sang, plus que la goutte d'huile,
S'élargit, et la Grève éclabousse la ville!
L'échafaud, vu de tous, est un hideux sommet.
L'attentat qu'en plein jour, nous présents, l'on commet,
Est l'égout collecteur de nos lâchetés sombres.
Du droit humain brisé nous sommes les décombres;
Nul n'est de la souillure universelle exempt;

Le grand forfait public est en nous frémissant;
Jamais l'innocent mort, qui nous trouble et nous pèse,
Dans notre conscience obscure ne s'apaise.
Deuil profond!

Protestons du moins. Si je flétris
Ces juges, par mon vers dans leur honte pétris,
Si j'ai cette huée implacable à la bouche,
Si j'ai redit vingt fois cette plainte farouche,
Peuple, c'est que ma part de crime m'étouffait.
Peuple, avoir laissé faire, hélas, c'est avoir fait!

Garde toute l'horreur de ta lugubre histoire,
Lesurques! dresse-toi, grande figure noire!
Qu'on te voie à jamais debout sur l'horizon.
Et vous, famille à qui l'on vola sa maison,
Martyrs dont la stupeur s'est changée en folie,
Veuves qu'on déshonore, orphelins qu'on spolie,
Désormais plus de plainte, et taisez-vous, proscrits.
Ah! je frémis de voir leurs prières, leurs cris,
Leurs larmes, leurs appels craintifs, leurs plaidoiries,
Leurs tremblantes douleurs par le dédain meurtries,
Leurs fronts baissés, leurs bras suppliants, quand c'est nous,
Nous tous, qui devrions nous traîner à genoux,
Joindre les mains, pleurer notre erreur insondable,
Peuple, et demander grâce au spectre formidable!

2 décembre.

IV

Pourquoi ne pas marcher un peu? Je vais rêvant,
Tâchant de disperser mon mal de tête au vent.
C'est décembre. L'eau gronde, immense, et le rivage
La repousse et la brise en son refus sauvage;

L'écume se déchire en larges haillons blancs;
Tous les arbres du bord de la mer sont tremblants;
La nature subit l'hiver, ce noir malaise.
L'herbe est mouillée et morte; au pied de la falaise
Un tumulte d'oiseaux, mauves, courlis, plongeons,
Fourmille et se querelle au milieu des ajoncs;
Le nuage et le flot font de grands plis farouches;
Et l'on entend, dans l'air plein d'invisibles bouches,
Le sourd chuchotement du ciel mystérieux;
L'écueil se tait, témoin tragique et sérieux,
Qui le jour est montagne et la nuit est fantôme,
Et qui, tandis qu'au loin fuit la barque, humble atome,
Regarde vaguement de ses yeux de granit
Les constellations qui rôdent au zénith;
L'infini balbutie un fragment du cantique
Que dit le Pacifique et qu'entend l'Atlantique;
Là-bas des voiles vont, Dieu sait où! dans les vents,
Les vagues, les roulis et les fracas mouvants,
Et s'enfoncent, par l'ombre au loin diminuées,
Sous la mélancolie énorme des nuées;
L'océan m'environne avec ses chants, ses cris,
Sa brume, et moi je songe à ce gouffre, Paris.

Qu'est-ce que je fais là, près des mers? Je suis triste.

Et vous vous figurez que votre arrêt existe!
Ah! nous déchirerons, nous tordrons, nous mettrons
En pièces la sentence atroce sur vos fronts!
Nous vous souffletterons avec votre justice,
Juges! Il ne se peut qu'un peuple s'abrutisse
Au point de croire en vous et de vous respecter!
Il faudra bien un jour te laisser confronter,
Code, avec le bon sens, et le bon sens est rude.
Juges! votre sagesse est une vieille prude
Qui, pour cacher ses mains malpropres, met des gants,
Et votre conscience, ô bonzes arrogants,
A laissé bien des fois César trousser sa jupe.

Sous vos crânes hautains dont le bourgeois est dupe,
Vos scrupules, vos lois, vos textes, vos fiertés,
Vos pudeurs, vos vertus et vos austérités,
N'ont qu'un souci, se vendre, et sont des Rigolboches
Dansant leur danse impure au fond de vos caboches.
Négocier sa voix, brocanter son serment,
Livrer au plus offrant son âme habilement
Et sans qu'il y paraisse, est votre art, et j'atteste
Troplong qui réussit le tour manqué par Teste.
Troplong a le collier et Teste a le carcan;
Au fond c'est le même homme et c'est le même encan.
Vous êtes bien les vrais successeurs des vieux cuistres
Qui peuplaient la Grand'Chambre au temps des rois sinistres,
Et qui dans leurs décrets mêlaient le vrai, le faux,
Le bien, le mal, l'horreur, la mort, les échafauds,
Lourds, et dissimulant cette pointe assassine
Par l'assaisonnement d'un latin de cuisine!

Votre sentence ira pourrir dans le vieux tas
De leurs indignités et de leurs attentats.
Vous imaginez-vous, ô sombres imbéciles,
Qu'après l'arrêt bavé par vos bouches fossiles,
Tout est dit; que c'est fait; que vous avez ôté
Du monde l'équilibre et des cœurs l'équité,
Que vous êtes, magots toussant dans vos flanelles,
Quelque chose à côté des clartés éternelles,
Et qu'il sort du bouquin légal un tel pouvoir
Que l'homme empêche Dieu de faire son devoir!

Ah! l'on pourra puiser au fond des écritoires
Les galimatias et les réquisitoires
Et la prose infamante où Broë triomphait,
Et cracher sur ce spectre, et dire : c'est bien fait!
Ah! l'on entassera tant qu'on voudra la honte;
Le juge, le bailli, le capitoul, l'archonte,
Toutes les robes d'ombre et tous les bonnets noirs,
Tous les hiboux ayant les greffes pour manoirs,

Pourront venir, pourront prodiguer leur grimoire
Et leur haine à cette humble et tragique mémoire,
Ces stercoraires sont un assez vil essaim
Pour croasser sans cesse : assassin! assassin!
Ils pourront, tous, en foule, à l'heure où la nuit tombe,
Se percher, au-dessus de cette pauvre tombe,
Dans les hideux rameaux du code, obscur cyprès
D'où tombe cette fiente immonde, leurs arrêts;
Ils pourront épaissir leur justice fétide
Sur ce damné, des lois morne cariatide;
Ils pourront ajouter le désespoir au deuil,
Sous leur chose jugée accabler ce cercueil,
Faire une ignominie exprès pour cette fosse,
Déclarer le lys noir et la vérité fausse;
Paris, ce vieux Paris si petit et si grand,
Pourra dormir, chanter, manger, boire, ignorant
À qui le droit, à qui l'opprobre, à qui la palme;
Soudain, un jour, le ciel oublié, le ciel calme,
Blanchira du côté maudit de l'horizon;
Ceux qui regarderont auront un grand frisson
Et l'attente sacrée entrera dans leur âme;
Et l'on verra, là-bas, dans l'atmosphère infâme,
Tout à coup, au-dessus du sépulcre effrayant
Que la loi, l'Euménide inepte, en bégayant,
Monstre aveugle, a flétri dans sa toute-puissance,
Se lever lentement cet astre, l'innocence!

H.-H. 27 décembre.

XLVI

DEUX ARRÊTS ONT ÉTÉ RENDUS CE MOIS-CI...

Oh! je sais maintenant pourquoi je ne pouvais
Respirer, trouvant l'air de la terre mauvais,
Pourquoi j'avais le fiel du flot sombre à la bouche,
Pourquoi je m'agitais dans le sommeil farouche,
Et pourquoi dans l'espace immense, j'étouffais.
Deux meurtres viennent d'être en moins d'un mois refaits,
Recommencés, dans l'ombre où je suis, où vous êtes,
Peuple, et nous les sentons dégoutter sur nos têtes!
En ce décembre obscur, aux sépulcres pareil,
Où l'on sent plus de honte avec moins de soleil,
Les hommes préposés à cette forfaiture
Qu'on nomme en France loi, code et magistrature,
Prêts, devant qui les paie, à fléchir le genou,
Jetant aux cabanons quiconque vole un sou,
Mais souriants devant un trône qu'on dérobe,
Ont trouvé le moyen de reteindre leur robe
Avec du rouge pris au baquet des bourreaux,
Le sang d'un innocent et le sang d'un héros;
Et sur eux maintenant le reflet des abîmes
Flamboie, et leur justice a l'aspect de deux crimes!

Si bien qu'à leurs jupons, tachés par leurs arrêts,
Voyant du sang ancien qui semble encor tout frais,
Le peuple, en qui s'accroît la colère, à mesure
Que s'élargit sur eux la double éclaboussure,
Dit en les regardant avec son noir dédain :
D'un côté c'est Lesurque, et de l'autre Baudin!

XLVII

EN 1869.

Vous me dites :

— Pourquoi cet éternel courroux?
Le ciel n'est pas autant en colère que vous.
Est-ce que ce forfait qui vous indigne, empêche
Le soleil de mûrir le raisin et la pêche
Et de verser la vie et la lumière aux bois
Pleins d'éblouissements, de parfums et de voix?
Est-ce que, renonçant à la molle verdure,
Depuis vingt ans bientôt que cet empire dure,
Les arbres ont cessé de croître un seul instant?
Est-ce qu'en son labeur le chêne haletant,
Las d'ajouter sans fin des branches à des branches,
S'est arrêté, disant : Ramiers, colombes blanches,
Bouvreuils, allez-vous-en, je ne veux plus de vous,
J'ai fini! Quel est donc, sous le ciel calme et doux,
Le lilas qui s'abstient, le hêtre qui retire
Son murmure à Virgile et son ombre à Tityre?
Quel frêne a pris parti pour vous? quel peuplier
S'est dispensé de vivre et de multiplier?
Contre Aman Bonaparte et pour vous Mardochée,
Quelle branche de saule ou d'ormeau s'est fâchée?

Quel marronnier, sachant que l'on ne doit pas voir
Les nids tremblants, renonce à faire son devoir,
Et refuse aux oiseaux d'épaissir son feuillage?
Tous les ans, aussi beau qu'Achille et que Pélage,
Une flamme à la main, Mai, ce libérateur,
Apparaît, cuirassé d'azur, sur la hauteur,
Rit, chasse ce tyran, l'hiver aux yeux moroses,
Redore l'aube, et met hors de prison les roses,
Et tire le verrou glacé qui retenait
Captifs l'acacia, la ronce et le genêt,
Et le fourmillement des feuilles recommence.
Qu'est-ce que Morny fait à la Dryade immense?
Est-ce qu'un seul bouton d'églantier s'est flétri
Parce que Rouher passe appuyé sur Piétri?
L'épanouissement universel prospère;
Le tilleul qui n'est pas troublé d'une vipère,
Ignore Mérimée, et couvre les sentiers
D'un mystère où l'amour s'ajoute volontiers;
Depuis vingt ans, toujours de plus en plus charmante,
La forêt pousse, et verte, et vieille, et jeune, augmente
Son frais tumulte, au bruit d'une cité pareil. —

Je suis juste, et c'est vrai; je constate, ô soleil,
Sous ce ciel où, superbe et tranquille, tu montes,
Le lent grandissement des arbres, et des hontes.

8 août.

XLVIII

On est ce personnage étrange, fait d'acier,
D'azur et d'idéal, le rêveur justicier,
Le poëte chargé de foudres, le nuage
Poussé dans la lumière et l'ombre par ce sage
Qui semble fou, le vent, assainisseur du ciel;
On a l'empire infâme et pestilentiel
Sous soi, très bas, très loin, dans une brume impure;
On voit la conscience humaine qui suppure,
Des *Te Deum* rampant à tâtons dans l'enfer,
Et sous ce poids, sénats de fange, lois de fer,
L'honneur las qui frémit, morne cariatide;
Mais Avril, qui refait tous les ans l'Atlantide,
Prend peu souci de l'homme, et pendant que descend
Toute l'âme d'un peuple, il monte éblouissant,
Il emplit l'horizon d'églogues et de fêtes;
On contemple, on oublie, et, comme les prophètes,
Comme les mages, pleins d'orage et de douleurs,
Sombre, on se laisse aller à regarder les fleurs;
On a des yeux, on a, malgré César, une âme;
On se laisse dorer par cette immense flamme,
La vie; et le printemps vous entre malgré vous
Dans le cœur, et vous fait presque paisible et doux,
Avec des grondements pourtant par intervalles;
On écoute chanter les fauvettes, rivales
Du divin rossignol, qui, lorsque l'aube luit,
Prolongent dans le jour sa chanson de la nuit;

IMPRIMERIE NATIONALE.

Juvénal transparent laisse entrevoir Virgile;
Devant la Némésis la Galatée agile
Surgit, folle, et d'un geste aimable et souverain,
Jette en riant sa pomme au noir masque d'airain;
Et le masque effrayant sourit. Que faire, ô lyre?
Tout est parfum, tout est rayon, tout est délire;
L'abîme est nuptial et les flots sont lascifs;
L'écume est de l'amour qui baise les récifs;
Paissez, moutons; laissez aux buissons de la laine
Pour que l'oiseau l'emploie à son nid! vaste haleine,
Souffle! Bœufs qui songez, tirez le soc fécond!
Le premier dieu, c'est Dieu, mais l'homme est le second.
Il crée après le Père, il règne après le Maître;
Faire mourir n'est pas son droit, mais faire naître
Est son devoir; la vie est à lui, non la mort.
L'arbuste tend sa feuille au chevreau qui la mord,
La rose au papillon se livre toute nue,
La violette aussi rêve, et cette ingénue
S'offre, et partout l'idylle ouvre de vagues yeux;
Ô femmes, baignez-vous dans l'océan joyeux
Qui rit de ce grand rire où se mêlent des larmes;
Faites comme les fleurs, belles, mettez vos charmes
Un peu dehors; *amant externa camenae.*
Ô rapide Atalante, ô fuyante Daphné,
Arrêtez-vous à temps, ne courez pas si vite;
Vous savez bien qu'on cherche un peu ce qu'on évite;
L'enfant que, vierge, on craint, mère, on l'adorera;
Ô Glycère, Aglaë, Lalagé, Néèra,
Soyez les nudités adorables du rêve;
Homère veut Vénus et Moïse veut Ève;
Le reflet de la femme est sur tous les grands fronts;
Ô vivants, nous aimons parce que nous souffrons;
Donc l'amour est sacré. Sans peur, sans fin, sans nombre,
Aimez! vous tous, là-bas, tout le ciel, toute l'ombre,
Aimez, vivez, créez! Mondes, atomes, nids,
Oiseaux, soleils, soyez les amants infinis,
Car l'immensité veut être continuée!

Et voilà comme on flotte, esprit, barde, nuée.
Et voilà comme on va, tout furieux qu'on est,
Dans l'azur, dans ce beau floréal qui renaît,
Dans l'hymen, dans l'amour, mais sans que Dante abdique,
Sans que la grande haine indignée et pudique
Cesse d'être au plus noir de votre âme debout;
Car sans cesse, à travers tout ce printemps, partout,
Toujours l'âpre devoir reparaît; et l'on erre
Semant sur son chemin des chutes de tonnerre.

27 juin 1875.

XLIX

AU DESSERT.

— Mon frère, vous avez sauvé l'ordre. — Mon frère,
Vous avez eu raison d'un peuple téméraire.
Cette Pologne était pour l'Europe un ennui.
— Mon frère, grâce à vous, tout prospère aujourd'hui.
— Vous dominez Paris et vous protégez Rome.
— J'estime Jellachich. — Mouravief est un homme.
— Vous avez Canrobert qui vaut mieux que Bugeaud.
— Je bois votre Tokay. — Moi votre Clos-Vougeot.
— Mon frère, nous étions en querelle naguère,
Mais je vous aime. — Et moi, je vous ai fait la guerre
Malgré moi. — Vous avez battu mes généraux.
Vous fûtes le vainqueur, sire. — Et vous le héros.
— Votre génie est grand. — Moins que votre bravoure.
— Mon frère, entendez-vous ces vivats? Je savoure
Ces acclamations qui s'adressent à vous.
Le peuple est sous vos pieds. — Il est à vos genoux.
C'est mieux. — Il me respecte, oui, mais il vous adore.
— Vous avez voulu, sire, et tout à coup l'aurore
A reparu; les lois et la société
Revivent; et cela, sire, n'a rien coûté. —

Causerie entre czars et rois, propos de table
Qui font rire les morts d'un rire épouvantable.

H. H. décembre.

L

AUBIN.

LE PASSANT. — LA PASSANTE.

I

*

— Quel âge as-tu? — Seize ans. — De quel pays es-tu?
— D'Aubin. — N'est-ce pas là, dis-moi, qu'on s'est battu?
— On ne s'est pas battu, l'on a tué. — La mine
Prospérait. Quel était son produit? — La famine.
— Oui, je sais, le mineur vit sous terre, et n'a rien.
Avec la nuit de plus, il est galérien.
Mais toi, faisais-tu donc ce travail, jeune fille?
— Avec tout mon village et toute ma famille,
Oui. Pour chaque hottée on me donnait un sou.
Mon grand-père était mort, tué du feu grisou.
Mon petit frère était boiteux d'un coup de pierre.
Nous étions tous mineurs, lui, mon père, ma mère,
Moi. L'ouvrage était dur, le chef n'était pas bon.
Comme on manquait de pain, on mâchait du charbon.
Aussi, vous le voyez, monsieur, je suis très maigre;
Ce qui me fait du tort. — Le mineur, c'est le nègre.
Hélas, oui! — Dans la mine on descend, on descend.
On travaille à genoux dans le puits. C'est glissant.

Il pleut, quoiqu'on n'ait pas de ciel. On est sous l'arche
D'un caveau bas, et tant qu'on peut marcher, on marche;
Après on rampe; on est dans une eau noire; il faut
Étayer le plafond, s'il a quelque défaut;
La mort fait un grand bruit quand tout à coup elle entre;
C'est comme le tonnerre. On se couche à plat ventre.
Ceux qui ne sont pas morts se relèvent. Pas d'air.
Chaque sape est un trou dont un homme est le ver.
Quand la veine est en long, c'est bien; quand elle est droite,
Alors la tâche est rude et la sape est étroite.
On sue, on gèle, on tousse; on a chaud, on a froid.
On n'est pas sûr si c'est vivant tout ce qu'on voit.
Sitôt qu'on est sous terre on devient des fantômes.
— Les pauvres paysans qui vivent sous les chaumes
Respirent du moins l'air des cieux. — On étouffait.
— Pourquoi ne pas vous plaindre aussi? — Nous l'avons fait.
Nous avons demandé, ne croyant pas déplaire,
Un peu moins de travail, un peu plus de salaire.
— Et l'on vous a donné, quoi? — Des coups de fusil.
— Je m'en souviens, le maître a froncé le sourcil.
— Mon père est mort frappé d'une balle. — Et ta mère?
— Folle. — Et tu n'as plus rien? — Si. J'ai mon petit frère.
Il est infirme, il faut qu'il vive, de façon
Que j'ai mendié, mais on m'a mise en prison.
Je ne sais pas les lois, mais on me les applique.
— Que fais-tu donc alors? — Je suis fille publique.

*

Reposons nos regards sur d'autres femmes.

Dieu
A mis toute la paix d'en haut dans ce beau lieu;
C'est un palais et c'est un éden. Faste et joie.
Le rubis sur les seins, l'aube au ciel, tout rougeoie,
Tout est pourpre et splendeur, lumière et volupté.
Roses et femmes sont ouvertes, c'est l'été;

Et l'on voit dans les fleurs et l'on voit dans les âmes.
César rêve, entouré de parfums et de flammes.
Le soir, on fait errer des orchestres sur l'eau;
Diane en marbre avec la lune en son halo
Mêlent leur regard chaste à la tiède soirée;
L'eau par les coups de rame est mollement moirée;
La voix du rossignol, la flûte de Tulou,
Alternent, et l'on chante un refrain andalou,
L'air se tait, toute l'ombre écoute la fanfare,
Et le daim qui buvait au lac sombre, s'effare.

H. H. X^bre.

II

Soit. Entre ce deuil morne et ce joyeux azur,
La différence est grande. Oui. Mais es-tu bien sûr,
Dis, que ce ne soit pas au fond le même abîme?
Et que, dans cette cour qui croit être une cime,
Parmi ces femmes, chœur de déesses, beautés
Qui, mêlant aux rayons de César leurs clartés,
Visibles à travers de majestueux voiles,
Enferment ce soleil dans leur cercle d'étoiles,
Parmi ces déités, reines au front charmant,
Qui semblent faites d'aube et d'éblouissement,
Puisant à pleines mains dans l'or, dans la fortune,
Dans la toute-puissance, il n'en est pas plus d'une
Qui, toute rayonnante en ce royal palais,
Si tu l'interrogeais et si tu lui parlais,
Sous ton œil froid chassant toute pensée oblique,
Répondrait, elle aussi : Je suis fille publique.

H. H. 10 décembre.

LI

Quant à Paris, ton poing l'étreint. Grâce aux bâtisses,
Paris, le grand Paris des superbes justices
Qui dressait en août, en septembre, en juillet,
Son front où tout à coup une étoile brillait,
Ce Paris qui, semblable au fauve dans les jungles,
Allongeait ses faubourgs comme un lion ses ongles,
Ce Paris où Danton poussant dans le ciel noir
Ces grands chevaux ailés, Droit, Gloire, Honneur, Devoir,
À travers la tempête, à travers le prodige,
Passa comme un géant debout sur un quadrige,
Aujourd'hui ce Paris énorme est un éden
Charmant, plein de gourdins et tout constellé d'N;
La vieille hydre Lutèce est morte; plus de rues
Anarchiques, courant en liberté, bourrues,
Où la façade au choc du pignon se cabrant,
Le soir, dans un coin noir faisait rêver Rembrandt;
Plus de caprice; plus de carrefour méandre
Où Molière mêlait Géronte avec Léandre;
Alignement! tel est le mot d'ordre actuel.
Paris, percé par toi de part en part en duel,
Reçoit tout au travers du corps quinze ou vingt rues
Neuves, d'une caserne utilement accrues;
Boulevard, place, ayant pour cocarde ton nom,
Tout ce qu'on fait prévoit le boulet de canon;

Socrate moustachu, tu fais marcher Xantippe
Ferme et droit; l'idéal a maintenant pour type
Un beau sergent de ville étendu de son long.
Phidias n'est qu'un sot auprès du fil à plomb.
Que c'est beau! de Pantin on voit jusqu'à Grenelle!
Ce vieux Paris n'est plus qu'une rue éternelle
Qui s'étire, élégante et belle comme l'I,
En disant : Rivoli! Rivoli! Rivoli!

L'empire est un damier enfermé dans sa boîte.
Tout, hors la conscience, y suit la ligne droite.

LII

MISÈRE.

Partout la force au lieu du droit. L'écrasement
Du problème, c'est là l'unique dénoûment.
Partout la faim. Roubaix, Aubin, Ricamarie.
La France est d'indigence et de honte maigrie.
Si quelque humble ouvrier réclame un sort meilleur,
Le canon sort de l'ombre et parle au travailleur.
On met sous son talon l'émeute des misères.
L'Afrique agonisante expire dans nos serres.
Là tout un peuple râle et demande à manger.
Famine dans Oran, famine dans Alger.
— Voilà ce que nous fait cette France superbe!
Disent-ils. — Ni maïs, ni pain. Ils broutent l'herbe.
Et l'arabe devient épouvantable et fou.
On rencontre une femme au fond de quelque trou,
Accroupie, et mangeant avec un air étrange.
— Qu'est-ce que tu fais là? — Hé bien, j'ai faim, je mange.
— Ton chaudron sur le feu fume, qu'as-tu dedans?
Ces os, que l'on entend crier entre tes dents,
Cette chair qu'en grondant ronge ta bouche amère,
Qu'est-ce? — C'est un enfant que j'avais, dit la mère.

*

Les déclamations ne prouvent rien; soyons
Impartiaux; cette ombre est-elle sans rayons?
Vous passez votre temps à dire que l'on souffre
Partout, et que partout on pleure, et qu'en un gouffre
On gémit, comme un tas d'affamés sur l'écueil,
Et vous criez : Tout est misère et tout est deuil!
Tout est misère et deuil? Quelle erreur est la vôtre!
Ah çà, vous ne voyez qu'un côté! Voyez l'autre.

Jouissance et splendeur. Doit-on, en vérité,
Montrer l'adversité sans la prospérité?
Ce contrepoids ôté fausse votre balance.
Oui la détresse là, mais ici l'opulence.
Soyons justes. Voyez. Plaisirs, bals, volupté,
Luxe, et l'hiver le Louvre, et Compiègne l'été.
Oui, faites approcher vos vers les plus féroces.
Oseront-ils nier ces palais, ces carrosses,
Ces festins? Est-ce là de la misère enfin?
Est-ce qu'en cette fête éternelle on a faim?
En ne montrant jamais que l'indigence, on triche.
Vous étalez le pauvre, eh bien, voyons ce riche.
Qu'en dites-vous? Parlez. Est-il assez complet?
Il a ce qu'il convoite, il fait ce qui lui plaît.
Ses désirs sont noyés dans le faste lyrique.
Ah! je voudrais bien voir que votre rhétorique
Contestât cette aisance auguste, et s'escrimât
À prouver que ce luxe est d'un mince format,
Que cette argenterie est reprochable, et manque
Du poids qui la ferait recevoir à la banque,
Que ces cochers ne sont point gras, que ces jockeys
Montent, mal galonnés, des chevaux peu coquets,
Et que ces millions, ruisselant sur ces tables
En ivresses sans fin, ne sont pas véritables?

Reconnaissez qu'ici l'on ne manque de rien.
On s'est fait tout-puissant pour être épicurien.
On est un homme heureux. C'est doux. Pas de rebelles.
On est le Jupiter d'un Olympe de belles.
On a Biarritz; veut-on varier le tableau?
Après la mer, les bois; on a Fontainebleau.
Chasses, danses, galas, petits jeux sous les treilles,
Rougissantes beautés sous les grappes vermeilles;
Puis course au bois; on fut en décembre vainqueur,
Et l'on rêve, et l'on sent pénétrer dans son cœur
Le pur soleil des champs, des fleurs, des prés, des vignes,
L'azur des clairs étangs et la blancheur des cygnes.

H. H. Décembre.

LIII

C'est bien, buvez, mangez, rampez, courbez la tête.
Nos aïeux
Étaient les habitants hagards de la tempête
Dans les cieux.

Ils dispersaient les vents sous leurs vastes coups d'ailes,
Rayonnaient,
Donnaient des rendez-vous à la mort, et, fidèles,
Y venaient.

Ils suivaient, dans l'espace aujourd'hui sombre et vide
Qui se tait,
La Marseillaise, un ange au regard d'Euménide,
Qui chantait.

Ils faisaient alterner l'ombre et le météore;
Hosanna!
Revanche! Et de Rosbach ces preux faisaient éclore
Iéna.

L'Europe les voyait crier : Luttons encore!
Nous vaincrons!
Et regardait sortir on ne sait quelle aurore
De leurs fronts

Quand ils proclamaient Dieu seul Dieu, sans évangile
Ni Koran,
Et quand ils maniaient cette chose fragile,
Un tyran.

Leurs sabres ont chassé, secouant leur dragonne,
De Valmy,
De Fleurus, et des bois sinistres de l'Argonne,
L'ennemi!

Devant ces preux, semant les progrès, les désastres,
Et le bruit,
Les rois disparaissaient comme des fuites d'astres
Dans la nuit.

Moi, je suis un proscrit. J'assiste aux mers farouches,
Aux combats
De l'ombre et de l'écume, où d'invisibles bouches
Parlent bas,

Et, tout en écoutant passer ce cri : Justice!
Dans les vents,
Je songe à la grandeur des morts qui rapetisse
Les vivants.

11 mai.

LIV

DÉPART ET RETOUR DES RÉGIMENTS.

— Aigles, où courez-vous?

Que c'est beau la lumière!
Que c'est beau le soleil! Dans sa splendeur première,
Quand l'aurore apparut, l'aigle la contempla,
Et, s'envolant, il dit à l'astre : me voilà!
Car vous avez, oiseaux que hait l'ombre éternelle,
Pour le soleil les yeux, pour la liberté l'aile.
L'aigle chasse la brume affreuse du vallon;
Il n'est qu'un souffle alors, mais s'appelle aquilon.
Les peuples ont besoin, Dieu seul étant leur règle,
D'avoir au-dessus d'eux l'immense vol de l'aigle;
Car il tombe de l'aigle un éblouissement.
L'aigle va chercher l'aube au fond du firmament,
Vole, et crie en planant dans son vaste équilibre :
Hommes, voilà comment on est quand on est libre!
Le groupe obscur des Nuits craint cet audacieux.
Aigles, votre coup d'aile est nécessaire aux cieux.
Tout ce qui n'est pas vie, amour, clarté, principe,
Devant votre passage effrayant, se dissipe;
Votre fier bruit d'orage épouvante le mal;
Le monde esprit succède au vil monde animal;

Partout où vous planez surgit la délivrance,
Vous n'êtes plus la Guerre et vous vous nommez France. —
Le bruit d'ailes s'éloigne. Ils s'en vont.

On dirait
Que le ciel tout à coup devient une forêt.
Dieu! quelle chute brusque et sombre de ténèbres!
Sous l'épaississement des silences funèbres,
Tout s'efface, et l'espace obscur se refroidit;
L'horizon misérable et morne a l'air maudit;
Des lueurs qui brillaient meurent l'une après l'autre;
De ces langues de feu qui tombaient sur l'apôtre,
À peine en flotte-t-il quelques-unes, au fond
D'une ombre où nul ne voit ce que les peuples font;
Toute la terre a pris l'aspect visionnaire;
Et dans cette noirceur roule un vague tonnerre.
Le paysage horrible est pestilentiel;
Chacun des quatre vents, aux quatre coins du ciel,
Prononce un mot sinistre, et, comme dans un rêve,
On entend sur les monts, sur la mer, sur la grève,
Cette clameur : Hélas! Puebla! puis ce glas :
Hélas! Mentana! puis ces cris : Aubin! Hélas!
Hélas! Ricamarie! Hélas! Un sombre dôme
Reluit; c'est Rome, à moins que ce ne soit Sodome.
Des silhouettes sont à terre, et c'est épars,
Nu, terrible, et le sang fume de toutes parts;
On entend un tumulte ailé qui se rapproche;
Et dans l'ombre, ici, là, sous l'arbre, sous la roche,
Dans les villes, au fond des bois, au pied des tours,
Partout, on voit des morts...

— D'où venez-vous, vautours?

H. H., décembre.

LV

Et voilà dix-sept ans bientôt qu'ils sont à table!
Le Vol est chancelier, le Meurtre est connétable;
Ici le Bienheureux, et là le Tout-puissant;
Le prêtre et le soldat. Paie, ô France. Or et sang.
Le budget se débraille et danse une pyrrhique.
L'obéissance atteint la bassesse lyrique.
Le front haut, vers l'opprobre on marche avec élan;
C'est à qui tâchera d'être un peu chambellan,
Et d'avoir sur son dos de la honte brodée;
La France, qui jadis, fier peuple de l'Idée,
Faucha les rois ainsi qu'un moissonneur les blés,
Aboutit à des tas de valets étoilés.
Quel festin! Tous y font liesse. Rien n'y manque.
On a l'église, on a l'armée, on a la banque.
Auguste fait asseoir Davus à son côté.
Mangeons! L'empire est pris d'un accès de gaîté.
Buvons! L'homme rayonne et la femme étincelle.
Chacun s'essaie au genre où son voisin excelle;
Dupin est scélérat. César a de l'esprit.
Dix-huit-Brumaire est mort, mais Deux-Décembre rit.
Piétri raille Maupas, Scapin berne Jocrisse,
Tout est gloire; et s'il faut parer l'impératrice
Pour les bals où bondit l'empereur encor vert,
L'écrin de la couronne est là tout grand ouvert,
On y puise; et parmi le saphir, l'émeraude,
Le rubis, la topaze et la perle, on maraude.

IMPRIMERIE NATIONALE.

L'ivresse émeut les vieux et reflue aux enfants;
Tous les Napoléons petits sont triomphants;
Louis traite Conneau, Nisus fête Euryale.
La cour est au balcon; la garde impériale
Défile altière, et fait, devant ces frais minois,
Sonner la grosse caisse et le chapeau chinois.
Ces belles! allez donc leur parler des famines!
Ah! comme elles riraient, ces augustes gamines!
On est le joyeux crime et le joyeux péché;
On a des aumôniers par-dessus le marché,
Payés pour ajuster à cela l'évangile.
Le soir, au fond du parc, ces dames, ô Virgile,
Sous les buissons, où glisse un bruit de taffetas,
Dans l'ombre, avec César qui devient Amyntas,
Font des églogues, presque aussi décolletées
Que tes Amaryllis et que tes Galatées.

H. H., 9 décembre.

LVI

ÉPIZOOTIE DANS LES HOMMES

DE DÉCEMBRE.

Cela n'empêche pas le maître
De continuer le festin.
On a vu Mocquart disparaître;
Espinasse est mort ce matin;
Bineau suit Fortoul qui l'appelle;
Le fossoyeur a pris sa pelle;
Apportez les bières de plomb;
Fossoyeur, aide à les descendre,
Jette sur Morny de la cendre
Et de la fange sur Troplong.

Chacun son tour. Partez, complices.
Noir Saint-Arnaud au cœur d'acier,
Tu trébuches; Magnan, tu glisses;
Tu t'en vas, sanglant Pélissier.
Fould, la corruption est vraie,
Meurs. La mort fauche cette ivraie
Comme les moissonneurs le blé;
Billault tombe, Delangle tombe;
Dupin vient d'entrer dans la tombe,
Les vers de terre ont reculé.

Oh! de Strasbourg jusqu'à Bayonne
Quelle fête, et comme on est gai!
Compiègne rit, Biarritz rayonne,
Saint-Cloud de joie est fatigué.
Basile raille don Quichotte.
Un doux bruit de baisers chuchote
Dans la molle fraîcheur des bois.
On trinque; effusion touchante!
Et le guet-apens dit : Je chante!
Et le massacre dit : Je bois!

La table est une grande lyre;
Tous mangent : gloire aux dieux régnants!
Le vin d'où sort l'éclat de rire
Luit dans les verres frissonnants;
Les femmes ont la gorge nue;
La fanfare dans l'avenue
Saute et bondit comme un esprit;
Le bal tourbillonne en cadence;
Et maintenant, tandis qu'on danse,
Et maintenant, pendant qu'on rit,

Morts, faites vos festins funèbres,
Dressez-vous sur votre séant,
Et d'abord, mangez des ténèbres,
Ensuite mangez du néant;
Sous les ifs que le vent balance,
Mangez de l'oubli, du silence,
De l'horreur, de la surdité;
Mangez, spectres et pourritures!
Emplissez vos bouches obscures
De l'ombre de l'éternité.

H. H., 15 juin 1870.

LVII

Le sénateur peut être un valet; le flamine
Peut être un doux bandit priant qu'on extermine;
Le juge peut avoir des faux poids plein les mains;
Tel prince fait l'effet d'un gueux de grands chemins;
On peut se demander s'il est digne, en ce rôle,
D'avoir les fleurs de lys au front, ou sur l'épaule;
La parole peut être, en flattant d'affreux rois,
Pire qu'un hurlement de bête au fond des bois;
La religion peut faire la mijaurée,
Puis se vendre, et l'honneur peut être une denrée;
Verrès peut bafouer Caton; la trahison,
Comme un pêcheur qui dit : j'ai pris bien du poisson!
Peut rentrer et le soir passer devant nos portes,
Traînant dans ses filets des consciences mortes;
La femme peut tourner ses yeux doux vers celui
Sur qui le crime, étoile épouvantable, a lui;
Tout le tas des vertus peut être une fumée;
Les docteurs, les consuls, les généraux d'armée,
Peuvent être du bois dont on fait les gibets;
Vesta lascive peut rêver : Si je tombais?
Le progrès peut marcher comme les écrevisses;
Devant le vil succès des forfaits et des vices
L'honnête homme peut être un lâche et rester coi;
La foudre peut dormir dans le ciel; c'est pourquoi
Juvénal indigné démuselle les haines
Dans ce style d'airain qui fait un bruit de chaînes.

12 avril 1870.

LVIII

2 JANVIER 1870.

Nous devenons bon prince et nous changeons de sphère.
L'empire est libéral. Diable! qu'allons-nous faire
De tous les vieux gredins du coup d'état? Jésus!
Les vendre? quel rabais! comme on perdrait dessus!
Le Deux-Décembre est mort. Le Deux-Janvier l'enterre.
Ils sont tous là, Piétri, Fleury, bon militaire,
Quentin-Bauchart, Haussmann, en pleurs, les goussets pleins.
Hélas! irons-nous perdre aux bois ces orphelins?
La forêt de Bondy pourrait les reconnaître.
Mais eux, quel abandon! Pourquoi Dieu fit-il naître
Tous ces pauvres coquins dont pas un n'est repu,
Puisqu'il voulait jouer au crime interrompu!
L'esclave usé n'est point d'une bonne défaite.
Un vieux préfet orné de sa vieille préfète
Fait aux passants l'effet d'un ancien falbala.
On ne vend point Rouland comme on vendrait Lola.
Ferez-vous acheter bien cher par le Khédive
Suin mirant aux lacs bleus sa beauté maladive?
Rouher en femme, certe, aurait beaucoup d'appas,
Mais faites-moi sultan, et je n'en voudrai pas.
Faut-il mettre au sérail ou bien mettre à la broche
Cette grasse blancheur qui s'appelle Baroche?

Pour l'oreille aussi bien que pour le traquenard,
Un reste d'Espinasse est visible en Pinard,
Le négocierez-vous? Ce sont vos odalisques;
Mais au marché d'Alep, la ville aux obélisques,
Le turc obscène exige un plus joli bétail.
Quand même il cacherait derrière l'éventail
Son œil noir enflammé d'une fureur jalouse,
Grandperret n'aura pas le flou d'une andalouse.
À vos soudards fanés, à vos vétérans saurs,
Croit-on qu'Abdul-Azis offre des huit ressorts?
Rigolboche et Toinon feraient mieux son affaire.
Où caser un héros fourbu qui se déferre?
Personne n'en voudra. Pas même un maquignon.
Ce qui fut hier chance est aujourd'hui guignon.
Tel est le sort. Maupas a perdu tous ses charmes.
Nul ne jette un regard d'amour aux vieux gendarmes.
Alignez d'un côté du bazar un troupeau
D'anciens sabreurs sans dents en culotte de peau,
Un tas d'hommes d'état, fêlés, hors de service,
Faisant une grimace affreuse et tendre au vice,
Foreys, Palikaos, Chaix-d'Est-Anges, Marnas,
Que les bagnes un jour reprendront aux sénats,
Bavards brodés, tueurs dorés, gueux et ganaches,
Portant tous les mépris avec tous les panaches;
Puis de l'autre côté mettez un fol essaim
De jeunes belles point avares de leur sein,
Montrant leur torse ainsi qu'Astarté dans la Bible,
Et dépensant le plus de nudité possible
À l'éblouissement des passants enivrés,
Et maintenant prenez l'homme que vous voudrez,
Je gage Persigny contre Fialin que l'homme
Offrira, quel qu'il soit, une plus forte somme
Pour les nez retroussés que pour les crânes nus,
Et, lascif, à Parieu préférera Vénus.
Aphrodite voguant blonde et rose en sa conque
Éclipsera toujours un Mimerel quelconque;
Tout le conseil d'état qu'on paie un million

Serait coté deux sous à l'hôtel Bullion,
L'empereur aurait beau leur dire à tous : ma chère!
Ils réussiraient moins que Trinette à l'enchère,
Quoique le coup d'état leur ait pris le menton;
Et Zangiacomi ne vaut pas Margoton.
Habillez Gilardin en jeune mariée,
Puis essayez d'aller le vendre à la criée!
Je doute que Barnum offre un prix insensé.
Brocantez Canrobert. *Quot libras in duce?*
Nubar l'égyptien est un mortel lubrique,
J'y consens, mais j'ai beau tâcher d'être lyrique,
Je ne vois pas d'ici Nubar faire joujou
Avec Bonjean voulant un meuble en acajou.
J'ouvre un concours, j'y mets mademoiselle Fiocre,
Boudet en maillot rose y sera médiocre,
Et Larabit fort laid, quand même Larabit
Ôterait sa culotte en gardant son habit.
Je craindrai pour l'Huys beaucoup de cœurs de roche
Et fort peu d'acheteurs, hélas, si l'on rapproche
Du frais museau d'Anna le grouin de l'Huys.
Pensez-vous qu'une foule aux regards éblouis
Ira darder sa flamme et braquer ses lorgnettes
Sur Delesvaux cambré cognant des castagnettes?
Jeanne avec son cancan fera sur un pacha
Plus d'effet que Piétri dansant la cachucha.
Entre Ida fraîche éclose et Nisard qui se gâte,
Qui donc hésiterait? Et moi qui parle, en hâte,
Certes, je donnerais, malgré leur teint bruni,
Goyon, Korte et Lebœuf pour Blanche d'Antigny.

H. H. 2 janvier 1870.

LIX

A***

Ou vous êtes naïf ou vous êtes subtil.
Une réforme! où donc? Un progrès! quel est-il?
Vous dites qu'un grand pas est fait. Quel pas? Je cherche.
À Mandrin pataugeant Jocrisse tend la perche.
Le coup d'état devient ondoyant et divers.
Nous en vîmes l'endroit, nous en voyons l'envers.
Je ris sans admirer. Quel spectacle! Sodome
Brusquement transformée en Paraclet; Prudhomme
Trouvant trop rouge encor le bonnet de coton
D'Arlequin qui jadis se grimait en Caton;
Tom Pouce dans un coin qui se croit cent coudées;
La trahison criant : Messieurs, j'ai des idées!
L'ogre au bon peuple enfant disant : Baisez papa!
Tous les sous-entendus d'un faux *mea culpa;*
L'empire devenu, sorte d'oison sans ailes,
Presque un pensionnat de jeunes demoiselles;
Tibère concourant pour le prix Monthyon;
Goton rose devant la moindre question;
Rouher baissant les yeux, Maupas mettant un voile;
Et toujours l'araignée au centre de sa toile!
Toujours le piège! Une ombre où grondent les fléaux!
Aujourd'hui le néant et demain le chaos!

Un nain creusant un gouffre!

Ô Dieu partout visible,
Sauve-moi du petit, fût-ce dans le terrible!
Jette-moi, Dieu puissant, chez quelque nation
Entrant, superbe et sombre, en révolution,
Ou sur quelque océan que la tempête éclaire!
Que j'entende, épelant ce que dit ta colère
Dans un langage obscur, mystérieux et beau,
Ou la foudre parler, ou tonner Mirabeau!

Mars 1870.

LX

On me dit : Courez donc sur Pierre Bonaparte.
Non. J'ai ma piste ; et c'est — l'Autre — et je ne m'écarte
Jamais du but que rien ne me fait oublier.
Forêts ! je chasse au tigre et non au sanglier.

2 avril 1870.

LXI

Honnête homme, c'est bien, tu souffres, sois content.
Montre, en te tenant droit, le but auquel on tend.
Sers de cible aux méchants et sers aux bons d'exemple.
Quand César est fait dieu par le prêtre en plein temple,
Quand les Trimalcions se mettent à genoux,
Prouver sa force est grand, montrer son cœur est doux.
Le malheur, tu le veux; l'exil, tu le réclames.
La conscience est l'astre intérieur des âmes
Dont le juste en son cœur contemple le lever.
Tout est le bien venu qui vient nous éprouver.
Ce que vous appelez, vous autres, chose triste,
Sort fatal, deuil, douleur, n'est rien, quand on persiste.
Qu'importe l'ouragan, l'éclair, la foudre, tout?
Le chêne est satisfait quand il reste debout.

20 avril 1870.

LXII

L'empire atroce avorte en empire plaintif.
Sénat, conseil d'état, et corps législatif,
Va, Babel! continue. Emplis-toi de harangues!
Parle neuf cents patois avec tes neuf cents langues!
Entasse lois, projets, rêves, décrets perdus!
Bâtis avec le bien et le mal confondus,
Avec le plomb et l'or, le granit et l'argile,
Avec Dupin, Franklin, Voltaire et l'Évangile,
Ton monument que Dieu jamais ne protégea,
Pas encore édifice et ruine déjà!
Sois au maître quelconque! aboie aux hommes libres!
Du peuple douloureux froisse toutes les fibres!
Va! Dieu tient seul le peuple et seul dicte la loi.
Le soir mystérieux se fait autour de toi.
L'ombre qui vient du fond des mornes solitudes,
Et qui mêle l'espace avec les multitudes,
T'enveloppe, ô Babel, et baigne tes degrés!
Devant tes bras tendus et tes cris effarés
L'auguste conscience éternelle recule.
Tu trembles comme un arbre au vent du crépuscule,
Tandis que l'avenir approche avec le bruit
D'un déluge, ô terreur! qui monte dans la nuit.

Mars 1870.

LXIII

COUPS DE CLAIRON.

*

Soufflez-moi vos rages,
Soufflez-moi vos cris,
Justices, outrages,
Tragiques mépris,

Soufflez la huée!
Penchez-vous sur moi,
Venez, ô nuée
Des faces d'effroi,

Raison qui m'éclaires,
Gloire au rude accent,
Ô dents populaires
Dans l'ombre grinçant,

Droit, force imperdable,
Sarcasme qui mords,
Rire formidable,
Plaie au flanc des morts,

Logique implacable,
Honneur déserté,
Loi qu'un crime accable,
Et toi, Liberté,

Pâle, en proie aux fièvres
Du vil Lambessa,
Essuyant tes lèvres
Que Judas baisa;

Grands devoirs sévères
Fiers de rester seuls,
Douleurs des Calvaires,
Trous noirs des linceuls,

Haine incorruptible
Du mal châtié,
Et toi si terrible,
Ô sainte pitié,

Vérités farouches
Dont tremble Néron!
Vous êtes les bouches,
Je suis le clairon.

*

I

Quelle est cette ville
Haute sous les cieux
Et qui semble vile,
Bien qu'énorme aux yeux?

Cette ville est celle
Qui commande ici;
Le vin y ruisselle,
Et le sang aussi.

Cette citadèlle
Sur cet horizon
Règne, et n'est fidèle
Qu'à la trahison.

Ce burg où l'on monte
Luit dans la vapeur.
Le mont en a honte,
Et l'arbre en a peur;

Car ces tours damnées,
Hostiles aux cieux,
Sont les cheminées
D'un feu monstrueux.

Vois sur la colline,
Sous les lourds barreaux,
La lueur féline
De leurs soupiraux.

Une flamme noire
Où l'honneur, les lois,
La vertu, la gloire,
Brûlent à la fois,

Dans cette bastille,
Peuple! aux yeux de tous,
Flamboie et pétille;
La cendre, c'est vous.

II

Cette cité veille
Du haut de ses forts,
Au dedans vermeille,
Sinistre au dehors.

Ses maîtres jouissent,
Brigands potentats.
Fiers, ils s'éblouissent
De leurs attentats.

Fêtes décevantes!
Heureux et hideux!
Des lyres servantes
Rôdent autour d'eux.

Ces apothéoses
Cachent des remords.
C'est un tas de roses
Sur un tas de morts.

Ils ont pour trophée
Un glaive félon.
La tombe étouffée
Est sous leur talon.

Clameurs jusqu'aux nues,
Faux dieux évoqués;
Les femmes sont nues,
Les cœurs sont masqués.

IMPRIMERIE NATIONALE.

L'affreuse prière
Du prêtre effronté
Chante et rit, derrière
Leur iniquité.

La horde sans culte,
Sans foi, sans laurier,
Emplit de tumulte
L'antre meurtrier.

Il leur faut des belles,
Il leur faut des lys;
Ces tyrans rebelles,
D'un vin sombre emplis,

Font cette chimère
D'unir sous le ciel
La fleur éphémère
Au crime éternel.

Ils se prostituent;
La couronne au front,
Ils boivent, ils tuent,
Et, repus, ils ont

Dans leurs noirs refuges,
A leur vil foyer,
La robe des juges
Pour tout essuyer.

L'homme est lâche et souple;
À leur déshonneur
Le destin s'accouple;
Et ce long bonheur

Que nul coup ne brise,
Que voit le ciel bleu,
Sera la surprise
Du réveil de Dieu.

III

Le choc de leurs verres
Sous les grands arceaux,
Fait sur les Calvaires
Remuer des os.

On voit des Electres
Dans l'obscurité.
L'œil fixe des spectres
Est sur leur gaîté.

Dans l'ombre où leurs faces
Semblent des clartés,
On voit des audaces
Et des nudités.

On voit par la vitre
Ce flagrant délit,
Le casque et la mitre
Dans le même lit.

L'Église se livre,
Pâmée, au plus fort;
Le Sacerdoce ivre
Épouse la Mort.

Effroyables noces!
On dirait les voix
Des bêtes féroces
Chantant dans les bois.

IV

Ils vivent en hâte.
C'est l'éden enfer
Que la foudre tâte
Avec un éclair.

Le roi de Sodome
Est là, l'œil en feu,
Et, crachant sur l'homme,
Écume sur Dieu.

On a tant de fêtes
Sous cet empereur
Que les blancs prophètes
Frémissent d'horreur!

Dans ce crépuscule,
Brume où Dieu s'abstient,
Le lion recule
Et le serpent vient.

V

Ce tas de complices
Est en sûreté.
Hélas! des supplices
Sort la lâcheté.

Toujours fut muette
La ville où tombait
L'odeur du squelette,
L'ombre du gibet.

Eux, que leur importe
À ces impudents,
Puisqu'ils ont leur porte
Barrée en dedans!

Qu'est-ce donc — ô proie!
Ô fortune! ô sort —
Qui manque à leur joie?
Tout n'est-il pas mort?

Les créneaux sans nombre,
Le long mur dormant
Font un monceau d'ombre
Sur leur flamboiement.

Visible en ces brumes,
L'aigle menaçant
Passe entre ses plumes
Son bec teint de sang.

Leur dédain féroce
Nargue l'ennemi.
Leur tour est colosse,
Le reste est fourmi.

Sous ce mur immense
Se mettre en arrêt!
Dieu même en démence
Y réfléchirait.

Jamais dans la Grèce,
Jamais dans Rama,
Ville ou forteresse
Si bien ne ferma.

L'écureuil qui saute
Tremblerait de voir
Une tour si haute,
Un fossé si noir.

L'entrée est oblique,
Le rempart est sûr,
Et quiconque applique
Son oreille au mur

Jamais ne s'en vante,
Et, pâle, éperdu,
Garde l'épouvante
Du rire entendu.

*

J'ai la foi, la flamme,
La religion
Par laquelle une âme
Devient légion!

Qu'en mon cœur se forme
Et déborde à flot
La parole énorme
Qui semble un sanglot!

Que de mes entrailles
Sorte le grand mot
Qui court aux murailles
Et donne l'assaut!

Le mot que le bonze
Craint plus, mage impur,
Qu'un bélier de bronze
Au pied de son mur!

Le mot qu'à Florence
Dit Dante irrité;
Le mot Espérance!
Le mot Liberté!

Que chaque vers chante
Et soit un guerrier!
Que la strophe ardente
Se mette à crier!

Que ce fier poëme,
Âpre, ouvrant son flanc,
Semant l'anathème,
Bondissant, mêlant

Au choc de l'épée
Le pas du lion,
Semble une épopée
En rébellion!

Que, hors de la tente,
Devant l'escadron,
L'Idée éclatante
S'allonge en clairon!

Que l'hymne s'élève,
Clair, rude, inclément,
Chanson qui s'achève
En rugissement!

Ah! la ville est forte,
Et ses lourds remparts
Pour chiens à leur porte
Ont des léopards;

La ville est fermée
Et le mur hautain
Abrite une armée
Et couvre un festin;

Dans la forteresse
Rit le camp vermeil;
Ainsi la tigresse
Se lèche au soleil.

Mais les fêtes cessent
Si soudain le soir
Des clairons se dressent
Sur l'horizon noir.

Le vil prêtre avide
Jette son Koran;
Tout devient livide
Autour du tyran;

Et le maître même
Pâlit, bégayant,
Quand un cri suprême,
Un chant effrayant

Éclôt, populaire,
Fauve et souverain,
Dans de la colère
Et dans de l'airain!

*

Trompettes terribles,
Chantez et sonnez!
Sur ces tours horribles,
Clairons indignés,

Clairons et trompettes,
Jetez votre bruit,
Car ces tours sont faites
De crime et de nuit!

Votre voix de cuivre,
Quand vient le moment,
Gronde et se fait suivre
Par l'écroulement.

Jetez votre insulte,
Comme un vent des cieux,
Jetez le tumulte
Des chants furieux

Sur les tours altières
Des fourbes vainqueurs,
Sur ces sombres pierres,
Sur ces affreux cœurs!

Sur Davus ministre,
Sur César Typhon,
Sur le nain sinistre,
Sur le nain bouffon,

Sur l'enfer qui grince
Et qui triomphait,
Sur le bandit, prince
De tout ce forfait!

Jetez l'harmonie
Qui hurle et hennit
Sur la tyrannie
Bâtie en granit,

Sur l'âpre muraille,
Sur le burg lascif
Où le festin raille
Le tombeau pensif!

Ils ont beau, ces traîtres,
Bénis des faux dieux
Et chers aux faux prêtres,
Être monstrueux;

Leur alcôve obscène,
Douce à leurs sommeils,
Le matin est pleine
De rires vermeils;

Gais, ils peuvent prendre,
Bourreaux en chaleur,
Des baisers de cendre
Aux bouches en fleur;

Les prostituées
Dans leurs alhambras
Comme des nuées
Passent dans leurs bras;

Mathan les encense;
Ils ont, à huis clos,
Tout, l'or, la puissance,
Et la fange, à flots;

Clairons! vomitoires!
Votre acharnement
Remplace ces gloires
Par le châtiment!

Courage! courage!
Guerre à l'antre obscur!
Que l'immense outrage
Soufflette ce mur!

Guerre au nid pirate!
Dénoncez au ciel
Cette scélérate
Qu'on nomme Babel!

Que dans l'air qui tremble
Votre hymne écumant
Vole, éclate et semble
Un déchaînement!

Votre souffle d'ombre
Déjà donne aux tours
Un penchement sombre,
Effroi des vautours,

Et fait, sous l'opprobre,
Mieux crouler les murs
Qu'un soleil d'octobre
Ne fend les fruits mûrs.

Sonnez! tout s'effare.
Sonnez, voix du sort!
De votre fanfare
Une flamme sort.

*

Malheur à la joie!
Au maître, au seigneur
Sous qui le sort ploie!
Malheur au bonheur!

Malheur au roc chauve,
Au donjon des loups,
Au parapet fauve
Hérissé de clous!

Malheur aux prunelles
Du lynx, du chacal,
Et des sentinelles
Qui gardent le mal!

Malheur aux chlamydes
Des archers postés
Sur des pyramides
Autour des cités!

Malheur aux mosquées,
Aux portes des rois,
Aux tours attaquées
La nuit par des voix!

L'essaim d'hirondelles
Fuira de leur front;
Les battements d'ailes
S'évanouiront.

On verra des rides
Aux murs blancs de chaux,
Et les chambres vides
S'empliront d'échos.

Que les Babylones
Et que les Memphis
Dressent des colonnes
Comme des défis;

Qu'on fasse une ville
À triple fossé;
Que tout soit servile
Ou soit terrassé;

Que le roi barbare
Sorti des limons,
Mette une tiare
De tours sur les monts;

Sur les lois qu'il foule
Il luit, foudroyant;
Il règne; et la foule
Demande, en voyant

Que tout le contemple,
Prêtres et valets,
S'il est dans un temple
Ou dans un palais.

Il est grand, superbe,
Et sous ce voleur
L'homme est comme l'herbe;
C'est bien, mais malheur,

Malheur à ce temple,
À cette impudeur,
À ce crime, exemple
D'ombre et de grandeur;

Malheur à ce groupe
De murs factieux
Que le soir découpe
Sur le clair des cieux;

Malheur à ces fêtes,
Aux grands dômes lourds
Qui, montrant leurs faîtes
Plus hauts que les tours,

Difformes, immondes,
Noirs avec splendeur,
Des ténébreux mondes
Semblent la rondeur;

Malheur aux arm
Jetant dans les champs,
La nuit, des fumées,
Et le jour, des chants;

Malheur à ces fastes,
Aux jeux, aux concerts,
A ces palais vastes,
À ces donjons fiers,

Emplissant l'espace,
Dans l'ombre aperçus,
Si quelqu'un qui passe
Vient souffler dessus!

*

Clairons! ceux qui saignent
Ont l'air de dormir,
Les âmes s'éteignent.
On n'ose frémir.

La morne patrie
Se laisse accabler.
Que votre furie
La fasse parler!

Que toute souffrance,
Que tout droit meurtri,
Reprenne espérance
Et jette son cri!

Que l'espace immense
Soit plein de clartés,
Et d'une semence
De cœurs irrités!

Que chaque âme envoie
Son éclair sanglant!
Que dans l'ombre on voie
Jaillir, s'envolant

Sur les bois, les haies,
Les champs, le lac bleu,
Des lèvres des plaies
Les langues de feu!

*

Sonnez sans relâche!
Racontez aux cieux
À quel point ce lâche
Fut audacieux!

Frappez l'homme blême!
Faites en ce lieu
Un bruit de blasphème
En l'honneur de Dieu!

Frappez la muraille
Du crime impuni.
Que votre appel aille
Droit à l'infini!

Que ce chant s'enfonce,
Et, deuil, foudre, affront,
Force à la réponse
L'Inconnu profond!

Du soir à l'aurore
Criez au secours!
Et sonnez encore,
Et sonnez toujours!

Quand par la pensée,
Souffle aérien,
La roche est poussée,
Elle dit : hé bien!

La tour la plus fière
Sous ce vent périt.
Qu'est-ce que la pierre
Peut contre l'esprit?

*

Qu'après la tempête
De vos sombres chants,
Le spectre, la bête,
Les mages méchants,

Demandent aux nues,
Au vent qui s'enfuit :
— Que sont devenues
Les tours de la nuit?

Où donc, ô vallée,
Ô brume, ô mistral,
S'en est-elle allée,
La ville du mal?

IMPRIMERIE NATIONALE.

La ville ivre et fière
D'où Dieu fut banni,
Qui choquait son verre
Contre l'infini,

Qu'on entendait rire,
Et qui sur les monts
Le soir faisait luire
Des yeux de démons? —

Qu'ils cherchent, funèbres,
Écoutant l'écho,
L'amas de ténèbres
Qui fut Jéricho!

Qu'ils cherchent les arbres,
Les chars, les pavois!
Qu'ils cherchent les marbres,
Qu'ils cherchent les voix!

Qu'ils cherchent le maître,
Le chef, le gardien,
Le psaume du prêtre,
L'aboiement du chien!

Et les hallebardes,
Et l'encensoir d'or,
Et le pas des gardes
Dans le corridor!

Les thyrses de lierre,
Les murs teints de sang,
Et la fourmilière
Des femmes dansant!

Les belles fantasques,
À l'œil tendre et fou,
Qui nouaient des masques
Derrière leur cou!

L'herbe et l'alouette,
Et l'aigle en son nid,
Et la silhouette
Des sphinx de granit!

Les donjons épiques,
Les grands arsenaux!
Qu'ils cherchent les piques
Entre les créneaux!

Qu'ils cherchent les rampes,
Les jardins, les cours,
Le reflet des lampes
Aux rondeurs des tours!

Quelle nuit profonde,
Ô vent syrien!
Qu'ils cherchent un monde,
Et ne trouvent rien!

2 février 1870.

NOTES

DE CETTE EDITION

LE MANUSCRIT

DES

ANNÉES FUNESTES.

I. NOTES EXPLICATIVES.

Les *Années Funestes* ont été, en grande partie, composées après le retour en France et auraient pu entrer dans les *Nouveaux Châtiments* [1]. Sur les cent soixante feuillets du manuscrit on en compte seulement quinze de cette écriture menue et renversée, contemporaine des *Châtiments* et des *Contemplations*, papier épais jauni ou papier-pelure bleu clair; sauf deux pièces écrites en voyage sur quelques pages arrachées d'un album à dessin, en 1869, tout le reste est sur fort papier de fil, grand format, généralement employé dans les dernières années de l'exil ou après le retour en France.

I. *J'AI DIT À L'OCÉAN : SALUT! VEUX-TU QUE J'ENTRE...*

Il y a pour cette poésie deux versions et un projet [2]. Le début de la version primitive se trouve au manuscrit des *Années funestes* et la fin au manuscrit de *l'Art d'être Grand-Père*. Cette fin, datée du 12 juin, est écrite au verso du dernier feuillet des vers intitulés : *Mariée et mère*, portant comme date : 16 juin 1875; donc, Victor Hugo, après avoir biffé les vers des *Années funestes*, a utilisé l'autre côté de la page pour les vers de l'*Art d'être Grand-Père*.

Voici la première version dont le titre et les quatre premiers vers sont barrés :

L'ARRIVÉE EN EXIL.

J'ai dit à l'océan :
J'allai vers l'océan : C'est moi. Veux-tu que j'entre,
dans ton secret,
Ô mer, dans ton écume,
Ô gouffre, en
Gouffre, dans ton mystère, ô lion, dans ton antre?

[1] Reliquat des *Châtiments*, édition de l'Imprimerie Nationale.
[2] En tête du manuscrit est reliée la version définitive publiée pages 11-12.

hommes
J'arrive du milieu des peuples asservis.
Gouffre, je ne sais plus au juste si je vis.
Je me suis évadé de la honte publique.
forfaits
Puisque le succès donne aux traîtres la réplique,
Puisque l'autel, l'épée, et le dogme, et la loi
Demandent au forfait qui règne de l'emploi,
honte
Puisqu'on ne peut plus voir qu'avec haine et colère
Puisque je ne puis plus regarder sans colère
Tout ce que le soleil sinistre et lâche éclaire,
Puisque les plus abjects sont les plus forts, j'entends
Ne pas rester parmi les hommes plus longtemps.
Le bas comme le haut de l'âme, a son vertige.
Je fuis vers toi.
Ils me font peur. Veux-tu de moi dans ton prodige?
âme *irritée*
sombre,
Veux-tu me mêler, moi, l'âme altière, à tes vents,
À l'indignation de tes grands flots mouvants,
À ta révolte, aux chocs sur les écueils sans nombre,
À ta marée, espoir d'engloutissement sombre?
Suis-je une ombre? c'est bien. Le nuage des cieux
Qui fronce *sourcil*
Où flotte on ne sait quel profil mystérieux,
Prouve qu'il peut tomber un éclair d'un fantôme.
Je foudroierai. Je suis une cendre, un atome,
Je fuis vers toi. Veux-tu de moi?
Mais Dieu m'emplit. Je viens vers toi. C'est le moment
Du gonflement terrible et du rugissement;
C'est le moment surtout où le sépulcre attire; [1].
Tu lui ressembles, mer. Mer, la France est martyre;
Et puisque le soldat n'est plus qu'un malfaiteur,
Puisque le prêtre, blême et noir sur la hauteur,
Envoie un Te Deum *monstrueux à l'abîme,*
Horreur! puisque le juge est juge au nom d'un crime,
Puisque les trahisons remplacent les exploits,
Puisque nous n'avons plus que des ombres de lois,
Puisqu'on a poignardé l'honneur entre deux portes,
Gouffre, j'aime
Mer, j'aimerais mieux être avec les choses mortes
Qu'avec tous les vivants de ce monde âpre et vil. —
L'Océan m'accueillit. Viens, spectre! me dit-il.

12 juin.

[1] A partir de ce vers, la suite est dans le manuscrit de *l'Art d'être Grand-Père.*

Voici maintenant le projet ; l'édition originale l'avait publié sous le titre : *Encore à l'Océan,* mais comme le manuscrit s'arrête sur une virgule et que nous ne trouvons pas de suite, nous croyons devoir l'insérer ici, dans les Notes :

Je viens à toi. La nuit sur ma tête descend.
Ô toi le grand amer et l'immense innocent,
Toi l'assainissement de la terre, et le juge
De l'heure où les vivants méritent le déluge,
Gouffre, tu te connais en gouffres ; vaste mer,
Devant ton œil profond où passe un tremble blême pâle éclair,
Les hommes sont depuis six mille ans misérables ;
Tu vois tous les replis les plus impénétrables :
De nous qui ne pouvons voir jusqu'au fond de toi.
Tu reflètes la nuit, l'éternité, la loi,
Toute la transparence à travers tous les voiles,
Dieu guidant l'attelage énorme des étoiles,
Et, parmi les chaos, les enfers et les cieux,
Menant le grand char sombre au but mystérieux,

VI. ÉCRIT SUR UN EXEMPLAIRE DES CHÂTIMENTS.

Ce titre, ajouté d'une encre plus noire, a été donné à la suite d'une pièce, car le premier feuillet commence ainsi :

Car l'essaim frissonnant des pâles Euménides...

VII. LES CHÂTIMENTS.

Cette pièce était, avec deux autres poésies écrites dans le même rythme, sous une chemise portant cette indication :

J'ai fait ces trois pièces pendant mon court séjour d'avril 1875 à Guernesey. Elles doivent être publiées éparses, peut-être dans des recueils séparés, mais si elles sont dans le même volume, elles doivent être espacées, et se succéder (avec d'autres pièces entre elles) dans cet ordre :

Les Châtiments.
Les Chansons des rues et des bois.
Droit de reprendre haleine.

H. H. 25 avril 1875.

Nous nous sommes conformé à cette indication, nous avons publié dans cette édition, au Reliquat des *Chansons des Rues et des Bois,* les deux pièces : *Droit de reprendre haleine* et *les Chansons des Rues et des Bois* qui traitaient du même sujet et nous maintenons ici *Les Châtiments.*

Peu de ratures dans ce manuscrit; trois strophes, (les 7e, 13e et 14e) ajoutées en marge.

Au verso d'une page de brouillon reliée après le texte et qui contient des variantes, nous lisons des indications se rapportant à *La Légende des Siècles :*

Adonis (?) changer.
Éplucher *le Titan.*
Vulcain, 1er Etnéen.
Attila — 5e siècle (441. 1re incursion en Thrace).

Puis une strophe :

Quoi! vous figurez-vous que sur leur tribunal
Vous déconcerterez Tacite et Juvénal,
Et Caton que Rome vénère?
N'êtes-vous pas Caïn, Judas, Bazaine, Monk?
vérité
Qui donc arrête court la justice? qui donc
Fait balbutier le tonnerre?

Enfin trois vers, précédés de deux ébauches rayées :

Le bois de Parthénie a sa biche aux pieds d'or.

Parthénie, en ses bois aux branches...

Le bois de Parthénie a dans sa fauve nuit
Sa biche aux cornes d'or, aux pieds d'airain, qui fuit
Et qui, pendant cent ans, court sans reprendre haleine.
Je l'ai prise.

VIII. *EH BIEN, ALLONS! MENTANT, PILLANT, VOLANT, BROYANT...*

Dans un coin du premier feuillet, ces mots : *Boîte aux lettres ;* on se rappelle qu'une division du Reliquat des *Châtiments* porte cette mention.

Cette pièce était d'abord plus courte ; voici comment elle finissait :

une blancheur
Pourvu qu'à l'Orient l'humanité se lève!
Et qu'on voie après nous, derniers épis du fer,
Au seuil d'un chaste Eden, fait avec notre enfer,
À genoux sur nos os et sur notre désastre,
contemplant
L'homme adorant la paix, l'aigle regardant l'astre!

Ces derniers vers ont été biffés et la fin écrite telle qu'elle est publiée page 30.

XII. LE TIREPOINT.

Au bas de la page, encerclés d'un trait à l'encre, ces mots qui semblent donner un démenti aux deux derniers vers :

Non! encore non! ne tuons pas!

XIII. ENTENDU DANS LE CIEL LE 2 MARS 1855.

Sur le premier feuillet ces trois têtes de mort. Au coin, en tête, une remarque biffée : *Vérifier le jour de la mort de Nicolas;* et cette autre mention entre parenthèses : (À relire).

Après vérification, la date du titre a été changée; sur : 3 mars, un 2 vient en surcharge.

Les quatrième, cinquième, neuvième, douzième, treizième, dix-septième et dix-huitième strophes sont ajoutées en marge.

SIC RIDET MORS

XV. *ILS NOUS RAILLENT, DISANT : — CES GENS EN VÉRITÉ...*

Au coin de ce manuscrit la mention : *B. aux lettres.*

XVI. *LES PRÊTRES DES FAUX DIEUX JOUANT LEURS COMÉDIES...*

Les sixième, septième et huitième strophes sont ajoutées en marge.

XVIII. *QUAND, DES TROUS À SES MAINS, DES TROUS À SES PIEDS FROIDS...*

Les quatrième, sixième et neuvième strophes sont en marge; la neuvième est de la même écriture que le texte qui tient le milieu de la page; les deux autres sont d'une encre plus pâle et d'une écriture plus menue.

XX. *DES REMORDS? LUI! POURQUOI? QU'A-T-IL FAIT? — MAIS, CAYENNE...*

Après les quatre premiers vers, le texte s'enchaînait ainsi :

Le repentir leur fait l'effet d'un parasite;
Le remords est pour eux un fâcheux qui visite...

Ces deux vers rayés, Victor Hugo en a intercalé vingt-huit en marge, le vingt-neuvième rejoint ainsi les ratures :

Régnons. Le repentir! Quel est ce parasite?

Toujours sur le même feuillet, la pièce finissait ainsi :

Mais fût-elle éternelle avec des ongles noirs,
Eût-elle dans ses mains d'effroyables miroirs,
Ils n'en ont point souci. L'on crie, on jase, on glose,
Qu'importe ! Tout cela vraiment n'est pas grand'chose.
Un bruit d'enclume où frappe et refrappe Vulcain.
Frédégonde en enfer dit à Satan : Taquin !

Sous ces ratures, six autres vers rayés sont recopiés au feuillet suivant et répètent encore les deux derniers vers de la fin qui, rayés de nouveau, sont définitivement recopiés après un ajouté de douze vers.

XXIV. *VOUS ÊTES RICHE, HEUREUX, SOURIANT, POINT AUSTÈRE...*

Au milieu de la page, un passage rayé et encadré de larges traits à l'encre ; deux rimes proposées :

Vous avez le choix des piédestaux.
du piédestal
Châteaux

Les vers ont été complétés et recopiés plus bas.

XXV. UN PRÉSIDENT.

Trois feuillets pour cette poésie fort travaillée.

Du second feuillet contenant quarante-trois vers, treize seulement subsistent ; les trente vers biffés constituent le début recopié, à quelques variantes près, sur une page placée en tête.

A la troisième page, six vers encadrés et rayés laissant entre eux un blanc pour deux rimes attendues :

Ce comique est tragique. Il damne. Le salaire
Auquel un juge a droit lorsqu'il juge pour plaire,
Il le veut. C'est pourquoi vous irez en prison.

Et comme il faut qu'enfin la police se fasse...
On a des magistrats et des Brunets ad hoc.
Jadis c'était Jocrisse, à présent c'est Vidocq.

Après ces ratures viennent les douze derniers vers.

XXVII. *EST-CE MON SIÈCLE, OU BIEN LE VENT? J'AI LE FRISSON.*

Le feuillet qui commence cette pièce n'est qu'une mise au net des ratures du deuxième feuillet, l'écriture en est plus pâteuse et semble plus récente. Les six pre-

miers vers du second feuillet, écrits et massés tout en haut de la page, paraissent avoir été ajoutés. La poésie aurait donc commencé dans la version primitive par ce vers :

J'ai tort de me servir de ce grand mot : la Haine.

Le quatrième feuillet contient deux ajoutés biffés, mais recopiés et développés aux deux pages suivantes à partir de ce vers :

On ouvre école ; on montre aux crétins l'alphabet,

XXVIII. *VENEZ NOUS VOIR DANS L'ASILE...* —

Cette pièce, publiée d'abord dans *Toute la lyre*, a retrouvé dans cette édition sa vraie place. Le manuscrit, relié à la fin du texte, porte en effet, dans un coin de la première page : *Pour les Années funestes*.

XXIX. EN CONSEIL.

Victor Hugo avait d'abord écrit : EN CONSEIL D'ÉTAT; le dernier mot est barré. Cette poésie tient sur une feuille de papier à dessin détachée d'un album de voyage de 1869.

XXXII. AMNISTIE.

Quatre feuillets. On lit sous les ratures du quatrième le début primitif :

Il est seul et pensif. Douce mélancolie !
Il s'assied sous un hêtre, et, la face pâlie,
L'œil morne, il prend sa flûte et soupire : Ô proscrits !
Pyrame aima Thisbé, Céphale aima Procris,
Je vous aime.

Ce début est mis au net, modifié, sur la feuille qui est actuellement en tête; mais dès le huitième vers, un ajouté vient en marge; puis le bas du premier feuillet est biffé pour donner place à un développement qui tient une bonne partie de la deuxième page; nouveaux tâtonnements en haut des troisième et quatrième feuillets, mais presque tous les passages ébauchés ont été utilisés après quelques interversions.

XXXIII. EN PLEIN DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

De nombreuses ratures et de nombreux ajoutés sur quatre des sept feuillets qui composent ce manuscrit; les troisième, cinquième et septième feuillets ne sont que des mises au net; sur vingt-huit vers que contient le premier feuillet, sans compter l'ajouté marginal, dix-huit sont rayés, ils seront utilisés au second feuillet qui lui-même, surchargé de ratures et de variantes, n'est qu'une ébauche de la mise au net

du troisième feuillet. Voici un passage en marge biffé, qui donnera un aperçu des changements apportés dans le texte définitif :

Pendant qu'en son tombeau cette morte farouche
Sent fourmiller les vers de terre dans sa bouche.
Tel est le pot au lait de Grandperrette; ils font
Tous ce plan, ces conscrits du code, autre profond.
Ils rêvent une affaire énorme en cour d'assises.
C'est beau de haranguer les faces indécises
Des jurés, par la phrase aux meurtres entraînés.

Pour le quatrième feuillet deux vers seulement du texte primitif ne sont pas rayés; tout le reste a été repris et modifié en marge.

L'avant-dernier feuillet, daté *21 novembre,* offre aussi une rature des dix derniers vers et un ajouté marginal de vingt-deux vers. La fin, mise au net sur le dernier feuillet, est datée cette fois 22 novembre.

Un vers resté sans rime est rayé au bas du premier feuillet :

Qu'un petit magistrat devient un grand coquin.

XXXV. *QU'ÊTES-VOUS? — TU LE VOIS À NOTRE ROBE. — QUOI?*

Une page de papier à lettre quadrillé semblable à celui employé pour plusieurs pièces de l'*Année terrible;* ce manuscrit est daté d'Altwies, 27 août; c'est en août 1871 que Victor Hugo a séjourné à Altwies.

Quelques variantes rayées que nous donnons page 223.

Au verso quatre vers écrits au crayon :

Qu'êtes-vous? — Le respect des hommes nous contemple.
Nous portons cette robe et nous peuplons ce temple.
Notre robe, passant, dit qui nous sommes. — Quoi?
Les prêtres de Dieu? — Non, les prêtres de la loi.

XXXVI. *POUR LE PRÊTRE IL EST SAINT, POUR LE JUGE IL EST JUSTE.*

On retrouve en tête du second et dernier feuillet de cette pièce la deuxième strophe de L'EMPEREUR À COMPIÈGNE, poésie écrite dans le même rythme; même écriture, même papier, mais à six mois de distance. Voici, avec ses variantes, cette strophe, rayée ici :

rayonnent
Autour de lui les dieux habitent dans les marbres,
Les bois, les blés,
Les seins voilés
Les champs brillent au loin,
Soupirent, l'oiseau chante, et les paons sous les arbres
Sont étoilés.

XXXVII. *POUR L'ÉCRIVAIN VÉNAL, IL EST UN DUR MOMENT.*

Cette pièce est précédée de quatre vers biffés sur le manuscrit; les voici :

Laissez-les maintenant faire ce qu'ils voudront,
Laissez chaque matin la hotte de l'affront
Accrochée à leur dos se vider dans la rue.
La honte est par l'audace et par le rire accrue.

XXXIX. *VOUS LE TROUVEZ BON, SOIT. MOI JE SUIS TRISTE. HÉLAS!*

Au bas de la page, après le dernier vers publié, un autre resté sans rime :

Combattre me suffit, et je ne damne point.
Je plains.

XL. *JE SERAIS TRÈS CONTENT SI J'ÉTAIS BONAPARTE...*

Une seule feuille de papier bleu. En marge des derniers vers, Victor Hugo a écrit entre parenthèses : (À continuer.)

En effet cette pièce n'est pas achevée; elle se termine par des points de suspension et par cette répétition : *La blâmez-vous?*

XLI. APRÈS SEIZE ANS.

Après le titre on lit sous une rature la dédicace : *À M. Bonaparte.*

La deuxième division commençait par ces vers :

Le châtiment? quoi donc? que voulez-vous de plus?
Ne voit-on pas déjà s'ébaucher le reflux?
Hier triste, Aujourd'hui lugubre, Demain pire.
Derrière ce châssis doré qu'on nomme empire,
La misère, sur qui la honte met le sceau,
Gémit. Tournez la page et voyez le verso.

Puis Victor Hugo a rejeté le début du premier vers à la fin de la division précédente, a rayé et refait les premier, deuxième et cinquième vers, et ajouté en marge les seize vers qu'on lit page 103.

Par inadvertance le septième vers était resté sans rime :

Notre prospérité fuit et son niveau baisse.

En relisant, Victor Hugo a biffé ce vers et écrit au-dessus et au-dessous les deux vers suivants :

Nous eûmes du bonheur au jeu, mais notre caisse
A des félures, fuit, penche, et son niveau baisse.

La deuxième division finissait ainsi :

L'empereur assassin songe à l'empereur spectre.
N'est-ce pas assez?
Non.
Que voulez-vous donc?
Tout.

Ce dernier vers rayé est répété à la fin d'un ajouté en marge.

XLII. BAUDIN.

Quatre rimes barrées au troisième feuillet offrent cette particularité de deux poésies écrites à cinq jours de distance et confondues un moment par leur auteur. Voici, dans la première version, la chute de la pièce :

L'absent c'est le proscrit.
Ô rêverie amère!
On rôde, regardé de travers comme Homère;
On suit des yeux la voile errante à l'horizon,
On songe, on a la mer immense pour prison.

Or nous lisons, page 58, dans LE MAL DU PAYS, ces deux premiers vers :

On rôde, on a la mer immense pour prison;
On n'a plus l'avenir, mais on a l'horizon...

XLIII. *CET ÊTRE EST SI PETIT QU'IL EST PRESQUE INVISIBLE.*

Deux feuilles détachées, comme celle du manuscrit : EN CONSEIL, de l'album de voyage de 1869. Au verso de la première page, on lit des vers rayés qui se rapportent sans nul doute à cette poésie et à une pièce publiée dans le Reliquat des *Châtiments* (1) et dont le manuscrit a été détaché du même album; il semble que ce soit le même personnage que Victor Hugo ait voulu désigner. Voici ces brouillons, la plupart rayés :

On dit : Quel est cet homme? on rêve. On est perplexe.
En regardant son style on doute de son sexe.
Sexe neutre. Passons. Est-il singe ou renard?
S'il pouvait, il ferait de sa plume un poignard.
Il s'agite, âcre et noir, sur toute renommée.
La gloire est une flamme, il en est la fumée. (2)

Je ne sais rien de lui, je le connais à fond.

(1) *Les Châtiments,* page 371 de cette édition.
(2) Ce vers est reproduit textuellement page 371 des *Châtiments.*

Ce qu'il est...[1] *Ne lui cherchez pas d'âme.*
J'ignore s'il est grand ou petit, homme ou femme.
Châtain ou blond.

Vieux il tuerait l'enfant, jeune il tuerait les vieux.
Très amer, il est fade, et très jeune, il est vieux.

Gnome dans un bas-fond de la presse.
Comme impuissant et comme eunuque il est parfait. (complet)

Il est ce meurtrier que contient l'envieux. [2]

À la rigueur, qui sait? c'est peut-être gratis.
Pourtant, hochez la tête. Il est des caisses sombres.

Au premier feuillet, les cinquième, sixième, septième et huitième vers sont rayés, puis recopiés plus loin.

XLV. LESURQUES.

Ce poème semble avoir été écrit en quatre fois, chacune de ses parties porte une date : 14 décembre; décembre; 2 décembre; H. H. 17 décembre. On peut affirmer, au moins pour les première, troisième et quatrième parties, qu'elles n'ont pas été rédigées en 1868, car l'arrêt du jugement refusant la revision du procès Lesurques est du 17 décembre 1868 et n'a pu être connu à Guernesey que le 18 au plus tôt.

La première partie, occupant trois feuillets bleus, est, d'après l'écriture, antérieure aux trois autres parties; nous la daterons de 1869. Les ratures, peu importantes, sont recopiées en marge avec leurs variantes.

Les deuxième, troisième et quatrième parties, toutes trois de la même écriture, sur le même papier blanc et de même format, semblent écrites en même temps, vers 1870.

A la seconde partie, dès la sixième ligne, un développement en marge supprime ces deux vers rayés ici, mais qu'on retrouve, un peu modifiés, dans la pièce intitulée : 2 JANVIER 1870.

Ou pour faire admirer dans Saint-Cloud au Khédive
Suin promenant au bois sa grâce maladive.

Quatre vers rayés vers la fin de la seconde partie sont modifiés en marge après :

Et n'avoir plus de quoi payer monsieur Rouher.

[1] Deux mots illisibles. — [2] Légèrement modifié, ce vers se trouve page 371 des *Châtiments*

IMPRIMERIE NATIONALE.

Sur un feuillet ajouté, un développement de vingt vers à partir de celui-ci :

Le doux nenni de Magne avec son doux sourire.

À la fin de cette deuxième partie, on lit sous les ratures les vers, un peu modifiés, qui ouvrent la troisième partie.

La troisième partie n'offre que les variantes données page 231.

La quatrième partie contient un ajouté marginal de douze vers à partir de celui-ci :

Négocier sa voix, brocanter son serment.

XLVII. EN 1869.

Deux feuillets inégaux. En marge des premier vers, quelques mots, rayés, de la conclusion :

Puisqu'on le veut, je constate, ô soleil

Voici la fin de la pièce telle qu'elle a été conçue d'abord, avec une hésitation au premier vers :

Est-ce qu'un seul bouton d'églantier s'est flétri
Magnan
Parce que Rouher passe appuyé sur Piétri?
Voyez, ce houx grossit et ce myrte prospère[1].
Vois, ce frêne a poussé. Vois, ce tilleul augmente.
Depuis vingt ans, toujours de plus en plus charmante,
couvre
La forêt pousse et monte et cache les sentiers.
ô soleil,
C'est juste, et je constate avec vous volontiers
Sous ce règne où les voix à se taire sont promptes,
vaste accroissement
Le lent grandissement des arbres et des hontes.

Ces six derniers vers, avec leurs variantes, sont rayés et le texte définitif est écrit au-dessous. On distingue, sous les vers ajoutés, la date : *8 août 1869.*

XLVIII. *ON EST CE PERSONNAGE ÉTRANGE, FAIT D'ACIER...*

Après le vingt-deuxième vers, un ajouté marginal de onze vers remplace cet enchaînement :

. . . . . et le printemps vous entre malgré vous
Dans le cœur, et vous fait presque paisible et doux,
Avec des grondements pourtant par intervalles;
Paissez, moutons, courez dans les plaines, cavales ..

[1] Cette variante est restée sans rime.

L. AUBIN.

Au premier feuillet un ajouté marginal donne un développement de vingt-quatre vers dont l'ébauche se trouve dans huit vers rayés :

Aussi, vous le voyez, monsieur, je suis très maigre;
Ce qui me fait du tort. — Le mineur, c'est le nègre.
Hélas, oui. L'on vit seul sous terre. — On étouffait.
— Pourquoi ne pas vous plaindre aussi? — Nous l'avons fait.
Nous avons réclamé... — Quoi? dis-le moi. Tu pleures?
Quelques liards de plus,
— Oui, quelques sous de plus, avec un peu moins d'heures.
Nous voulions cette grâce.
Nous demandions cela. — Oui, la mine est l'exil.
Et l'on vous a donné, quoi? — Des coups de fusil.
l'émeute
Mon père est mort, tué dans la foule, et ma mère
Est folle. — Et maintenant, qu'as-tu? — Mon petit frère.

La première partie est datée H. H. X^bre^. La seconde, outre la date : H. H. 10 X^bre^, donne cette mention :

Pendant qu'on juge mon Charles.

Charles Hugo fut condamné à quatre mois de prison et mille francs d'amende pour un article paru dans *le Rappel* du 4 décembre 1869. [1]

LI. *QUANT À PARIS, TON POING L'ÉTREINT. GRÂCE AUX BÂTISSES...*

Ce manuscrit nous semble la suite d'une pièce publiée sans doute ailleurs; le premier feuillet commence ainsi :

Grâce à toi,
À l'empereur du plâtre et grâce à tes bâtisses,

Au-dessus, Victor Hugo a écrit le vers définitif avec ces variantes, rayées aussi :

l'a pris
Quant à Paris, *Haussmann le tient.* Grâce aux bâtisses...

Le second feuillet est coupé après le dernier vers.

LII. MISÈRE.

Cette pièce devait primitivement faire suite au dialogue entre : *Le passant et la passante*, et se fondre ensuite avec : *Et voilà dix-sept ans bientôt qu'ils sont à table*, de sorte que ces trois poésies n'en faisaient à l'origine qu'une seule.

[1] Voir ACTES ET PAROLES. *Pendant l'exil.*

Le deuxième feuillet de *Misère* commence par ces six vers :

Il est infirme, il faut qu'il vive; de façon
Que j'ai mendié, mais l'on m'a mise en prison.
Je ne sais pas les lois, mais on me les applique.
— Que fais-tu donc alors? — Je suis fille publique. [1]
Les déclamations ne prouvent rien; soyons
Impartiaux; cette ombre est-elle sans rayons?

Après avoir rayé ces six vers, Victor Hugo a fait un début qu'il a placé en première page finissant par :

Les déclamations ne prouvent rien...

Puis il a continué en marge et au milieu du second feuillet; sur ce second feuillet, nous lisons quatorze vers rayés qui seront repris [2] pour la poésie :

Et voilà dix-sept ans bientôt qu'ils sont à table.

ce qui date les trois pièces de 1869.

Quelques variantes dans le texte rayé; nous les donnons page 236.

LIV. DÉPART ET RETOUR DES RÉGIMENTS.

Après le seizième vers, on lit sous les ratures deux vers; on les retrouvera à la page suivante, après un ajouté de huit vers.

LV. *ET VOILÀ DIX-SEPT ANS BIENTÔT QU'ILS SONT À TABLE!*

Sous la date finale : H.H. 9 X^bre^, on lit sous les ratures :

Pendant que l'on juge mon Charles.

Nous avons signalé cette mention, mais datée du 10 décembre au bas de la pièce : *Aubin.*

LVIII. 2 JANVIER 1870.

Chacun des trois feuillets qui composent ce manuscrit est surchargé de ratures et d'ajoutés.

Dès le premier feuillet, quatre vers rayés et développés en marge à partir de :

Ils sont tous là, Piétri, Fleury, bon militaire...

(1) Voir page 134.

(2) Moins ces deux vers :

Voyez. Partout le faste et le plaisir partout.
Et le père, et l'enfant, et Compiègne et Saint-Cloud!

Sous les douze ratures du deuxième feuillet, on lit les deux vers qui terminent actuellement cette poésie; on les retrouve sous les quatre lignes barrées au bas de cette deuxième page.

LXII. *L'EMPIRE ATROCE AVORTE EN EMPIRE PLAINTIF.*

Cette poésie, bien que datée en surcharge : *Mars 1870* (sous le mot *Mars* on lit : *Novembre*) est de l'écriture de 1852 et le papier est semblable à celui employé pour plusieurs pièces des *Châtiments*. En 1870, Victor Hugo, en préparant *les Années funestes*, aura retrouvé cette pièce et l'aura jugée appropriée à la situation.

LXIII. COUPS DE CLAIRON.

Sur les vingt feuillets de ce manuscrit, cinq seulement ne portent pas de ratures; ils offrent pourtant des additions en marge. Certaines strophes sont rayées deux fois, déplacées, puis recopiées définitivement.

Le titre est sur une feuille séparée. Tout en haut de la première page, un petit trait et une astérisque, ce qui semblerait indiquer que ce n'était pas là le début primitif; puis viennent trois strophes, rayées; la première est recopiée en marge et devient la deuxième strophe; les deux autres sont restées inemployées ·

Venez, vagues têtes
Dont l'essaim me suit,
Fantômes qui faites
Resplendir ma nuit;

Soufflez sur ces boues;
Les cœurs sont des boues;
Venez, tourbillons
Qui gonflez vos joues
Comme l'aquilon.

Après la date : 2 février 1870, cette note entre parenthèses : (Aujourd'hui on reprend *Lucrèce Borgia.*)

Après le texte, on a relié quelques pièces ébauchées, quelques notes, prose et vers, se rapportant aux poésies publiées ou projetées :

Ainsi donc, c'est fini, toi que j'ai connu libre,
Un pire abaissement ne peut être rêvé,
Te voilà répandant à flots sur le pavé,
Pour les cœurs abrutis et pour les âmes basses,
L'éloge des puissants, de leurs dons, de leurs grâces,
Et de leur trône, à Dieu lui-même rattaché!
Ainsi, parmi le rire et le bruit du marché,

Toi, le penseur profond, grave et mélancolique,
Te voilà, puits banal et fontaine publique,
Livrant à qui le veut ton style profané;
Triste comme un lion de bronze condamné
À verser de l'eau claire aux cruches des servantes.

Et, ne pouvant cacher ta honte, tu t'en vantes,
Conspué, vil, couvert de fange, tu souris,
Tu t'es fait un orgueil de ce vaste mépris.
Et tu fais de l'orgueil avec tout ce mépris.

Dans le Carnet de 1861 nous trouvons cette variante :

Ne prostituez pas la pensée aux lazzi.
Esprit, vous avez tort d'offrir aux Saturnales
Cet insipide flot d'effusions banales,
Ces quolibets, plaisir des niais et des fous.
Vous êtes grand! pourquoi vous rapetissez-vous?
Il n'est ni bienséant, ni licite, ni sage
De faire du génie un misérable usage.
Est-ce pour être nain que vous êtes géant?
Hélas! vous dépensez du bronze à du néant!
Quel abaissement d'être un colosse servile!
Quand je vois la fontaine au marché de la ville,
Parmi le bruit, le rire et les cris, j'ai pitié
De ce grand vieux lion héraldique, employé
À verser de l'eau claire aux cruches des servantes.

[*VOUS LE TROUVEZ BON. SOIT. MOI, JE SUIS TRISTE.*]

Vous le trouvez bon. Soit. C'est votre affaire. Moi
Je trouve cela triste, et j'en pleure. Pourquoi?
Parce que je ne peux jamais maudire un homme.

Quel qu'il soit. Maudire même un pape.

La colère une fois passée, alors je songe.

Ah! j'ai beau m'indigner, je ne sais pas maudire.

[LESURQUES.]

Cette tête de mort rabâche.

...rêveur, risible apôtre
...Avoir pris une tête pour l'autre
Cela peut arriver. Pourquoi tous ces hélas?
Vous croyez-vous Voltaire et vous faut-il Calas?
Lesurques nous va-t-il recommencer Calas?

[LA PSEUDO-LIBERTÉ, 1869.]

Brusquement Liberté. Fenêtre grande ouverte.
Clef des champs. Qu'est-ce donc? Est ce que l'herbe verte
Est tellement épaisse au funèbre jardin
Qu'on ne distingue plus la tombe de Baudin?

[AUBIN.]

Dans les mines, notamment à Aubin, les femmes sont employées au lavage du charbon. Une de celles-là, nommée Vergnes, a été tuée par les chassepots d'octobre 1869.

[*QUANT À PARIS, TON POING L'ÉTREINT...*]

Et tirons au cordeau cette ville
Où le peuple un beau jour pourrait bien avoir faim
Où fermentent le droit, la liberté, la faim;
Le chemin le plus court, la ligne droite enfin,
Il faut pour le boulet, forme de la logique,
Qui créa le boulet et qui fit la logique,
Faire du vieux Paris
Veut que Paris devienne un damier stratégique.

Créancière inflexible,
Au jour marqué, la peine arrive au criminel.

enfonce sa porte
S'il vit, elle le frappe, elle éteint son étoile,
Elle brise son trône ainsi qu'un escabeau;
S'il est mort, elle prend une clef sous son voile,
Et, sinistre et muette, entre dans son tombeau.

Les rois, travaillant à huis-clos,
Tâchent de cacher l'antre où se font leurs complots,
Leurs pactes, leurs traités, leur paix qui nous égorge,
Leurs crimes; mais on voit la lueur de leur forge.

Car, rois casqués et fiers de vos sabres poltrons,
Il faut que vous sachiez que nous vous combattrons.

Chœur de réactionnaires :

Nous tenons pour bandit quiconque nous dérange.
Nous ne voulons pas plus du personnage étrange
D'un poëte invoquant le droit, que nous n'aimons
Un don Quichotte rouge allant par vaux et monts.

Aux Catons, aux Scévoles, aux Brutes,
Nous préférons les Foulds et les Trimalcions,
Et Cocotte avec qui cet hiver nous valsions.

Nous dédaignons l'histoire, une vieille bavarde.

Les héros sont niais, les poëtes sont bêtes.
Dansons. Allons au bal de la ville.

Nous n'estimons que médiocrement
L'honneur d'être statue au seuil d'un monument,
Que traitent les oiseaux de façon familière,
Et d'avoir sur le nez l'ombre d'un peu de lierre.

[À GARIBALDI.]

Ainsi l'immense exil va s'ouvrir devant toi.
Souffles profonds des mers, vous enflerez sa voile.
Veille sur lui, regard céleste de l'étoile!

FEUILLES ENVOLÉES DE GUERNESEY
OU PAROLES DE LA VOIX LOINTAINE.

Garibaldi. — Rome. — V. Emmanuel. — Pie IX.

Et chacun sort de là, souillé dans sa mesure.
Au pape le cloaque, au roi l'éclaboussure.

Garibaldi
Sois le bras glorieux de la liberté fière.

Ce n'est point pour cela cependant que la femme
un homme en ses flancs, et que Dieu crée
Porte en ses flancs un germe où Dieu vient mettre une âme.

L'originalité de M. Proudhon consiste à émailler de maximes du père Duchêne les opinions de Veuillot.

Autrefois. — L'amour vénal. — L'honneur niais.

Ô grands siècles charmants! La France en a les marques.
Les parlements étant grands mangeurs, les monarques
Leur donnent largement le peuple à dévorer;
Les tribunaux cherchant l'égout pour s'y vautrer,
fers, prisons,
Prodiguent échafauds, coups de hache, potences,
Pour plaire à ce bon roi qui paie; et leurs sentences
Sont la digestion des faveurs de la cour;
Les juges sont laquais et bourreaux tour à tour;
La loi sombre apparaît couverte d'infamie
Sitôt que la justice est rendue, — ou vomie.

Paris continuera de dormir imbécile
Entre ces deux tombeaux, Clamart et Saint-Denis;
Ici les gueux damnés et là les rois bénis.

AUX MAGISTRATS D'À PRÉSENT.

On éclate de rire, on frémit de colère
En pensant à ceci, monstres, que vous jugez !

Bonaparte jouit — nous, jésuites, nous régnons. —

Toi, peuple, tout le jour et toute la semaine,
Travaille ! prends l'outil dans ton poignet grossier,
l'airain,
Pave le sol, pétris le fer, trempe l'acier,
Forge, creuse, bâtis, laboure, pioche, bêche ;
Le dimanche, aime et danse, et va rire à Bobêche !

(Montalembert)

Maintenant on le voit
Admirant la tribune et célébrant le droit
Comme un marchand vantant l'esclave qu'il veut vendre.

Voici, dans l'ordre de publication, les dates présumées, d'après l'écriture, des poésies non datées dans le manuscrit. Rappelons pourtant qu'il suffisait d'un changement de plume, de papier ou d'attitude (suivant que le poète écrivait debout, à son pupitre de Guernesey ou en voyage, assis devant une table), pour modifier l'écriture ; quelquefois Victor Hugo se recopiait à quelques années de distance, nous en avons signalé des exemples dans *Toute la lyre.*

Les dates en italiques nous ont été dictées par certains faits ou certaines particularités que nous expliquons dans la description du manuscrit ou dans l'Historique.

12–16 juin 1875.	J'ai dit à l'Océan : Salut !
[1869–1870.]	Écrit sur un exemplaire des *Châtiments.*
23 avril. 1875.	Les *Châtiments.*
[1869–1870.]	Triomphe. Pas de brume en ce splendide azur.
[1869–1870.]	Bord de la mer.
[1852–1853.]	Le tirepoint.
[1869–1870.]	J'étais dans une église et j'entendis un homme...
[1852–1854.]	Ils nous raillent, disant : Ces gens, en vérité...
[1869–1870.]	Les prêtres des faux dieux jouant leurs comédies...
[1852.]	Vous n'avez pas pris garde au peuple que nous sommes.
[1853–1854.]	Quand des trous à ses mains, des trous à ses pieds froids...

[1872.]	Sa conscience.
[1869.]	Le mal du pays.
[1872–1875.]	Je suis de ceux qui sûrs du progrès...
[1869–1870.]	Tout est bien. Honte et gloire.
[1870.]	Vous êtes riche, heureux, souriant, point austère...
[1872–1874.]	Est-ce mon siècle, ou bien le vent? J'ai le frisson.
1869.	En conseil.
[1869–1870.]	L'Empereur à Compiègne.
[1869.]	Amnistie.
[1869–1872.]	En plein dix-neuvième siècle.
27 août 1871.	Qu'êtes-vous? — Tu le vois à notre robe. — Quoi?
[1869–1870.]	Pour le prêtre, il est saint... (Cette poésie est de même écriture et de même papier que *L'Empereur à Compiègne* et *Les prêtres des faux dieux*... Elles ont, sous les ratures, des strophes mêlées. Nous leur attribuons donc la même date.)
18 septembre 1871.	Pour l'écrivain vénal il est un dur moment.
[1854–1855.]	Qu'il sorte des coquins de la honte qu'on sème...
1875.	Vous le trouvez bon. Soit. Moi je suis triste. Hélas!
1868.	Je serais très content si j'étais Bonaparte...
[1869–1870.]	La barricade était livide dans l'aurore...
[1853.]	Toi qui derrière moi vantes la guillotine...
[1868–1870.]	Lesurques.
[Décembre 1868.]	Deux arrêts ont été rendus ce mois-ci.
[Décembre 1869.]	Au dessert.
10 décembre 1869.	Aubin.
[1869.]	Quant à Paris, ton poing l'étreint. Grâce aux bâtisses...
1869.	Misère.
[1874–1875.]	C'est bien, buvez, mangez, rampez, courbez la tête.
[1870–1872.]	Départ et retour des régiments.
9 décembre 1868.	Et voilà dix-sept ans bientôt qu'ils sont à table.

II. VARIANTES ET VERS INÉDITS.

I. *J'AI DIT À L'OCÉAN : SALUT! VEUX-TU QUE J'ENTRE...*

, pâtre effrayant

Page 11. Puisque le prêtre met en vente son troupeau...

parfois ébauche

Le nuage, où parfois s'ébauche un noir profil,

jaillir

Et prouve que l'éclair peut sortir

Prouve qu'il peut tomber un éclair d'un fantôme.

un fantôme

Page 12. Est-ce que ce n'est pas une larve qu'Électre?

II. *UN PEUPLE ÉTAIT DEBOUT, ET CE PEUPLE ÉTAIT GRAND.*

Ce peuple, ayant affaire aux nuages
Page 14. Ce fier peuple, assailli d'évènements funèbres...

Superbe, il avait fait, au cri de Liberté,
dans l'ombre et la calamité,
Il avait fait, démon, dieu, sauveur irrité,
De la combustion des siècles sa clarté.

savait
Il dictait le principe,
révélait,
Il proclamait le droit, il dictait le devoir,
Dans la forêt sinistre il était l'éclaireur;
Il chassait le troupeau des dogmes au lavoir.
Son pas superbe était le recul de l'erreur...

et le pauvre, et l'aveugle
Page 15. Et la femme, et le faible, et le pauvre inquiet,
l'enfant
Et l'aveugle ignorant, . . .

égorgeait
Il combattait la guerre, il tuait l'échafaud.
les droits,
Père et frère, il donnait la vie, ôtait les maîtres.

Il marchait, aussi pur que l'aube en floréal,
Fixant les yeux au ciel et l'âme à l'idéal.
L'œil fixé sur ce ciel qu'on nomme l'idéal.

nu, pâle, et
Ce trépassé, sanglant, nu, mordant son baîllon,
N'a même plus sur lui
Pâle, n'a même plus la gloire, ce haillon...

brodé d'or,
Décembre souriant, suivi de son Sénat,
A fait hommage aux rois de cet assassinat,
savouré
Les rois ont respiré cet encensoir fétide.

Page 16. Pape, tu ne vaux pas, dans ton haut Quirinal,
a bravé
Qui du monde romain domine les déluges . . .

IV. CÆSAR.

Car, entassant l'horreur, le deuil,
Car, marchant dans l'horreur et dans les désespoirs
Page 17. C'est ainsi qu'entassant deuils, forfaits, désespoirs . . .

la nuit, de crainte
Il évoque effaré, livide, anéanti,
Les devanciers divins,
Tous ses prédécesseurs, que les clypeati . . .

VI. ÉCRIT SUR UN EXEMPLAIRE DES *CHÂTIMENTS*.

Car l'essaim frissonnant
Page 21. Le frissonnant essaim des pâles Euménides
Met les effrois
regards
cerveaux
Dans l'homme, et ne veut pas laisser les âmes vides . . .

Page 22. Frappe ! — Ainsi vont grondant les gorgones sublimes ;
Et leur vertu
Terrible
Sinistre, ouvre au songeur l'horizon des abîmes...

La strophe inédite qui suit, est, avec ses variantes, complètement biffée :

Il y va. C'est le ciel, c'est le gouffre. Il y reste.
Avec terreur,
C'est une erreur
Car planer c'est trembler. Si l'azur est céleste,
De croire que l'azur, parce qu'il est céleste,
C'est par l'horreur.
Manque d'horreur.

la joie,
Dans l'idylle, on entend toutes les choses douces...

VII. LES *CHÂTIMENTS* (1).

foi
Page 23. La loi n'est pas morte,
loi *reste*
La justice est forte . . .

(1) Quelques-unes des variantes de cette poésie sont prises parmi des brouillons reliés après le texte, feuillet 170.

dans l'ombre
Dieu pensif approuve . . .

Page 24. Quand tout le protège,
fier
Quand son vil
Et quand son cortège
Rampe avec orgueil . . .

la nuit est noire
Quand frémit l'histoire . . .

Page 25. Et toute la rage
saines
Des grandes pitiés.

Certes, je dois plaire,
Peuple,
France, à ta colère . . .

cœur
Guerre au front servile!
La lâcheté vile
crime
Du fourbe est l'appui.

Je sens que moi-même,
Indigné
Furieux, je m'aime,
Et je suis content
vers
Quand sous mon vol sombre,
vautour
Le tyran, dans l'ombre,
Tête basse, attend.

Les rois sont en fête;
Page 26. Ils sont sur le faîte;
Dante les arrête
De son poing d'acier,
Et les rapetisse;
Dieu pour sa justice
Veut
Fit ce justicier.

Au-dessus *du*
Quand s'ouvre le gouffre,
la terre
Quand le peuple souffre

d'affreux
Sous d'impurs vainqueurs,
Cet énorme câble,
La haine implacable,
Porte
Soutient tous les cœurs.

nains
Des gueux ont des mondes;
Des Césars immondes
Sous leurs pieds ayant
L'homme,
La loi, leur victime . . .

J'aime à voir leurs têtes
J'envoie à leurs fêtes
Sous mes vers tempêtes
Mes hymnes tempêtes
Blémir et ployer
Luire et flamboyer . . .

C'est la tâche vraie.
Page 27. Cette œuvre est la vraie.
Quand fleurit l'ivraie,
Abhorrer l'ivraie
Quand sous le ciel noir,
C'est aimer l'épi.
Trône un misérable,
Je trouve dans l'antre
Être formidable
De l'histoire, où j'entre,
C'est le grand devoir.
Tacite accroupi...

Page 28. Et quand, comme Électre,
Elle est le grand spectre
Du pâle horizon.
Droit sur l'horizon.

VII. *EH BIEN, ALLONS, MENTANT, PILLANT, VOLANT, BROYANT...*

tuez
Page 29. Frappez-nous, percez-nous!

au cachot,
Qu'on nous jette à l'exil, au bagne, à la prison!
Que sur le coteau noir, tumeur de l'horizon,
Le squelette-gibet
L'affreux gibet, squelette aux sinistres vertèbres...

l'humanité
Pourvu qu'à l'orient une blancheur se lève !

Et qu'apparaisse, après tant d'ombre et tant de peine,
Page 30. Pourvu qu'au vieil Adam Dieu par la main amène,
pleurs
Après tant de douleurs, tant de sang, tant de fiel,
divine, et
Cette âme, Ève d'en-haut, la future du ciel!

On voie, en un Éden fait avec notre enfer,
A genoux sur nos os
Debout sur notre cendre et sur notre désastre...

IX. *TRIOMPHE. PAS DE BRUME EN CE SPLENDIDE AZUR.*

Sois heureux. *charmant*
Page 31. Triomphe. Pas de brume en ce splendide azur.

flamboie au noir
Ta constellation resplendit au zénith...

crime *heureux*
Le bleu du bonheur monstre emplit ton firmament.

bonheur
Ta journée est un long festin renouvelé...

Vaincu,
Couché, *gisant,*
Page 32. Le vrai surgit, tu fais d'affreux rêves. Ma strophe
La nuit devient ta femme, et, spectre, dans tes draps
rire
Se couche, et tu l'entends dire :

Le *châtiment*
Tu voudrais t'éveiller. Non. Le remords t'accable...

proscrits
Page 33. Tu ne vois plus qu'horreur, billots, linceuls, tempêtes...

X. *TENEZ, MON PRÉSIDENT, JE VOUS LE DIS D'APLOMB...*

Page 34. Ce n'est pas bien du tout, j'ai tué cette femme;
En traître;
Dans l'ombre; en guet-apens, si vous le préférez.

vidé sa poche
Et j'ai pillé la caisse et débouclé la bâche.

seigneur,
Je ne vous cache pas, juge, que ça
Eh bien, je vous le dis tout net, cela m'ennuie.

sourit à
Page 35. Là, ne pourrait-on pas, quand mai réjouit l'homme...

cher juge,
Rire un moment, que diable ! et parler d'autres choses !

XI. BORD DE LA MER.

(Autre titre : LE ROCHER DES PROSCRITS. JERSEY.)

L'aube a chassé le vent farouche
Page 36. Le jour chasse le vent nocturne qui soufflait;
rouge en flots
Le soleil dans la mer délaie un long reflet,
l'océan
Et monte, et semble fier que le gouffre lui mette...

Les nefs tremblent sur l'onde, et l'on voit dans ses plis
sur l'eau tremblent, et dans ses plis
Les navires tremblants fendent l'onde, et ses plis
Frissonner leurs agrès
Frissonnent leurs agrès
Penchent leurs noirs agrès par la brise assouplis;
bloc
Un mont de roche à pic sur la plage s'élève...

Et le bleu
L'innocent liseron, nourri de sel amer,
S'ouvre et frissonne au pied
Fleurit sous les blocs noirs du vieux mur de la mer...

XII. LE TIREPOINT.

Tu n'as pas un fagot flambant dans ton échoppe,
Page 38. Comme un fagot flambant gratis, dans ton échoppe,
Tu dis : j'ai le soleil.
Tu reçois le soleil.

espions
Parmi les porteurs d'eau, les filles et les fiacres...

, né pour l'histoire,
Peut-être est-ce un grand-père à toi — sais-tu l'histoire ? —
humble
Qui vit jadis entrer dans son bouge, âpre et seul...

IMPRIMERIE NATIONALE.

Si jamais tu deviens roi, Chapuys-Montlaville
militaire ou civile,
Page 39. Sous toute autorité, juste ou non, sainte ou vile,
Baisera le banc jaune où s'assied ta maigreur.
tremblant
Tu te courbes, timide et sentant ta maigreur;
Humble et chétif, tu sens,
Pour toi, pauvre et chétif, dans le sergent de ville,
Commencer
Commence l'empereur.

XIII. ENTENDU DANS LE CIEL LE 2 MARS 1855.

l'Équité
Page 40. Je suis la Flamme vivante...

Page 41. Et, pour en faire des flammes,
C'est moi qui tords
Moi qui rends fous les rayons.

tripote
Quand sous mes pieds je trépigne
La figure d'un despote,
Quelque noir colosse indigne...

fondu
J'ai tordu dans ma fournaise
Les géants de la Genèse...

Orloff lui-même est un leurre.
Page 42. Mais qu'est-ce donc? A cette heure,
Aujourd'hui quand sonne l'heure,
Orloff lui-même est un leurre!
Les rois monstres triomphants
S'assoupissent dans
S'endorment parmi les cierges,
Souriants comme des vierges,
Calmes
Sereins comme des enfants!

sphère
Page 43. Puisque moi, la flamme ardente...

la mort semble absoudre
Page 44. Puisque Dieu ne sait qu'absoudre,
Je m'en vais! — Ainsi la foudre
Dans le ciel que l'ombre emplit,

Parle à la sombre marée,
Honteuse et
Et s'enfuit
Et rugit, désespérée,
Des tyrans morts dans leur lit.
Qu'un czar meure dans son lit.

XIV. *J'ÉTAIS DANS UNE ÉGLISE ET J'ENTENDIS UN HOMME...*

Page 45. On est, ô vils flatteurs agenouillés dans l'ombre,
souillé
Plus hideux pour avoir lavé ce pavé sombre...

XV. *ILS NOUS RAILLENT, DISANT : — CES GENS, EN VÉRITÉ...*

Il ne tenait pourtant qu'à ces idiots d'être
Riches, puissants, rentés et dorés
Comme nous riches, grands et rentés par le maître.
crétins
Les niais!

XVI. *LES PRÊTRES DES FAUX DIEUX JOUANT LEURS COMÉDIES...*

La nuit, la haine,
Page 47. Ce Bonaparte, et toi, paysan, qui mendies
Un empereur,

Toi qui peux être un homme et veux être une brute,
Vous tous, vivants,
Troupeaux mouvants...

Rustres
Bourgeois distraits
passez
Qui vivez avec l'œil plus vague que les bêtes...

abjects et
Les deuils, les envieux, les serpents, leurs piqûres...

Ô deuil!
Honte et remords!

Repasser Mentana, Queretaro, les hontes
Page 48. Puebla, Mentana, Compiègne, son opprobre...

C'est tout cela qui fait que ma strophe aux cent bouches
Haineuse aux rois
Pleine d'effrois...

indigné
funeste
Je suis l'avertisseur terrible qui se dresse...

XVIII. *QUAND, DES TROUS À SES MAINS...*

l'épine à son front, l'horreur dans ses yeux froids,
Page 51. Quand, des trous à ses mains, des trous à ses pieds froids,
Du sang sur chaque membre,
l'œil éteint,
La France, peuple-Christ, pendait les bras en croix...

, pareille à Jésus, au noir
Quand, l'épine à son front, râlait sur le poteau
La nation pontife...

liberté trahie,
Ô vérité sacrée., aux lèvres du méchant...

La sixième strophe publiée remplace celle-ci, barrée :

Ô peuple! vois cet homme! il se trouve à l'étroit,
Il demande qu'on sorte,
Il tressaille, il bégaie, il regarde le toit,
Il regarde la porte.

XIX. SA CONSCIENCE.

Page 52. Jure et mens. Le serment est un fil qu'on dévide
qu'on le tranche.
Jusqu'à ce qu'il se casse.

XX. *DES REMORDS? LUI! POURQUOI? QU'A-T-IL FAIT? MAIS CAYENNE...*

Décembre est
Page 55. Vaincre est faire un charnier d'où s'exhale un parfum.

coquin
démon
Cherchez donc un voleur caché dans un soleil!

Règnent,
Page 56. Peuple, ne savent rien, sinon qu'ils sont debout.

se cache
On s'esquive, et l'on dit aux valets : N'ouvrez pas.
rêve,
On dort, on est chez soi.

crime,
meurtre, *massacre.*
Des épithètes : monstre, horreur, canaille. Après ?

un tas de badauds
un rêve, un masque
C'est du vacarme; Rome ou Paris qui ricane.

fait *rire*
Mané Thécel Pharès trouble peu Balthazar;
L'affreux *Érèbe*
Le noir
L'ardent Tartare avec son four à réverbère...

Faites gueuler l'Érèbe, ameutez tout le tas
potentats
attentats,
Des méduses montrant le poing aux coups d'états...

Dieu, même en châtiant, demeure
Page 57. Il reste l'inconnu, l'énigme, le grand X.

Le démon punisseur qui grince et qui s'acharne
pasquin
Est un loustic montrant son masque à la lucarne...

bronche peu sous les coups de
frapper
L'enclume sans broncher laisse cogner Vulcain...

XXI. LE MAL DU PAYS.

marche
Page 58. On rôde, on a la mer immense pour prison...

cléments
J'ai cru les bois calmants! Comme je m'aveuglais!

XXIII. *TOUT EST BIEN. HONTE ET GLOIRE. ON ENCAISSE DES SOMMES.*

Rouland, *Sapey,* *Mongis*
Page 61. Grandperret, Chaix d'Estange, assassinent la langue...

XXIV. *VOUS ÊTES RICHE, HEUREUX, SOURIANT, POINT AUSTÈRE...*

aimable,
Page 62. Vous êtes riche, heureux, souriant, point austère...

Vous voyez à vos pieds tout un frais vasselage
langoureux
De bouches roses, d'airs aimables, de doux yeux...

danseur leste,
Page 62. Vous êtes cavalier accompli, valseur tendre...

chants,
Les bénédictions, les vœux, les hosannas...

lambris
meubles
Chez vous tout est rayons, reflets d'or, parfums d'ambre,
l'histoire
Et chaîne au cou, le code est huissier d'antichambre;
peu de
Vous possédez sur terre un coin du firmament...

XXV. UN PRÉSIDENT.

Page 63. Brunet était jadis un pitre. Il rayonnait
des badauds
de la foule
de Paris
de Montmartre
Au-dessus des humains à force de bêtise.

inepte
Son rire absurde était un baume à tous les maux...

dérïdait *et charmait*
Il fascinait la ville, enchantait les faubourgs...

Page 64. Son souffle, son accent, son geste, était guetté
au regard profond,
Dans la foule si triste au fond, par la gaîté...

fit Athènes
Son ahurissement faisait Paris stupide.

On n'est plus magistrat ni juge, on est agent.
Eaque est domestique et Minos est agent.

Et comme il faut qu'enfin
Page 65. Ne faut-il pas qu'enfin la police se fasse?
On a des magiſtrats et des Brunets ad hoc.
On est Brunet. On rend des sentences ad hoc.

XXVII. *EST-CE MON SIÈCLE, OU BIEN LE VENT? J'AI LE FRISSON.*

avec un vague et siniſtre frisson.
Je songe, et mon eſprit sent un vague frisson.
Je songe. J'ai la mer immense pour frisson.
Page 67. Est-ce mon siècle, ou bien le vent? J'ai le frisson.

peut-être moi-même en proie
Et j'écoute; et, moi-même en butte aux projectiles...

L'atroce calomnie
Peuple, la calomnie est aujourd'hui sereine
Et bonne fille; on a de nos jours inventé
Une eſpèce d'injure, étrange, en vérité,
féroce
La diffamation sanglante avec gaîté,
Une insulte nouvelle, inconnue, et si noire
Une espèce de meurtre amusant pour les autres,
Que l'insulteur lui-même eſt diſpensé d'y croire;
L'affront pour rire; hélas, oui, ces mœurs sont les vôtres,
C'eſt l'affront calme.
Et je médite. On sait qu'on ment, on en convient;
On en rit; entre soi : c'eſt charmant, on obtient
On en joue; on ne veut qu'un succès, on l'obtient...

atroce
Page 68. Être acharné, c'est bien, mais être convaincu...

c'eſt lourd et triſte.
c'eſt faire effort.
c'eſt un travail.
À quoi bon? *c'eſt attriſtant.*
Et d'ailleurs avoir foi, cela rend triste.

aimerait fort cette rencontre
exploiterait cette rencontre
Et l'on se vanterait de ce contact auguste!
John Brown est un héros et Barbès est un juste;
à la foule
On l'avoue entre soi, mais en public, on dit :
crétin,
Barbès est un niais, John Brown est un bandit.

Les calomniateurs ne prennent pas la peine
De haïr,
D'abhorrer, même un peu, ceux qu'ils veulent tuer.

rôde, abject et
L'affront décolleté, fardé, riant, banal,
Le long de
Rôde sur ce trottoir qu'on appelle un journal...

Barbès est lâche, on dit :
On dit : Léonidas est vil, Voltaire est bête,
qu'un loup se fie aux bois,
Page 69. Tant on se fie, ainsi qu'aux ténèbres d'un bois,
A l'épaisseur de l'âme obscure du bourgeois.
A la stupidité profonde des bourgeois.
bonshommes
Jocrisses
Qu'ils seraient furieux, ces Gérontes qui bâillent,
S'ils savaient comme ceux qui les servent, les raillent!
qu'ils aiment
S'ils entendaient les gens achetés parler d'eux!
Et tout bas admirer ceux qu'on maudit tout haut,
diffame
Admirer tout bas ceux qu'on déchire tout haut,
Cela ne fait de mal à personne. On enseigne
passants
bourgeois
Aux badauds qu'un titan sur la montagne saigne...

crétins
On ouvre école; on montre aux goîtreux l'alphabet
Bruno,
Expliquant le bûcher de Jean Huss...

Et l'ombre qui descend de là change en baudets
qu'on parvient à grouper
Les hommes imprudents qui passent sous ce dais
Les bipèdes groupés sous cet infâme dais
Ceux qui viennent brûler un cierge sous ce dais...

moine
On leur penche le nez sur le fakir fétide;
affirme
On déclare à Prudhomme ébahi qu'Aristide
Franklin
Socrate
Fut un gueux, et qu'au fond Turgot est un escroc;
S'il s'étonne, on lui dit : Tais-toi. Ce serait trop,
raille
On siffle tout, vertus, dévouements, sacrifices.
Ô crétin, s'il fallait encor que tu comprisses!
à l'esprit
On livre les Brutus au rire des Jocrisses...

Page 70. Et l'éducation des gens est réussie
férocité
Quand la méchanceté germe dans l'ineptie.
Puis on tend la sébile, et Pluche et Baculard
riant
Empochent en louchant les gros sous...

Comme Hercule serait
Hercule deviendrait vite mélancolique,
Oh! qui pourra jamais, plongeur mélancolique,
S'il sondait ce puits noir,
Sonder cet affreux puits, la bêtise publique!

S'avouer Jocrisse Jocrisse
Conclure que cet âne est un âne par choix...

XXVIII. *VENEZ NOUS VOIR DANS L'ASILE..*

L'amour vain,
Page 72. Les cœurs faux, le temps si court...

XXIX. EN CONSEIL.

L'ouvrier veut manger et boire.
Page 73. Mais, sire, l'ouvrier veut manger. — Je le gave.
le vieux cœur de
la haine dans
le regret dans
L'engraissement éteint la fierté de l'esclave.

XXX. *JE NE DÉSIRE PAS LA MORT DE BONAPARTE.*

cette morne
une telle
Page 75. Quand cette aveugle idée arrive, je l'écarte.

Seigneur,
Vivants,
Hommes, je ne hais point, même quand je combats

XXXI. L'EMPEREUR À COMPIÈGNE.

EN VILLÉGIATURE.
(Autres titres : L'EMPEREUR AUX CHAMPS.)

qu'un sylphe
Page 76. Compiègne; autant d'azur que l'aigle, autant d'idylle..

habitent
Autour de lui les dieux rayonnent dans des marbres...

De dresser brusquement
Page 77. De jeter sur Paris la mort fauve et hagarde,
Sur la cité,
Le faux serment,
Sans que le ciel splendide
L'effroi, sans que personne ait l'air d'y prendre garde
Dans la clarté
Au firmament...

le vent
la mer
Sans qu'on entende au loin gronder le flot sonore,
L'ombre
Le vent huer...

Et sans que le bois fasse aucune différence,
Page 78. Et sans que le printemps distingue entre un faussaire,
De fleurs chargé,
D'où sont venus
Entre un sombre coquin, meurtrier de la France,
Tous nos pleurs, tous nos maux, tous nos deuils, et Glycère,
Et Lalagé!
Nymphe aux pieds nus!

Il a saisi le peuple et la loi dans sa serre,
Lutté contre eux
Joué son jeu,
Et fait la quantité de forfaits nécessaire
heureux,
Pour être un dieu;

Prêtres et magistrats,
Les bonzes, les cadis, sous leur robe de femme,
Le trouvent grand...

peuples
Les hommes sur leur tête ont cette splendeur noire;
Il est l'idole informe et vague qu'on encense,
Il leur fait peur;
Ses yeux font peur;
d'empire et de gloire
On devine qu'il est plein de toute-puissance
À sa stupeur...

Page 80. Et c'est l'étonnement des prophètes moroses,
Mage,
De toi, martyr,
Juge ou songeur,
De toi, penseur, que tant de crime à tant de roses...

XXXII. AMNISTIE.

Un paysage rit à l'aurore innocente.
Page 81. Proscrits, je songe à vous dans ma joie innocente.

Aimons-nous. Ma patrie est la vôtre peut-être.
Page 82. Conti, l'homme par qui le vrai chez moi pénètre,
On n'est plus corse, on est français. Piétri, c'est piètre.
Se change en monsieur Conte et Pietri devient piètre.
Je me jette en vos bras.
Français, aimons-nous!
Donc, nous serons français, vous vivrez sous mes lois.
Venez sur mes genoux.
Venez, j'ouvre les bras.
Jetez-vous dans mes bras.
Accourez dans mes bras.

désarmer
Laissez-vous attendrir, proscrits.

Morlots,
Magnans,
J'ai beaucoup de Parieux, de Fialins, de Maupas,
prêtres, de préfets,
De juges, de soldats, et de billets de banque...

qu'on va
J'ai beau suivre aux prés verts la vache aisée à traire,
Et songer au budget; j'ai beau, pour me distraire,
Contempler en rêvant le blanc
Laisser errer mes yeux sur le crâne poli
Du maréchal Regnault de Saint-Jean-d'Angely...

Page 83. En vain
Forcade
Mocquard *Grandguillot*
Romieu le faune, en vain Bacciochi le sylvain...

et Dupin
En vain Delangle est bête, en vain Fould est gueusard;
un vide.
Je suis triste. Je sens du vague.

Pinard
Quand Glandaz et Lebœuf, pleureurs comme deux saules...

Vous me contemplerez ayant autour de moi
Boudet, Brunet, Rouland, Roulleaux,
Boitelle, Martinprey, Forey, Magnan et Magne...

Le couvercle est ôté. Sortez de l'in-pace.
Revenez. Plus d'exil. Je rouvre l'in-pace.
Voyons, finissons-en, liquidons le passé.

Page 84. N'en parlons plus. Je hais les choses éternelles,
Et tout ce qu'elles ont d'inexorable en elles.
Elles sont sans pitié. L'implacable est en elles.

XXXIII. EN PLEIN DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

Page 85. Qu'une femme effarée, au regard éperdu,
Qu'on mène en murmurant quelque oraison latine,
Dont on voit le col nu que va trancher la hache,
Poings liés, pieds liés, pâle, à la guillotine,
Qui hurle, qu'à la planche effroyable on attache...

juge ou chef de parquet,
On passe conseiller, président, avant l'âge...

Jeffrye
Écraser l'accusé que Bergasse étouffait,
Être un bourreau zélé,
en rien
N'être point scrupuleux, se montrer si bien fait...

Eh quoi! mais c'est tout simple! et c'est ainsi, vraiment,
Qu'on sort de son grenier, de son trou, de son bouge,
Page 86. Que le bonnet carré se dore et se galonne,
Qu'après la robe noire on a la robe rouge...
Que du temple des lois on devient la colonne...

C'est pourquoi, lorsqu'on a tout ce qu'il faut pour plaire,
mœurs,
Qu'on est, par la cravate et les gants, exemplaire...

Par des têtes qu'il tranche
D'une tête sanglante un juge est couronné.
N'allez-vous pas blâmer un jeune homme bien né,
ne perd, après tout, qu'une
Qui trouve sous sa main une obscure ouvrière...

On perce; le préfet vous invite à son thé;
Chez le préfet le soir vous prenez votre thé...

L'herbe du cimetière offre
Ah! l'herbe de Clamart donne de beaux profits!

grâce au procès qu'on affiche,
On est contemplé, comme un acteur qu'on affiche,
On fascine, étant presque un acteur sur l'affiche,
charmants yeux bleus
doux
Par les beaux yeux ravis d'une héritière riche,
Une Agnès de seize ans, fraîche, ingénue, et riche...

Zangiacomi *songeait*
Ainsi songeait le frais Delangle à son printemps...

La justice est infirme,
Page 87. Car la justice est bête, et par le bout du nez,
Dufaure
Entre Royer qui brait et Partarrieu qui beugle,
On conduit où l'on veut Thémis, la vieille aveugle.
On conduit où l'on veut Thémis, la vieille aveugle.
On a reçu du ciel l'éloquence qui beugle...

rêvent énorme
Tous veulent une affaire horrible en cour d'assises.

Si la chancellerie un jour vous remarquait,
Quelle gloire!
Quel bonheur!
Quel triomphe!
Tout serait dit.

Bref, au sortir d'un bal peut-etre, s'éveillant
Un matin, calculant l'avenir, fatigué
Ce matin-là, songeant à l'avenir, bâillant,
Des bals de préfecture, et bâillant, et peu gai...

On est là, sous l'effroi du procès qu'on vous forge
fou du procès qu'on lui forge
Page 88. Le captif est là, seul, sous les nœuds qu'on lui forge...

Cela remplace un peu le réchaud de Vouglans,
Le brodequin, l'étau de fer des deux édiles,
Le chevalet, l'étau de bronze, la rapière
Et le noir chevalet pleuré des crocodiles
Lardant le patient sur la table de pierre...

Triste, on se dit : C'est donc à la mort que je vais!
Le prisonnier se dit : Je ne sais où je vais!

S'il vous échappe un souffle, un greffier l'enregistre.
s'il pleure, on l'enregistre.
Là du moins il est pris; de tout l'on tient registre.

Avoue! on t'ouvrira!
Page 89. Criminelle, avouez! — Mais elle résistait,
pente
tombe glissante
Et refusait d'entrer dans la sombre descente...

Il faut,
Si tu tiens à la vie,
Vois-tu, si
Femme, si tu veux vivre, accepter l'échafaud.

Turgot
Quoi, Tronchet qui plaida devant les fleurs de lys,
Tronchet,
Séguier, Berlier...

noires
Sous ces froides murailles,
Page 90. Elle en tremblait du moins. Prise entre ces murailles,
écoutait la vie au fond de ses entrailles,
Elle épiait cette âme éclose en ses entrailles,
Et la voyait décroître,
Elle en craignait la fuite, et dans son flanc muet,
Un jour il lui sembla
Horreur! il lui semblait
hélas!
Il lui semblait parfois que rien ne remuait;
dans l'horreur plongée,
Elle agonisait, pâle et de fièvre rongée,
Si bien qu'un jour, vaincue enfin, découragée,
Si bien que
Stupide, cette mère et cette naufragée,
Vaincue enfin, n'ayant que
Sans espoir, n'ayant plus que le choix de l'écueil...

XXXIV. APPROBATION DES PRÊTRES.

(Autre titre : APPROBATION DU PAPE.)

Succès. Et tout est dit.
Page 91. L'Audace heureuse est là, Devant cette sultane,
Le dogme déboutonne en riant sa soutane,
psaume
Le sermon s'attendrit, le syllabus en rut...

l'homme *guet-apens*
Page 92. Quand ce maroufle impur brisa la République...

Louis tue. Il fait bien.
Charles neuf tue. Amen. Sylla proscrit. C'est bien.

Et pas un monstre
Pas un forfait à qui l'église ne présente...

parjure
Page 93. L'affreux plan qu'un faussaire à loisir étudie...

XXXV. *QU'ÊTES-VOUS? — TU LE VOIS À NOTRE ROBE. — QUOI?*

Il a le droit d'être aigle et peut être
Page 94. Il est aigle de droit et de race vautour.

Il sortit brusquement de sa cachette, et prit
la loi, le droit, l'honneur,
À la gorge l'honneur, la probité, l'esprit...

Maintenant, nous mettons le code à son service.
Il faut vivre, et chez lui nous avons pris service.
Et chez lui maintenant nous sommes en service;
Tout le respect du code à qui triomphe est dû.
À qui nous souffleta notre respect est dû...

Le rayon qu'il nous jette éclaire notre livre.
Son nom en lettres d'or brille sur notre livre.
qu'il répand
La clarté de cet homme éclaire notre livre.

XXXVI. *POUR LE PRÊTRE IL EST SAINT, POUR LE JUGE IL EST JUSTE.*

Il est éblouissant, sacré,
Page 96. Nul ne résiste; il est sacré, suprême, auguste...

Fould le budget, Sibour la prière,
L'évêque en chape d'or la prière, et la femme...

le Te Deum, *l'amour et*
Il a par un viol possédé la victoire...

Page 97. Il est debout,
Dans la pourpre, à côté des Césars,
César, majesté, prince, empereur, dans l'histoire...

passant qui règne,
Contemplant ce pygmée énorme, grandeur naine...

mystère
Il habite un fond d'ombre...

XXXVII. *POUR L'ÉCRIVAIN VÉNAL IL EST UN DUR MOMENT.*

littéraire
de l'empire
Page 98. Qu'au trottoir du chantage on a tenu boutique...

XXXVIII. *QU'IL VIENNE DES COQUINS SUR LA HONTE QU'ON SÈME...*

Romieu cite Clovis,
Page 99. Morlot cite Hildebrand, Troplong Justinien...

...qu'on rende Hercule
Cyrus
César
Grotesque, Achille farce et Nemrod ridicule...

XL. *JE SERAIS TRÈS CONTENT, SI J'ÉTAIS BONAPARTE...*

Qu'Eustache de Saint Pierre est un fait inventé,
Page 101. Qu'Aristide est un mot, que Tell est inventé,
Et que Guillaume Tell n'a pas plus existé
Que Spartacus fait rire, et qu'un doute est resté
Que que
Sur Thrasybule en Grèce et sur Brutus dans Rome.
Mes amis, je serais content,
Je trouverais utile et bon, si j'étais l'homme...

faussaire, un parjure,
Qu'un gueux, comme un héros, est un produit normal...

Que Tibère à Caprée et Huss dans les cachots
Se valent
Ne font qu'un
Sont égaux, et n'ayant d'âme ni l'un ni l'autre...

XLI. APRÈS SEIZE ANS.

L'empire est un succès. Ce n'est qu'une jonchée
d'aurore!
Page 102. Ce n'est pas cher. Seize ans de gloire! une jonchée...

garçon bien gras, renté sur la cassette
Page 103. L'honneur, qui pour bien vivre a plus d'une recette...

L'esprit humain est las.
Les Turennes manquant, on a des chassepots...

doré
Derrière ce châssis mal peint qu'on nomme empire...

sombre
triste
La nuit sourde est leur milieu joyeux.
flamme
Donc il fait nuit. Voyez la lueur de leurs yeux.
Sans doute on parle fort dans les régions hautes
victoires qu'on gagne
Des succès qu'on remporte ici, là, sur ces côtes...

La main divine, hélas, donne un soufflet
Page 104. La main est divine. Oui. Le soufflet est prussien.

Othon
Couza fuit, François fuit, Maximilien tombe.

L'âpre
Le dur Mexique lutte armé du talion...

rôde
rêve
Dans cette ombre, hélas, erre une femme en démence...

le glaive
Page 105. C'est l'épée en nos mains pour délivrer le monde,
l'insolent
C'est l'imbécile amas des rois séditieux...

XLII. BAUDIN.

Dieu
Page 107. Et qui vous ouvre une ombre étoilée où tout luit!
l'auréole,
La mort, c'est le matin, et l'exil, c'est la nuit.
combat
tocsin
Quand tombent les hérauts du progrès populaire...

ils sont encor distincts.
Même quand tout s'éclipse on croit encor les voir...

dégradés
Page 108. Dans les temps ténébreux où tout s'écroule et fuit...

le droit consterné
Quand une nation subit cette bravade,
Quand, lâche, et subissant cette infâme bravade,
Quand la vertu ressemble au voleur qui s'évade,
La conscience, ainsi qu'un voleur qui s'évade,

IMPRIMERIE NATIONALE.

Et rougit d'être encor la vertu,
Retient son souffle, rampe et tremble; quand les fronts
N'ont presque plus de forme à cause des affronts,
vaguement
Il est bon de sentir dans l'ombre la présence
D'on ne sait quelle austère et tragique innocence
De la mystérieuse et sévère innocence
Que les morts vénérés semblent conserver seuls
sur les tombeaux brille
Qui vit dans les tombeaux et que les morts ont seuls...

on souffre, avec l'oubli pour récompense
sans fond
On saigne, avec l'oubli railleur pour récompense...

Page 109. Dans cette brume où tous pêle-mêle nous sommes
disperse son âme
On jette sa pensée, inutile semeur...

adorer
On regarde l'anglais admirer Bonaparte...

rôde
On passe regardé de travers, comme Homère.

XLIII. *CET ÊTRE EST SI PETIT QU'IL EST PRESQUE INVISIBLE.*

passe aux trous du crible.
Page 110. Cet être est si petit qu'il est presque invisible.
Il a pour fonction d'être insecte et nuisible;
rampant, s'il le peut, jusque hors de Paris,
Et, rôdant et glissant dans la nuit de Paris...

la haine
l'insulte
Il arrange avec art l'outrage en mosaïque...

Pour ce flatteur du crime et du fait accompli,
Contre l'honneur, le droit, l'exil, fait accompli,
Il insulte à l'honneur, au devoir accompli;
Un mensonge
Être immonde est tout simple
Calomnier est simple et ne fait pas un pli;
art,
C'est ainsi que sans foi, sans probité, sans style,
esprit,
Et sans talent, on est un misérable utile.
sont tous ainsi, depuis
voyez
Les pouvoirs forts se font aider, témoin Sylla...

suspects
menteurs
Fausses lettres, anas tronqués, mots apocryphes,
jeu lâche
Tels sont ses trucs, jeux vils où Fréron se souillait,
Que pour salir
Et que contre Voltaire inventa Patouillet.
turpitude
la *calomnie*
Il met sa lâche injure au service du prince.

Qu'est ce grimaud?
Page 111. Quel est son nom? Cherchez. Vous trouverez peut-être...

un gueux lâche et
de l'ombre, *un vil grimaud*
L'autre quart, c'est une ombre, un doute, un gueux flétri
Estimé
Tarifé par Vidocq, et payé par
méprisé
Qu'eût dédaigné Vidocq, mais qu'estime Piétri[1].

XLIV. *TOI QUI DERRIÈRE MOI VANTES LA GUILLOTINE...*

progrès
Page 112. Qui contre le bon sens entre en rébellion,
flaire hyène
Car je te sens chacal et je me sens lion.

XLV. LESURQUES.

I

robe
Page 113. Et c'est ainsi qu'un tas d'hommes à jupe rouge,
palais
Plus vils dans leur sénat qu'un forçat dans son bouge,
Prêtres hideux du temple indigné de la loi,
lâches
Plats sous la république et rampants sous le roi,
main
Culs-de-jatte du droit dont la griffe est impure,
effroyable
Et dont la conscience incurable suppure,

[1] Quelques-unes de ces variantes sont relevées sur le brouillon relié après le texte.

monstrueux
C'est ainsi que d'abjects et cyniques robins,
qu'en *payant*
Jésuites que, d'un signe, on ferait jacobins...

Docteurs, dérouillant
Cuistres, de Guillotin adorant le triangle...

Page 114. Elle était dans le fond de la tombe, elle avait
La touffe d'herbe pâle et sèche
Les pierres de la fosse infâme pour chevet;
épars
Autour d'elle gisaient, muets sous l'herbe haute...

Dans la mare de sang, pâle,
les yeux fermés,
Sans voix, sans mouvement,
Sans haleine, sans voix, morte, attendant toujours,
de cette ombre
Elle était là, pensive à cause des ténèbres;
Qui noircit l'homme et sort de nos fautes sans nombre;
Ses yeux fermés, le sang collant leurs cils funèbres,
Et ses deux yeux étaient fermés au firmament
lugubre
sévère
Semblaient faire un refus farouche au firmament,
Comme s'ils regardaient
Et vouloir regarder l'ombre éternellement.

La phalène a couru
Les moineaux ont couru près d'elle se poser,
L'étoile a vaguement blanchi cette innocence;
Et la mouche, apportant la pitié de l'atome;
La forêt,
Le hallier, que la fleur mystérieuse encense,
ses larmes,
La rosée a lavé sa pâleur; divin baume,
La source, la broussaille où l'insecte bondit,
La fleur l'a parfumée, et l'herbe qui verdit
Ont fait un doux murmure,
L'a doucement baisée, et les corbeaux ont dit...

Alors, ô cimetière, ô tombeaux, ô refuges
Et dans ce moment-là, cyprès, tombeaux, refuges...

Page 115. Ils ont trouvé moyen de reboire mon sang,
Père, et de me tuer deux fois, moi l'innocent!
Dieu juste, et de tuer deux fois un innocent!

II

Boudet, Pinard, Bourbeau, héros de ce grand règne,
Grandguillot, Grandperret, tous les grands de ce règne...

Dupuytrens
Pour faire aux Nélatons quitter leurs clientèles...

remplaçant
Si c'était pour dorer, l'or rehaussant l'honneur,
Flahaut, Canrobert,
Palikao, Failly, Lebœuf, Martinprey, Korte,
Tous les épouvantails moustachus de l'escorte;
le pape, homme blanc de la nuit
Si c'était pour aider Rome à faire la nuit;
Si c'était pour aller au Mexique, à grand bruit,
Avec clairons, tambours et la
Page 116. Tambour battant, avec une nuée altière
De drapeaux
D'étendards déployés, fonder un cimetière;
trouver
Si c'était pour forger des chassepots meilleurs...

l'émeute des
Afin d'assassiner les hurlantes misères...

familles,
Afin d'exterminer des pauvres, des famines.
Des troupeaux, de vils tas d'ouvriers, femmes, filles,
Des détresses, vieillards, enfants, forçats des mines,
Va-nu-pieds, meurts-de-faim, cohue, enfants, vieillards;
Pâles, mourant de faim, réclamant des liards;
Deux millions, c'est peu; prenez deux milliards.
vous êtes grand, vous
Sire, l'empire est grand, compter le rapetisse.
Mais il s'agit de rendre à l'innocent justice...

rendre à l'honneur
Et de purifier un nom infortuné...

Tout ce groupe effaré, morne, épars, frissonnant,
dans l'horreur fatale.
A sombré sous l'arrêt funèbre. Et maintenant...

dépenser l'argent de
Allons-nous ruiner l'empereur, notre maître,
Page 117. Allons-nous ruiner le budget, qui nous dote,
ta vieille anecdote
Pour une vieille histoire inutile à connaître,
replâtrer, tant bien que mal, ton anecdote,
Pour recrépir à neuf une antique anecdote...

lumière des
La justice, devoir, dette, loi des croyances...

Ô vous que l'on encense...
Page 118. Si nous venions leur dire : Ô succès! ô puissance!

L'empire a commencé par être un gueuleton
Que fut à son début l'empire? un gueuleton.
Où chacun s'attablait, bâfrant, faisant ripaille.
Soit. Mais si l'on persiste à faire ainsi ripaille,
mourir
coucher
L'empereur finira par être sur la paille.

a payé Maupas,
On paya Bacciochi, Dieu sait pour quels services...

Arrêtons-nous.
Refusons net.
C'est trop. Bornons les frais. La loi qui règne et fauche...

Restons assis, cadis altiers, sur
Régnons, cadis altiers, du haut de nos divans...

En réhabilitant Calas, on se perdit.
Une goutte de sang qu'on lave mal, grandit.
Car la démagogie en ce siècle grandit.

Page 119. Résistons; et soyons dignes d'être des juges,
Vénérables, après ces fameux
Après ces vénérés antiques magistrats,
D'autrefois,
Gravement accoudés sur d'augustes fatras,
honorés
Chers aux grands, caressés des rois, bénis des prêtres,
Bien payés par les rois, bien bénis par les prêtres...

dont l'air superbe nous agace
Tous ces Bellarts qu'on vante et dont on nous agace,
Pasquier, Cazeaux
Bâville,
Suin copiant Severt, Aulois singeant Bergasse,
Vivien pédant, Brunet stupide, Aulois moqueur,
L'un sanguinaire et vil, l'autre horrible et moqueur...

Un faux coup à la hache, un faux acte au concierge
De Thémis...

III

ô noir patient
Reste, ô sombre innocent, dans ton opprobre inique.

Au Palais de Thémis...
Autour du coup d'état
Page 120. Au banquet de César la Justice s'attable...

l'affreux supplice,
Quiconque a respiré pendant le meurtre, adhère,
Quiconque a pu dormir, manger, boire, est complice,
Et quiconque boit, mange et dort, est solidaire;
sacré maudit
Le ciel blâme et maudit le genre humain, passant
Sans voir que sur la foule immense, il pleut du sang.
Les peuples qui, béants, aux juges se confient,
Le peuple qui, stupide, aux juges se confie,
les bourreaux qu'ils sacrifient,
Regardant le bourreau pendant qu'il crucifie...

code deux fois il
Le juge, à ce Lesurque où sa rage s'attache...

Delangle
Et nous voyons, béants, ces hommes manier
Lesurques,
L'innocence et la loi, la tête et le panier!

supplications
Leurs tremblantes douleurs par le dédain meurtries...

crime
Joindre les mains, pleurer notre erreur insondable,
à l'ombre
Peuple, et demander grâce au spectre formidable!

IV

bondit, et
La mer se gonfle, le rivage
s'enfle,
Page 121. C'est décembre. L'eau gronde, immense, et le rivage...

songe,
L'écueil se tait, témoin tragique et sérieux...

verset
Page 122. L'infini balbutie un fragment du cantique...

pièges
Les vagues, les roulis et les fracas mouvants...

Rêvez-vous donc
Juges! il ne se peut qu'un peuple s'abrutisse...

Votre équité suspecte
Juges! votre sagesse est une vieille prude
suspectes
Qui pour cacher ses mains malpropres, met des gants,
pédants
cuistres
Et votre conscience, ô bonzes arrogants...

Ah! sous vos crânes plats
Page 123. Sous vos crânes hautains dont le bourgeois est dupe...

Ce jugement
Votre sentence ira pourrir dans le vieux tas
vos *vos*
De leurs indignités et de leurs attentats.

. . . . . que vous avez ôté
du ciel
Du monde l'équilibre et des cœurs l'équité...

codes
Tous les hiboux ayant les greffes pour manoirs...

vil *essaim,*
Page 124. Ils pourront, tous, en foule, à l'heure où la nuit tombe,
En foule se percher au-dessus de sa tombe.
la *lugubre*
Se percher au-dessus de cette pauvre tombe,
affreux
Dans les hideux rameaux du code, obscur cyprès
infâme
D'où tombe cette fiente immonde, leurs arrêts...

Décréter
Déclarer le lys noir et la vérité fausse;
Paris, ce vieux Paris si petit et si grand,
oublier
Pourra dormir, chanter, manger, boire, ignorant...

la stupeur
Et l'attente sacrée entrera dans leur âme...

XLVI. DEUX ARRÊTS ONT ÉTÉ RENDUS CE MOIS-CI...

Page 125. Oh! je sais maintenant pourquoi je ne pouvais
M'envoler sur ces mers où toujours je m'en vais,
et pourquoi je disais : je m'en vais!
Respirer, trouvant l'air de la terre mauvais,
de l'eau
Pourquoi j'avais le fiel du flot sombre à la bouche,
tressaillais
Pourquoi je m'agitais dans le sommeil farouche...

mois triste aux sépulcres pareil,
En décembre, obscur mois de deuil et de sommeil,
En ce décembre obscur aux sépulcres pareil...

Les hommes préposés à cette forfaiture
. . . . . .

Ces drôles ont eu l'art de reteindre leur robe
Ont été monstrueux! ils ont reteint
Ont trouvé le moyen de reteindre leur robe...

XLVII. EN 1869.

Page 127. Est-ce que ce forfait qui vous indigne, empêche
L'été d'ouvrir la rose et de mûrir la pêche?
Le soleil de mûrir le raisin et la pêche
Et de verser la vie et la lumière aux bois
fleurs *fraîches*
de nids, de rayons, d'ombre et de douces voix?
Pleins d'éblouissements, de parfums et de voix?

chênes
Les arbres ont cessé de croître un seul instant?

Oiseaux
Bouvreuils, allez-vous-en, je ne veux plus de vous,
l'éther
l'azur
J'ai fini! quel est donc, sous le ciel sombre et doux...

peuplier
Page 128. Quel marronnier, sachant que l'on ne doit pas voir...

pur
Tous les ans, aussi beau qu'Achille et que Pélage...

l'aulne, le jonc,
l'aubier, le houx,
Captifs l'acacia, la ronce et le genêt...

Est-ce que Morny fait la forêt moins immense?
Qu'est-ce que Morny fait à la Dryade immense?

Vois, ce frêne a poussé; vois, ce tilleul
Voyez, ce houx grossit et ce myrte
L'épanouissement universel prospère...

La forêt pousse, et verte, et vieille, et jeune, augmente
foule
Son frais tumulte au bruit d'une cité pareil.
C'est vrai; puisqu'on le veut,
Je suis juste, et c'est vrai; je constate, ô soleil...

XLVIII. *ON EST CE PERSONNAGE ÉTRANGE, FAIT D'ACIER...*

Page 129. On est ce personnage étrange, fait d'acier,
De nuit et de rayons,
D'azur et d'idéal, le rêveur justicier,
On est le noir poëte indigné,
Le poëte, l'esprit envolé,
Le poëte chargé de foudres, le nuage
tempête et l'azur
Poussé dans la lumière et l'ombre par ce sage...

tombant
Des *Te Deum* rampant à tâtons dans l'enfer...

d'idylles
Il emplit l'horizon d'églogues et de fêtes;
Et, rêveur,
On contemple, on oublie, et, comme les prophètes...

amoureux
Page 130. L'abîme est nuptial et les flots sont lascifs;
le baiser de la vague aux récifs,
L'écume est de l'amour qui baise les récifs...

La pousse verte s'offre
L'arbuste tend sa feuille au chevreau qui la mord...

La violette aussi rêve, et cette ingénue
le faune
S'offre, et partout l'idylle ouvre de vagues yeux...

coureuse
O rapide Atalante, ô fuyante Daphné...

hait
La vierge craint l'enfant que, mère, elle aimera
L'enfant que, vierge, on craint, mère, on l'adorera...

Page 131. Sans que la grande haine indignée et pudique
un moment dans votre âme
Cesse d'être au plus noir de votre âme debout,
ces idylles,
Car sans cesse, à travers tout ce printemps, partout...

XLIX. AU DESSERT.

J'admire
Page 132. — J'estime Jellachich. — Mouravief est un homme.

J'aime
Je bois votre Tokay. — Moi votre Clos-Vougeot.

L. AUBIN.

I

Page 133. Après on rampe, on est dans une eau noire; il faut
dès qu'on voit un
Étayer le plafond, s'il a quelque défaut

réclamé, sans nous mettre en colère,
Nous avons demandé, ne croyant pas déplaire...

Du travail. La journée est longue. — Oui, quel exil!
Je m'en souviens, le maître a froncé le sourcil.

II

ce palais
Page 135. Et que, dans cette cour qui croit être une cime...

Autour de ce soleil font un cercle
Enferment ce soleil dans leur cercle d'étoiles...

LI. *QUANT À PARIS, TON POING L'ÉTREINT. GRÂCE AUX BÂTISSES...*

Page 136. Paris, le grand Paris des superbes justices
le dix août, le quatorze
Qui dressait en août, en septembre, en juillet...

Paris, percé par toi de part en part en duel,
Reçoit tout au travers du corps quinze ou vingt rues
en fort bon style
Neuves, d'une caserne utilement accrues...

LII. MISÈRE.

(Autre titre : *Famine.*)

agonisant
Page 138. Si quelque humble ouvrier réclame un sort meilleur,
Le canon sort de l'ombre et parle au travailleur.
César tient sous son pied
On écrase du pied
On met sous son talon l'émeute des misères.

ce peuple
Et l'Arabe devient épouvantable et fou.

Femme, que fais-tu cuire et bouillir là-dedans?
Ton chaudron sur le feu fume; qu'as-tu dedans?

riant
Cette chair qu'en grondant ronge ta bouche amère...

Opulence
Page 139. Jouissance et splendeur.

Richesses, volupté
Fêtes,
Soyons justes. Voyez. Plaisirs, bals, volupté,
Faste,
Luxe, et l'hiver le Louvre, et Compiègne l'été.

La paix *langueur*
L'azur des clairs étangs et la blancheur des cygnes.

LIV. DÉPART ET RETOUR DES RÉGIMENTS.

flamme
Page 143. Que c'est beau le soleil! Dans sa splendeur première...

Car, aigles, vous avez, sous la voûte éternelle
fuit
Car vous avez, oiseaux que hait l'ombre éternelle...

infecte
obscure
L'aigle chasse la brume affreuse du vallon...

réveille
L'aigle va chercher l'aube au fond du firmament.

fuit
Le groupe obscur des Nuits craint cet audacieux.

auguste
Devant votre passage effrayant se dissipe...

Derrière votre essaim
passez
Page 144. Partout où vous planez surgit la délivrance...

et l'essaim disparaît.
Le bruit d'ailes s'éloigne. Ils s'en vont. On dirait...

noir semble
L'horizon misérable et morne a l'air maudit;
clartés
Des lueurs qui brillaient meurent l'une après l'autre...

À peine en flotte-t-il quelques-unes au fond
hommes
D'une ombre où nul ne voit ce que les peuples font...

Des silhouettes sont à terre, et c'est épars,
Et c'est mort,
Nu, terrible, et le sang fume de toutes parts...

LV. *ET VOILÀ DIX-SEPT ANS BIENTÔT QU'ILS SONT À TABLE!*

Page 145. La France qui jadis, fier peuple de l'Idée,
Abattit les rois mûrs comme un faucheur
Faucha les rois ainsi qu'un moissonneur les blés...

Pinard, Vidocq rit de
Piétri raille Maupas, Scapin berne Jocrisse...

Page 146. L'écrin de la couronne est là, tout grand ouvert,
l'on fait de charmantes maraudes
On y puise, et parmi le saphir, l'émeraude,
Parmi les diamants, l'or et les émeraudes[1].
Le rubis, la topaze et la perle, on maraude.

LVI. ÉPIZOOTIE DANS LES HOMMES DE DÉCEMBRE.

Magnan
Goyon
Page 147. On a vu Mocquard disparaître...

Page 148. Un doux bruit de baisers chuchote
l'obscure
Dans la molle fraîcheur des bois.

on s'enivre, on s'enchante.
On trinque; effusion touchante!

Ô banquet des crimes régnants!
Tous mangent : gloire aux dieux régnants!

Mangez de l'oubli, du silence,
Du sommeil,
De l'horreur, de la surdité...

LVII. *LE SÉNATEUR PEUT ÊTRE UN VALET; LE FLAMINE...*

mérite, en son rôle,
Page 149. On peut se demander s'il est digne, en ce rôle,
D'avoir les fleurs de lys au front, ou sur l'épaule;
L'éloquence
La parole peut être, en flattant d'affreux rois...

prêtres,
Les docteurs, les consuls, les généraux d'armée,
Peuvent être du bois dont on fait les gibets;
pensive
Vesta lascive peut rêver : Si je tombais?

[1] Ces dernières variantes sont relevées dans le texte barré de la poésie : *Misère.*

LVIII. 2 JANVIER 1870.

Page 150. L'empire est libéral. Diable! Qu'allons-nous faire
De tout le vieux harem du coup d'état?
coquins d'hier! Ah, doux Jésus!
De tous les vieux gredins du coup d'état? Jésus!

gredin
Un vieux coquin
Un ex-fripon
L'esclave usé n'est point d'une bonne défaite.

Nisard
On ne vend point Rouland comme on vendrait Lola.

voilant de pudeur
Suin mirant aux lacs bleus sa beauté maladive...

Un reste d'Espinasse est visible en Pinard,
Le brocanterez-vous?
Le négocierez-vous?

Page 151. Quand même il cacherait derrière l'éventail
Ses yeux charmants brûlés d'une flamme
Son œil noir enflammé d'une fureur jalouse,
ne vaudra jamais une andalouse.
Grandperret n'aura pas le flou d'une andalouse.
héros casés,
vidés,
À vos soudards fanés, à vos vétérans saurs...

Le frais corset d'Anna ferait
Rigolboche et Toinon feraient mieux son affaire.
De [1] ou de Cora c'est Cora qu'il préfère
Nul ne veut d'un
A qui vendre
Où caser un héros fourbu qui se déferre?

Alignez, d'un côté du bazar, un troupeau
héros fourbus
D'anciens sabreurs sans dents en culotte de peau,
Et d'hommes d'état, vieux,
Un tas d'hommes d'état, fêlés, hors de service,
avec amour une grimace
Faisant une grimace affreuse et tendre au vice,

[1] Le nom est resté en blanc.

Dupins
Vandals
Goyons,
Foreys, Palikaos, Chaix-d'Est-Anges, Marnas...

Complices brodés d'or, portant,
Valets fripons
Bavards brodés, tueurs dorés, gueux et ganaches,
Tout ce que la bassesse étale de panaches,
parmi
Portant tous les mépris avec tous les panaches...

badauds
À l'éblouissement des passants enivrés...

minois fripons
Pour les nez retroussés que pour les crânes nus,
cynique,
Et lascif, à Parieu préférera Vénus.

) êtres
Et Rothschild, si l'on met ces vieillards à l'enchère,
L'empereur aurait beau leur dire à tous : ma chère!
Quoique l'empereur dise à presque tous : ma chère,
Ils réussiraient moins que Trinette à l'enchère,

Page 152. Quoique le coup d'état leur ait pris le menton,
Paierait Magne et [1] *moins cher que Margoton.*
Et Zangiacomi ne vaut pas Margoton.
Monsieur d'Oms
Habillez Gilardin en jeune mariée...

Nubar Pacha, dit-on,
Nubar l'égyptien est un mortel lubrique...

Je ne vois pas d'ici Nubar faire joujou
Magne exigeant
Avec Bonjean voulant un meuble en acajou...

Jeanne avec son cancan fera sur un pacha
Nisard
Plus d'effet que Piétri dansant la cachucha.
Forey
Entre Ida fraîche éclose et Nisard qui se gâte...

Certes, je donnerais, malgré leur teint bruni,
Boudet,
Goyon, Korte et Lebœuf pour Blanche d'Antigny.

[1] Le nom est illisible sous la rature.

LIX. *OU VOUS ÊTES NAÏF OU VOUS ÊTES SUBTIL.*

Page 153. Je ris sans admirer. Quel spectacle! Sodome
Devenant tout à coup une Sparte;
Brusquement transformée en Paraclet; Prudhomme...

Le vieux crime disant : Maîtres,
La trahison criant : Messieurs, j'ai des idées!

Cartouche
Page 153. Tibère concourant pour le prix Monthyon...

qui couve
Un nain méditant les fléaux!
plein
Toujours le piège et l'ombre! un nain gros de fléaux!
Toujours le piège! une ombre où grondent les fléaux!

LXI. *HONNÊTE HOMME, C'EST BIEN, TU SOUFFRES, SOIS CONTENT.*

Brutus
tant de faux Césars
Page 156. Quand les Trimalcions se mettent à genoux...

La conscience est l'astre intérieur des âmes
soi-même adore
Dont le juste en son cœur contemple le lever.

résiste.
Sort fatal, deuil, douleur, n'est rien, quand on persiste.

LXVII. COUPS DE CLAIRON.

Souffle-moi votre âme
Page 158. Soufflez-moi vos rages,
Tourbillon d'esprits,
Soufflez-moi vos cris,
Haine, équité, flamme,
Justices, outrages,
Des sombres
Effrayants
Tragiques mépris!

Menaces, colères,
Foi qui nous
Raison qui m'éclaires,
Affronts teints de sang,
Gloire au rude accent...

IMPRIMERIE NATIONALE.

Châtiments, remords,
Colère
Sarcasme qui mords...

Vertus, douleurs,
Page 159. Pâle, en proie aux fièvres
noir
Du vil Lambessa,
Foi montrant
Essuyant tes lèvres
Que Judas baisa...

Toi, la plus
Et toi, si terrible,
Ô sainte pitié...

I

Sous ces murs jaloux,
Peuple! aux yeux de tous...

II

Gais, ils sont
Page 161. Heureux et hideux!

Le prêtre en prière
Page 162. L'affreuse prière
Les suit, effronté
Du prêtre effronté...

Et ces noirs
Ces tyrans rebelles,
Sanglants et pâlis,
Ces vainqueurs pâlis,
D'un vin sombre emplis...

Pour eux tout est
L'homme est lâche et souple...

III

Le regard
Page 163. L'œil fixe des spectres
Est sur leur gaîté.

V

Page 165. Toujours fut muette
La ville où tombait
L'odeur du squelette,
Craignant le
L'ombre du gibet.

N'ont-ils pas la proie?
Qu'est-ce donc — ô proie!
N'ont-ils pas le port?
Ô fortune! ô sort! —
Autour de leur joie
Qui manque à leur joie?
Tout n'est-il pas mort?

Jamais citadelle[1]
L'écureuil qui saute...

Le prince
Le maître
La horde est rapace
Page 166. L'entrée est oblique,
soldat
valet est dur;
Le rempart est sûr,
passe
Et quiconque applique
La nuit sous ce mur
Son oreille au mur...

Qu'en mon cœur se forme
Et déborde à flot
clameur
La parole énorme...

Page 167. Que de mes entrailles
fier
Sorte le grand mot...

Délivrance!
Le mot Espérance!

Que chaque vers chante
Le grand chant
Et soit un guerrier!

[1] Variante restée sans rime.

tour méchante
Que la strophe ardente
L'antre meurtrier
Se mette à crier!

Que ce fier poëme,
Fauve
Apre, ouvrant son flanc,
Chantant
Semant l'anathème,
Vengeant Dieu,
Bondissant, mêlant...

Que hors de la tente,
Au bord du Cédron,
Où prie Aaron,
Devant l'escadron...

Page 168. Que l'hymme s'élève,
fauve,
Clair, rude, inclément...

Page 169. Trompettes terribles,
Sonnez et chantez!
Chantez et sonnez!
murs
Sur ces tours horribles,
De l'éclair guettés,
irritès,
Clairons indignés,

Sinistres
Clairons et trompettes...

Votre voix de cuivre,
Quand vient le moment,
Chante,
Gronde, et se fait suivre...

vos chants sombres
Jetez votre insulte
Aux accords de mort,
Sur le mal hautain,
Comme un vent des cieux,
le chant qui tue,
Sur toutes ces ombres,
Jetez le tumulte
Et l'hymme qui mord
Sur tout ce festin
Des chants furieux

cette *muraille*
Sur les tours altières
bandits
traîtres
Des fourbes vainqueurs,
l'homme qui raille,
Sur ces sombres pierres,
l'homme qui fuit[1],
Sur ces affreux cœurs!

Judas
Page 170. Sur Davus ministre...

Jetez l'harmonie
chante
Qui hurle et hennit...

l'antre
Sur le burg lascif...

au camp maudit,[2]
Page 171. Guerre à l'antre obscur...

Page 172. Malheur à la joie!
Au glaive qui luit,
Au mur bien construit,
Au maître, au seigneur,
Au mur qui flamboie,
créneau
Au donjon de proie,
Sous qui le sort ploie!
Malheur à la nuit!
Au trône de nuit!
Malheur au bonheur!

Malheur aux chlamydes
soldats
Des archers postés...

l'homme
Page 173. Sur les lois qu'il foule...

Page 174. Malheur à ce temple,
splendeur,
À cette impudeur...

[1] Le deuxième vers de cette strophe-variante est resté en blanc. — [2] Cette variante est restée sans rime.

Splendides,
Difformes, immondes...

Hélas!
Page 175. Clairons! ceux qui saignent
Ont l'air de dormir,
Qu'est-ce donc qu'ils
Ils tremblent, ils craignent,
Les âmes s'éteignent.
Et n'osent
On n'ose frémir.

morne patrie
La douleur flétrie
Se laisse accabler,
Craint de s'éveiller.

sein
Que tout droit meurtri
Reprenne espérance...

le ciel
Que l'espace immense
Soit plein de clartés...

Page 177. Les mages méchants,
Rôdent sous la nue,
Demandent aux nues,
Disent au chacal :
Au vent qui s'enfuit :
Qu'est donc devenue
Que sont devenues
La ville du mal?
Les tours de la nuit?

âpre
Page 178. La ville ivre et fière...

prêtre,
Qu'ils cherchent le maître,
Bavant son venin,
Qui disait : c'est bien,
Le chef, le gardien,
Qu'ils cherchent le maître,
Le psaume du prêtre,
Qu'ils cherchent le chien.
L'aboiement du chien!

Qu'ils cherchent le prêtre,
Et les hallebardes,
Et l'encensoir d'or,
les dés des reîtres
Et le pas des gardes
Dans le corridor.

Qu'ils cherchent le
Les thyrses de lierre,
Au front du puissant
Les murs teints de sang...

Page 179. Les belles fantasques
Ivres, à l'œil fou,
À l'œil tendre et fou...

palais
Les donjons épiques...

Qu'ils cherchent les rampes,
cours, valets,
Les jardins, les cours,
Le reflet des lampes
tours des palais!
Aux rondeurs des tours!

III. ÉBAUCHES ET FRAGMENTS.

Nous détachons du Reliquat des *Châtiments* ces ébauches, ces fragments précédés ou suivis de quelques lignes de plan. Ils n'ont pu être insérés, faute de place, dans cette édition; le volume : *les Châtiments*, contient déjà les *Nouveaux Châtiments* et de nombreuses variantes; c'est un des plus forts que nous ayons publiés. Il n'est pas rare de trouver, dans les fragments suivants, des vers se rapportant aux pièces des *Années funestes*.

Ouvrez-vous, ouvrez-vous, horizons! Ô mystères,
Laissez-vous, comme au temps des pâles solitaires,
Entrevoir par l'homme banni.
Réverbère, ô mon livre, en tes pages de flamme,
Les immenses lueurs que jette dans mon âme
Le flamboiement de l'infini.

NAPOLÉON III.

On se trompait sur la gloire.

On donnait la première place à la matière et la deuxième à l'esprit. On mettait le héros avant le génie. Achille avant Homère.

On préférait les Austerlitz aux Iliades.

Dieu a voulu rectifier les idées et c'est pour détromper les peuples en les faisant éclater de rire sur les héros et les conquérants

Qu'il a mis ce faux nez au grand Napoléon.

Tu te règles sur lui, mais par les vils côtés;
Tu veux lui ressembler par les difformités;
. . . . . et tu dis à l'Histoire :
Soit, comme lui je tousse et je crache, et ma gloire
S'en contente. — Apprends donc ceci, Césarion :
Un pourceau ne peut pas tousser comme un lion.

16 juin 1853.

Les vingt fragments suivants portent tous l'indication : *Boîte aux lettres.* Rappelons que, sous ce titre, un chapitre entier est publié, dans cette édition, au Reliquat des *Châtiments.*

Devenez cardinaux et mettez des bas rouges,
Planteurs de peupliers jadis dans les faubourgs,
Ô prêtres, ô prélats, archevêques, Sibours,
De la barque d'Ignace ô sinistres pilotes,
Fronts ne rougissant plus, rougissez vos calottes.

Ô comte de Saint-Leu, pauvre diable de roi,
Mari d'Hortense, hélas! je te plains dans ta tombe!
C'est sur toi que ce drôle équivoque retombe,
Et ce blême empereur, revendiqué par Brest,
Est ton fils en vertu du texte *is pater est!*

M. Bonaparte est doctoral, moral et pastoral. Il donne des prix aux mélodrames vertueux. Il porte houlette. Ses harangues flairent l'homélie. Il couronne des rosières.

Il met un ruban rose à son mouton Sibour.

. . . . . et ce coquin
Avant d'être Cartouche a traversé Berquin.

Il se promène avec Sibour, houlette en main.
Il met un ruban rose au boulevard Montmartre.

Avant d'être ministres, ambassadeurs, princes, empereurs,

Ils n'avaient pas de bottes,

Ils rôdaient sous les murs des grands hôtels, rêvant
Quelque duchesse nue au fond de son alcôve;
Ou regardaient, perdus dans l'obscurité fauve,
Les tables, les comptoirs profonds, dont les largeurs
Disparaissent sous l'or qu'entassent les changeurs

Derrière le grillage et la vitre rougie.
Et comment exprimer les élans vers l'orgie,
Vers le jeu, vers l'argent, toutes les sombres faims
Qui rongeaient dans leur nuit ces sombres aigrefins?

Mais quand on entendra sourdre la Marseillaise
Comme un bruit d'océan derrière une falaise,
Quel déménagement des cervelles! Quel taf
Pour Sibour, ce Basile, et Murat, ce Falstaff!
Comme ils décamperont, tout ce tas de Baroches,
Laissant leur or suinter du trop plein de leurs poches!
Quel écroulement brusque et terrible! quel flot
D'épouvante, roulant pêle-mêle Veuillot,
Collet-Meygret, Piétri, Troplong, toute la fange!
Quels livides réveils au clairon de l'archange!

L'EMPIRE-TÉNÈBRES.

Dans cette ombre ils s'abordent l'un l'autre.

L'assassin au front bas, le traître au front vitreux,
Et pour se reconnaître, ils se disent entre eux :
— Qu'êtes-vous, chambellan, juge, sénateur, comte,
Prince? — Et, comme les chiens, se flairent à la honte.

Hommes de guet-apens, hommes de *Te Deum*, meurtriers, fourbes, faussaires, parjures, voleurs,

Et pour leur dire amen, le prêtre sort du cloître;
Et nous sentons en nous le deuil et l'horreur croître
Quand notre esprit, montant l'échelle des noirceurs,
Va de tous ces bénis à tous ces bénisseurs!

. . . Tous ces gueux à cheval
Sur la religion harnachée et sellée;

. . . . . .

Ces hurleurs de famille et ces aboyeurs d'ordre,
Magnan qui ne voit pas un crime sans y mordre,

Et le tas monstrueux des Suins et des Mongis,
Et Delangle aux naseaux vers la proie élargis,
Et Rouland, et Sapey, plus âpre à la sottise
à l'odorant
Que la chèvre lascive au florissant cytise.

Mon vers vivisecteur fait saigner, mais guérit.

. . . . . Je sais que la femme sans nez
Fait siffler sur mon front tous ses vers acharnés;
Mais j'en ris, et c'est tout. L'affreuse stryge hommasse
Fait rage; elle voudrait qu'enfin je la nommasse;
Je n'en parlerai pas. Cette tête de mort
Qui bave sur mon nom, qui grince et qui me mord
Cachant son crâne gris sous un cheveu postiche,
Viendrait de sa grimace orner mon hémistiche!
Ferait une grimace au bout de l'hémistiche.
Fi! Silence. Passons.

Et ceux qui l'ont chanté! Ses poëtes! Depuis
Le mimodrame abject qui s'achève en fusée,
Jusqu'à la tragédie horrible et refusée,
Dieu! que d'œuvres sans nom, que de fruits secs, que d'ours
Sont nés de ces chanteurs et de ces troubadours!
Et leurs noms! qui les sait?

C'est Planche qui serait mal lavé par un fleuve,
C'est l'affreux Turquety, lune de Sainte-Beuve,
Qui voudrait voir Paris gouverné par un bey,
Cet autre, c'est Belot, cet autre, c'est Barbey,
Cette autre, qui ferait reculer dix cosaques,
Est femme. — Ô vieille Fex, déesse des cloaques,
Où donc les as-tu pris? jamais tu n'accouplas
À d'aussi lâches cœurs des esprits aussi plats!

Les écrivains souteneurs de Bonaparte :

Veuillot avec Caro, Basile avec Jocrisse,
Barbet d'Aurevilly, cuistre impur, fat vieilli,
Et beaucoup plus Barbet qu'il n'est d'Aurevilly.

Ô lâcheté publique! ô morne abaissement!
Qu'a-t-on fait du devoir? Qu'a-t-on fait du serment?
Hélas! le peuple est homme et la nation femme;
Plus de héros! tout meurt, tout rampe. Où donc est l'âme?

À Marine-Terrace.

Je vois autour de moi rôder dans le silence
«Ces mortels dont l'état gage la vigilance».

(*Ducis*).

Ô Révolution! Fournaise! ô siècle immense!
Ah! c'est mon épouvante et mon étonnement
Que la chaudière énorme où bout Danton fumant,
Où roulent cette tête et ce tronc, Louis seize,
Robespierre, Kléber, toute l'âme française,
Bonaparte domptant le Nil, le Rhin, l'Escaut,
Terre et cieux! aboutisse à ce hideux fricot!

Règne. Je conterai tes lâches aventures,
Bandit. Je te ferai dans les races futures
Poursuivre par des noms sanglants et mérités.
Je sais, pour en avoir rudement fait usage,
Qu'il est d'honnêtes mots qui crachent au visage
Des traîtres caressés par les prospérités.

Rappeler son crime, énumérer et finir ainsi :

Voilà l'homme. À présent pas d'âme, pas d'esprit,
Pas le sou; l'œil vitreux d'un gibier de potences,
Viveur, joueur, ivrogne, abruti. Circonstances
Atténuantes...
Dieu, la France, l'avenir, etc.

Cieux! vous voyez ces choses!

Rappeler tout en France bâillonné. — Dernier homme, — dernier sou, Crimée, etc., etc.

Et tout cela, profonds abîmes, pour un gueux,
Pour un drôle, bâtard du destin, fils de reine,
Du visage duquel mon crachat veut à peine,
Du derrière duquel mon pied ne voudrait pas.

L. B.

Rien qu'en le voyant l'âme saigne;
Sa joie est un lugubre ennui;
C'est avec dégoût qu'on se baigne
Dans le même océan que lui.

Nue et prostituée au crime, son amant,
Et tendant de son lit la main à la monnaie,
La justice aujourd'hui vendue à qui la paie,
Cette Eve qui jadis eut pour Adam Séguier,
Rit, et n'a même plus sa feuille de figuier.

(Énumérer ce qu'elle fait)

Elle traîne l'honneur et la loi sur la claie
Et poignarde le droit, et crache sur la plaie.

Veuillot,
Serpent cracheur, jetant son venin à distance.

On peut à la rigueur répondre à l'honnête homme
Qui vous a maltraité par esprit de parti,
Et qui s'en est déjà peut-être repenti;
Louis Veuillot
Mais qu'un Gustave Planche [1] ou qu'un Charles Maurice,
Mis par Dieu dans la fange afin qu'il y pourrisse,
Bave et griffonne avec sa plume de bandit,
C'est bien; l'éclaboussé se brosse, et tout est dit.

. . . . . On entend les discours
De la couronne à Londre et du bonnet en France.
L'homme de Toulon dit : — Recevez l'assurance
De mon amour. Encore un peu de millions.
Nous préméditons d'être avant peu des lions.
Le czar est un détail. Tout va bien, tout prospère.
Napoléon le Grand et moi faisons la paire.
Et cætera Pantoufle et corps législatif.
Et pendant qu'il se livre à ce récitatif,

(Derrière lui les spectres, la liberté morte, le boulevard Montmartre, les doigts dans les trous de leurs plaies...)

Par la grâce de Dieu, par la grâce du sabre,
Aidé du goupillon prêtant main-forte au sabre,
Protégé
Défendu
Escorté par Roustan, béni par Loyola,
Tu veux forcer la France à t'épouser. — Holà!
J'arrive au beau milieu de cette noce traître,
Je soufflette le maire et je chasse le prêtre,
J'éteins ton lampion clignotant sur ton if,
Et je donne au contrat un grand coup de canif.

---

[1] Voir sur M. Planche le procès Madrazo (1re quinzaine de juin 1856). *Note de Victor Hugo.*
À l'audience du 3 juin 1856, Gustave Planche fut condamné à 500 francs d'amende pour un article publié dans la *Revue des Deux Mondes,* sur l'exposition des Beaux-Arts du 1er octobre 1855. Cet article a été jugé écrit de mauvaise foi, car Gustave Planche y critiquait un portrait de la reine d'Espagne par Frederico Madrazo; il n'avait pu voir ce portrait qui n'avait pas figuré à l'Exposition et qui, au moment du procès, était encore à Madrid dans l'atelier du peintre. (*Note de l'éditeur.*)

...Nous massacrons femmes, enfants, vieillards.

Nous lui rendons du sang pour son vin de Champagne.
Nous mitraillons Paris comme on mitraille un bagne.

. . . . . .

Citoyens, gloire à Leuctre et gloire à Mantinée!
Vive Épaminondas, le général thébain!
Nous sauvons la patrie à dix francs par journée.
Nous sommes admirés du prêtre et du robin;
Les délicats en sont quittes pour prendre un bain.

Ô pauvre vieille église agonisante, à l'heure
Où l'on croit que tu peux te relever encor
Et retrouver enfin ton auréole d'or,
Toujours il te survient quelque affreuse balafre,
La honte après la gloire, et Sibour après Affre.

LES PRÊTRES.

Ô Christ! voile ta face! ils font avec l'infâme
Trafic de l'attentat, trafic du châtiment!
Ils lui brocanteraient jusqu'à la paix de l'âme,
Jusqu'au mystère obscur du sépulcre dormant;

Ils le garantiraient contre Dieu qui se venge,
Ils lui diraient : Dormez, sire, tranquillement,
Si l'on pouvait voler la trompette de l'ange
Et vendre le clairon du dernier jugement!

...Cette cour de la joie et du crime.

Oh! quelle fête après Décembre! orgie et danse!
Ronde de guichetiers faisant sonner leurs clefs!
Égorgeurs souriants, banquiers échevelés,
Tous la main dans la main, juifs et grecs, filles, prêtres!
Hymnes béats mêlés au gros rire des reîtres!

---

2 DÉCEMBRE.

Finir ainsi :

— Mort, cria-t-il, veux tu que nous couchions ensemble?
Et nous enfanterons le Crime. Que t'en semble?
Et la Mort accourut.

. . . . . Allons, singe,
. . . Fais-toi beau. Lave-toi, mets du linge.
Tu crois être moins laid avec ce cordon? Mets.
Tu peux être splendide; être propre, jamais.

. . . . . Et toi, traître,
Tu te réveilleras quelque jour, pâle et fou,
Surpris de te sentir ta jarretière au cou
Par la tendre Albion en arrière serrée.

Loyola apparaît en rêve à L. B. et le menace s'il désobéit.

Tu te réveilleras voyant tout s'en aller,
Tout défait, délié, roulant à l'aventure,
Sentant de ton Sénat toute la pourriture.
Le Sénat dételé ruant sur ta voiture.
Seul, sentant ton sénat tomber en pourriture,
Stupéfait, planté là, tous ayant pris le taf,
Par Veuillot et Romieu, par Basile et Falstaff,
hurler
Pâle, entendant déjà gronder la populace,
Ayant entre tes bras pour alliée, en place
De Queen Victoria, la reine Pomaré,
N'ayant plus rien que Fould et Sibour effaré,
Ton empire ahuri branlant comme un vieux coche,
Et ni tête ni cul, ni Troplong, ni Baroche!

Je ne vous apprends pas probablement grand'chose
En vous disant qu'un lys est blanc, qu'Agnès est rose,
Et qu'un renard au piège y serait moins penaud
Et plus intéressant qu'au bagne Saint-Arnaud.
Mais si je vous disais qu'à la rigueur un prêtre
Quand il affirme et prêche un dogme, y croit peut-être,
Et qu'un juge est parfois juste dans ses arrêts,
Ou ne vend pas toujours sa voix, je vous verrais
Ouvrir des yeux plus grands que des portes cochères.
On ment dans le prétoire et l'on ment dans les chaires,
Certe, et le vieux bon sens humain s'inscrit en faux
Contre ces bâtisseurs d'enfer et d'échafauds;
Mais hier j'entendais ceci :

...Crois-tu donc que je dis un éternel Ave
À ton gaz, à tes murs de plâtre, à ton pavé?
Paris, tu te méprends! crois-tu que ma tristesse
Est de t'avoir perdu, tas de pierres, Lutèce?
Qu'épris du Louvre noir et du Panthéon blanc,
Je vive accablé, triste, amer, me rappelant,
Quand je vois l'océan, quand je vois l'hirondelle,
L'un grondant, l'autre exacte, accourant et fidèle,
Que la Courtille aussi mugissait, et qu'ainsi
L'omnibus aux yeux verts revenait de Passy[1]!

Non, mon deuil, mon accablement, ma stupeur, mon désespoir, ville, c'est ton abandon de toi-même, c'est de te voir interrompre dans un hideux rêve d'orgie et d'empire,

Ta Révolution, splendide apocalypse;
C'est ta lâcheté, peuple; astre, c'est ton éclipse!

---

[1] Que je ne puis me passer de ton Gymnase, de ton Vaudeville, de M. Scribe, etc. (*Note de Victor Hugo.*)

IMPRIMERIE NATIONALE.

Les prêtres disent : Dieu nous envoie,
Les tribuns courtisans abondent en peintures.
Peuple, à toi le pouvoir, les richesses, la joie!
et félicités pures!
Pouvoir, richesse et gloire à toutes créatures!
À tous, Christ est vainqueur!
Ô peuple! sois vainqueur!

Le peuple les écoute en ses ardentes fièvres,
Ils ont l'amour, la joie et le ciel
Croit en eux, bat des mains... — Ils ont Dieu sur les lèvres,
Le néant dans le cœur!

Ce qu'ils disaient hier, le savaient-ils eux-mêmes?
Des chimères, des vœux, des mots, de vains problèmes!
Tout s'est évanoui.
Rien ne reste. Ils ont tout oublié dans la fuite
Des choses que Dieu pousse et qui passent si vite
Que l'homme est ébloui!

Et le serment!

Ô promesses, néant! cherchez-les dans l'espace.
jura
La bouche qui promit comme le char qui passe
S'efface et disparaît.
Les promesses s'en vont où va le vent des plaines,
Où vont les flots, où vont les obscures haleines
Du soir dans la forêt.

Imbécile,
Te figures-tu donc que cela durera?
Prends-tu pour du granit ce décor d'opéra?
Paris dompté! par toi! Dans quelle apocalypse
Lit-on que le géant devant le nain s'éclipse?
Crois-tu donc qu'on va voir, gaîment, l'œil impudent,
Ta fortune cynique écraser sous sa dent
La révolution que nos pères ont faite,
Ainsi qu'une guenon qui croque une noisette?
Ôte-toi de l'esprit ce rêve enchanteur. Crois
À Rose Tamisier faisant saigner la croix,
À l'âme de Baroche entr'ouvrant sa corolle,
Crois à l'honnêteté de Deutz, à ta parole,

C'est bien, mais ne crois pas à ton destin; il ment.
Rose Tamisier, Deutz, Baroche, ton serment,
C'est de l'or, j'en conviens; ton sceptre est de l'argile.
t'envoie au diable
Dieu qui t'a mis au coche écrit dessus : fragile.

Si par hasard, portant son panier qu'il cahote,
Un chiffonnier avait trouvé cette âme au coin d'un mur,
dans le cloaque obscur
Il la rejetterait bien vite au tas impur,
De peur que ce haillon ne salisse sa hotte.

L'UNIVERS. — LES MATÉRIALISTES.

Ce cercle obscur que Dieu formidable ouvre et ferme,
Ô Planche, ô Mérimée, ô Nisard, ô Caro,
C'est l'infini pour nous et pour vous c'est zéro.
Soit. Vous êtes zéro. C'est dit. Je vous l'accorde.

Quoi donc! j'apporterais du bois dans la forêt?
Prouver que deux et deux font quatre, ce serait
Mon triomphe, et j'aurais pour lustre et pour victoire
De démontrer qu'un cygne est blanc, que l'encre est noire,
Que le squelette est maigre, et que l'eau fait les flots,
D'aplatir Mérimée et d'éborgner Buloz!

Mettez dans cette hotte aux ordures du diable,
L'envie, ulcère impur, plaie irrémédiable,
Ce qui grince, ce qui rampe, ce qui pourrit,
Ce qui n'a pas de cœur, ce qui n'a pas d'esprit,
Tout ce qu'on peut rêver de plus vil, de plus lâche,
Le scorpion, l'orfraie abjecte qui rabâche,
La punaise, le coup de Jarnac, le poignard,
Et l'affreux petit cuistre appelé F. Magnard.

. . . . . .

Dans je ne sais plus trop quel journal de province,
Ou de Paris, servant Dieu, sa dame et son prince,
Un nommé Nettement, lequel est mort, je croi,
quinze ou vingt articles contre
Fit jadis, m'a-t-on dit, vingt articles sur moi,
Car sur le coche il faut que la mouche bourdonne.
profond
piquant
C'était probablement méchant. Je lui pardonne
D'avoir écrit cela, mais lui, cuistre absolu,
Me pardonnera-t-il de ne l'avoir point lu?

Oh! je le savais bien qu'ils disparaîtraient tous!
. . . . . .
Car lorsque tu parais, ce qui menaçait tremble,
Les loups avec terreur regardent autour d'eux,
L'hyène devient lièvre et le tigre hideux
N'est plus qu'un chat flatteur et souple qui se sauve
Devant la majesté du roi superbe et fauve.

AVANT SEDAN.

Aveugle!
Rien est ton général, Néant est ton ministre.
Tu suis sans le savoir une route sinistre;
Et l'homme de Brumaire en te voyant passer,
Songe qu'un jour la peine enfin doit commencer,
Et que mil huit cent quinze attend mil huit cent onze,
Et marchant devant toi, la déesse de bronze,
La Nécessité va par le même chemin,
Muette, avec les coins et les clous dans sa main.

NOTES DE L'ÉDITEUR.

I

HISTORIQUE DES *ANNÉES FUNESTES*.

En publiant dans cette édition les *Châtiments*, nous avons reproduit les différents titres entre lesquels Victor Hugo se proposait de choisir pour les volumes devant faire suite aux *Châtiments* (car il en prévoyait plusieurs); *Les Années funestes* étant comprises dans ces projets, nous croyons devoir répéter ici ces titres relevés sur des chemises ayant contenu les vers destinés aux recueils projetés :

Boîte aux lettres. C'est le titre provisoire que j'avais donné au tome II des *Châtiments* (12 août 1870).

NOUVEAUX CHÂTIMENTS.

Châtiments. — TOME II. 1870.

---

ou

FEUILLES ENVOLÉES DE GUERNESEY.

ou

LES COLÈRES JUSTES.

LE SEPTIÈME COUP DE CLAIRON.

Voici un autre groupe de titres qui semble indiquer qu'en préparant *l'Année terrible*, dont le titre définitif a été arrêté le 14 juin 1871 [1], Victor Hugo songeait à donner à l'un des volumes formant suite aux *Châtiments* le titre : *Les Années funestes*.

Pour *l'Année terrible*, les *Châtiments* et les futurs recueils de cette série.

TONNERRES À L'HORIZON.

(LES AUTRES CHÂTIMENTS.)

LES ANNÉES FUNESTES.

Puis un nouveau titre sur une feuille de papier à lettre bordé de noir, sans doute après la mort de Charles Hugo.

Je publierai prochainement un livre intitulé *Rugissements* qui sera à la fin de l'empire ce que les *Châtiments* ont été au commencement.

Dernière note écrite aussi avant la publication de *l'Année terrible :*

L'ÉPOPÉE NOIRE.

Les Châtiments.

HONTEUSES.
BASSES.
FATALES.
LES ANNÉES FUNESTES.

L'ANNÉE TERRIBLE.

De tous ces titres, à part *l'Année terrible* publiée par Victor Hugo, deux ont été insérés dans le Reliquat des *Châtiments : Boîte aux lettres* et *Nouveaux*

[1] *L'Année terrible*, Historique. *Édition de l'Imprimerie nationale.*

Châtiments [1]. Le titre : *Les Années funestes* avait, en 1893, été mis en tête de *La Corde d'airain,* dernière division de *Toute la lyre,* édition originale [2]; puis, dans les éditions ultérieures, ce titre disparut avec toutes les poésies qu'il comprenait et *la Corde d'airain* se vit attribuer de nouvelles pièces. Quant aux *Années funestes,* elles formèrent, en 1898, un volume spécial (édition *ne varietur* in-18) dans lequel, aux vingt-six poésies publiées en 1893 dans *Toute la lyre,* on en ajouta trente-quatre nouvelles.

Nous avons dû, dans cette édition, retirer de ces soixante poésies *la Mort de Saint-Arnaud* publiée dans les *Châtiments,* édition de 1870 [3], et *Mentana,* paru en 1867 et inséré par Victor Hugo dans *Actes et Paroles, Pendant l'exil.*

Pour *les Années funestes,* comme pour les autres œuvres posthumes, nous n'avons pas constitué de reliquat nous avons seulement intercalé trois poésies inédites parmi celles déjà publiées.

Ce volume, comme les *Châtiments,* contient surtout une suite d'invectives contre l'empire; il y a donc peu de faits à commenter; *les Années funestes* ayant été publiées après la mort de Victor Hugo, nous n'avons pas de traité à donner, aucune difficulté de mise en train à signaler. Quatre poésies seulement nécessitent quelques notes :

Lesurques. — Cette étrange affaire où, pour un seul crime, deux condamnés ont été exécutés à quatre ans de distance [4], intéressait depuis longtemps Victor Hugo; nous en avons la preuve par une lettre actuellement reliée dans le manuscrit des *Années funestes :* « Quelques années avant 1850 » une fille de Lesurques avait été reçue par le poète :

R [1]

8 avril 1850.

Monsieur,

Le nom des grands poëtes a le glorieux privilège de se rattacher à tout ce qui se fait de saint et d'élevé dans le siècle qu'ils illustrent par leur passage.

C'est ainsi, Monsieur, que votre haute initiative n'a jamais fait défaut à tout ce qui pouvait être demandé au pouvoir et à la société dans les voies d'amnistie, de clémence et de réparation.

Je n'ai donc point d'apologie à faire en m'adressant à vous pour vous demander de mettre le sceau à cette éclatante série de grandes et nobles œuvres en prenant sous votre patronage la poursuite d'un acte de justice sollicité en vain depuis plus d'un demi-siècle par une famille infortunée; de pareils faits ressortissent de votre haute position au moins à aussi juste titre que la tâche de réhabiliter les Calas et les Sirven était dévolue à Voltaire au dix-huitième siècle.

À l'historien de Claude Gueux il appartient de défendre la cause de *Joseph Lesurques.*

Je suis, Monsieur, son petit-fils; ma famille sollicite depuis 55 ans la réparation de l'erreur judiciaire dont elle a été victime, et au premier rang des nombreuses sympathies qu'elle a su se concilier, sa reconnaissance a surtout placé l'accueil si bienveillant que ma mère reçut de vous il y a quelques années lorsque vous lui fîtes l'honneur de la recevoir.

Aujourd'hui, Monsieur, qu'une commission a été nommée pour statuer sur la valeur de nos réclamations, j'ai cru devoir mettre sous les yeux des membres de l'Assemblée nationale une lettre adressée en 1847 par la députation du Nord au conseil des ministres et la liste des nombreuses adhésions fournies par la plupart des députés à l'appui de notre demande.

[1] Édition de l'Imprimerie Nationale.

[2] Dernière série.

[3] Nous l'avons reproduite dans les *Châtiments,* édition de l'Imprimerie Nationale.

[4] Lesurques, exécuté le 30 octobre 1796, et Dubosq, condamné à mort pour le même fait le 22 décembre 1800.

[1] Dès qu'il avait répondu, Victor Hugo écrivait au coin de la lettre reçue : R.

Cette lettre et cette liste, j'aurai l'honneur de vous les porter moi-même si vous me le permettez.

Je dois vous avouer, Monsieur, que longtemps bercés de promesses par tous les pouvoirs qui se sont succédé, fatigués, mais non découragés par l'insuccès, nous reviendrions à l'espérance si vous consentiez à prêter à notre cause l'appui de votre nom si illustre et de votre parole si puissante.

Puis-je espérer, Monsieur, que vous ne nous les refuserez pas?

Daignez agréer, Monsieur, l'expression de la haute considération et de l'admiration bien sincère

De votre très dévoué et reconnaissant serviteur

Charles d'Anjou

41 *bis*, rue de Provence.

Les débats du procès de 1868 établissent qu'en 1811 le fils de Joseph Lesurques avait en vain demandé la réhabilitation de son père; en 1846, la fille avait essuyé un nouveau refus; en 1851, la demande avait été prise en considération, mais le coup d'état avait interrompu la marche de l'affaire; en 1867 une nouvelle jurisprudence autorisant la revision des procès, interdite jusque-là «quand il ne pouvait plus y avoir de débats contradictoires», permit à Virginie Lesurques de renouveler, le 18 février 1868, sa demande en revision; l'avocat rappela que la principale charge contre Lesurques était sa ressemblance avec Dubosq, ressemblance établie quatre ans après la mort de Lesurques et qui avait entraîné l'exécution de Dubosq; si l'un était coupable, l'autre était innocent. Le 17 décembre 1868, la Cour rejeta définitivement la demande en revision, vu «qu'il n'y avait pas inconciliabilité entre les deux arrêts».

Le coup d'état, en chassant Victor Hugo de France, l'empêcha de donner son appui aux descendants de Lesurques, mais cette affaire le préoccupait; dans une poésie datée du 2 décembre 1854, nous lisons :

Mais la justice humaine, effroyable catin...
...Du juste à l'innocent, de Socrate à Lesurque,
Elle erre...[1]

Il n'est donc pas étonnant que l'arrêt de 1868 lui ait inspiré ces vers indignés; mais ce qui le révolta peu-têtre plus encore, ce fut la considération, avouée par les journaux de l'empire, des deux millions à rembourser à la famille au cas où l'innocence aurait été reconnue; nous ne nous expliquions pas ce chiffre; mais il ressort du procès que Lesurques, en 1796, avait été condamné à rembourser la plus grande partie des sommes et valeurs volées à la malle du courrier de Lyon; ses biens avaient été confisqués, ses terres et propriétés vendues, sa famille ruinée; s'il était réhabilité, il fallait restituer la fortune; avec les intérêts pendant soixante-douze ans, on comptait deux millions.

Le procès Baudin. — Le 2 novembre 1868, une manifestation eut lieu au cimetière Montmartre devant la tombe de Baudin rappelant sa mort héroïque et par là même flétrissant le coup d'état; le 5 une souscription fut ouverte par *le Réveil* et *l'Avenir National* pour élever un monument à Baudin, plusieurs journaux de Paris et de la province publièrent des articles sur cette question et furent poursuivis; *le Temps* et le *Journal de Paris*, qui avaient eux-mêmes ouvert une souscription dans leurs bureaux et reproduit les listes du *Réveil* et de *l'Avenir National*, virent leurs gérants, Hébrard et Weiss, condamnés à 1.000 francs d'amende et aux dépens.

Ces poursuites et ces condamnations ne faisaient qu'attiser l'ardeur de l'opposition.

[1] *Châtiments.* Boîte aux lettres. Édition de l'Imprimerie Nationale.

Victor Hugo écrivait à Paul Meurice :

...C'est une grosse affaire pour L. B. que ce monument à Baudin. L'envers de cette gloire est sa honte [1].

Le 10 novembre, Victor Hugo avait envoyé à Peyrat, directeur de *l'Avenir National,* sa souscription avec cette lettre :

Île de Serk, 10 novembre 1868.

Mon digne et ancien ami,

Vous avez eu une noble et haute pensée. Élever un monument à Baudin, c'est élever un trophée au droit, pour lequel Washington a vécu et pour lequel Baudin est mort.

Victor Hugo [2].

Aubin. — La grève des mineurs d'Aubin éclata en octobre 1869; d'après les journaux locaux, la troupe avait tiré sans sommation préalable et fait vingt-quatre morts et quarante blessés. *Le Rappel* ouvrit une souscription pour les familles des grévistes tués ou blessés; Paul Meurice inscrivit, d'office, le nom de Victor Hugo en tête de la liste et reçut le 11 octobre l'approbation du poète :

Merci de m'avoir inscrit pour 50 francs dans le secours aux victimes d'Aubin.

Puis il écrivit le dialogue du *Passant et de la passante,* le manuscrit est daté seulement *10 décembre,* mais le 17 avril 1870, Victor Hugo proposa à Paul Meurice de publier ces vers dans un numéro exceptionnel afin d'aider à payer les amendes dont le journal était criblé. La date définitive d'*Aubin* est donc 10 décembre 1869.

[1] *Correspondance entre Victor Hugo et Paul Meurice.* 15 novembre 1868.

[2] *L'Avenir National,* 15 novembre 1868.

On me dit : Courez donc sur Pierre Bonaparte.

Nous trouvons l'explication de cette pièce dans le Carnet de 1870 :

12 janvier. — La nouvelle arrive que Pierre Bonaparte, ayant reçu un soufflet de Victor Noir, l'a tué [1].

14 janvier. — Ma souscription pour le monument de Victor Noir — 100 francs.

L'opposition comptait bien tirer parti de cette retentissante affaire : le cousin de l'empereur était un assassin! le 19 janvier, Victor Hugo écrivit à Paul Meurice :

La féroce tuerie d'Auteuil pouvait et devait être le coup de grâce de l'empire. Le 12, une formidable occasion a été perdue. La retrouvera-t-on? On pouvait en finir d'un seul élan. Le sens révolutionnaire a manqué. Il y a eu des influences funestes. Rochefort a en lui l'étoffe d'un paladin populaire, mais il a fait la faute d'écouter M. Delescluze, le vrai responsable du fiasco [2].

Pour la forme, le prince Pierre Bonaparte fut poursuivi, puis jugé à Tours. Conclusion prévue : l'acquittement (30 mars 1870). Ce fut une occasion pour Charles Hugo d'encourir une nouvelle condamnation pour un article sur le procès de Tours, six mois de prison, trois mille francs d'amende.

On demanda à Victor Hugo de mettre une fois de plus sa plume au service du droit, il ne le voulut pas et donna la raison de son refus dans la pièce, courte à dessein, qu'on a lue page 155.

[1] Victor Noir, témoin d'Henri Rochefort, était allé avec Ulric de Fonvielle, second témoin, demander réparation au prince Pierre Bonaparte. Il fut démontré que Victor Noir n'avait pas souffleté le prince.

[2] *Correspondance entre Victor Hugo et Paul Meurice.*

Après ces quatre vers, une ébauche est reliée dans le manuscrit :

VICTOR NOIR.

Ah! pauvre fiancée!
Toute cette jeunesse et toute cette aurore!

...Je pleure, mais pourtant,
Dois-je oublier le Crime énorme qui m'attend?
Faut-il que de mon but farouche je m'écarte?
Non, j'ai ma piste à moi, c'est l'autre Bonaparte;
Et je dois aller droit au plus noir du hallier;
Car je chasse le tigre et non le sanglier.

(Je ne veux pas qu'on déplace ma cible).

Après cette note sont reliés deux numéros de la *Marseillaise* dont Rochefort était le rédacteur en chef. On y trouve tous les détails de l'affaire.

II

REVUE DE LA CRITIQUE.

Nous croyons devoir commencer cette Revue par la critique parue en 1893 sur la partie des *Années funestes* publiée dans *Toute la Lyre*, dernière série.

Les Annales politiques et littéraires.
4 juin 1893.

Adolphe BRISSON.

... Il est, parmi beaucoup d'autres, une pièce qui m'a frappé, car elle reflète, à un degré éminent, les qualités souveraines et les fautes de goût et de proportion, dont l'ensemble constitue le talent d'Hugo. C'est le morceau consacré à la glorification de l'infortuné Lesurques.

... Supposez qu'un poète de second ordre, de souffle modéré et d'inspiration moyenne, se fût emparé de ce sujet. Comment l'eût-il développé? Il eût, en des alexandrins vengeurs, évoqué la mémoire de Lesurques, versé des pleurs sur son malheur immérité, réconforté ses petits-enfants, flétri l'aveuglement des juges et la cupidité du gouvernement. Et il nous eût donné un discours bien écrit, élégant, généreux et froid comme glace. Ainsi ne procède pas Victor Hugo. Il est doué (comme seuls le sont les très grands poètes) de ce que Ch. Renouvier appelle *l'imagination mythologique*. Toutes les idées lui apparaissent sous forme d'images, elles s'animent, elles vivent, elles s'enchaînent et se déroulent dans un ordre logique, c'est-à-dire gouverné par la raison. Et cette succession d'images fait passer dans l'âme du lecteur l'émotion et le frisson qui agitèrent l'âme du poète. Et de ces images accumulées jaillit l'idée ou la série d'idées générales qu'il a voulu exprimer.

Première idée. Lesurques frémit dans sa tombe de l'iniquité des magistrats qui, à cent ans d'intervalle, viennent, pour la seconde fois, de le condamner. Cette idée est très simple, elle vient tout naturellement à l'esprit.

... Regardons ce que va devenir ce lieu commun sous la plume du poète, et quelles ressources il va en tirer. Tout le début de la pièce est d'une magnifique horreur. Shakespeare n'eût rien trouvé de plus tragique. Victor Hugo commence par invectiver les juges qui, par indifférence et lâcheté, ont insulté l'innocence jusque dans la tombe et *fait rouvrir les yeux à la tête coupée.*

Et c'est ici que l'image se dresse rayonnante, toute-puissante, magnifique. Cette tête coupée qui rouvre les yeux, nous la contemplons, elle nous est montrée, elle nous apparaît avec une merveilleuse intensité de coloris. C'est comme un cauchemar qui, le livre fermé, nous poursuit obstinément.

... Tout ce fragment est superbe. La plus sévère critique n'y trouverait rien à reprendre.

Le vers est vigoureux, ramassé, plein de force, le mot est toujours fort et toujours juste, le développement est sobre. Cela est parfait et magistral.

Deuxième idée. Si la réhabilitation est refusée à Lesurques, c'est qu'il déplaît au ministre des finances de rembourser les deux millions. Et Victor Hugo va retourner mille fois cet argument, le présenter sous mille aspects successifs, y faire luire mille facettes.

... Et nous touchons du doigt un des péchés mignons de Victor Hugo, l'abus des développements, l'avalanche des mots qui se précipitent, s'accumulent, roulent avec un bruit de tonnerre et ressassent deux fois, trois fois, dix fois de suite la même pensée.

Troisième idée. Le poète accablé de dégoût erre dans la campage. Le spectacle de l'immortelle nature lui fait prendre en pitié l'infirmité des jugements humains.

... Toute cette péroraison est empreinte d'une sévère beauté. D'abord, description de la falaise désolée où le poète promène sa mélancolie.

... Qu'est la petitesse des hommes en face de cet auguste tableau? Vous croyez, pauvres juges, que votre arrêt durera, qu'il pèsera le poids d'un fétu dans la balance de l'avenir! Quelle illusion! Vous mourrez tout entiers, votre nom s'éteindra, misérable, cloué au pilori de l'histoire. Et plus tard, on verra :

. . . . . au-dessus du sépulcre effrayant
Que la loi, l'euménide inepte, en bégayant,
Monstre aveugle, a flétri dans sa toute-puissance,
Se lever lentement cet astre, l'innocence!

La vision est épique. L'Innocence, que le poète transforme en soleil, émerge lentement à l'horizon radieux et nous soulève avec elle.

... Ainsi dans cette vaste pièce qui ne comprend pas moins de quatre cents vers, l'auteur n'a guère exprimé que trois idées principales, et sa fécondité est si surprenante, sa puissance d'évocation si remarquable, que, sans bouger de place, il vous donne la sensation du mouvement, et que, traduisant sous mille formes un argument incessamment répété, il vous donne, par le luxe des images et par la magie du verbe, l'illusion d'une infinie variété.

De tout ceci, que conclure? Que Victor Hugo était jusqu'au fond, jusqu'au tréfond de l'âme, poète, au sens primitif et profond du mot.

... Victor Hugo *pensait en vers.* Il improvisait fiévreusement, jetant sur le papier des flots de lave, des pierres précieuses et des scories; guidé par le sens général du morceau, guidé, dans le détail, par la rime, dont le caprice incessamment mobile lui suggérait des essaims d'images, sans cesse tourbillonnantes.

Et voilà pourquoi, malgré ses fautes de goût, ses partis pris violents, la pesanteur de ses ironies, l'étroitesse de ses rancunes, il durera ainsi que durent les sphinx et les pyramides de Chéops. Son œuvre est le fleuve immense où viendront s'abreuver les races futures, — alors que le nom de Moréas et celui de Mallarmé piqueront la curiosité des bibliophiles, amateurs d'éditions rares et de livres curieux.

Le Rapide.

5 juin 1893.

Gustave Rivet.

Les Années funestes, ce sont les vingt ans d'empire. C'est l'écrasement du grand peuple, hier encore debout; ce sont les ignominies de la cour; ce sont les fusillades d'Aubin et de La Ricamarie; c'est l'empereur riant et heureux à Compiègne. C'est la sinistre aventure de Mentana, où les chassepots ont fait merveille contre les patriotes italiens.

Ainsi nous retrouvons dans ce livre le Maître que nous avons connu, aimé, admiré, avec ses caractères de sublime grandeur, d'imagination ardente, de douceur attendrie, de satire justicière.

Nous ne voyons plus, hélas! à la première page, la dédicace qu'il avait la bonté d'écrire quand il nous offrait un livre nouveau, nous ne pouvons pas aller lui porter l'hommage de notre admiration; mais nous disons dans toute la sincérité de notre foi littéraire que le maître qui dort au Panthéon n'est pas de ceux qui peuvent subir même une éclipse passagère.

Un plébiscite littéraire ne le mettait-il pas récemment au premier rang des écrivains de l'humanité?

Il aura toujours pour lui les enfants qu'il a si tendrement chantés, les femmes dont il a fait couler les larmes, les cœurs virils qu'il a enflammés et soutenus, les philosophes qu'il a fait méditer. Il aura le peuple dont il a dit les souffrances, et sur qui il a crié : « Pitié, fraternité! »

Sa gloire, comme son œuvre, est immortelle.

Le Gil Blas.

11 juin 1893.

Paul Ginisty.

Mais voici *Les Années funestes,* celles où Napoléon-le-Petit règne sur la France et où le poëte est contraint à l'exil, et de son rocher de Guernesey, il harcèle sans cesse de ses implacables cris vengeurs le César à l'œil vitreux, il proclame la force supérieure du droit, il exalte la grandeur des vaincus, il ranime, lui, le proscrit, les courages abattus.

A ces chants terribles se mêlent toutefois des accents profondément émouvants. L'exilé ne cédera point, rien n'abattra son infrangible volonté d'être le justicier de l'empire devant l'histoire, et pourtant, combien il est amer, l'exil! Lisez l'admirable pièce intitulée : *Le Mal du Pays.*

Mais le poëte se refuse le droit de songer à lui-même. Il suit avec angoisse les fautes qu'accumule l'Empire, il est le porte-parole de la conscience publique, il poursuit de ses traits enflammés l'auteur et les complices du coup d'État. Il repousse dédaigneusement, s'il en est question, quelque louche projet d'amnistie; il flétrit la justice impériale, guidée par la peur d'avoir à restituer des biens confisqués, il salue les victimes d'Aubin et de La Ricamarie, il raille l'empire libéral, et ce sont des coups de clairon qui sonnent, prophétiques, la fin, dans la honte, d'un régime né dans le crime.

C'est comme une stupeur qu'on éprouve à retrouver, après tout ce qu'on a eu d'Hugo, tant de vers flamboyants, tant de strophes géniales, et lui mort, d'entendre toujours résonner sa grande Lyre!

La Revue du Nord.

Juin 1893.

Émile Blémont.

Toute la seconde moitié du volume est consacrée aux vers écrits dans les *Années funestes.*

Et c'est le même transport d'indignation lyrique que dans les *Châtiments,* les mêmes tempêtes d'amertume profonde et superbe, les mêmes éclats foudroyants de colère vengeresse. La rime y flamboie comme ces épées de rayons que portent dans les Saints Livres les messagers divins, et dont l'éclair céleste illumine si profondément les légendes bibliques.

... Une des plus singulières surprises qui nous viennent à feuilleter les *Années funestes,* c'est de voir, hélas! combien ces vers, qui datent déjà de si loin, ont aujourd'hui encore d'actualité douloureuse. On pourrait la croire de l'année même où nous sommes, cette pièce sinistre intitulée *Misère.*

Et ces strophes héroïques, où vibre si fièrement l'âme française, ne les dirait-on pas écrites d'hier pour secouer les foules stagnantes et réveiller les courages endormis :

C'est bien, buvez, mangez, rampez, courbez la tête...

La «Dernière série» de *Toute la Lyre* est digne des plus belles et des plus fortes inspirations du poète.

Le Temps.

22 juin 1898.

[Non signé.]

M. Paul Meurice fait paraître cette semaine un recueil de poésies de Victor Hugo, pour la plupart inédites et où la facture magnifique des *Châtiments* se retrouve en bien des strophes. Les coups d'ailes, certes, n'y sont pas rares, et ce volume, *Les Années funestes,* contient une série de pamphlets bien dignes, certes, quant à la véhémence et la beauté du verbe, de celui qui les signa.

«Quelques-unes de ces poésies, nous disait hier M. Paul Meurice, ont déjà trouvé place dans la série que nous appelâmes «la Corde d'airain».

Il nous avait paru, à mon cher Vacquerie et à moi-même, que les événements douloureux de 1870-71 avaient fait oublier un peu à la génération présente les luttes et les tristesses de cette période, 1852-1870, que Victor Hugo appelait « les années funestes ». Une année funeste, 1871, avait passé par-dessus les autres.

« Nous ne publiâmes donc que quelques-uns de ces pamphlets. Aujourd'hui, j'ai pensé que mon devoir était d'achever la mission que Victor Hugo m'a confiée, et j'ai estimé que je devais livrer au public tout ce qu'il me reste des manuscrits et des notes de l'illustre écrivain. J'obéis à ses volontés. »

Sur les soixante poésies que comprend le volume nouveau, cinquante sont inédites.

... Ce n'est qu'un cri de haine contre l'empire. Il prend à témoin le ciel et la terre, les étoiles qui dorment là-haut, les arbres qui fleurissent en bas, de l'ignominie de son époque.

... Clameurs de haine, cris d'espérance, en ces poésies posthumes, tout se mélange et se contredit. Malgré le trouble des heures présentes, la lâcheté des maîtres qu'il maudit, il réfugie tout à coup ses espoirs inlassables en Dieu qui, seul, voit dans la nuit l'avenir des nations.

... Certes, on ne saurait admirer également et sans réserves toutes les poésies qui composent ce volume. A côté de strophes où passa le souffle le plus pur et le plus inspiré, combien de fautes regrettables, de défaillances visibles! Mais, en plusieurs pièces qui rappellent les véhéments pamphlets des *Châtiments,* quel verbe flamboyant pour maudire ces années funestes de l'empire!

... On dira peut-être de ces poésies posthumes qu'elles n'ajoutent pas à la gloire de Victor Hugo; il est, en effet, des gloires que rien ne peut grandir. Mais il nous paraît, cependant, que ce volume nouveau reste digne encore de celui qui écrivit les *Châtiments,* et ce n'est point un médiocre éloge.

La République française.
Juin 1893.

[Non signé.]

Les ennemis de Victor Hugo — cette grande ombre est encore blasphémée — lui reprochent ce qu'ils conviennent d'appeler le manque d'unité de sa vie.

... C'est une vieille querelle qui se perpétue, autour de son œuvre gigantesque, parce qu'elle est alimentée par la mauvaise foi. Ils ne veulent pas reconnaître qu'au contraire un sentiment unique, dominateur, a dirigé le génie de Victor Hugo, depuis sa première jeunesse, nous pourrions dire depuis son enfance, jusqu'à son dernier souffle.

... L'âme de Victor Hugo, si haute et si claire, aperçue pendant quatre-vingts ans par les peuples, comme un phare aux aspects changeants, est demeurée intacte dans son essence. Sa force éclairante — qu'on excuse mon jargon — était l'amour de l'humanité.

... À dix-neuf ans il s'écriait :

Non, le poëte sur la terre
Console, exilé volontaire,
Les tristes humains dans leurs fers,
Parmi les peuples en délire
Il s'élance, armé de sa lyre,
Comme Orphée au sein des enfers!

C'était sa première ode. Orphée n'a-t-il pas tenu parole? Franchissons une période de dix ans. Relisons les *Feuilles d'Automne,* et nous verrons si le poète a varié.

Je hais l'oppression d'une haine profonde.
Aussi, lorsque j'entends dans quelque coin du [monde,
Sous un ciel inclément, sous un roi meurtrier,
Un peuple qu'on égorge appeler et crier...

Trente-six ans plus tard les Garibaldiens succombent à Mentana. Leur défaite inspire à l'hôte de Hauteville House un beau poème :

... L'amour du genre humain se double d'une haine
Égale au poids du joug, au froid noir de la chaîne.
... Nous sommes rugissants et terribles. Pourquoi?
Parce que nous aimons.

La plus grande partie de *Toute la Lyre* traduit cet amour doublé d'une haine. Nous mettrons-nous en quête d'épithètes neuves pour caractériser la vigueur lyrique de ces poèmes jusqu'ici inédits que tout le monde connaît maintenant : *Mentana, Baudin, l'empereur à Compiègne ?* Nous n'osons.

... Au surplus, notre but n'était pas d'illustrer de notes critiques les « beautés » de *Toute la Lyre*, mais d'indiquer en quelques traits l'unité de l'œuvre totale.

Le vieillard qui lance ces formidables *Coups de clairon :*

[Trois strophes citées].

Ce vieillard n'a rien perdu de l'ardent enthousiasme du jeune homme qui promettait de consoler, comme Orphée, par les chants de sa lyre « les tristes humains dans leurs fers ». Sa haine vigoureuse pour le César entouré de prétoriens, qui tient le peuple et la loi dans sa serre, n'est pas une éclosion spontanée; elle était en germe à l'heure où tombaient sur le sol de la patrie les inoubliables *Feuilles d'Automne.*

Le républicain même veillait dans le poète. À cette même époque, à ce moment de la répression sanglante de juin 1832, il écrivait à Sainte-Beuve ces lignes prophétiques : — « J'espère qu'ils n'oseront pas jeter aux murs de Grenelle ces jeunes cervelles trop chaudes, mais si généreuses. Si les faiseurs d'ordre public essayaient d'une exécution politique et que quatre hommes de cœur voulussent faire une émeute pour sauver les victimes, je serais le cinquième».

Cette pensée devait enfanter, après vingt ans de gestation, cette strophe fameuse des *Châtiments :*

Si l'on n'est plus que mille, eh bien j'en suis! Si même
Ils ne sont plus que cent, je brave encor Sylla.

... N'avons-nous donc pas raison de croire, en dépit de ses détracteurs, que notre Poète, l'incomparable artiste qui créa tant de chefs-d'œuvre, le Père pitoyable aux femmes, aux enfants, aux vaincus, a réalisé le miracle de rester, durant sa longue vie, un et divers ?

— Soit, me disait un bel esprit, votre Victor Hugo n'était qu'un humanitaire, n'en parlons plus.

— Justement, parlons-en toujours, puisque le droit est encore menacé par la force.

Le Figaro.
22 juin 1898.

André Maurel.

Le voici enfin, ce volume de Victor Hugo, sur lequel on s'est tant disputé, en donnant de vingt manières différentes la composition, le plan et même en en contestant parfois l'existence!

En réalité cet ouvrage, qui paraît dans quelques jours, est tel qu'on l'avait dit au début, et tel que nous l'avons toujours dit ici même, chaque fois que nous avons eu l'occasion de parler des œuvres posthumes de Victor Hugo.

Ce volume de vers prendra place dans l'œuvre du maître entre les *Châtiments* et *l'Année terrible,* entre le Coup d'état et la Commune. Écrit dans le ton des *Châtiments,* ce livre poursuit implacablement les actes impériaux pendant dix-huit ans, stigmatise Baroche, pourfend Rouher, écrase Morny...

Victor Hugo s'était bien rendu compte lui-même que 1870 changeait singulièrement la physionomie des choses; bien des événements disparaissaient dans l'oubli, l'indifférence ou la pitié, qui à l'heure où le poëte frémissait, passaient pour monstrueux ou sublimes! Aussi avait-il toujours dit à ses amis Vacquerie et Meurice :

— *Les Années funestes* ne sont plus qu'un livre d'histoire ou d'art. Elles ne seront plus comprises sous la forme où je les ai conçues : polémique et satire. Ce seront des documents et des vers! C'est ainsi qu'il faudra les publier.

Et c'est ainsi que M. Meurice, arrivant au bout de sa tâche d'éditeur des œuvres posthumes, tâche qu'il a assumée avec le dévouement le plus inlassable et le plus désintéressé, nous donne *Les Années funestes,* qui doivent prendre leur place, enfin, chronologiquement, dans l'œuvre du maître.

La Gazette de France.
23 juin 1898.

G. M.

Les exécuteurs testamentaires de Victor Hugo continuent implacablement la publication des œuvres posthumes du poëte. Ils font paraître cette semaine *Les Années funestes,* un volume de poésies dont plusieurs sont inédites. Les autres ont paru dans *Toute la Lyre,* qui n'était donc point toute la lyre, hélas! Elles datent de l'exil et sont de l'inspiration des *Châtiments.* C'est, manifestement, les pièces inférieures que Victor Hugo élimina.

Que pense-t-on ajouter à sa gloire en les publiant aujourd'hui? N'a-t-on pas assez vu le poëte dans cette attitude dantesque, qu'il a mille fois décrite, sombre rêveur au bord des flots pensifs, noir songeur devant le gouffre énorme, etc... Ne s'est-il pas assez indigné

que les arbres poussent et que les roses fleurissent à Saint-Cloud et à Compiègne ? Sans aller jusqu'au scepticisme léger de M. de Vogüé sur l'opération de décembre, il est difficile de prendre plaisir à ces vieilles invectives figées dans leur fiel.

Le XIXe Siècle.
24 juin 1898.
Hugues DESTREM.

Jean Ajalbert prête à une grande dame, à propos de ces événements Esterhazy qui mêlent de la honte à notre vie, ce superbe mot d'honnête femme : « Si Victor Hugo était là ! » Ce qu'il penserait, ce qu'il dirait, ce qu'il crierait, il n'est pas malaisé de le savoir : il n'y a qu'à relire les *Châtiments*.

Le fer appliqué par le génie sur l'épaule de Napoléon le Petit, ce fer est encore tout brûlant et graverait aisément ses initiales V. H. dans la chair des nouveaux forçats du crime.

Mais les vers de Hugo, comme incrustés dans la peau de l'homme du Deux Décembre, sont devenus en quelque sorte propres à son forfait particulier. Le grand romantique a mêlé pour ainsi dire ses vers à l'histoire de son temps.

Non, pour marquer à son chiffre redoutable le troupeau affamé d'ignominie des honteux et des serviles, il fallait qu'arraché à son repos par l'indignation, le poëte remontât parmi nous, et que sa bouche de spectre proférât des strophes neuves, faites pour les circonstances de ce jour déplorable.

Eh bien, l'impossible s'est produit : Victor Hugo, du fond de quelqu'une de ces îles sauvages où, vivant, il confrontait ses pensées avec l'océan, nous envoie un livre, un livre plein de colère, plein de mépris contre les distributeurs de fausse équité, contre les reîtres aussi dont la protection jette une ombre sur le drapeau.

(Après avoir cité un passage du poème : *Lesurques,* le critique termine ainsi :)

De telles lignes se trouvent à chacune des pages de ces *Années funestes.* C'est le regain nourrissant que les héritiers de Victor Hugo ont coupé dans des champs où le grand poëte avait déjà fait passer sa faulx ; ce sont les épis dont nous aurons les mains remplies, cependant que nous irons, soumis, nous, à notre conscience, en chantant les vers merveilleux que je trouve dans la pièce intitulée *Lesurques.*

La Revue des Revues.
15 juillet 1898.
[Non signé.]

Il y a longtemps déjà qu'étaient annoncées *Les Années funestes* de Victor Hugo. On savait qu'au moment de la publication des *Châtiments,* certaines pièces avaient été distraites du volume et devaient voir le jour plus tard. Ce jour est venu et la nouvelle œuvre posthume du maître nous est donnée dans le même rayonnement superbe que ses aînées.

Les poèmes qui composent *Les Années funestes* portent des dates variant entre 1852 et 1870. Dans sa thébaïde d'Hauteville house, Victor Hugo n'a point désarmé. Sa colère est restée aussi violente, son anathème aussi terrible qu'au lendemain même du jour où la République a été assassinée par l'homme de Décembre. Sa haine ne s'est pas atténuée, ni contre Bonaparte, ni contre ses auxiliaires. La corde d'airain que le poëte a ajoutée à sa lyre résonne avec la même ampleur et la même magnificence d'images.

Cette persistance de la colère, sur laquelle le temps n'a pas eu plus de prise que l'incessante escalade des flots n'en a eu sur les âpres rochers de Guernesey, elle est expliquée par cet irréductible amour de la justice qui enflammait le poëte. Les mitraillades du boulevard Montmartre, les déportations en masse, les trahisons des grands et l'avilissement des petits, tout cela le révolte moins peut-être que le faux serment de Décembre et les parodies de justice des commissions mixtes. Une des plus admirables pièces du volume, la plus admirable peut-être, s'appelle *Le Procès Lesurques.* L'erreur judiciaire patente, évidente, avouée, mais jamais réparée, le supplice immérité de l'innocent, l'inexplicable entêtement de la magistrature à ne point reconnaître qu'elle s'est trompée, le consentement des foules à cet abaissement de la justice devant le juge, Victor Hugo dit tout cela en vers d'une merveilleuse violence et d'une incomparable majesté.

(Après avoir cité deux longs extraits de ce poème, le critique conclut :)

De pareils vers ne s'analysent pas, ne se

commentent pas, ne s'expliquent pas; ils rayonnent de leur sublime beauté intérieure, et c'est une bien enviable gloire pour la France que de pouvoir, à une heure comme celle où nous vivons, apporter au monde ce splendide joyau de poésie.

Le Mercure de France.
Septembre 1898.

Pierre QUILLARD.

Ab Jove principium! Chaque fois qu'une œuvre nouvelle de Victor Hugo est divulguée, elle justifie l'admiration presque aveugle que lui ont vouée les poëtes et donne raison à leur ferveur envers lui. L'heure était particulièrement propice pour publier ces poèmes contemporains des *Châtiments*. Jamais en notre langue, même chez d'Aubigné, l'invective ne se haussa à un tel ton lyrique; l'injure brutale, le calembour grandiose, les coups de canne et les coups de botte, les acrobaties formidables et sinistres, virtuosité de la haine frappant l'ennemi avec ses armes discourtoises, seraient simples jeux de pamphlétaire; mais ici les Euménides mêmes hurlent dans les strophes, et, selon son vœu, le poëte n'est plus

. . . . . qu'un aspect irrité,
Une apparition d'ombre et de vérité!

Les Annales politiques et littéraires.
3 juillet 1898.

Adolphe BRISSON.

... A l'examiner sans parti pris et au point de vue psychologique, on ne peut nier que la valeur des *Années funestes* ne soit un mouvement d'exaltation personnelle.

... Il commence par engager un dialogue avec l'Océan; et l'on devine qu'il ne se juge pas indigne d'un tel interlocuteur, étant lui-même un autre Océan.

... Quelques pièces des *Années funestes* compteront parmi les plus achevées que le poète ait écrites. Elle correspondent à sa maturité. Il était, dans son aire de Guernesey, en possession de ses qualités les plus brillantes.

Son cerveau bouillonnait d'idées, et, à aucune époque, il ne fut plus complètement maître de sa langue. Son vers n'est plus celui des *Feuilles d'Automne;* il a acquis une souplesse qui tient du prodige, il ignore la difficulté, il se joue parmi les rimes rares et les hardiesses de syntaxe, et toujours il garde cette correction et le respect des traditions par où il se rattache aux classiques.

... Sans doute, il n'échappe pas aux défauts de sa manière. Il est démesuré. Il pense par images, et les images qu'il accumule donnent la sensation du chaos; elles sont trop nombreuses et gigantesques. Mais quelle luxuriance dans leur floraison! Elles font songer, tant elles sont drues et colorées, à quelque végétation tropicale. Il en sort des parfums, des chants, des murmures, des gazouillis d'oiseaux, des rugissements de fauves.

... Le poète n'est pas un ennemi sournois, il hurle son outrage, il le lance noblement à la tête de son adversaire, il l'injurie à la façon des héros d'Homère. Parfois, il a recours à l'ironie. Et ce n'est plus l'ironie discrète d'un Renan, d'un Anatole France ou d'un Jules Lemaître; celle d'Hugo est colossale. On dirait d'un cyclope badinant après boire et ouvrant sa bouche large d'une aune, d'où le rire s'échappe avec le fracas d'un torrent dans la montagne. Un modèle dans ce genre me paraît être le morceau intitulé *Amnistie*. L'empereur a rapporté les lois de proscription. La France rouvre sa porte à tous ses enfants. Cette clémence jette le poète dans un état de rage inexprimable; son sang bouillonne; et il prête ce discours au souverain, dont il repousse la mansuétude :

(Citation presque complète de : *Amnistie*).

A ces deux notes, l'invective et le sarcasme, il convient d'en ajouter une troisième. Il arrive que Victor Hugo s'arrête de flétrir et de railler et qu'il est soulevé par quelque grand élan d'espérance en l'avenir. Alors il parvient à l'extrême limite de l'éloquence. Le souvenir de la mort de Baudin lui arrache ces accents :

(Citation des 18 derniers vers de : *Baudin*).

Ces vers sont simplement sublimes. Ils montrent que Victor Hugo possédait, en vérité, les plus hautes facultés de l'âme humaine et que toutes les cordes de la lyre, sans en excepter une seule, vibraient sous ses doigts.

III

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE.

Les Années funestes. — Édition définitive d'après les documents originaux. Paris, J. Hetzel et Cie, rue Jacob, n° 18; Société française d'éditions d'art, L. Henry May, rue Saint-Benoît, nos 9 et 11. (Librairie-Imprimerie réunies, rue Saint-Benoît, n° 7.) Édition originale [s. d.] (juin 1898). In-18, couverture imprimée. Prix : 2 francs.

Les Années funestes. — Paris, librairie de Victor Hugo illustré, rue Thérèse, n° 13. Grand in-8° illustré, frontispice et trois gravures hors texte. [S. d.] (1898). A paru d'abord en huit livraisons à 10 centimes; l'ouvrage complet : 1 fr. 50; puis réuni à *La fin de Satan* et *Dieu.*

Les Années funestes. — Œuvres posthumes de Victor Hugo. Édition définitive d'après les documents originaux. Paris, librairie Hetzel et Cie et librairie H. May. (Imprimerie Motteroz). In-18, couverture imprimée. Enregistrée dans la Bibliographie de la France du 7 janvier 1899.

Les Années funestes. — Édition à 25 centimes le volume. Paris, Jules Rouff et Cie, cloître Saint-Honoré. Trois volumes in-32. Avril 1902.

Les Années funestes... — Paris, Nelson, éditeurs, rue Saint-Jacques, n° 189 et à Londres, Edimbourg et New-York. In-12, couverture illustrée. Août 1913. A paru avec l'*Année terrible.* Prix : 1 fr. 25.

Les Années funestes... — Édition de l'Imprimerie nationale. Paris, Paul Ollendorff. Albin Michel, éditeur, rue Huyghens, n° 22. Grand in-8° illustré, couverture imprimée, 1940.

IV

NOTICE ICONOGRAPHIQUE.

1898 [s. d.]. Édition de Victor Hugo illustré. — Frontispice (Paul Merwart), trois compositions hors texte par Louis-Édouard Fournier, M. Abran, Paul Merwart, et trois compositions dans le texte par F. Lix, Louis-Édouard Fournier et Paul Merwart, gravées par H. Baude, Moller, F. Méaulle.

273

ILLUSTRATION DES ŒUVRES

REPRODUCTIONS ET DOCUMENTS

IMPRIMERIE NATIONALE.

ÉDITION DÉFINITIVE D'APRÈS DES DOCUMENTS ORIGINAUX

VICTOR HUGO

LES

ANNÉES FUNESTES

1852-1870

PARIS

J. HETZEL & Cie
18, Rue Jacob.

SOC. FR. D'ÉDITIONS D'ART
L.-HENRY MAY
Rue Saint-Benoît, 9 et 11.

Couverture de l'Édition originale.

Aubin. — Composition de M. Abran.

Cæsar.

il fait le mal, il boit des pleurs ; il boit du sang ;
partout la mort, l'exil, des veuves gémissant,
des orphelins, des foyers vides ;
Car, marchant dans l'horreur et dans les
entassant l'horreur, le deuil, les désespoirs,
les tyrans font téter à nos vers, dogues noirs,
la mamelle des Euménides.

tous ces prétoriens qui l'ont fait empereur
l'entourent ; Rome est calme et parle avec terreur ;
On ne laisse approcher personne ;
Ils gardent sa demeure son palais et veillent à l'entour
mille à chaque barrière et cent sur chaque tour ;
le monde tremble, et lui frissonne.

Il évoque le nuit, de ceinte, effaré, livide, anéanti,
tous ses prédécesseurs
les divins devanciers que les clypeats
couvraient de leurs mâles poitrines ;
Et l'histoire, témoin qu'on trouve toujours là,
fait sortir de l'égout le dieu Caracalla
Et le dieu Néron des latrines.

Il cire en son palais. ici tout le défend,
Ici le prêtre adore Auguste triomphant,
ici les fronts sont dans la poudre,
Ici la torre apporte un respect assidu ; —
Au dessus de sa tête il entend, éperdu,
l'éclat de rire de la foudre.

15 août 1853. Serrey
St Napoléon :

FAC-SIMILÉ DU MANUSCRIT. (VOIR PAGE 17.)

entendu dans le ciel
le 2 mars 1855

" Dis-moi donc ce qui se passe,
" Mer? que fait-on dans l'espace?
" A quoi, grands flots azurés,
" Veux-on donc que je consente,
" Moi, la sinistre passante
" Des nuages étoilés?

[redacted]

" Je suis la flamme vivante;
" Je suis la haute épouvante,
" Le cri sourd du ciel serein,
" La roue aux éclairs sans nombre
" Du grand tourbillon de l'ombre;
" Le sombre marcheur d'airain!

Fac-similé du manuscrit. (Voir page 40.)

clairons,
[redacted] ! ceux qui daignent
Ont l'air de dormir.
[redacted]
Les âmes s'éteignent.
On n'ose frémir.

La morne patrie
La douleur flétrie
Se laisse accabler.
Craint de s'éveiller.

Que votre furie
La fasse parler!

Que toute souffrance,
Que tout [redacted] meurtri,
Reprenne espérance
Et jette son cri !

Fac-similé du manuscrit. (Voir page 175.)

285

TABLE.

		Pages.
	Avertissement de l'éditeur	9
I.	*J'ai dit à l'ocean : — Salut!*	11
*II.	*J'applique mon oreille à travers mon cachot*	13
III.	*Un peuple était debout, et ce peuple était grand*	14
IV.	Cæsar	17
V.	Écrit sur un exemplaire de la vie d'Apollonius de Tyane	19
VI.	Écrit sur un exemplaire des *Châtiments*	21
VII.	Les Châtiments	23
VIII.	*Eh bien, allons! mentant, pillant, volant, broyant*	29
IX.	*Triomphe. Pas de brume en ce splendide azur*	31
X.	*Tenez, mon président, je vous le dis d'aplomb*	34
XI.	Bord de la mer	36
XII.	Le tirepoint	38
*XIII.	Entendu dans le ciel	40
XIV.	*J'étais dans une église et j'entendis un homme*	45
XV.	*Ils nous raillent, disant : — Ces gens, en vérité*	46
XVI.	*Les prêtres des faux dieux jouant leurs comédies*	47
XVII.	*Vous n'avez pas pris garde au peuple que nous sommes*	50
XVIII.	*Quand, des trous à ses mains, des trous à ses pieds froids*	51
XIX.	Sa conscience	53
XX.	*Des remords? Lui! Pourquoi? Qu'a-t-il fait?*	55
XXI.	Le mal du pays	58
XXII.	*Je suis de ceux qui, sûrs du progrès, l'âme ouverte*	60
XXIII.	*Tout est bien. Honte et gloire. On encaisse des sommes*	61
XXIV.	*Vous êtes riche, heureux, souriant, point austère*	62
XXV.	Un président	63
XXVI.	À un ennemi inconscient	66
XXVII.	*Est-ce mon siècle, ou bien le vent? J'ai le frisson*	67
XXVIII.	*Venez nous voir dans l'asile*	71
XXIX.	En conseil	73
XXX.	*Je ne désire pas la mort de Bonaparte*	75
XXXI.	L'empereur à Compiègne	76
XXXII.	Amnistie	81

IMPRIMERIE NATIONALE.

XXXIII. En plein dix-neuvième siècle..... 85
XXXIV. Approbation des prêtres..... 91
XXXV. *Qu'êtes-vous? — Tu le vois à notre robe. — Quoi?*..... 94
XXXVI. *Pour le prêtre il est saint, pour le juge il est juste*..... 96
XXXVII. *Pour l'écrivain vénal il est un dur moment*..... 98
XXXVIII. *Qu'il vienne des coquins sur la honte qu'on sème*..... 99
XXXIX. *Vous le trouvez bon, soit. Moi, je suis triste. Hélas!*..... 100
XL. *Je serais très content si j'étais Bonaparte*..... 101
XLI. Après seize ans..... 102
XLII. Baudin..... 106
XLIII. *Cet être est si petit qu'il est presque invisible*..... 110
*XLIV. *Toi qui derrière moi vantes la guillotine*..... 112
XLV. Lesurques..... 113
XLVI. Deux arrêts ont été rendus ce mois-ci..... 125
XLVII. En 1869..... 127
XLVIII. *On est ce personnage étrange, fait d'acier*..... 129
XLIX. Au dessert..... 132
L. Aubin..... 133
LI. *Quant à Paris, ton poing l'étreint. Grâce aux bâtisses*..... 136
LII. Misère..... 138
LIII. *C'est bien, buvez, mangez, rampez, courbez la tête*..... 141
LIV. Départ et retour des régiments..... 143
LV. *Et voilà dix-sept ans bientôt qu'ils sont à table!*..... 145
LVI. Epizootie dans les hommes de décembre..... 147
LVII. *Le sénateur peut être un valet; le flamine*..... 149
LVIII. 2 janvier 1870..... 150
LIX. *Ou vous êtes naïf ou vous êtes subtil*..... 153
LX. *On me dit : courez donc sur Pierre Bonaparte*..... 155
LXI. *Honnête homme, c'est bien, tu souffres, sois content*..... 156
LXII. *L'empire atroce avorte en empire plaintif*..... 157
LXIII. Coups de clairon..... 158

NOTES DE CETTE ÉDITION.

Notes explicatives..... 183
I. Le Manuscrit..... 183
II. Variantes et vers inédits..... 203
III. Ébauches et fragments..... 248

NOTES DE L'ÉDITEUR 261

I. Historique 261
II. Revue de la Critique 265
III. Notice bibliographique 272
IV. Notice iconographique 272

ILLUSTRATION DES ŒUVRES. — REPRODUCTIONS ET DOCUMENTS 273

Couverture de l'édition originale. — *Aubin* (M. Abran).
Trois fac-similés : *Cæsar.* — *Entendu dans le ciel.* — *Coups de clairon.*

DERNIÈRE GERBE

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

Si l'on compare l'édition originale de *Dernière Gerbe* et celle-ci, on trouvera des différences que nous croyons utile d'expliquer.

Nous avons dû supprimer les divisions : *Avant l'exil, Pendant l'exil, Depuis l'exil,* divisions factices établies pour la présentation du volume en 1902, mais que ne justifie pas l'aspect du manuscrit, l'écriture de certaines poésies non datées ne correspondant pas à la période désignée.

Nous avons rétabli le texte intégral partout où des coupures avaient été pratiquées; en revanche, nous avons respecté les lacunes présentées par le manuscrit, soit au début, soit à la fin, soit même au milieu d'une poésie. Ne vaut-il pas mieux, dans cette édition documentaire, laisser au texte son véritable aspect? La table même de ce volume déroutera peut-être le lecteur de l'édition originale, car bien des pièces ont été privées ici de leur titre fictif.

Six poésies figurant dans d'autres volumes ont été retirées de celui-ci, ce sont :

Swedenborg. — Le Naufragé. — Dialogue avec l'esprit qu'on trouvera dans cette édition au Reliquat et au texte de *Dieu;*

Oh! l'amour est pareil aux perles de rosée : variante d'une pièce publiée dans *Toute la Lyre : Vois-tu, mon ange, il faut accepter nos douleurs.*

A une âme qui ne s'aperçoit pas qu'elle est une femme : Chansons des Rues et des Bois (Reliquat);

La cité décrépite, publiée sans titre dans *Toute la Lyre;*

Et toute la division : *Scènes et Dialogues* que nous avons restituée au *Théâtre en Liberté.*

Enfin, puisant dans les nombreux vers destinés à former le dernier volume inédit : *Océan,* nous avons enrichi cette édition de soixante-quinze poésies, et soixante-quinze pensées nouvelles sont venues grossir le *Tas de Pierres.*

I

BILLET À CHARLES NODIER[1].

Je l'ai lu, ton beau poëme.
Tes sept châteaux de Bohême,
C'est un legs rare et suprême
Que tu tiens, en fils pieux,
D'Yorick qui l'eut de son père
Rabelais, bâtard d'Homère,
Lequel était fils des Dieux.
C'est là, Nodier, ta famille.
Moi, j'édifie en Castille
Une bien frêle bastille
Que bientôt fera plier
Le peuple au front de bélier.
Mais qu'*Hernani* tienne ou croule!
Qu'importe à tes sept donjons
Qu'en vain viendront battre en foule
Maintes ailes de pigeons!
Ils vivront. Leur garde est forte,
Ta gloire veille à leur porte.

[1] En 1829 (octobre) on commençait à répéter *Hernani* au Théâtre-Français. Charles Nodier publia *le Roi de Bohême et ses sept châteaux* et m'envoya le livre. Je lui répondis par ce billet. (*Note de Victor Hugo.*)

Quoi donc! il me vient de toi,
Ce livre charmant que j'aime!
Quoi! sept châteaux de Bohême!
Don de poëte ou de roi!
En échange t'offrirai-je
Ma tour qu'un parterre assiège?
Hélas, pour tes sept châteaux
Qui du front de leurs coteaux
Dominent sur la campagne,
Moi, dont Jodelle est l'aïeul,
Je ne t'en promets qu'un seul.
Encore est-il en Espagne!

II

Ami, tu m'es présent en cette solitude.
Quand le ciel, mon problème, et l'homme, mon étude,
Quand le travail, ce maître auguste et sérieux,
Quand les songes sereins, profonds, impérieux,
Qui tiennent jour et nuit ma pensée en extase,
Me laissent, dans cette ombre où Dieu souffle et m'embrase,
Un instant dont je puis faire ce que je veux,
Je me tourne vers toi, penseur aux blancs cheveux,
Vers toi, l'homme qu'on aime et l'homme qu'on révère,
Poëte souriant, historien sévère!

Je repasse, bonheur pourtant bien incomplet,
Par tous les doux sentiers d'un souvenir qui plaît.
Ton Henri, — ton fils Pierre ami de mon fils Charles,
— Et ta femme, — ange heureux qui rêve quand tu parles,
Je me rappelle tout : ton salon, tes discours,
Et nos longs entretiens qui font les soirs si courts,
Ton vénérable amour que jamais rien n'émousse
Pour toute belle chose et toute chose douce!
Maint poëme charmant que nous disait ta voix
M'apparaît... — Mon esprit, admirant à la fois
Tant de jours sur ton front, tant de grâce en ton style,
Croit voir un patriarche au milieu d'une idylle!

Ainsi tu n'es jamais loin de mon âme, et puis
Tout me parle de toi dans ces champs où je suis;

Je compare, en mon cœur que ton ombre accompagne,
Ta verte poésie et la fraîche campagne;
Je t'évoque partout; il me semble souvent
Que je vais te trouver dans quelque coin rêvant,
Et que, dans le bois sombre ouvrant ses ailes blanches,
Ton vers jeune et vivant chante au milieu des branches.
Je m'attends à te voir sous un arbre endormi.
Je dis : où donc est-il? et je m'écrie : — Ami,
Que tu sois dans les champs, que tu sois à la ville,
Salut! bois un lait pur, bénis Dieu, lis Virgile!
Que le ciel rayonnant, où Dieu met sa clarté,
Te verse au cœur la joie et la sérénité!
Qu'il fasse à tout passant ta demeure sacrée!
Qu'autour de ta vieillesse aimable et vénérée,
Il accroisse, tenant tout ce qu'il t'a promis,
Ta famille d'enfants, ta famille d'amis!
Que le sourire heureux te soit toujours facile!
Doux vieillard! noble esprit! sage tendre et tranquille!

III

«Le Hartz est un pays de frênes et d'érables;
Nous chassions devant nous un tas de misérables,
En guenilles, fuyant à travers les halliers;
Hommes, femmes, enfants; n'ayant pas de souliers,
Nous étions sans pitié pour les pieds nus des autres;
En guerre on dit : Chacun ses haillons, vous les vôtres,
Moi les miens; on est peu sensible, on a raison,
Et pour faire sa soupe on brûle une maison.

«Pensif, je constatais ces mœurs, sans trop m'y plaire.
On n'a pas de scrupule, on n'a pas de colère,
On sent qu'on est victime, on est des meurtriers,
On chante, on a la joie étrange des guerriers;
Et les choses qu'on fait, dans le sang et les flammes,
Sont illustres; sinon elles seraient infâmes»[1].

[1] Cette poésie, dont le manuscrit est pareil à celui du *Cimetière d'Eylau* (*Légende des Siècles*), est aussi un «*Récit de mon oncle Louis*». (Note de l'Éditeur.)

IV

A l'heure où je t'écris, je suis dans un village.
Le soleil brille; octobre a jauni le feuillage;
Je vois là-bas les toits d'un charmant vieux château.
Force rouges pommiers couronnent le coteau,
Si chargés qu'on soutient par des fourches leurs branches.
Mon hôtesse est coiffée à la mode d'Avranches
D'un immense bonnet qui lui tombe aux talons.
Dans la cuisine où luit le cuivre des poêlons
Bout un vaste chaudron tout rempli d'herbe verte,
Et, passant au grand trot devant ma porte ouverte,
Un petit paysan rit sur un grand cheval.

Le château fut bâti pour Anne de Laval
Par le beau roi François premier. Dans les mansardes
Les vieilles font sécher au vent d'affreuses hardes.
Sur la colline où mène un sentier dans les prés,
On aperçoit parmi les branchages pourprés
Un pauvre vieux clocher qui tousse et s'époumonne
À convier au prêche Alain, Claude et Simone.

V[1]

Voici que la saison décline,
L'ombre grandit, l'azur décroît,
Le vent fraîchit sur la colline,
L'oiseau frissonne, l'herbe a froid.

Août contre septembre lutte;
L'océan n'a plus d'alcyon;
Chaque jour perd une minute,
Chaque aurore pleure un rayon.

La mouche, comme prise au piège,
Est immobile à mon plafond;
Et comme un blanc flocon de neige,
Petit à petit, l'été fond.

[1] Inédit. Carnet 1861.

VI

PAYSAGE.

. . . . . .

Des halliers, des tournants, des rochers et des chênes.
Quelques coteaux pierreux donnant de maigres vins;
Chaume, ardoises, hameaux tordus par les ravins,
Et des toits écaillés sur des maisons velues.
Des bibles en latin difficilement lues
Courbent autour du feu les fronts des vieilles gens,
Et, derrière la vitre aux losanges changeants,
Le soir, on aperçoit sous le plafond rougeâtre
Leurs groupes éclairés confusément par l'âtre[1].

[1] Carnet, 1862.

VII

EN MAI.

Une sorte de verve étrange, point muette,
Point sourde, éclate et fait du printemps un poëte;
Tout parle et tout écoute et tout aime à la fois;
Et l'antre est une bouche et la source une voix;
L'oiseau regarde ému l'oiselle intimidée,
Et dit : Si je faisais un nid? c'est une idée!
Comme rêve un songeur le front sur l'oreiller,
La nature se sent en train de travailler,
Bégaie un idéal dans ses noirs dialogues,
Fait des strophes qui sont les chênes, des églogues
Qui sont les amandiers et les lilas en fleur,
Et se laisse railler par le merle siffleur;
Il lui vient à l'esprit des nouveautés superbes;
Elle mêle la folle avoine aux grandes herbes;
Son poëme est la plaine où paissent les troupeaux;
Savante, elle n'a pas de trêve et de repos
Jusqu'à ce qu'elle accouple et combine et confonde
L'encens et le poison dans la sève profonde;
De la nuit monstrueuse elle tire le jour;
Souvent avec la haine elle fait de l'amour;
Elle a la fièvre et crée ainsi qu'un sombre artiste;
Tout ce que la broussaille a d'hostile et de triste,

IMPRIMERIE NATIONALE.

Le buisson hérissé, le steppe, le maquis,
Se condense, ô mystère, en un chef-d'œuvre exquis
Que l'épine complète et que le ciel arrose;
Et l'inspiration des ronces, c'est la rose.

21 janvier 1877.

VIII

Je m'arrêtai. C'était un ravin très étroit
Avec des toits au fond sur qui le lierre croît.
Tu sais, j'aime beaucoup ces choses : une ferme
Où se meut tout un monde et qu'un vieux mur enferme,
Des vaches dans un pré, l'herbe haute, un ruisseau,
Un dogue sérïeux allongeant le museau,
Des enfants dans du pain mordant à pleines joues,
Des poules; me voilà content. De vieilles roues
Dans un coin. Qu'un bouvier siffle et qu'un arbre au vent
Tremble, et je reste là jusqu'à la nuit, rêvant.
Une eau vive courait, et des fleurs sur la berge
Brillaient, et je disais : — Si c'était une auberge,
Comme j'y logerais! comme j'y mangerais
Du pain bis, de la soupe aux choux, et des œufs frais!
Dans cette basse-cour quelles charmantes fêtes!
Comme je passerais mes jours avec ces bêtes!
Comme je me ferais de Suzon Atala!
Comme je causerais avec ce gros chien-là!

IX[1]

. . . . . .

Jadis, adolescent, faisant mes premiers vers,
Sachant à peine encor, dans cette étrange escrime,
Parer les coups que porte à la raison la rime,
Dans mes vagissements croyant voir des travaux,
J'étais, ô fol enfant, avide de bravos,
De bruits et de rumeur et goulu de fumée;
Je me disais, rêvant succès et renommée :
— Qu'est-ce que c'est qu'un nom qui n'a pas retenti? —
J'étais triste et pensif; j'avais pris le parti
De bouder le destin et de rester maussade
Jusqu'à ce que je visse au loin quelque façade
De Panthéon sortir de l'ombre exprès pour moi,
Les femmes prononcer mon nom avec émoi,
La gloire à l'horizon poindre, et que j'aperçusse
Ma statuette en plâtre à la vitre de Susse[2].

[1] Inédit. — [2] Aujourd'hui, je suis altéré de calme et de tombeau. (*Note de Victor Hugo.*)

X[1]

. . . . . Dans les cités que troublent
Tant de chars se heurtant, et tant de noirs débats,
Où rampent, pleins d'orgueil, tous les sentiments bas,
Où tout est fiel, dédain, querelle, envie infâme,
J'étouffe, et, tu le sais, à chaque instant, mon âme
Qui languit sans amour comme un cygne sans eau,
Ouvre son aile et veut s'enfuir comme l'oiseau.
Comment n'aurais-je pas jusqu'au fond de moi-même
Ces aspirations vers votre paix suprême,
Ô déserts! ô vallons! quand, fatigué de bruit,
Je médite, appuyé sur mon livre la nuit,
Et que, dans mon esprit, je compare et j'oppose
À la foule orageuse, à la ville morose,
Aux hommes durs, amers, haineux, âpres, méchants,
La profonde douceur des forêts et des champs!

[1] Inédit.

XI

NUIT TOMBANTE.

Une forge là-bas flamboie au pied des monts.
Vois ces deux forgerons que le feu montre et voile.
Le fer rouge étincelle. On dirait deux démons
À grands coups de marteaux écrasant une étoile.

Que forgent-ils donc là, ces deux sombres forgeurs?
Font-ils une charrue ou font-ils une épée?
Leur enclume sonore incessamment frappée
Fait sur la route au loin rêver les voyageurs.

Glaive ou soc, ce qu'ils font est l'œuvre de Dieu même.
Que ce soit l'humble fer ou l'acier belliqueux,
L'oiseau chante autour d'eux, l'eau palpite, l'ombre aime,
La nature profonde est en paix avec eux.

31 octobre 1840. — Route d'Épernay à Château-Thierry.

XII

. . . . . .

Je ne vois, du sommet de la dune où je suis,
Qu'un maigre filet d'eau sous les branches d'un aulne,
Et le fond d'un ravin brûlé, torride et jaune,
Fort triste, et qu'on dirait de soleil accablé.
J'aperçois à mi-côte un chariot de blé
Tiré par trois chevaux à la pauvre crinière,
Qui monte lentement, cahoté par l'ornière,
Penchant à droite, à gauche à demi soulevé,
Si chargé que les brins traînent sur le pavé,
Et, comme une chouette au trou d'une muraille,
Une tête de vieille apparaît dans la paille[1].

[1] Carnet, 1862.

XIII

Sur les cloches d'airain qui frissonnent toujours,
Sur les beffrois plaintifs qui dorment dans les tours,
La nuit n'a pas encor frappé la douzième heure,
Mais son aile déjà s'approche et les effleure.

— Baoum! — Chut! voici le premier coup. — Baoum! — Deux.
J'ai vu passer dans l'air comme un masque hideux.
Trois. — Quatre. — Pas un astre au ciel. — Cinq. — Sur ma table
Pour conjurer cette heure étrange et redoutable
J'ai des charmes écrits en hébreu. — Six. — Je vois
Une vague lueur glisser le long des toits.
Sept. — Huit. — Neuf. — Dix. — J'entends l'archet d'un bal dans l'ombre.
Son gai frémissement meurt en grincement sombre.
Onze. — Une porte au loin se ferme en ce moment.
Douze. — Le dernier coup! Il tinte lentement,
Puis il tremble et s'éteint dans le clocher qui râle...
Minuit. — Puis tout se tait. L'ombre est plus sépulcrale.
On dirait qu'un linceul sur la ville est tombé.

XIV

Je ne demande pas autre chose aux forêts
Que de faire silence autour des antres frais
Et de ne pas troubler la chanson des fauvettes.
Je veux entendre aller et venir les navettes
De Pan, noir tisserand que nous entrevoyons
Et qui file, en tordant l'eau, le vent, les rayons,
Ce grand réseau, la vie, immense et sombre toile
Où brille et tremble en bas la fleur, en haut l'étoile.

XV[1]

. . . . . .

En plein midi, quand l'astre est à plomb sur nos têtes,
On se sent la sueur, tiède, perler au front;
Les heures, groupe las, ne dansent plus en rond;
Tout fait la sieste; on veut la grotte, on cherche l'arbre;
La fleur se penche et dort; et les nymphes de marbre
Elles-mêmes ont chaud dans les parcs assombris
Quand l'ombre de leurs seins descend vers leurs nombrils.

[1]Inédit.

XVI

. . . . . .

Les bois, les monts, les prés, ont pour notre pauvre âme
Un étrange pouvoir de mise en liberté.
Ô matin, triomphante et sereine clarté!
Délivrance de l'aube et du jour qui se lève!
Évanouissement subit de tout le rêve!
Comme les vils soucis de la terre s'en vont!
Comme on devient un être ineffable et profond!
Comme on quitte sa peau de souffrance et de haine!
Dieu bon! comme on sent bien son aile et peu sa chaîne!
On ne se souvient plus que quelqu'un est proscrit;
Les *Te Deum* chantés par Satan qui sourit,
La splendeur du méchant heureux que l'un attise
Avec sa lâcheté, l'autre avec sa bêtise,
Le bien, songe avorté, le mal, fait accompli,
Oh! comme tout cela n'est plus qu'un tas d'oubli,
Comme on n'a plus dans l'âme une place meurtrie,
Comme rien n'est exil, comme tout est patrie,
Dès qu'on s'en est allé se promener aux champs,
Parmi les fleurs, au fond des rayons et des chants,
Dans la nature immense, étoilée, embrasée,
Et sitôt qu'on a mis les pieds dans la rosée!

Serk, 30 mai. La Coupée, 8 h. 1/2 du matin[1].

[1] Carnet, 1859.

XVII

Après avoir souffert, après avoir vécu,
Tranquille, et du néant de l'homme convaincu,
Tu dis : je ne sais rien! — Et je te félicite,
Ô lutteur, ô penseur, de cette réussite.
Maintenant, sans regret, sans désir, humblement,
Bienveillant pour la nuit et pour l'aveuglement,
Tu médites, vibrant au vent comme une lyre;
Tu savoures l'azur, le jour, l'astre; et sans lire
Les papyrus hébreux, grecs, arabes, indous,
Tu regardes le ciel mystérieux et doux;
Et par l'immensité ton âme est dilatée
Au point d'emplir de flamme et d'aube un monde athée.
Tes jardins sentent bon, et sont tout chevelus
De lierres, de jasmins et de convolvulus;
Mai fleurit tes lilas, août mûrit tes pommes;
Et, pendant que le tas tumultueux des hommes
Crie : abattons! tuons! exterminons! broyons!
Toi, parmi les parfums et parmi les rayons,
Voilà que tu finis et que tu te reposes,
Vieux, dans une masure, et, sage, dans les roses.

XVIII

MON JARDIN.

Dans le gazon qu'au sud abrite un vert rideau,
On voit, des deux côtés d'une humble flaque d'eau
Où nagent des poissons d'or et de chrysoprase,
Deux aloès qui font très bien dans une phrase;
Le bassin luit dans l'herbe, et semble, à ciel ouvert,
Un miroir de cristal bordé de velours vert;
Un lierre maigre y rate un effet de broussaille;
Et, bric-à-brac venu d'Anet ou de Versaille,
Pris à l'antre galant de quelque nymphe Écho,
Un vase en terre cuite, en style rococo,
Dans l'eau qui tremble avec de confuses cadences,
Mire les deux serpents qui lui tiennent lieu d'anses,
Et qui jadis voyaient danser dans leur réduit
Les marquises le jour, les dryades la nuit.

XIX[1]

. . . . . .
Un rayon de soleil! une bête à bon Dieu!

Oh oui, je te comprends, printemps, tu m'insinues
Que c'est le mois des fleurs, des bois, des gorges nues,
Des billets doux ornés d'un cœur d'où sort du feu,
Et que je pourrais voir en me penchant un peu,
Si jusqu'au bord du toit mon regard se hasarde,
Marguerite en chemise au fond de sa mansarde.
Mois de Maïa! Lilas, parfums, ruisseaux, bosquets,
Marquises regardant en dessous leurs laquais!
Les êtres sont poussés au péché par les choses;
Oh! la douce saison que la saison des roses!

L'homme s'écrie : Amour! et l'âne dit : hi han!
Au temps jadis, au temps du bel Esplandian,
Pour être en ce moment visité dans mon bouge
Par Garlinde, j'aurais mordu dans du fer rouge,
J'eusse été frénétique autour des voluptés,
J'aurais eu faim et soif de toutes les beautés,
Pour la belle Euriante ou la belle Fosseuse,
J'aurais au coin des murs cogné ma boîte osseuse,
Je me serais tué, je me serais damné;
Aujourd'hui, peuh! la femme! aujourd'hui j'ai dîné.

[1] Inédit.

Je resterais plus froid qu'Abeilard, le vrai sage,
Lors même que Brahma viendrait dans son nuage
M'apporter sur un lit en acajou tout neuf
Berthe aux grands pieds avec Junon aux yeux de bœuf!
Je suis Platon au lieu d'être un drôle robuste.
Je tourne au marbre blanc et je deviens un buste.
C'est beau, mais assommant; c'est fort original,
Mais très fastidieux. Nodier à l'Arsenal
M'eût juché sur un cippe entre deux bouquins jaunes.

Que Suzon dans les prés dorme à l'ombre des aulnes,
Qu'Anna, qui ravirait un faune au pied fourchu,
Fasse en penchant la tête entr'ouvrir son fichu,
Je n'en profite pas. Je reste comme un terme.
Avril ne me fait pas frissonner l'épiderme.
A la barbe du mois de mai, je suis un sot.
Lise offre le duel, mais j'évite l'assaut.
Le soir, sur mon grabat, en bâillant comme une huître,
Je m'étends sans daigner regarder par ma vitre
Si Vénus monte au ciel et Gretchen dans son lit.

XX

Charle, il faut quitter l'ode et descendre à l'épître;
On passe en vieillissant du trépied au pupitre;
Le feuillet sibyllin s'envole, et dans la main,
Ô misère, vous laisse un blême parchemin
Que la strophe, sirène, ondine, muse, almée,
Égratigne en fuyant de sa griffe palmée.
On s'accoude à son poële au lieu d'aller rêver
Dans les champs et guetter la lune à son lever;
Les bons alexandrins vous viennent, mais sans prismes,
Sans aile, et refusant, de peur de rhumatismes,
De se mouiller les pieds dans l'herbe et dans le thym;
Et l'on n'est plus celui qui va de grand matin,
Pâle, faire sa cour à l'Aurore, et s'occupe
À regarder trembler les astres sur sa jupe.
On s'alourdit; le ventre est votre souverain.
On préfère un turbot, une truite du Rhin,
Une bonne poularde accommodée en daube,
Un vin vieux, à l'œillade enivrante de l'aube.
On murmure tout bas : jadis, quand nous aimions...
D'autres sont les Pâris et les Endymions
À qui viennent s'offrir, sous la sombre liane,
La Minerve sacrée et la grande Diane.
On ne dit plus : ma lyre; on dit : mon encrier.
On n'entend plus au bois la bacchante crier.
Votre oreille à présent jamais ne se régale
De ce que le grillon raconte à la cigale

Et de ce que redit la cigale au grillon,
L'un chantant le foyer et l'autre le sillon.
Adieu la folle immense aux chansons infinies,
L'imagination, maîtresse des génies!
Adieu l'égarement dans les espaces bleus,
L'extase, et l'idéal, ce réel fabuleux,
Et les aspects profonds du rêve! adieu la cime
Vue à travers l'écume énorme de l'abîme!
Adieu l'élan superbe et l'essor factieux!
Adieu la joute avec les aigles dans les cieux!
Adieu les gnomes noirs aux mitres d'escarboucles,
Et les nymphes ayant des algues dans leurs boucles,
Et la fée, égrenant ses colliers de coraux!
On emploie à tracer des distiques moraux,
Dignes d'être scandés aux écoles primaires,
Les doigts qui caressaient la gorge des chimères.
Votre hippogriffe las demande l'abreuvoir;
Et vos rimes n'ont plus d'assez bons yeux pour voir,
Sous l'étoile agrafée aux plis blancs de la nue,
Vénus au front divin sourire toute nue.

C'est fini. L'on devient bourgeois de l'Hélicon.
On loue au bord du gouffre un cottage à balcon.
On consent bien, du haut de sa raison morose,
A faire encor des vers, pourvu qu'ils soient en prose.
De là l'épître. Hélas, le poëte à vau-l'eau
Est un Orphée éteint qui finit en Boileau.

IMPRIMERIE NATIONALE.

XXI

. . . . . .
Le soir, je m'assieds, grave, au milieu de mes brutes,
Ainsi qu'un chancelier dans la chambre des lords,
Et mon front a parfois un pli sévère. Alors,
Ma chienne, la Chougna, qui n'est pas une bête,
Approche, et sous mes mains fourre sa grosse tête,
Et sentant qu'un sermon va venir, se tient coi.
Et je lui prends l'oreille, et je lui dis : Pourquoi
Te comportes-tu mal, Chougna, devant le monde?
Pourquoi, quand nous sortons, — il faut que je te gronde, —
Cours-tu, jappant, hurlant, à travers les buissons,
Après les jeunes chiens et les petits garçons?
Pourquoi ne vois-tu pas un coq sans le poursuivre?
Si bien que, moi, j'ai l'air d'avoir une chienne ivre!
Cela nous fait mal voir, les gens sont irrités;
Je te connais beaucoup de bonnes qualités,
Mais, vraiment, quand tu sors, tu n'es pas raisonnable!

XXII

CHUTE DU RHIN.

...Le Rhin tombe en hurlant
Dans le gouffre où l'écume, immense chaos blanc,
Tourne éternellement son effroyable roue;
Dans le puits inconnu que l'eau sombre secoue,
Tout bave et gronde; ainsi rugiraient des titans
Vautrés dans un abîme énorme, et combattants.
Cela frémit, cela hurle, cela blasphème.
On dirait Caliban colletant Polyphème.
On pressent, sous ce vaste et formidable bruit,
Toutes les profondeurs sinistres de la nuit.
Le fleuve à son tourment court avec épouvante.
L'âpre rondeur des eaux, glauque, aveugle et vivante,
Croule, et renaît toujours pour toujours se briser.
L'arc-en-ciel frissonnant brille et vient s'y poser;
Sur la courbe difforme il met sa courbe pure,
Et l'on croit voir Diane, au fond de l'ombre obscure,
Dressant dans ce fracas son front tranquille et fier,
Du bout de son arc vierge apaiser un enfer.

27 septembre 1869.

XXIII

Ce que j'ai sous les yeux et quel est ce pays,
Jugez-en :

Des terrains par la vase envahis,
Des saules, des carrés de chanvre, des passages
De voiles couleurs d'ocre au fond des paysages,
Des chariots à foin peints, sculptés et dorés,
Des bois, et la senteur immense des grands prés;
Des essaims que la nuit même ne fait pas taire;
Des canaux à plein bord coulant à fleur de terre;
De frais enfants à qui l'on jette des gros sous;
Des massifs d'arbres verts; l'eau s'enfonce dessous.
Le jonc fléchit, l'amarre ondule, le jonc plie,
Et la nature est molle à ce point qu'on oublie
Utrecht et ses tocsins, Ruyter et ses combats,
Et Delft ensanglantée, et qu'Amsterdam là-bas
Montre au pâle Océan ce que c'est que Venise.
La charrue est si près du mât qu'on fraternise;
L'aviron parle au soc et lui dit : Travaillons.
L'heure en prenant son vol rit dans les carillons;
Chaque beffroi secoue une grappe de cloches;
D'instant en instant passe, avec ses larges poches,
Un vieux coche d'osier sous sa coiffe de cuir;
De grands oiseaux de lacs et d'étangs qu'on voit fuir,
Ont les plumes du bout des ailes espacées,
Et l'on dirait des mains ouvertes et dressées.

Le houleux Zuyderzée est jaune à l'horizon.

Les villes sur leur porte ont un grand écusson;
Jadis leur liberté blasonna leur richesse;
Rotterdam est marquise, Amsterdam est duchesse;
Ce qui n'empêche pas ces cités et ces champs,
Et tous ces blasons, d'être en somme des marchands,
Et d'avoir à Ceylan, au Brésil, en Syrie,
Des comptoirs où se tient debout leur Seigneurie.
Pays riche, pays joyeux; les gras troupeaux,
L'herbe, l'homme, l'oiseau, le travail, le repos,
Tout rit, les paradis succèdent aux cocagnes;
Le Rhin, ce noir seigneur descendu des montagnes,
N'est plus qu'un bon bourgeois qui se retire aux champs;
L'humble fumée éparse autour des toits penchants
Rampe et monte à travers les frênes et les ormes;
Et d'effrayants moulins aux vastes plates-formes,
Qui tournent éperdus et sombres dans le vent
Avec on ne sait quoi d'énorme et de vivant,
Frappant l'espace avec leurs bras de sauterelles,
Mêlent l'azur, la nue et l'ombre à leurs quatre ailes.

A coup sûr ces géants, ces pourfendeurs de l'air,
Toujours enveloppés par un quadruple éclair,
Feraient mettre en arrêt la lance à don Quichotte.

Dans la cuve au houblon Gouda vide sa hotte;
Telle ville a son lait, telle autre ses fraisiers;
Telle autre sa balance à peser les sorciers.
On vogue; on reconnaît les cantons catholiques
Aux mendiants pieds nus qui baisent des reliques;
Car la châsse est dorée aux dépens des sillons;
La madone à bijoux fait la femme en haillons.
Le taillis noyé semble un miroir sous des branches;
Des marmots blonds, mordant leur pain aux larges tranches,

Regardent les bateaux dans le canal glisser.
La langue, c'est l'étang; on entend coasser
Dans le mot la consonne, et dans l'eau la grenouille.
À travers une vitre on voit une quenouille;
C'est l'aïeule au front blanc qui guette et se tapit.

L'eau, qui devrait courir, est barrée, et croupit;
On cultive le miasme, on récolte le goître;
L'affreux tabac pullule où le blé devrait croître;
Dieu fait l'endroit du monde et l'homme en fait l'envers.
L'église est jaune, l'orgue est bleu, les murs sont verts;
Ce pays est repeint par l'homme à la détrempe;
On peint le toit, le seuil, l'escalier et la rampe;
L'arbre peut-être est peint; la grue et le pigeon
Volent, de peur d'avoir leur part du badigeon.
Un démon gouailleur souffle en ces joncs fantasques.
Les meuniers ont des tours, les femmes ont des casques,
Les enfants ont leur pipe avant d'avoir leurs dents.

Où donc as-tu trouvé ton soleil, ô Jordaens?
Ce pauvre soleil gris que le brouillard fait fondre,
Et qui ne serait pas même accepté par Londre,
Clignote, et ses longs jets de lumière blafards
Entrent dans l'eau rayons et sortent nénuphars.
Les jardins, côtoyés sans bruit par le pilote,
Sont pleins de dieux mouillés, et l'Olympe y grelotte;
Virgile frémissait de voir l'airain suer,
On tremble ici de voir le marbre éternuer,
Et l'on serait tenté d'emmailloter Pomone,
D'offrir un châle à Flore, et de faire l'aumône
D'un rayon de soleil à Phébus enrhumé.
Ici le plein midi craint le grand jour; en mai
On a novembre; avril meurt de froid; juin s'embourbe,
Et juillet en toussant souffle le feu de tourbe.

Mais qu'importe! le rire est roi dans la maison;
L'âtre est gai. Bon visage à mauvaise saison.
Le brouillard blême emplit les champs; mais la kermesse
N'en fait pas moins, après le prêche, après la messe,
Tournoyer, jupe au vent, Goton dont le jarret,
Par moments entrevu, tient Gros-Pierre en arrêt.
Car Gretchen est Goton et Pieter est Gros-Pierre.
Cette Ève et cet Adam sont partout; et la terre
N'eût point fait et meublé, sans Gros-Pierre et Goton,
Éden pour nos aïeux et pour nous Charenton.

On passe d'un méandre à l'autre; et la patache,
Chaque soir, aux poteaux des berges se rattache.
L'aubergiste, bonhomme à l'air vague et chinois,
Croque le voyageur comme un singe une noix;
Lesage dans Drika saluerait Léonarde.
On boit; les pots sont grands. La Gueldre goguenarde
Fait ses cruches avec des ventres d'échevin,
De même que la Grèce au sourire divin,
Fait des bras de Phryné les anses de son vase.

Cependant le bateau glisse, le roseau jase,
Les nids parlent tout bas, l'eau chuchote, on s'endort;
Et voilà la Hollande.

Ami, ce peuple est fort :
N'en rions pas. C'est vrai qu'il ouvre aux vents d'automne
Une plaine sans fin, âprement monotone;
Certe, ailleurs, j'en conviens, l'aube a plus de clarté,
Et ce ne sont point là de ces champs où l'été,
Splendide et glorieux, jette à pleines corbeilles
Les fleurs, les fruits, les blés, les parfums, les abeilles;
Sans doute quelque ennui sort de cet horizon;
Mais c'est le sol qui fut l'abri de la raison;

C'est la terre des gueux qui brisèrent les princes;
On referait l'Yssel, l'Amstel, les sept Provinces,
Pourvu que, sous un ciel de pluie, on accouplât
L'herbe au jonc, et l'eau morte avec le pays plat;
Mais ce qu'on ne saurait refaire, c'est la flamme
Qui dans ce petit peuple a mis une grande âme.

Juillet-août 1861.

XXIV

Voyons, d'où vient le verbe? Et d'où viennent les langues?
De qui tiens-tu les mots dont tu fais tes harangues?
Ecriture, Alphabet, d'où tout cela vient-il?
Réponds.

Platon voit l'I sortir de l'air subtil;
Messène emprunte l'M aux boucliers du Mède;
La grue offre en volant l'Y à Palamède;
Entre les dents du chien Perse voit grincer l'R;
Le Z à Prométhée apparaît dans l'éclair;
L'O, c'est l'éternité, serpent qui mord sa queue;
L'S et l'F et le G sont dans la voûte bleue,
Des nuages confus gestes aériens;
Querelle à ce sujet chez les grammairiens :
Le D, c'est le triangle où Dieu pour Job se lève;
Le T, croix sombre, effare Ezéchiel en rêve;
Soit; crois-tu le problème éclairci maintenant?
Triptolème a-t-il fait tomber, en moissonnant,
Les mots avec les blés au tranchant de sa serpe?
Le grec est-il éclos sur les lèvres d'Euterpe?
L'hébreu vient-il d'Adam? le celte d'Irmensul?
Dispute, si tu veux! Le certain, c'est que nul
Ne connaît le maçon qui posa sur le vide,
Dans la direction de l'idéal splendide,
Les lettres de l'antique alphabet, ces degrés
Par où l'esprit humain monte aux sommets sacrés,

Ces vingt-cinq marches d'or de l'escalier Pensée.

Eh bien, juge à présent. Pauvre argile insensée,
Homme, ombre, tu n'as point ton explication;
L'homme pour l'œil humain n'est qu'une vision;
Quand tu veux remonter de ta langue à ton âme,
Savoir comment ce bruit se lie à cette flamme,
Néant. Ton propre fil en toi-même est rompu.
En toi, dans ton cerveau, tu n'as pas encor pu
Ouvrir ta propre énigme et ta propre fenêtre,
Tu ne te connais pas, et tu veux le connaître,
LUI! Voyant sans regard, triste magicien,
Tu ne sais pas ton verbe et veux savoir le sien!

XXV

O terre, dans ta course immense et magnifique,
L'Amérique, et l'Europe, et l'Asie, et l'Afrique
Se présentent aux feux du Soleil tour à tour;
Telles, l'une après l'autre, à l'heure où naît le jour,
Quatre filles, l'amour d'une maison prospère,
Viennent offrir leur front au baiser de leur père.

XXVI

Tout est doux et clément! astres ou feux de pâtres,
Tout ce que nous suivons de nos yeux idolâtres
Tient de Dieu sa clarté.
Il est dans les soleils comme il est dans les roses.
L'atome est plein de gloire, et les plus grandes choses
Sont pleines de bonté.

Ainsi l'étoile d'or, cette splendeur suprême,
Ne se contente pas de faire voir Dieu même
À l'œil du genre humain,
Elle prend en pitié la nacelle qui flotte,
Se fait humble, et d'en haut souriant au pilote
Lui montre son chemin!

XXVII[1]

Un souffle rajeunit la forêt décrépite.
La nature profonde autour de moi palpite;
L'étoile a des regards; le tronc d'arbre a des yeux.
Je ne sais quoi d'obscur et de mystérieux
Dans la fraîche épaisseur des herbes et des mousses,
Vit, et les bois sont pleins de voix sombres et douces.
Partout où l'ombre est calme, où les flots sont dormants,
Le rêveur voit trembler et luire par moments,
Sous le roc qui se penche et l'arbre qui chancelle,
Une vague lueur de l'âme universelle.

[1] Inédit.

XXVIII[1]

. . . . . .
Là, je cause le soir avec un vieux curé,
Têtu comme un mulet, lettré comme une carpe,
Jurant par saint Pancrace et par saint Polycarpe,
Qui sait être ignorant sans faste et sans hauteur.
Ô derviche accompli! Ce vertueux pasteur
Ne se lave jamais et jamais ne se peigne.
Il laisse, dans un tas de livres qu'il dédaigne,
Manger l'esprit humain aux rats de son grenier;
Et du fond de son cœur croit qu'au siècle dernier
Le diable en deux morceaux étant tombé sur terre,
L'un s'appela Jean-Jacque et l'autre eut nom Voltaire.

[1] Inédit.

XXIX[1]

J'étais dans le clocher, obélisque plein d'ombre,
Et mon œil se perdait sous cet entonnoir sombre.
Le bourdon murmurait un chant mystérieux.
Pensif, je contemplais d'en bas ce cône austère;
Je croyais voir, immense et tourné vers la terre,
Un clairon embouché par quelqu'un dans les cieux.

[1] Inédit.

XXX[1]

15 juillet.

Mer pareille à la destinée!
Mer triste au chant mystérieux!
Dis-nous quelle force obstinée,
Quel vent de la terre ou des cieux
Sur tes bords que ta vague broie,
Te prend, te jette et te renvoie
Et te précipite toujours,
Et par moments, joyeux ou sombre
Peint de rayons ou couvre d'ombre
Tes flots mêlés comme nos jours!

En sortant de Fécamp — au haut de la côte
— 6 heures du soir.

[1] Inédit. — Album de voyage, 1836. *Collection de M. Louis Barthou.*

XXXI[1]

La mer, ô célestes abîmes,
Vous est égale en majesté!
Elle a ses profondeurs sublimes,
Elle est aussi l'immensité;
Ce qu'est à l'air le vent qui gronde,
Les courants le sont à son onde;
Elle a son azur éternel,
Ses météores, ses étoiles,
Et le navire ouvrant ses voiles
Est l'oiseau de cet autre ciel!

[1] Inédit. Feuilles paginées.

IMPRIMERIE NATIONALE.

XXXII[1]

Saint-Valéry-en-Caux, 17 juillet.

Un jour que mon esprit de brume était couvert,
Je gravis lentement la falaise au dos vert,
Et puis je regardai quand je fus sur la cime.

Devant moi l'air et l'onde ouvraient leur double abîme.
Quelque chose de grand semblait tomber des cieux.
Le bruit de l'océan, sinistre et furieux,
Couvrait de l'humble port les rumeurs pacifiques.
Le soleil, d'où pendaient des rayons magnifiques,
À travers un réseau de nuages flottants,
S'épandait sur la mer qui brillait par instants.
Le vent chassait les flots où des formes sans nombre
Couraient. Des vagues d'eau berçaient des vagues d'ombre.

L'ensemble était immense et l'on y sentait Dieu.

[1] Inédit. — Album de voyage, 1836. *Collection de M. Louis Barthou.*

XXXIII[1]

LA PASSION HUMAINE.

. . . . . .

Ombre où Brutus médite, où saigne Jésus-Christ;
Les Salomés sont là regardant les Électres;
Là, pleine de clairons, de tumultes, de spectres,
De squelettes, de rois hideux, d'hommes hagards,
De corps sans bras, de bras sans mains, d'yeux sans regards,
Sous un ciel monstrueux hennit, gronde et se cabre
La guerre, tourbillon hurlant, danse macabre.

[1] Inédit. — Manuscrit du *Théâtre en liberté*. Reliquat.

XXXIV[1]

La mort est sous un toit comme sur un navire.
Tel qui dompte la mer sur la terre chavire,
Tel se perd dans les flots encor plein d'avenir.
Les uns — ô nautoniers, vos destins sont les nôtres! —
Reviennent pour ne plus repartir, et les autres
S'en vont pour ne plus revenir!

17 juillet.

[1] Inédit. — Album de voyage, 1836. *Collection de M. Louis Barthou.*

XXXV[1]

Des mains, à travers la nuée,
Perçant vos ténèbres, Seigneur,
À notre soif exténuée
Tendent dans l'ombre le bonheur;
Elles nous tendent les ivresses,
Les extases enchanteresses,
L'espoir charmant, l'amour béni;
Et sur notre terre âpre et noire,
L'âme en frémissant cherche à boire
À ces coupes de l'infini.

Quiconque aime, quiconque souffre,
Au profond mystère est uni;
Tout cerveau qui pense est un gouffre;
Tout être est plein de l'infini;
Le cœur qui s'ouvre ouvre une porte;
Les âmes, atomes qu'emporte
Un souffle d'ombre ou de clarté,
Sentent frémir, aux cieux dressées,
Dans la moindre de leurs pensées
Les ailes de l'immensité.

[1] Inédit.

XXXVI[1]

Une clarté livide entre en ce sombre lieu;
Le jour semble y mourir, la mort y semble naître;
Lézarde, écroulement, larmier, brèche, fenêtre,
On ne sait pas quel nom donner aux soupiraux;
Et, cachant à demi des châssis sans vitraux,
Une guipure noire et difforme de branches
Et de feuilles frissonne aux ouvertures blanches.

[1] Inédit.

XXXVII

APPARITION.

A force d'aspirer à ce grand but : connaître,
A force de sonder le fond sacré de l'être,
À force de fixer mes regards inquiets
Sur toi qui peux, sur toi qui vis, sur toi qui es,
À force de parler à l'inconnu sans bornes,
Au mystère où l'horreur entr'ouvre ses yeux mornes,
À force de vouloir, noir plongeur fait de jour,
Jusqu'en l'océan Nuit trouver la perle Amour,
J'ai fini, cœur où vibre une invisible lyre,
Par voir sortir de l'ombre un effrayant sourire.

XXXVIII[1]

Dans ces heures où Dieu donne ou reprend la flamme,
Où le soleil revient ou s'en va comme une âme,
Où tout est solennel,
Où pour se transformer l'ordre éternel s'arrête,
Où le jour et la nuit luttent sur notre tête
À qui prendra le ciel;

Le monde est en suspens. Quiconque pense ou rêve
Sait que l'heure où tout change est l'heure où tout s'achève,
Que l'espoir est menteur;
Et l'esprit qui se penche alors sur la nature
Y sent de toutes parts ployer la créature
Devant le créateur!

Car on touche à la crise où tout peut se suspendre,
L'essieu peut se briser, le ressort se détendre,
Le flambeau s'éclipser.
Dans tous les cœurs se dresse un spectre affreux : PEUT-ÊTRE!
Le souffle qui passait et qui faisait tout naître
Peut ne plus repasser!

[1] Inédit. — *Don de M. Blaizot.*

Car l'éternel concert n'en est qu'à son prélude.
Celui qui fait la loi la réforme ou l'élude.
Des cieux il est l'auteur.
Et sait-on ce que Dieu, qui trompe notre étude,
Dans sa toute-puissance et dans sa solitude,
Fait à cette hauteur?

Qui nous répond de toi, Seigneur? Qui sait encore
Si ton souffle un matin n'éteindra pas l'aurore,
À l'heure de venir?
Le soleil est à Dieu. La terre ignore et rampe.
Qui sait si le travail qu'il fait à cette lampe
N'est pas près de finir?

Quand il aura fini Dieu l'éteindra sans doute.
Que ferons-nous alors dans l'ombre et dans le doute
Heurtant tous nos essieux?
Qu'est-ce que tous ces chars qu'on appelle des mondes,
Et qui portent chacun tant de choses profondes
Deviendront dans les cieux?

Aussi quand le soleil s'est éteint sur les cimes;
Quand l'obscurité rampe au penchant des abîmes
Et du fond monte au bord;
Quand dans les lieux profonds la profondeur redouble;
Quand le rêve au contour monstrueux, à l'œil trouble,
De toute chose sort;

Quand les ombres de tout par les bords se rencontrent;
Lorsqu'un réseau de brume où cent formes se montrent,
Flotte, au vent dénoué;
Quand le ciel où la nue à plis sombres se traîne
Laisse voir par endroits un peu de jour à peine
Comme un manteau troué;

Alors un mouvement se fait dans la nature;
La nuit vient; gouffre sombre où l'être s'aventure
De guides dépourvu!
Car il semble qu'à l'heure où tout dort et repose
Toujours la nuit peut faire au monde quelque chose
D'horrible et d'imprévu!

XXXIX[1]

Dieu.

A travers ce qu'on sent confusément bruire,
C'est lui qui fait trembler, c'est lui qui fait reluire
L'œil sous le cil baissé, l'eau sous la berge en fleurs;
Le rayon de la lune au bas des monts paisibles
Et le vague reflet des choses invisibles
    Au front incliné des rêveurs.

[1] Inédit.

XL[1]

L'épanouissement, c'est la loi du Seigneur.
Il a fait la beauté, l'amour et le bonheur,
    Il veut la fleur dans la broussaille.
Son âme immense, à qui l'aube sert de clairon,
Vibre à l'anxiété du moindre moucheron.
    Toute douleur en Dieu tressaille.

Quand on lie un oiseau, Dieu souffre dans le nœud.
Dieu, tout objet froissé vous touche et vous émeut
    Dans l'ombre où votre esprit repose;
Couché sur l'univers qu'emplit votre rayon,
Vous sentez, vous aussi, dans la création,
    Le pli d'une feuille de rose.

[1] Inédit.

XLI[1]

Au fond du ciel serein, âmes supérieures,
Les astres vivent seuls; quant aux âmes d'en bas,
Ces grands isolements ne leur conviennent pas.
Il leur faut l'air, la foule et les branches voisines,
Et le croisement souple et profond des racines,
Les réponses, les bruits, les yeux, les pas mouvants,
Et la rumeur des voix dans la rumeur des vents.

[1] Inédit.

XLII[1]

La solitude sainte aux faibles est fatale.

Voyez, il part, il fuit, il se cache, il s'installe
Dans un bois, dans un trou, loin de tout grand chemin.
Le voilà seul. Bonsoir! Voir un visage humain?
Pourquoi? qui? Non! plutôt, que le soleil périsse!
Vivent les ours! L'ennui le tient et le hérisse.
Il ne se peigne plus, il ne se rase plus.
Son âme est cul-de-jatte et son cœur est perclus.
Fermez la porte. Il vit, fauve, dans sa tanière.
N'ayant pas autre chose, il prend sa cuisinière.
Il devient triste, froid, lascif, méchant, petit;
Son esprit par degrés dans la chair s'engloutit.
En lui la brute monte et gagne sa cervelle;
Le néant sous son front lentement se nivelle;
Il boit, il mange, il marche; autrefois ça pensait.
Vit-il? on ne sait plus au juste ce que c'est,
Et le vieux loup Satan rit dans ses nuits funèbres
De voir cette lueur sombrer dans les ténèbres.

[1] Inédit.

XLIII[1]

Conquérants, prêtres, rois.

L'épée est une fauve et sinistre lionne;
La tiare flamboie et la mitre rayonne,
Le trône, splendide escabeau,
Luit; mais Dieu qui dans l'ombre ouvre et ferme les fosses,
Fait saisir et broyer toutes ces grandeurs fausses
Par les mâchoires du tombeau.

[1] Inédit.

XLIV

. . . . . .
Ô profondeur sans fond où va tout ce qui pense!
Où l'on tombe, n'ayant que soi pour tout appui!

Cet homme était hier empereur; aujourd'hui
Il est mort. Les canons tonnent, les clochers grondent;
Toutes les voix d'airain dans les cieux se répondent;
L'air murmure : — Il est mort! Il est mort! à genoux!
Celui qui disait : Moi! celui qui disait : Nous!
Le maître! le héros! la majesté sacrée!
L'élu! l'homme qui règne, ombre de Dieu qui crée!
Il est au ciel, l'heureux, le superbe, le fort!
Il fut grand dans la vie, il est grand dans la mort! —

Et les foules en deuil se hâtent accourues,
Et les lourds pots-à-feu flambent le long des rues,
Et le royal convoi passe. Vingt escadrons
Ouvrent la marche; on voit venir dans les clairons
Une espèce de tombe éblouissante et fière,
Un grand sépulcre trône inondé de lumière,
Un cénotaphe immense aux panaches mouvants
Qui roule et resplendit, secouant dans les vents
L'orgueil, l'encens, la myrrhe, et, comme des crinières,
Les flammes d'or, les plis de pourpre, les bannières.

Le corbillard étale au peuple émerveillé
Toute la gloire humaine, un manteau constellé,
Une couronne, un sceptre, une épée, un cadavre.
Et la grande cité que son veuvage navre,
Et, tout autour, les champs, les hameaux, les faubourgs
Ne sont qu'une rumeur de pas et de tambours.

Écoutez maintenant. Ô vertige! peut-être,
Pendant qu'on dit : — C'est lui! c'est le roi! c'est le maître!
Celui que Dieu servait dans ce qu'il entreprit! —
Il vient de s'éveiller, morne et sinistre esprit,
Dans un des noirs chevaux de l'attelage sombre
Qui tirent ce grand char de triomphe vers l'ombre!
Frissonnant, il bégaie : Où suis-je? Il se souvient;
Il sent derrière lui son cadavre qui vient;
De ses portes de marbre il voit s'arrondir l'arche;
Il connaît le valet de pied qui lui dit : marche!
Il veut crier : C'est moi! le maître! Il ne le peut;
La mort le tient muet sous son terrible nœud.
Sous sa nouvelle forme effroyable, il tressaille;
Et tout en traversant son Louvre, son Versaille,
Son Kremlin, son Windsor ou son Escurial,
Couverts de ses blasons : lys, aigle impérial,
Savoie, Espagne, Autriche, ou Lorraine, ou Bourgogne,
Son cocher le fustige au nom de sa charogne.
Misérable, il est pris dans la bête au pas lent.
Ce qu'il a d'éternel en lui, puni, tremblant,
S'attelle à ce qui va rentrer dans la nature;
Son immortalité traîne sa pourriture;
Terreur! terreur! tandis que son nom dans l'azur
Brille, et qu'on voit son chiffre à tous les coins de mur
Porté par un génie ou par une victoire;
Tandis qu'auguste et beau, s'ouvrant à cette gloire
Comme s'ouvre au soleil le portique du soir,
Tout Saint-Denis n'est plus qu'un sarcophage noir
Si vaste qu'on dirait qu'on a fait, sous ses porches,
Avec ses millions d'étoiles et de torches,

IMPRIMERIE NATIONALE.

Entrer toute la nuit pour en faire du deuil;
Pendant que les drapeaux adorent son cercueil,
Pendant qu'un Bossuet quelconque le célèbre,
Et l'appelle, du haut de l'oraison funèbre,
Bon, juste, glorieux, grand comme l'univers,
Son âme sous le fouet porte son corps aux vers!

XLV[1]

Le chœur.

Tu seras riche, heureux, beau, puissant, triomphant;
Tu trôneras, calife, au dos d'un éléphant;
Tu tiendras dans ta main la pomme impériale;
Tu seras plus aimé qu'Atys ou qu'Euryale;
Femmes dans ton sérail, chevaux dans tes haras,
Tu posséderas tout; et, quand tu dormiras,
Des déesses, dansant avec un bruit de lyres,
Pâles, te berceront de splendides sourires;
Et les peuples, devant ton front si radieux,
Croiront te voir briller de la lueur des dieux.
C'est bien; tu vivras fier, grand, ivre de toi-même,
Tranquille, oubliant l'heure où le sépulcre blême
S'ouvre immense, confus et noir comme la mer.

Soudain, tu sentiras passer un souffle d'air,
Et tu t'envoleras, force, orgueil, renommée,
Sans faire plus d'effet au vent que la fumée.

[1] Inédit. Manuscrit de *Dieu*, feuillet 710.

XLVI[1]

On a de chauds clients et des amis nombreux;
On rit, on chante, on brave, on vit; on est heureux,
On est impie à l'aise; on triomphe; on oublie
La mort qui se souvient, l'heure où tout se délie,
Et la submersion sombre de l'absolu.
Mais il vient, ce moment où tout est superflu,
Où la nuit vous saisit comme un hideux reptile,
Où tout ce qu'on peut faire est une offre inutile,
Où l'on a beau prier, implorer, supplier.
As-tu vu d'aventure un riche se noyer?
Il crie à ceux qu'il voit sur le rivage : — À l'aide!
— ... Cent francs! — ... dix mille francs! — ... tout ce que je possède!
Et la voix du noyé se perd sous le flot noir.
Ainsi, précipité, sans appui, sans espoir,
Le damné, s'attachant aux parois de la tombe,
Sent sous lui l'ouverture épouvantable, et tombe.
Il se tord, il appelle, il voit le firmament
Et la terre et le jour s'enfuir rapidement,
Et n'est plus qu'une forme indistincte qui sombre,
Et s'enfonce, et, hagard, roule à jamais sous l'ombre.

[1] Inédit.

XLVII[1]

Ô siècle inachevé, plein d'angoisse et de doutes,
Où tout flotte et se mêle en un milieu diffus!
Que l'œil avec terreur s'enfonce sous tes voûtes
Où les rois à tâtons vont demandant leurs routes,
Car la concession perd comme le refus!

Quels bouleversements dans tes lointains sans nombre,
Que d'antres ténébreux sous tes rameaux touffus,
Redoutable avenir où le poëte sombre
Voit les trônes pencher de plus en plus dans l'ombre
Sous un amas croulant d'évènements confus!

[1] Inédit. — Au verso d'une convocation du Ministère de l'Intérieur pour une réunion de la commission de la propriété littéraire, 6 janvier 1837.

XLVIII[1]

. . . . . Toujours sur cette mer sauvage
La gloire à l'horizon montre son beau rivage,
Son beau port, sans récifs, sans écueils meurtriers,
Son soleil arrêté dans son ciel sans nuage,
Et ses temples dans des lauriers.

Alors on rame, on vogue, et pour dompter la lame,
Vers l'île rayonnante on laisse fuir son âme,
On s'épuise, on aspire à l'aile des oiseaux,
On ouvre toute voile, on saisit toute rame,
On remue et l'air et les eaux!

La nuit, à l'horizon on la voit nébuleuse,
On vogue, le jour vient, et sur la mer houleuse,
Reparaît l'île heureuse et son riant gazon,
Le soir, on dit : où donc est l'île merveilleuse?
Hélas! toujours à l'horizon!

Elle trompe toujours notre poursuite avide.
Pour attirer et fuir le voyageur sans guide,
Jamais vent orageux, égaré sur les flots,
Ne fit sur une mer plus fausse et plus perfide,
Errer plus flottante Délos!

[1] Inédit.

Et quand de près enfin à vos regards s'étale,
Comme la table offerte à l'affamé Tantale,
Cette île radieuse, aux rivages si beaux,
Alors on reconnaît, dérision fatale!
Que ses temples sont des tombeaux!

XLIX[1]

. . . . . .

Oh! que d'amis j'ai vus à pas lents disparaître!
Que j'en ai vu quitter le chemin tour à tour,
Et, sortant de la vie avant la fin du jour,
Descendre le versant de la colline noire!
Combien, dont la gaîté me faisait vivre et croire,
Dont l'œil d'aise et d'amour semblait étinceler,
Ont cessé brusquement de rire et de parler,
Et pâles, frissonnants, tristes, la main glacée,
Sans même terminer la phrase commencée,
S'en sont allés, laissant leur destin incomplet,
Comme si tout à coup quelqu'un les appelait!

[1] Inédit.

L

Est-ce que vous croyez que les roses vermeilles
Ne trouvent pas moyen de suivre les abeilles,
Et que les papillons, errant dans les benjoins,
Ne sont pas dans l'azur par les parfums rejoints?
La mémoire est un souffle envoyé dans la tombe;
C'est la colombe allant s'unir à la colombe.
Non! il n'est pas d'absence, il n'est pas de tombeau;
Le pâle survivant, rallumant le flambeau,
Fait envoler son âme au delà de la terre
À la suite du mort entré dans le mystère;
L'âme revoit l'autre âme à force d'y rêver,
Et dans le ciel profond sait où la retrouver.

4 septembre 1857.

LI[1]

C'est le ciel que la tombe, aube obscure, reflète;
Le gouffre a pour barreaux les côtes du squelette;
On entend, comme ceux qui songent sur un bord,
Bruire l'infini dans le vide du crâne;
Et le Dieu qui pardonne, et le Dieu qui condamne
Luit dans les deux yeux de la mort.

La clarté du cercueil, pour nous fils des désastres,
Ô nuit sombre, est égale à la clarté des astres;
Comment devant les morts s'aveugler et nier?
Ce qui vécut est plein du mystère sublime;
L'immensité rayonne étoile dans l'abîme
Et cadavre dans le charnier.

[51] Inédit.

LII

Babel est tout au fond du paysage horrible.

Si l'épouvante était une chose visible,
Elle ressemblerait à ce faîte inouï.
Sommet démesuré dans le ciel enfoui!
Ce n'est pas une tour, c'est le monstre édifice.
Sans pouvoir l'éclairer, le jour sur elle glisse.
Des ouvertures d'ombre engouffrent dans ses flancs
Tous les vents de l'espace orageux et sifflants;
Il en sort on ne sait quelles sombres huées.
Sa spirale difforme et mêlée aux nuées
Peut-être y recommence et peut-être y finit.
L'ouragan a rongé ses porches de granit;
Son mur est crevassé du haut en bas; la brèche
Est comme un trou que fait dans la terre une bêche;
Ses rampes ont des blocs de roches pour pavés;
Sur ses escarpements lugubres sont gravés
Des masques, des trépieds, des gnomons, des clepsydres;
Ses antres, assez grands pour contenir des hydres,
Semblent de loin la fente où se cache l'aspic;
Sur les reliefs brumeux de ses parois à pic
Des forêts ont poussé comme des touffes d'herbes;
Ses faisceaux d'arcs rompus sont pareils à des gerbes;
La pierre a la pâleur sinistre du linceul.

Babel voulait monter jusqu'au zénith; Dieu seul

A son ascension pouvait mettre une borne.
On frémit d'entrevoir son intérieur morne;
Il est si noir qu'un astre y serait à tâtons;
Des chutes de muraille ont entre les frontons
Creusé des profondeurs qui font inaccessibles
D'affreux colosses, pris par la foudre pour cibles.
Le seuil porte deux tours qui sont deux chandeliers.
Ce spectre est loin. Un dôme, un chaos d'escaliers,
Des terrasses, des ponts, prennent vaguement forme
Dans ce blêmissement d'architecture énorme
Montant confusément derrière l'horizon.
Et comme on voit, au bord du toit d'une maison
S'abattre, à la saison des fleurs, à tire-d'aile,
Les pigeons au pied rose ou la vive hirondelle,
Sur son entablement funèbre aux trous profonds,
Viennent du fond du ciel se poser les griffons,
Les hippogriffes noirs, les sphinx volants des rêves
Dont les plumes sans pli ressemblent à des glaives,
Le dragon, sous son ventre étouffant des éclairs,
L'aigle d'apocalypse, et les larves des airs,
Et les blancs séraphins, qu'une aile immense voile,
Farouches, arrivant fatigués d'une étoile.

LIII[1]

La création va, sombre et démesurée;
L'étendue à jamais se meut dans la durée;
Le temps tourne au cadran du ciel;
Et l'homme, pendant l'heure où disparaît son âge,
Pâle, entend remuer l'effrayant engrenage
De l'infini dans l'éternel.

Le peu de jour qu'on voit passe entre des vertèbres;
Les blancheurs sont le deuil autant que les ténèbres;
Rien ne rayonne, rien n'est sûr;
Le penseur, attentif aux mystères sans nombre,
À travers l'amas noir de ces rouages d'ombre,
N'aperçoit qu'un lugubre azur.

[1] Inédit.

LIV[1]

Parmi des monts, épars comme un tas de décombres,
L'horizon ébauchait avec des pourpres sombres
Une aube monstrueuse, et j'en étais témoin;
L'ombre était vaste, un gouffre était béant au loin;
J'entendais chuchoter des voix exténuées,
Et je voyais passer dans les blêmes nuées
Des fantômes mêlés aux visions des airs;
Le vent sur la montagne au milieu des éclairs
Tordait les cheveux gris d'un prophète terrible.

[1] Inédit. — Carnet, 1861.

LV

. . . . . .

Quand... au milieu de la nuit,
Surpris par un mari chez une belle, Horace
S'enfuit, en laissant choir ses grègues sur sa trace,
Et conte l'aventure à son valet mignon
Dans des vers que Boileau lisait à Lamoignon,
Il ne se doute pas, en riant avec Dave,
Lui, le sage, qui traite en ami son esclave
Et qui parle en égal à Jupiter tonnant,
Il ne se doute pas qu'il touche en badinant
Au problème insondé de l'homme et de la femme;
Qu'il est des droits profonds que l'avenir réclame;
Que tout marche, et qu'un jour l'inquiet genre humain,
De l'amour mieux compris faisant sortir l'hymen,
Osera secouer la vieille chaîne noire
Du cœur, libre d'aimer comme l'esprit de croire.

LVI[1]

Quand le soleil d'avril rit à travers les feuilles,
Quand, d'un regard charmant, joyeuse, tu m'accueilles,
Je sens un feu divin dans mon cœur s'allumer;
Sans l'amour, sans la foi, notre âme serait noire.
Dieu ne l'a pas voulu. La nature fait croire,
La femme fait aimer.

11 avril 1843.

[1] Inédit.

LVII[1]

Oh! pour le reste de ta vie,
Qu'on nous plaigne ou qu'on nous envie,
Tant que nos cœurs se comprendront,
Puisse une sereine pensée,
À ton chevet toujours fixée,
Poser ses ailes sur ton front!

[1] Inédit.

IMPRIMERIE NATIONALE.

LVIII[1]

Figurez-vous un beau front triomphant,
Un frais sourire en une fraîche bouche,
Un œil limpide, innocent et farouche
Dont la paupière en amande se fend.
Elle était gaie et rose, grande et belle.
Je respirais à peine devant elle,
Tout fier d'être homme et tout sot d'être enfant.

[1] Inédit.

LIX[1]

Elle est gaie et pensive; elle nous fait songer
A tout ce qui reluit malgré de sombres voiles,
Aux bois pleins de rayons, aux nuits pleines d'étoiles.
L'esprit en la voyant s'en va je ne sais où.
Elle a tout ce qui peut rendre un pauvre homme fou.
Tantôt c'est un enfant, tantôt c'est une reine.
Hélas! quelle beauté radieuse et sereine!
Elle a de fiers dédains, de charmantes faveurs,
Un regard doux et bleu sous de longs cils rêveurs,
L'innocence, et l'amour qui sans tristesse encore
Flotte empreint sur son front comme une vague aurore,
Et puis je ne sais quoi de calme et de vainqueur!
Et le ciel dans ses yeux met l'enfer dans mon cœur!

[1] Inédit.

LX[1]

N'écoutez pas, mon ange, en votre rêverie,
Paris aux mille voix qui là-bas pleure et crie.
Entends plutôt mon cœur qui parle à ton côté.
Écoute-le chanter pendant que tu reposes.
Va, les soupirs d'un cœur disent bien plus de choses
Que les rumeurs d'une cité!

14 mai 1834. Butte Montmartre,
5 heures après midi.

[1] Inédit. *Feuilles paginees.*

LXI[1]

Relève ton beau front, assombri par instants;
Il faut se réjouir, car voici le printemps :
Avril, saison dorée où parmi les zéphyres,
Les parfums, les chansons, les baisers, les sourires,
Et tous ces doux propos qu'on tient à demi-voix,
L'amour revient au cœur comme l'ombrage au bois.

13 janvier 1839.

[1] Louis Barthou. *Les Amours d'un poète.*

LXII[1]

Janvier est revenu. Ne crains rien, noble femme!
Qu'importe l'an qui passe et ceux qui passeront!
Mon amour toujours jeune est en fleur dans mon âme;
Ta beauté toujours jeune est en fleur sur ton front.

Sois toujours grave et douce, ô toi que j'idolâtre;
Que ton humble auréole éblouisse les yeux!
Comme on verse un lait pur dans un vase d'albâtre,
Emplis de dignité ton cœur religieux.

Brave le temps qui fuit. Ta beauté te protège.
Brave l'hiver. Bientôt mai sera de retour.
Dieu, pour effacer l'âge et pour fondre la neige,
Nous rendra le printemps et nous laisse l'amour.

1er janvier 1842.

[1] Louis Barthou. *Les Amours d'un poète.*

LXIII[1]

Oh! de mon ardente fièvre
Un baiser peut me guérir.
Laisse ma lèvre à ta lèvre
S'attacher pour y mourir.
Ta bouche, c'est le ciel même.
Mon âme veut s'y poser.
Puisse mon souffle suprême
S'en aller dans un baiser!

[1] Inédit. *Feuilles paginées.*

LXIV[1]

Ne vous contentez pas, madame, d'être belle.
Notre cœur vieillit mal s'il ne se renouvelle.
Il faut songer, penser, lire, avoir de l'esprit.
Être, pendant dix ans, une rose qui rit,
Cela passe. — La vie est une triste chose,
Un travail de ruine et de métamorphose
Qui fait d'une beauté sortir une laideur.
Fixez votre œil charmant, parfois un peu boudeur,
Sur les deux termes sûrs d'une vie achevée,
Sur le point de départ et le point d'arrivée,
Chemin que parcourront, hélas! vos pas tremblants,
— Dents blanches, cheveux noirs; — dents noires, cheveux blancs!

Moi, j'estime la femme, humble et sage personne,
Qui ne s'éblouit pas, belle, veut être bonne,
Songe à la saison dure ainsi que les fourmis,
Et qui fait pour l'hiver provision d'amis.

Vieillir, c'est remplacer par la clarté la flamme;
Le cœur doit lentement rentrer derrière l'âme.

[1] Inédit.

LXV

Âme que j'ai trouvée ainsi qu'un diamant!
Ô noble esprit, jaloux, chaste, superbe, aimant!
Vous que l'amour fait reine et la beauté déesse,
Qui souffrez cependant et qui doutez sans cesse,
Qui vous cachez, plaintive et cruelle à la fois,
Et, comme les lions, fuyez au fond des bois,
Madame, en même temps si charmante et si rude!
Oh! si des profondeurs de votre solitude,
De ces vastes forêts où vous songez en vain,
Votre regard pensif, défiant et divin,
Pouvait comme un rayon pénétrer dans mon âme,
Si vous la pouviez voir telle qu'elle est, madame,
Dieu le sait, ô bel ange à qui manque la foi,
Tu ne trouverais rien dans cette ombre que toi!
Que toi, toujours bénie et toujours adorée,
Ton image, d'amour et d'orgueil entourée,
Ton nom, ton souvenir vivant, sacré, vainqueur,
Et mon cœur sombre et doux brisé par ton grand cœur!

10 mars.

LXVI[1]

Ô souvenirs! beaux jours, douces heures passées!
Rappelle-toi ce ciel, ces mers, ces grands tableaux,
Quand nous laissions errer, confondant nos pensées,
Nos pas sur les rochers, nos âmes sur les flots!

Saint-Valéry-sur-Somme, 1849.

[1] Louis Barthou. *Les Amours d'un poète.*

LXVII

— Doux ami, quand j'aurai quitté la chair mortelle,
Ne me fais remplacer par personne! dit-elle.
Pas d'autre amante! — Et grave, elle ajouta ce mot,
Les yeux levés au ciel : Car j'en mourrais là-haut.

LXVIII

Vent du soir! dont le vol nous courbe tous ensemble,
Respecte le blé d'or plein des rayons du jour,
Respecte tous les cœurs où quelque flamme tremble,
Mais jette où tu voudras, emporte où bon te semble
La paille sans épi, la femme sans amour!

LXIX

Quand je ne serai plus qu'une cendre glacée,
Quand mes yeux fatigués seront fermés au jour,
Dis-toi, si dans ton cœur ma mémoire est fixée :
Le monde a sa pensée,
Moi, j'avais son amour!

LXX

I

C'était la première soirée
Du mois d'avril.
Je m'en souviens, mon adorée.
T'en souvient-il?

Nous errions dans la ville immense,
Tous deux, sans bruit,
À l'heure où le repos commence
Avec la nuit!

Heure calme, charmante, austère,
Où le soir naît!
Dans cet ineffable mystère
Tout rayonnait,

Tout! l'amour dans tes yeux sans voile,
Fiers, ingénus!
Aux vitres mainte pauvre étoile,
Au ciel Vénus!

Notre-Dame, parmi les dômes
Des vieux faubourgs,
Dressait comme deux grands fantômes
Ses grandes tours.

La Seine, découpant les ombres
En angles noirs,
Faisait luire sous les ponts sombres
De clairs miroirs.

L'œil voyait sur la plage amie
Briller ses eaux
Comme une couleuvre endormie
Dans les roseaux.

Et les passants, le long des grèves
Où l'onde fuit,
Étaient vagues comme les rêves
Qu'on a la nuit!

Je te disais : — «Clartés bénies,
Bruits lents et doux,
Dieu met toutes les harmonies
Autour de nous!

Aube qui luit, soir qui flamboie,
Tout a son tour;
Et j'ai l'âme pleine de joie,
Ô mon amour!

Que m'importe que la nuit tombe,
Et rende, ô Dieu!
Semblable au plafond d'une tombe
Le beau ciel bleu!

Que m'importe que Paris dorme,
Ivre d'oubli,
Dans la brume épaisse et sans forme
Enseveli!

Que m'importe, aux heures nocturnes
Où nous errons,
Les ombres qui versent leurs urnes
Sur tous les fronts,

Et, noyant de leurs plis funèbres
L'âme et le corps,
Font les vivants dans les ténèbres
Pareils aux morts!

Moi, lorsque tout subit l'empire
Du noir sommeil,
J'ai ton regard, j'ai ton sourire,
J'ai le soleil!»

Je te parlais, ma bien-aimée ;
Ô doux instants!
Ta main pressait ma main charmée.
Puis, bien longtemps,

Nous nous regardions pleins de flamme,
Silencieux,
Et l'âme répondait à l'âme,
Les yeux aux yeux!

Sous tes cils une larme obscure
Brillait parfois;
Puis ta voix parlait, tendre et pure,
Après ma voix,

Comme on entend dans la coupole
Un double écho;
Comme après un oiseau s'envole
Un autre oiseau.

Tu disais : « Je suis calme et fière,
Je t'aime! oui! »
Et je rêvais à ta lumière
Tout ébloui!

Oh! ce fut une heure sacrée,
T'en souvient-il?
Que cette première soirée
Du mois d'avril!

Tout en disant toutes les choses,
Tous les discours
Qu'on dit dans la saison des roses
Et des amours,

Nous allions, contemplant dans l'onde
Et dans l'azur
Cette lune qui jette au monde
Son rayon pur,

Et qui, d'en haut, sereine comme
Un front dormant,
Regarde le bonheur de l'homme
Si doucement!

IMPRIMERIE NATIONALE.

II

Tu disais : « O soleils sans nombre!
Nuit! ciel en feu!
Dans vos clartés et dans votre ombre,
Tout monte à Dieu.

Rien ne se perd! Cendre, étincelle,
Ramier, vautour,
Le moindre battement d'une aile
Ou d'un amour,

Le chant du nid qui sous la feuille
Va s'assoupir,
Du cœur pensif qui se recueille
Chaque soupir,

Les rêves de l'âme enivrée,
Du front qui bout,
La nature immense et sacrée
Retrouve tout!

Car tout suit sa loi grave et douce!
Tout à la fois!
L'herbe verdit, la branche pousse
Au fond des bois,

La nuit endort les champs, la foule,
Les mers, les monts,
Le vent fuit, l'astre luit, l'eau coule,
Et nous aimons!

Nous aimons parce que nous sommes!
C'est notre vœu!
Aimer, c'est vivre loin des hommes
Et près de Dieu!

C'est s'ouvrir à la clarté pure,
Comme la fleur!
C'est sentir toute la nature
Vivre en son cœur!

C'est accomplir le code auguste
D'Éden naissant
Que suivait devant le ciel juste
L'homme innocent!

Soyons heureux, ô toi que j'aime!
Bravons le sort!
Car seuls à cette heure suprême,
Seuls quand tout dort,

Dédaignant d'un monde où tout tremble
Les bonheurs vains,
Sûrs d'être en paix avec l'ensemble
Des faits divins,

Comme en un temple où l'ombre rampe
Devant nos pas,
On suit la lueur d'une lampe
Qu'on ne voit pas,

Nous sentons sur notre âme fière,
Tout en rêvant,
L'œil sans sommeil, l'œil sans paupière
Du Dieu vivant!

Va, dans mon cœur rien ne chancelle.
Sois mon époux.
La conscience universelle
Est avec nous!

Donnons-nous à l'amour! — Écoute,
Soupirs, concerts,
Pervenche du bord de la route,
Perle des mers,

La mousse en avril épaissie
Des bois dormants,
Les sourires, la poésie,
Les pleurs charmants,

Le bleu du ciel, le vert de l'onde,
L'éclat du jour,
Les belles choses de ce monde
Sont à l'amour!

C'est l'amour qui tient toute chose,
Et fait d'un mot
Épanouir ici la rose,
L'astre là-haut.

C'est lui qui veut qu'on ne commande
Qu'à deux genoux!
C'est lui qui fait la femme grande
Et l'homme doux! »

Ainsi tu parlais, et sans doute,
Dieu t'inspirait;
Car j'écoutais comme on écoute
Dans la forêt,

Quand Dieu se mêle à la nature,
Au bruit des vents,
Quand il parle dans le murmure
Des bois vivants!

Août 1844.

LXXI [1]

Ton beau front s'est penché comme une fleur froissée;
J'ai senti tressaillir ta pauvre âme blessée;
Oh! dors, et songe à moi, doux ange au cœur profond!
Pendant que ta veilleuse argente ton plafond,
Laisse passer devant tes paupières baissées
Les rêves souriants, ombres de mes pensées,
Et demain, quand le ciel ramènera le jour,
Tourne tes yeux vers l'aube et ton cœur vers l'amour!

Minuit. En rentrant.
9 novembre.

[1] Inédit.

LXXII

GUITARE.

Vous avez, madame, une grâce exquise,
Une douceur noble, un bel enjouement,
Un regard céleste, un bonnet charmant,
L'air d'une déesse et d'une marquise.

Vos attraits piquants, fiers et singuliers,
Dignes des Circés, dignes des Armides,
Font lever les yeux même aux plus timides
Et baisser le ton aux plus familiers.

La nuit, quand je vois, dans les cieux sans voiles,
Les étoiles d'or, mon cœur songe à vous;
Le jour, jeune belle aux regards si doux,
Lorsque je vous vois, je songe aux étoiles.

30 septembre 1844.

LXXIII

Quand je veux savoir vos douleurs secrètes,
Vous dites, ô belle aux yeux adorés :
— «Je ne puis sortir des lieux où vous êtes;
Vous êtes mon maître!» — Et puis vous pleurez.

Et vous reprenez : — «Quoi! sans récompense
Mes jours près de vous s'usent à souffrir!
Je veux vous quitter, mais, lorsque j'y pense,
Je ne sais pourquoi je me sens mourir!» —

Le même esclavage, ô belle, est le nôtre;
De vous jusqu'à moi la chaîne revient;
Nous ne sommes pas libres l'un ni l'autre;
Je vous tiens, madame, et le sort me tient.

Vous êtes à bord, et je suis la barque.
Oui, comprends-moi bien, mes discours sont vrais,
Cet homme qui t'aime, esclave et monarque,
Est un dur navire aux sombres agrès.

Il emporte au loin votre cœur, votre âme;
Il est emporté par le gouffre amer!
Vous ne pouvez pas en sortir, madame,
Et lui ne peut pas sortir de la mer.

Il subit l'autan, le nord, l'hiver, l'onde;
Souvent sur l'écueil on le croit perdu;
L'eau s'en joue, et quand la tempête gronde,
Dans l'orage noir il passe éperdu!

Il lutte; les vents n'épargnent personne.
En se rappelant maint naufrage ancien,
Sur les vastes mers il flotte, il frissonne.
Il est votre maître et n'est pas le sien.

11 novembre 1847.

LXXIV [1]

Vivre, aimer, tout est là, le reste est ignorance;
Et la création est une transparence;
L'univers laisse voir toujours le même sceau,
L'amour, dans le soleil ainsi que dans l'oiseau;
Nos sens sont des conseils : des voix sont dans les choses;
Ces voix disent : Beautés, faites comme les roses;
Faites comme les nids, amants! Avril vainqueur
Sourit. Laissez le ciel vous entrer dans le cœur.

[1] Inédit. Manuscrit des *Actes et Paroles. Depuis l'exil.*

LXXV

À ANDRÉ CHÉNIER[1].

. . . . . .

Tout à coup j'entendis s'éveiller ma voisine.
J'avais seize ans, bel âge où tous les chérubins
Rôdent, tâchant de voir par les vitres des bains,
Où la soutane est lourde et brûle les lévites,
L'âge que vous aviez, mon André, quand vous vîtes
Un beau matin, du fond de son réduit obscur,
Grâce à ces accidents de terrain ou de mur
Que le hasard nous offre avec quelque avarice,
Sortir du lit Myrrha, qui s'appelait Clarisse;
Bref, je fis comme vous, mon doux André Chénier,
Et j'appliquai mon œil aux fentes du grenier.
Elle bâillait, laissant entrevoir ses épaules;
Puis, comme une naïade ondoyant sous les saules,
Par je ne sais quel brusque et naïf mouvement,
Rapide, elle écarta son drap si vaguement
Que l'œil ne savait pas si ce charmant manège
Découvrait de la chair ou montrait de la neige.
L'aube, à côté de nous, dorait le vieux portail;
Elle regarda l'aube; — ici, Muse, un détail.

[1] Fragment inédit relié dans les *Œuvres d'André Chénier*, édition de 1889. *Collection de M. Louis Barthou.*

Soit qu'elle ignorât l'art de l'exquise indécence;
Soit qu'étant gens voisins de l'antique innocence
On n'eût point fait alors ce progrès triomphal
D'avoir plus de dentelle encore au lit qu'au bal;
Soit que la pauvre enfant n'eût pas même un centime
Dans son chétif budget pour la parure intime;
Soit manque d'idéal; soit enfin qu'Alizon,
Simple, n'eût pas prévu ces trous à la cloison;
Soit pour toute autre cause, à votre choix, poëte,
Sa toilette de nuit était fort peu coquette.
Un cordon lui serrait le cou lugubrement;
On devinait son sein divin, son dos charmant,
Mais mon vers, obligé de peindre, se désole
De les empaqueter dans une camisole;
Un serre-tête plat lui pressait les cheveux;
Et je dois confesser, pour clore ces aveux,
Que son bras, qu'eût chanté la nymphe de Sicile,
Se dérobait aux yeux sous un linge imbécile.

LXXVI

À DES BAIGNEUSES.

Ô femmes, la pudeur, c'est la honte sacrée.
Le lieu sombre et divin qui rayonne et qui crée,
Cette chair sous laquelle on aperçoit l'esprit,
Le ventre qui féconde et le sein qui nourrit,
Sont des mystères pleins d'épouvante et de charme.
C'est pourquoi votre œil roule une céleste larme;
C'est pourquoi vous cherchez, loin des pas et des voix,
Ô baigneuses, l'abri silencieux des bois.
La nature sauvage et profonde vous couvre.
Votre robe inquiète en tressaillant s'entr'ouvre,
Puis tombe, et vous avez, le dernier voile ôté,
Peur de votre lumière et de votre beauté.
Si quelqu'un me voyait! dit la nymphe ingénue.
Comme c'est effrayant d'être une aurore nue!
Et vous avez raison, belles, de vous cacher.
Vos corps exquis, plus frais que la fleur du pêcher,
Frémiraient du regard d'un passant, faune infâme
Qui cherche la matière au lieu de chercher l'âme.
A toute belle chose il faut un vêtement.
L'œil de l'homme toujours guette en quoi se dément
La beauté, la vertu, le génie, et s'attache,
Sinistre, à la splendeur pour y trouver la tache.

Toute clarté, pour fuir l'offense de nos yeux,
S'enveloppe d'un pli chaste et mystérieux,
Et l'on se sent farouche alors qu'on est suprême;
Et voilà pourquoi Dieu, sachant que l'astre même
A sa pudeur, et veut un voile auguste et pur,
Met sur la nudité des étoiles l'azur.

15 juillet 1876.

LXXVII [1]

LUCIO.

Plaire à deux yeux charmants, c'est le but de ma vie.
Pour toute ambition, j'ai cette douce envie.
Je souhaiterais tout à la fois dans les cieux.
Oui. Mais au fond, pourquoi? pour plaire à deux beaux yeux.
Descendre du vieux Cid ou d'Amadis de Gaule;
Briller à l'Œil-de-bœuf; faire sur son épaule
Ondoyer une étoile aux plis de son manteau;
Avoir chevaux, piqueurs, chiens, carrosse, château;
Être beau, jeune, riche et grand par la naissance,
Patrice de Venise ou duc et pair de France;
Être homme de génie au front large et sacré,
Calomnié de tous et de tous admiré;
Que sais-je! être empereur! — tout cela, sur mon âme,
Représente pour moi le regard d'une femme.

[1] Inédit.

LXXVIII [1]

Vous souffrez ici-bas mille maux nuit et jour,
Sans cesse, et pauvres gens, vous dites : c'est l'amour.
Erreur. L'amour n'est pas le mal, c'est le remède.
Toujours de quelque belle, et souvent, que Dieu m'aide!
De plusieurs à la fois je suis le prisonnier.
Je vis au carnaval deux filles l'an dernier.
L'une était ragusaine et l'autre bergamasque.
Leur rire épanoui rayonnait sous leur masque,
Et l'on voyait flamber des yeux sous leurs deux loups,
Dont les charbons ardents eussent été jaloux.
Quel éblouissement de voir ces créatures!
Leurs regards étoilés étaient pleins d'aventures;
Leurs petits doigts semblaient jouer, doux et moqueurs,
D'un clavier invisible où vibraient tous les cœurs.
Le satin était bure auprès de leurs épaules.
Les plus hardis faquins et les plus joyeux drôles
Leur parlaient un moment, sans y songer du tout,
Et devenaient rêveurs et bêtes tout à coup.

[1] Inédit.

LXXIX[1]

. . . . . .

Bon! voilà son esprit qui part! — Ô cavaliers,
Piquez des deux! Marins, faites force de voiles!
Vive araignée, étends tes plus subtiles toiles!
Aigles chasseurs, volez aussi prompts que l'éclair!
Bien! hâtez-vous! allez! — Ni dans l'eau, ni dans l'air,
Vous ne pourrez jamais, quoique vous alliez vite,
Suivre, atteindre, saisir et ramener au gîte
La raison d'une femme alors qu'elle s'en va!

[1] Inédit.

IMPRIMERIE NATIONALE.

LXXX[1]

PORTRAIT.

Foin de cet orateur, pédant enchifrené
De qui l'esprit ne sort qu'en passant par son né!
Son éloquence humide abonde en longs filandres.
Quand ce bavard, pour mettre un terme à nos esclandres,
Paraît, blême et bouffi d'un ennui colossal,
À la tribune, orné de son courroux nasal,
Vous attendez qu'il tonne et moi qu'il éternue.
Quoi! du nasillement l'heure est-elle venue!
Oh! le puissant tribun qui fait que les partis,
Quand il parle, oubliant griefs, vœux, appétits,
Et toi, Liberté sainte, aujourd'hui prisonnière,
Pensent à leur mouchoir et non à leur bannière!
Soit, émerveillez-vous! Fort bien, criez : bravo!
Moi je n'admire pas ce rhume de cerveau.
Certes, ce coryza, je l'avoue, est énorme,
Stupéfiant, tenace à rendre un nez difforme,
Monstrueux, magnifique, horrible, point bénin;
Le rhume est d'un titan, mais le cerveau d'un nain.

[1] Inédit.

LXXXI

Vous n'êtes pas sensible à la prose, jeune homme.
Il vous faut le vers. Soit. L'art s'accommode en somme
De la prose aussi bien que du vers, et Pascal
Vaut Corneille. Pourtant le vers, pontifical,
Monte dans plus d'azur et sur un plus haut faîte,
Et le penseur en prose, en vers devient prophète.
Donc préférons le vers. C'est un plus fier démon.
Mais la prose, Tacite, Arouet, Saint-Simon,
Est plus humaine étant moins divine, et, superbe,
Est la Parole, alors que la strophe est le Verbe.
Aimons l'esprit humain complet, et l'art entier.

LXXXII[1]

Mes strophes sont comme les balles
Aux coups meurtriers et fréquents.
Mes deux rimes sont deux cymbales
Qui sonnent sur le front des camps.
Lorsqu'on les entend, tout tressaille;
Le soldat rêve la bataille;
L'éclair sort des bronzes tonnants;
Les cavaliers à l'œil austère
Sentent sous les housses de guerre
Trembler leurs chevaux frissonnants.

[1] Inédit.

LXXXIII

Quiconque pense, illustre, obscur, sifflé, vainqueur,
Grand ou petit, exprime en son livre son cœur.
Ce que nous écrivons de nos plumes d'argile,
Soit sur le livre d'or comme le doux Virgile,
Soit comme Alighieri sur la bible de fer,
Est notre propre flamme et notre propre chair.
Le livre est à ce point l'auteur, et le poëme
Le poëte, notre œuvre est tellement nous-même,
Nous la sentons en nous si mêlée à nos pleurs,
À notre sang, si bien faite de nos douleurs
Et si profondément dans nos os pénétrante,
Que lorsqu'il arriva qu'en l'an mil huit cent trente
Mademoiselle Mars, Firmin et Joanny
Pour la première fois jouèrent *Hernani,*
J'eus un frémissement de pudeur violée.
Jusqu'à ce moment-là, dans une ombre étoilée,
Ruy, Carlos, le bandit, le cor de la forêt,
Doña Sol pâle, étaient mon rêve et mon secret;
Je leur parlais au fond des extases farouches,
Je voyais remuer distinctement leurs bouches,
Je vivais tête-à-tête, ému d'un vague effroi,
Avec ce monde obscur qui se mouvait en moi.
La foule s'y ruant me parut un supplice.
Il me sembla quand, seul derrière la coulisse,

Je vis Faure crier au machiniste : Va,
Et lorsqu'en frissonnant la toile se leva,
Que devant tout ce peuple immense aux yeux de flamme
Je sentais se lever la jupe de mon âme.

Jersey, septembre 1852.

LXXXIV

L'Inconnu, ce quelqu'un qu'on distingue dans l'ombre,
Prend les poëtes, joue avec leur âme sombre,
Emplit leurs yeux profonds de la lueur des soirs,
Et donne à deviner à ces Œdipes noirs
Le bien, le mal, l'enfer, Dieu, l'amour, les désastres;
Ce mystérieux sphinx, dont les yeux sont deux astres,
Mêle l'immense énigme au clavier de leurs vers,
Les ouvre ou les referme ou les laisse entr'ouverts,
Et pose en souriant ses griffes contractiles
Sur le spondée auguste et sur les frais dactyles,
De sorte qu'on les sent pleins d'un charme hideux;
Et, voyant le problème horrible trop près d'eux,
Craignant d'être emportés sur de trop rudes faîtes,
Les poëtes ont peur de devenir prophètes.

LXXXV

Le prophète et le poëte
Affirment l'être au néant;
La terre écoute inquiète
Cet archange et ce géant;
La foule aux vils dialogues,
Ce tas de loups et de dogues
Qui rôdent sous le ciel bleu,
Tout ce noir troupeau qui nie
Aboie après le génie
Interlocuteur de Dieu.

Toute la sombre cohue
Des errants et des vivants
Craint les penseurs; elle hue
Ces grands fronts, battus des vents;
Elle s'écrie en sa haine :
« D'où vient qu'ils n'ont pas de chaîne,
Et planent quand nous fuyons?
D'où vient que leurs cœurs flamboient?
Qu'est-ce donc que leurs yeux voient
Pour avoir tant de rayons? »

Quand les grands aigles fidèles
Dans l'âpre nuit sans amour
Vont, donnant de fiers coups d'ailes
Du côté du point du jour,

L'ombre aveugle, l'ombre athée,
Invective, épouvantée,
Ces passants à l'œil vermeil
Qui troublent sa solitude
Avec leur vieille habitude
De regarder le soleil.

1er janvier 1854.

LXXXVI[1]

Poëtes, si le monde avait une âme encor,
Sur vos lèvres sereines
Reviendraient se poser ou des abeilles d'or
Ou des baisers de reines!

Vous verriez, comme l'aigle au front du mont grondant,
S'ouvrir pour votre extase
Les deux chevaux ailés, ou l'Hippogriffe ardent,
Ou l'effrayant Pégase.

[1] Inédit.

LXXXVII

Voici les Apennins, les Alpes et les Andes.
Tais-toi, passant, devant ces visions si grandes.
Silence, homme! histrion! Les monts contemplent Dieu;
Ils regardent, penchés au bord du gouffre bleu,
Comme des spectateurs sur un gradin sublime,
Le drame formidable et sombre de l'abîme,
L'entrée et la sortie étrange de la nuit,
Ces personnages noirs, le vent, l'éclair, le bruit,
La comète, ange obscur dont vous voyez le glaive,
Le rideau de l'azur qui pour le jour se lève,
Les chutes, les terreurs, les chocs, les dénouements
Des mondes engloutis dans les chaos fumants,
Et les astres masqués, et les apocalypses
Des grands spectres du ciel, des aubes, des éclipses.
Pour eux ce que la terre et ses fantômes font
N'est qu'un peu de fumée et dans l'ombre se fond;
Pour eux l'homme n'est pas, un peuple s'évapore.
De la lave éternelle effrayant madrépore,
Vésuve ignore Naple; Etna qu'un feu détruit
Ne connaît pas Messine et parle avec la nuit;
Olympe ne voit pas Athènes; pour Soracte
Des grandeurs de là-haut Rome n'est que l'entr'acte;
Balkan, sans voir Stamboul, chante son noir salem;
Sina voit l'infini, mais non Jérusalem.

LXXXVIII[1].

Tout homme est un grain de poussière;
Pourquoi suivre des yeux chaque atome incertain?
De l'humanité tout entière,
Rêveur, je sonde le destin.
Sans condamner le pire et sans railler le moindre,
Je contemple ce qui va poindre,
J'observe ce qui va finir.
Comme la plaine au soir s'emplit d'ombres énormes,
Je vois dans ma pensée errer toutes les formes
Du vague et lointain avenir.

[1] Inédit.

LXXXIX

Ce monde, fête ou deuil, palais ou galetas,
Est chimérique, faux, ondoyant, plein d'un tas
De spectres vains, qu'on nomme Amour, Orgueil, Envie.
L'immense ciel bleu pend, tiré sur l'autre vie.
Le vrai drame, où déjà nos cœurs sont rattachés,
Les personnages vrais, hélas! nous sont cachés
Par ce ciel dont la mort est le noir machiniste.
Le sage sur le sort s'accoude, calme et triste,
Content d'un peu de pain et d'une goutte d'eau,
Et, pensif, il attend le lever du rideau.

15 octobre 1854.

XC

Il faut que le poëte, en sa dignité sainte,
Comme un dieu boit le fiel sache boire l'absinthe,
Qu'il marche gravement par son œuvre absorbé,
Comme le laboureur sur le sillon courbé,
Oubliant les frelons dont l'essaim l'environne,
Et les insectes noirs qui mordent sa couronne.
Il sied que le poëte, à toute heure obsédé,
Sur le jaloux rhéteur à sa chaire accoudé,
Sur l'obscur pamphlétaire accroupi dans son bouge,
Imprime son dédain quoiqu'il ait un fer rouge!
Mais il est bon parfois qu'entouré d'envieux,
Il songe aux ennemis d'un maître illustre et vieux,
Qu'il tire de l'oubli qui sur leurs fronts retombe
Tous ces vils Bavius enfouis dans la tombe,
Er que sa main, tardive ainsi que le remords,
Fasse pour les vivants un exemple des morts!

XCI[1]

Je voudrais qu'on trouvât tout simple qu'un rêveur,
Las des faux biens, qui n'ont qu'une ingrate saveur,
Cherche l'ombre et devienne une face tournée
Vers l'inconnu dont est pleine la destinée.
Je ne m'explique point qu'on ne comprenne pas
Qu'un homme, après avoir pris ses quatre repas,
Bu, mangé, dormi, dit des choses inutiles,
Goûté dans vingt journaux à tous les mauvais styles,
Et refait tous les riens que les gens graves font,
N'est point pour cela quitte avec le ciel profond.
Souvent, j'ai dit, pensif, les coudes sur ma table,
Qu'une chose appelée honneur est véritable,
Que l'âme est, et qu'il faut sur terre avant tout voir
Non le bonheur, ô noirs vivants, mais le devoir.
Et puisque vous parlez de rêveurs, sachez, hommes,
Qu'entre la libre Sparte et les lâches Sodomes,
Nous laissant le choix, calme, invisible, écoutant,
Dans l'abîme un songeur immense nous attend.
A l'homme la souffrance, à lui la patience.
J'affirme qu'une haute et juste conscience
Met tout en mouvement dans ces grands flots du sort
Dont nous sommes battus quand notre barque sort.
Sans cette probité suprême qui gouverne,
Le monde ne serait qu'une affreuse caverne

[1] Inédit.

D'ombre, de vents, d'écueils, de démence et de bruit,
Et nous devons tâcher d'élever, dans la nuit,
L'âme humaine au niveau de cette âme divine.
Lier ce qu'on démontre avec ce qu'on devine,
Chercher l'aube à travers les mornes épaisseurs,
Telle est la fonction sévère des penseurs.
Au-dessous d'eux les noirs évènements se brisent.
Et quant à ce que font, et quant à ce que disent
Tous ceux qui de régner commettent l'attentat,
Rois, empereurs, valets de la raison d'état,
Chefs d'armée ou de peuple, imans, vizirs, ministres,
Princes, tas monstrueux de tout-puissants sinistres,
Considérant les cœurs, les haines, les effrois,
Les faits, chaos farouche et plein d'obscures lois,
Et le flux et reflux formidable où nous sommes,
J'estime que l'effort énorme de ces hommes
Laisse à peu près la trace, en nos destins amers,
Que laisse un cri d'oiseau dans la rumeur des mers.

3 septembre 1872.

XCII

PLANÈTES.

Dans nos noirs firmaments, cieux des mondes maudits,
Sombre loi, les enfers pèsent aux paradis.
Chacun de ces foyers que l'ombre a dans ses voiles,
Qui de près sont soleils et de loin sont étoiles,
A des fourmillements de globes ténébreux,
Terres, lunes, anneaux, mondes noirs et nombreux,
Mêlés aux longs fils d'or de sa vaste lumière.
Morne expiation d'une faute première!
Tous ces grands chevelus des feux et des rayons,
Les soleils à la face énorme, ces lions
De l'abîme, accroupis au seuil des bleus pilastres,
Dans leur crinière immense ont des vermines d'astres.

IMPRIMERIE NATIONALE.

XCIII[1]

Comme on a hors de soi ce prodigieux monde
Tournant autour d'un centre où la lumière abonde,
Et d'où sortent la vie, et l'aurore et la loi,
Et comme en même temps on porte un centre en soi
Autour duquel le monde intérieur gravite,
Pour peu qu'on réfléchisse et pour peu qu'on médite,
On sent l'identité de l'âme et du soleil.

[1] Inédit. — Carnet, 1861. — *Collection de M. Louis Barthou.*

XCIV[1]

Une sorte de vague énorme, errante et souple,
Nous enveloppe, et tout dans cette onde s'accouple.
C'est à travers ce flot qu'on entrevoit au loin
L'œil fixe et lumineux de Pan, sombre témoin.
C'est le chaos, j'y tremble; et c'est l'ordre, j'y pense.
J'y sens du châtiment et de la récompense.
Et je vais le plus droit que je peux devant moi.
Je crois. C'est en amour que se dissout l'effroi.
Dans cet ensemble, vrai quoique visionnaire,
Tout a sa place; un cèdre, un brin d'herbe; un tonnerre
Passe, et n'a pas le droit de faire taire un nid
Qui, comme lui, comprend l'abîme et le bénit.
Nul du concert sacré n'est exclu. On écoute.
La nature au milieu de l'ombre parle toute;
L'effet rend témoignage à la cause; penché
Sur tout ce vaste hymen qu'on nomme à tort péché,
L'homme songe; il entend les êtres et les choses,
Les monstres chevelus, les oiseaux aux becs roses,
Tous, terribles, charmants, pêle-mêle, en tout lieu,
À toute heure, à la fois, chanter ou rugir Dieu.
Un hymme immense sort de cet immense rêve;
L'alouette l'ébauche et le lion l'achève.

18 juin 1870.

[1] Inédit.

XCV [1]

Le sépulcre géant d'étoiles se compose.
Poëte, tu l'as dit, la mort n'est autre chose
Qu'un formidable azur d'astres illuminé.
Ô poëte, toi-même as jadis deviné
Que nous, les noirs gardiens des espaces sans borne,
Nous livrions aux morts leur sérénité morne,
Et que, dans le dedans du cercueil, nous faisions
Pendre les lustres d'or des constellations.
Oui, la fosse contient tous les astres du rêve;
Meurs et vois! De la nuit le couvercle se lève.
Sombre éblouissement! Les morts mystérieux
Laissent de sphère en sphère errer leurs vagues yeux,
Et dressent, effarés, leur regard taciturne
Dans les dômes sans fond du grand palais nocturne;
La mort, c'est l'ouverture effrayante des cieux;
L'immense firmament, tranquille et monstrueux,
Où vibre d'astre en astre un hymne séraphique,
Emplit de ses soleils la tombe magnifique.

[1] Inédit.

XCVI

. . . . . .
À ce point de la vie où je suis arrivé,
L'insulte offense peu; cette chose qu'on nomme
Le laurier d'un poëte ou la gloire d'un homme
Dépend de l'avenir, non des contemporains.
Les louanges, ayant les affronts pour refrains,
Sont trop près d'un tombeau pour y faire grand'chose.
Et désormais ce bruit, injure, apothéose,
Doit par le penseur calme et grave, être écouté
Dans les lointaines voix de la postérité;
Car l'avenir seul dit le mot superbe ou sombre
Qui détrône une idole ou fait un dieu d'une ombre.

XCVII[1]

Ô consul, toi qui peux dire : — J'ai dans l'histoire
Ce hasard, c'est que j'ai le pouvoir sans la gloire,
Nul destin n'est pareil au mien, et j'ai vécu
Assez pour gouverner Rome, étant un vaincu;
Car ce sont les vainqueurs qui règnent d'ordinaire;
Et moi qui dans mes mains fis rater le tonnerre,
Je n'en suis pas moins dieu. — L'on t'admire, consul.
Rome, devant qui tremble Anubis, Irmensul,
Le Jéhovah des juifs, le Jupiter de Grèce,
Le Pont, la Perse, et l'Inde, et l'Afrique tigresse,
Tu la tiens sous tes pieds. Et l'on s'écrie : Honneur!
Nous te faisons cortège, ô consul, chef, seigneur!
Et pour te saluer, quand le Sénat te nomme,
Tous ceux à qui plaît l'aube éternelle de Rome,
Son passé, son vieux mont par la foudre choisi,
Son histoire, sont là. — C'est vrai, j'y suis aussi;
Et, vieux romain, je dis, pendant que tes esclaves
T'entourent, quelques-uns vêtus de laticlaves,
Quand tu digères, seul sur ton lit de vermeil,
Lourd de toute-puissance et de demi-sommeil
Dans la salle splendide et sonore où tu dînes :
— Notre histoire me plaît, moins les Fourches Caudines.

5 avril 1874.

[1] Inédit. — *Don de M. Louis Barthou.*

XCVIII[1]

Ô destin!
Toi par qui nous tombons et toi par qui nous sommes!
Grandes fatalités qui brisez les grands hommes!
Évènements qu'on voit dans l'ombre à tout moment
Broyer tout, séparant la paille du froment,
Mûs par un vent du ciel qui jamais ne repose,
Sans relâche occupés à moudre quelque chose,
Machine aux mille essieux, travaillant jour et nuit,
Dont je vois tourner l'aile et dont j'entends le bruit,
Ce hameau ne craint pas vos rouages difformes.
Le grain de mil échappe à vos meules énormes.

[1] Inédit.

XCIX[1]

(ÉPÎTRE.)

. . . . . ,

Il s'agit d'une fête à célébrer. C'est bon.
Comment s'y prendre afin d'avoir beaucoup de joie?
On a de l'argent; bien; mais il faut qu'on l'emploie.
Vous avez une idée excellente : — Parbleu,
Illuminons la ville. Ayons tout au milieu
Un gros feu d'artifice avec des ifs superbes,
Des serpenteaux faisant de grands zigzags, des gerbes.
Comme ce sera beau! le ciel sera très noir. —
Vous ne songez qu'au feu que vous allez avoir;
L'eau se fâche, et voilà qu'il pleut sur vos fusées;
Vos lampions fumants empestent vos croisées.
Vos gerbes sous l'averse ont l'air de lumignons.
C'est fort beau tout de même en dépit des grognons
Qui bougonnent : «J'ai froid. C'est manqué. Ça m'assomme».
Une autre bonne idée est de donner la somme
Entière, avec l'espoir que Dieu dira merci,
Aux pauvres; et notez cet avantage-ci,
C'est que le mauvais temps ne gâte point la fête.

[1] Inédit.

C[1]

Pour que l'humanité soit complète et divine,
C'est peu qu'elle triomphe, il faut qu'elle ait raison;
Heureux celui qui plaint les vaincus! il devine
Ce que pense quelqu'un derrière l'horizon.

Les vaincus d'on ne sait quelle guerre inconnue
Ce sont les animaux; vénérons leur malheur;
La victoire par trop d'orgueil se diminue,
Et l'on n'est le plus fort qu'en étant le meilleur.

D'ailleurs connaissons-nous les horizons de l'ombre?
Et nous, qui sommes-nous? Nos ports sont nos écueils.
Songeons au ciel; tâchons que cette aurore sombre
Si noire en nos berceaux, soit blanche en nos cercueils.

[1] Inédit.

CI

À UN HOMME PARTANT POUR LA CHASSE.

Oui, l'homme est responsable et rendra compte un jour.
Sur cette terre où l'ombre et l'aurore ont leur tour,
Sois l'intendant de Dieu, mais l'intendant honnête.
Tremble de tout abus de pouvoir sur la bête.
Te figures-tu donc être un tel but final
Que tu puisses sans peur devenir infernal,
Vorace, sensuel, voluptueux, féroce,
Échiner le baudet, exténuer la rosse,
En lui crevant les yeux engraisser l'ortolan,
Et massacrer les bois trois ou quatre fois l'an?
Ce gai chasseur, armant son fusil ou son piège,
Confine à l'assassin et touche au sacrilège.
Penser, voilà ton but; vivre, voilà ton droit.
Tuer pour jouir, non. Crois-tu donc que ce soit
Pour donner meilleur goût à la caille rôtie
Que le soleil ajoute une aigrette à l'ortie,
Peint la mûre, ou rougit la graine du sorbier?

Dieu qui fait les oiseaux ne fait pas le gibier.

CII

. . . . . .

Je te dis qu'il travaille et travaille toujours,
Et que, rien qu'en vidant son verre dès l'aurore,
Et qu'en le remplissant pour le vider encore,
En riant, en chantant, en narguant tout devoir,
En se laissant rouler sous la table le soir,
Aidé sans le savoir par le destin qu'il raille,
Il construit, sans marteau, sans clous et sans tenaille,
Par un travail certain, infaillible et fatal,
Le brancard qui le doit porter à l'hôpital!

CIII

Le sort s'est acharné sur cette créature.
C'était peu que cet être eût la prunelle obscure,
L'œil éteint, le front bas, le cri rauque, et des nœuds
D'opprobre et de misère à ses genoux cagneux,
Qu'il fût difforme, abject, vil; il fallait encore
Que, battu, fouetté, maigre, et marchant dès l'aurore
Sous un fardeau trop lourd pour sa force, il courbât
Son échine saignante aux boucles de son bât.
Et cependant l'ortie, à ses pieds, sur la route,
Liée au sol tandis qu'il va, vient, passe et broute,
Muette, ne pouvant fuir ni changer de lieu,
Tremblante sous la dent de l'âne, le croit dieu.
Et plus bas, car la brume a la nuit pour voisine,
Seul dans la terre aveugle et noire, sans racine,
Sans germe, sans lien avec quoi que ce soit,
Le caillou, sourd, stérile, informe, inerte, froid,
Sent au-dessus de lui la plante frémir, vivre,
Fleurir dans la clarté dont l'infini s'enivre,
Et croître, et s'abreuver au souffle universel,
Et, dur, triste, envieux, dit : L'ortie est au ciel!

Descends; tu trouveras des jaloux de la pierre.
Les zones sont sans fin dans cette fondrière!
Monte, monte aussi haut que peut s'élever l'œil,

Où l'azur t'apparaît, tu trouveras le deuil.

Vois : ce génie ayant pour épouse la grâce,
Cet être à qui la femme en souriant s'enlace,
Cet élu de la force et de la majesté,
Par l'aigle et le lion à peine contesté,
Ce front craint des serpents qui rampent sur leurs ventres,
Cet éblouissement des bêtes dans les antres,
Ce souverain de l'eau, de la terre et du feu,
Grand, fier, obéissant pourtant à son milieu,
Pris par la pesanteur, loi de sa sphère, et chaîne
De son globe qui passe avec un bruit de haine,
L'homme, avec ses besoins de la chair et des sens,
Avec ses appétits du fumier renaissants,
De la honte secrète incurable piqûre,
Rappel perpétuel à la bassesse obscure,
Avec son sang fatal, âcre et noir, dont ses mœurs,
Ses croyances, ses dieux, ses lois sont les tumeurs,
Avec le doute affreux que son regard reflète,
Et ses fièvres, ses maux, ses pleurs, et son squelette,
Spectre qui vaguement se dessine à son flanc,
Et son vil alambic d'entrailles, distillant
Le cloaque, et, hideux, souillant même la fange,
L'homme, roi pour la brute, est un forçat pour l'ange.

De là toutes vos soifs d'idéal et de beau,
Et l'aspiration des justes au tombeau.

Et l'ange, ce gardien des races planétaires,
Lumineux visiteur de lunes et de terres,
Comme vous d'une terre, habitant d'un soleil,
Ayant pour vol l'éclair de son rayon vermeil,
Pour domaine l'azur qu'il échauffe, et pour borne
Le point où ce rayon s'éteint dans l'éther morne,

L'ange, errant dans vos cieux comme dans une mer,
Est lui-même la nuit, l'inférieur, l'enfer,
Pour l'immense archange ivre et ruisselant d'aurore,
Espèce d'aigle monde et d'oiseau météore!

CIV

Au point du jour, souvent en sursaut, je me lève,
Éveillé par l'aurore, ou par la fin d'un rêve,
Ou par un doux oiseau qui chante, ou par le vent.
Et vite je me mets au travail, même avant
Les pauvres ouvriers qui près de moi demeurent.
La nuit s'en va. Parmi les étoiles qui meurent
Souvent ma rêverie errante fait un choix.
Je travaille debout, regardant à la fois
Éclore en moi l'idée et là-haut l'aube naître.
Je pose l'écritoire au bord de la fenêtre
Que voile et qu'assombrit, comme un antre de loups,
Une ample vigne vierge accrochée à cent clous,
Et j'écris au milieu des branches entr'ouvertes,
Essuyant par instants ma plume aux feuilles vertes.

CV [1]

Les quatre enfants joyeux me tirent par la manche,
Dérangent mes papiers, font rage, c'est dimanche;
Ils s'inquiètent peu si je travaille ou non;
Ils vont criant, sautant, m'appelant par mon nom;
Ils m'ont caché ma plume et je ne puis écrire;
Et bruyamment, avec de grands éclats de rire,
Se dressant par-dessus le dos du canapé,
Chacun vient à son tour m'apparaître, drapé
Dans un burnous arabe aux bandes éclatantes;
Et je songe à l'Afrique, aux hommes sous les tentes,
À la Mecque, au désert formidable et vermeil;
On part avant le jour, de crainte du soleil;
La file des piétons et des chameaux s'allonge,
Passe confusément, chemine, et semble un songe;
La nuée au vent flotte ainsi qu'une toison;
Et les vagues de sable, emplissant l'horizon,
Les ravins où jadis rêvait le patriarche,
Font dans l'ombre onduler la caravane en marche.

30 novembre 1862.

[1] Inédit.

CVI

. . . . . .

Je racontais un conte
A quatre ou cinq marmots, auditoire choisi,
Et j'en étais, je crois, à l'endroit que voici :
«. . . Dans un instant où Dieu tournait le dos, le diable
«Se glissa, sans rien dire et d'un air amiable,
«Ce qu'il fait très souvent, derrière le bon Dieu;
«Il coupa dans le ciel un morceau de drap bleu,
«Et, pour cacher le trou, mit dessus un nuage. . .»
Jeanne m'interrompit. — Allons, Jeanne, sois sage,
Dit George, intéressé par le diable et par Dieu;
Nous écoutons, tais-toi. — Jeanne s'en troubla peu.
— Je croyais que le ciel, dit-elle, était en soie.

IMPRIMERIE NATIONALE.

CVII

Je suis comme dans un cloître;
On dit de moi : « D'où vient-il? »
Je sens à chaque heure croître
Le froid profond de l'exil;
Je ne vois plus ma patrie;
Toute ma joie est flétrie;
J'ai blanchi, vieil affligé;
La tombe, amis, me réclame;
Comme il gelait dans mon âme,
Sur ma tête il a neigé.

CVIII

MON PETIT-FILS.

Oui, ce petit, c'est l'aube, et moi je suis le soir.
Il naît. Que va-t-il voir? Je meurs. Que vais-je voir?
Tous deux nous ignorons. Son jour vient, ma nuit tombe.
Il essaie à tâtons le berceau, moi la tombe.

CIX

Ce qui rend la vieillesse auguste et vénérable,
Ce n'est point la lenteur des pas froids et pesants,
La blancheur des cheveux ni le nombre des ans,
Non, c'est la bienveillance et l'absence de haine,
C'est la douceur qui fait vers la vertu sereine
Monter de toutes parts les bénédictions,
C'est cette majesté des bonnes actions
Qui dans l'œil du vieillard met une pure flamme,
Et que la longue vie ajoute à la grande âme!

CX

. . . . . .
L'œuvre humaine est l'écho de la chose divine.
Astre ou pensée, on sent errer le même mot
Du chef-d'œuvre d'en bas au chef-d'œuvre d'en haut.
Shakspeare, Dante, Job, Eschyle, vos génies
Sont eux-mêmes, devant l'azur, des harmonies;
Ils contemplent le monde et l'ombre et le ciel bleu
Et l'être; et ce qu'ils font est leur réponse à Dieu.
Ils prennent l'idéal dans leurs vastes poursuites.
Vois. Dieu fait l'Océan; l'homme fait Hamlet. Quittes.

CXI

. . . . . La porte
Céda. Je tâtonnai du bout de mon bâton;
J'entrai; tout était noir; à peine pouvait-on
Distinguer, à travers les ombres étouffantes,
Le jour qui des volets rayait les blêmes fentes.
Tout sembla s'éveiller quand la porte bâilla.
Nul depuis soixante ans n'avait pénétré là.
Les meubles de santal, de citronnier, d'érable,
Dormaient sous la poussière épaisse et vénérable;
Les miroirs détamés semblaient sur les dressoirs
Des morceaux de ciels blancs tout piqués de trous noirs,
Et me multipliaient en faces fantastiques
À travers des essaims d'immobiles moustiques;
Au tremblement d'un pas dans cette ombre perdu,
Le lustre, avec un bruit de squelette pendu,
Au-dessus de ma tête entre-choquait ses prismes;
Les vieux gonds de la porte avaient des rhumatismes,
Les lampas décloués, aux angles du plafond,
S'éploraient et flottaient tels que les vers les font;
Les murs étaient tendus de toiles d'araignées;
Les portraits noirs avaient des mines indignées;
Tous ces objets tremblaient dans un vague rayon,
Et prenaient par degrés un air de vision
Comme si l'on eût vu bouger et parler presque
Des personnages peints sur quelque sombre fresque;
Une espèce de vieux, en habit d'Apollon,

Trônait, encadré d'or, au milieu du salon;
C'était Louis, portant l'auréole qu'agrafe
Au front de tout césar tout historiographe,
Peint à l'âge où, prenant l'ennui pour compagnon,
Le grand roi, devenu Monsieur de Maintenon,
Gagnant de la perruque et perdant du panache,
Étant encor soleil, était déjà ganache.

Toute la salle avait gardé ce dernier pli,
Lugubre et froid, que fait en s'en allant l'oubli;
La cheminée était comme un tas de décombres;
On ne sait quelle horreur sortait des fauteuils sombres
Où des spectres semblaient avoir passé la nuit.
Au fond de ce silence on entendait un bruit
Faible comme le pas des larves sur les cendres.
Des médaillons de dieux, d'Hercules, d'Alexandres,
Luisaient parmi des sphinx étrangement groupés;
Sculptée au dossier d'or des larges canapés,
Cléopâtre montrait dans leur rondeur princière
Deux seins que modelait vaguement la poussière;
Et sur la devanture informe des bahuts
Tityrus devisait avec Melibœus.

J'eus peur, et je sentis comme une sombre lutte;
Car ces vieilles splendeurs étonnent dans leur chute,
Les figures de l'ombre ont de sinistres yeux,
La ruine est terrible, et les mornes aïeux
Semblent jeter des cris avec leurs pâles bouches
Dans le délabrement de leurs luxes farouches.

CXII

NOS AMUSEMENTS

AVEC LAMARTINE, SOUMET, VIGNY, LES DEUX DESCHAMPS, SAINTE-BEUVE ET NODIER, VERS 1827.

Amis, j'ai vu des morts le festin mémorable,
Ils parlaient à grand bruit, ils mangeaient du lapin;
Leur appétit s'aiguise en leur lit de sapin,
Leur dent s'attaque à tout, aux cuisses, même au râble.
Mais ils parlaient! c'était un bruit dans le quartier!
Hélas, l'homme qui fait ce malheureux métier
De fantôme, vivant, parle peu, mais mort, hâble.

CXIII [1]

. . . . . .
J'aime ces grands esprits, j'aime ces grandes œuvres,
J'aime Jean La Fontaine ami de Jean Lapin,
Corneille sans souliers fils d'Homère sans pain,
Et tous ceux qu'on oublie, et même ceux qu'on loue,
Retz, Pascal, Sévigné, Saint-Simon, Bourdaloue,
Toi surtout, le rieur qui saigne, Poquelin!

J'aime de ces beaux noms ce beau Versailles plein,
Mais, j'en conviens, le sang ruisselant aux Cévennes,
La femme au ventre nu dont on ouvre les veines,
Les dragons rôtissant l'enfant à petit feu,
La roue et le gibet, me gâtent quelque peu
Ce grand siècle qui met l'épaisseur d'une prude
Entre toute splendeur et toute turpitude,
Et, sur la Maintenon mêlant Dave et Néron,
Courbe Louis quatorze à l'auge de Scarron.

[1] Inédit.

CXIV [1]

. . . . . .

Attention. Voici Louis quatorze. Gare
Le grand siècle! j'en parle, ami, comme je peux.
Ô Boileau Despréaux, satirique pompeux!
Régnier, affreux vaurien, plus tendre que Racine,
Tenant sous ses deux bras Goton et Mnémosyne,
Menait au cabaret la poésie en rut.
Enfin Despréaux vint, enfin Boileau parut,
Lequel à coups de fouet chassa cette drôlesse.
Louis fait l'amour, fait la guerre, se confesse
Et meurt. Roi, qu'il est grand! Homme, qu'il est petit!
Beaux jours! l'espèce humaine en masse s'engloutit
Sous l'immense toison qui lui couvre la nuque.
La périphrase alors naquit de la perruque.
La crinière aux longs flots pénétra dans les mœurs.
D'horribles faux cheveux hérissaient les rimeurs,
Et de tous ces cerveaux la pensée immortelle
Sortait en emportant la perruque avec elle.
De là tous ces grands vers qui n'ont plus rien d'humain
Et vont frisure en têre et la canne à la main.

[1] Inédit.

CXV

RACONTÉ EN RÊVE PAR LORD BYRON. (PEUT-ÊTRE.)

Nous étions, John Beauclerck et moi, deux jeunes lords.
L'église de Harrow, vieux bric-à-brac d'alors,
Avait sous son portail un Jupiter de pierre
Où les chrétiens faisaient volontiers leur prière.
Un jour que nous quittions la classe pour le jeu,
John donne un coup de canne à l'idole, et me crie,
À moi qui m'indignais, plein de respect du lieu :
— Je ne sais. Je suis pair. Et c'est par seigneurie.
— Oh! dis-je. — Et, pair aussi, je crachai sur le dieu.

Nuit du 5 au 6 novembre 1862.

CXVI

. . . . . .
Hé, prends ton microscope, imbécile! et frémis.

Tout est le même abîme avec les mêmes ondes.
L'infiniment petit contient les mêmes mondes
Que l'infiniment grand. Que vas-tu contempler
Le ciel noir quand il plaît aux nuits de l'étoiler,
Le groupe constellé, le globe, la planète,
Orion, Sirius que grossit ta lunette,
L'anneau de celui-là, les lunes de ceux-ci?
La fourmi sous sa patte a des sphères aussi;
L'intervalle que font les ailes d'une mouche
Contient tout un azur où se lève et se couche
Un soleil invisible, éblouissant au loin
De profonds univers qui n'ont pas de témoin.
Montez ou descendez; tout s'ouvre sans rien clore;
On trouve au fond d'un puits un autre puits encore;
La limite n'est pas dans la nature; elle est
Dans l'instrument grossier, dans l'organe incomplet;
Votre prunelle est moins un moyen qu'un obstacle;
Tu n'as qu'à grandir l'œil pour grandir le spectacle;
Le petit, c'est l'immense. En ta main, ô passant,
Prends la mer bleue ainsi qu'un verre grossissant,
Et, courbé sur la vie, abîme dont la lampe
Est un soleil qui brille ou bien un ver qui rampe,
À travers l'océan regarde un puceron;

Tu pâliras ainsi qu'Amos, Élie, Aaron,
Devant les visions de l'incompréhensible,
Et tu ne sauras pas si cet être impossible,
Formidable, aperçu par toi confusément,
N'est pas le chaos même, horrible, en mouvement
Dans l'éther qu'il obstrue avec sa forme immonde,
Et si tu vois un monstre ou si tu vois un monde!

Oui, l'aube le matin emplit ton corridor
Des constellations de la poussière d'or;
La toile d'araignée en ses mailles nocturnes
A des gouffres où vont et viennent des Saturnes;
Une création passe entre chaque fil;
Tout homme, le dernier, le moindre, le plus vil,
L'esclave, le forçat de Brest, le juif qui rogne
Un liard, le voleur de grand chemin, l'ivrogne,
Le grec qui triche au jeu dans un bouge aux eaux d'Aix,
Broie un astre en fermant son pouce et son index.

Il ne faut pas que l'âme humaine s'assoupisse
Au bord de l'atome, ombre, abîme, précipice;
Homme, il n'est pas d'esprit qui, s'il se penche un peu
En bas, sur le petit, l'autre côté de Dieu,
Ne frissonne devant l'élargissement sombre
Du néant, du caché, de l'espace, du nombre!
Il suffit que, demain, un ouvrier savant,
Inventant un cristal plus clair et plus vivant,
Pose sur l'inconnu des lentilles puissantes,
Pour que, si ton regard s'en approche, tu sentes
Le vertige du trou d'une aiguille, et la peur
De tomber dans ton souffle, effrayante vapeur!
Le point n'a pas de fond. Homme, l'inaccessible
Est dans le grain de sable à jamais divisible;
L'imperceptible est fait de la même grandeur
Que les cieux qui n'ont pas encore eu de sondeur.
Un pou de l'infini contient en lui la somme;
Tu serais Dieu le jour où tu pourrais, toi l'homme,

Voir le commencement et la fin d'un ciron.

Pendant qu'un maringouin sonne de son clairon,
Homme, des millions de mondes peuvent naître
Et mourir; à l'instant où je parle peut-être,
Des peuples ignorés, vague fourmillement
Qu'un infusoire couvre ainsi qu'un firmament,
Regardent s'étoiler le ventre d'un volvoce;
Sourds, obscurs, adorant quelque idole féroce,
Noirs, enfouis dans l'être, ensevelis dessous,
Invisibles, perdus; et peut-être est-ce vous!

CXVII

. . . . . .

Insondable, immuable, éternel, absolu;
Face de vision; être qui toujours crée;
Centre; rayonnement d'épouvante sacrée;
Toute-puissance ayant des devoirs et des lois;
Présence sans figure et sans borne et sans voix;
Seul, pour prunelle ayant l'immensité sereine;
Regardant du même œil ce qu'un puceron traîne,
Ce que dévore un ver, ce qu'un ciron construit,
Et le fourmillement des soleils dans la nuit;
Volonté, d'où le monde en jets vivants s'élance,
Qui pour matériaux a la nuit, le silence,
Le vide, le néant, rien; et pour canevas
L'infini reflétant de vagues Jéhovahs;
Pensée aboutissant, lumineuse, aux prodiges;
Moi gouffre où tous les moi tombent, pris de vertiges;
Essence inexprimable en qui tout se confond;
Tourbillonnement d'ombre et de lueur au fond
D'on ne sait quoi de grand, de splendide et de sombre;
Espèce de forêt de facultés sans nombre;
IL est là, formidable, unique, illimité,
Stupéfiant les cieux de son énormité;
Et, sous le porche immense et brumeux de l'abîme,
Au degré le plus noir du chaos, sur la cime,
Tous les êtres créés, en haut, en bas, partout,
Astres, globes, édens, enfers dont le flot bout,

Les rochers, les volcans, les monts, les mers houleuses,
Les âmes, les esprits, les foules nébuleuses,
La bête dans les bois, l'ange dans l'éther bleu,
Se courbent effarés devant l'horreur de Dieu.

CXVIII[1]

. . . . . .

Dans les leçons qu'il donne aux esprits comme aux yeux
L'abîme, dont la tombe est la blême fenêtre,
N'est pas exact, précis et clair, quoique peut-être
Il en sache aussi long qu'Ulysse Aldrovandus;
Par qui veut écouter les cieux sont entendus;
Mais croire qu'ils vont tout dévoiler, c'est un rêve.
Je n'imagine pas que le mystère lève
Son capuchon sinistre au fond de l'infini
Comme un religieux du *Corpus domini;*
Je doute que l'Etna, sous sa crête fumante,
Prêche, expose, débatte, examine, argumente;
Je doute que la mer où planent les autans,
Mêle sous son écume à ses bleus habitants,
Et roule, et dans le tas de ses hydres confonde
Une théologie errant dans l'eau profonde;
Sans doute l'Océan, miroir du firmament,
Est un grand syllogisme, âpre, amer, écumant,
Chaque fois qu'il endort son flot glauque, il apaise
De l'analyse en lutte avec de la synthèse,
Mais son Verbe n'est pas le jargon d'un pédant.
Son gouffre, de clarté farouche débordant,
Jette de la logique à sa grève déserte,
Mais sans finir par donc ni commencer par certe.

[1] Inédit.

IMPRIMERIE NATIONALE.

L'ombre est un grand amour, l'abîme est un grand lit;
L'Être emplit l'étendue et l'emplit et l'emplit;
Sans qu'on sache comment, les globes se soutiennent;
Au même point des cieux les planètes reviennent,
Les mondes, monstrueux et beaux, uns et divers,
Tous les objets créés, bêtes, monts, rameaux verts,
L'homme par la pensée et la fleur par la tige
Entrent dans le miracle et sortent du prodige;
L'air frémit, l'arbre croît, l'oiseau chante, l'eau fuit,
Et des lumières vont jusqu'au fond de la nuit;
L'illusion serait étrange, que t'en semble,
De voir dans le splendide et redoutable ensemble,
Dans le flot de la vie et dans le noir torrent
Un docteur de Sorbonne énorme pérorant.

CXIX

RÉPONSE À L'OBJECTION : MAL.

. . . . . .
— Ah! puisque c'est ainsi, je ne veux pas de Dieu!
Je ne veux pas de Dieu! — Voilà ton cri morose.

Ayant trouvé le mal au bout de toute chose,
Ayant trouvé le fond amer, l'homme manqué
Par l'incompréhensible et fatal ananké,
Tu dis : — Je hais le dieu, si c'est cela le monde!
Pour juger l'ouvrier, sur son œuvre on se fonde;
Or l'ouvrage est mauvais, donc l'auteur est méchant,
Et je hais ce Dieu! — Puis, un remords te touchant,
Tu dis : — Mais j'ai peut-être erré; l'ombre est profonde;
Peut-être n'est-ce pas dans Dieu que va ma sonde;
Peut-être, ô vain chercheur, Dieu m'a-t-il échappé;
Si je m'étais trompé? —

Tu ne t'es pas trompé.
Ta sonde est bien tombée à l'abîme suprême;
Oui, tu viens de jeter ton esprit dans Dieu même;
Oui, c'est ce précipice énorme de rayons,
C'est Dieu.

Jette une éponge à l'Océan, voyons;

Reprends-la. Qu'as-tu? Rien. Un verre d'eau salée.
Quant à la mer, profonde et terrible mêlée,
Quant à l'immensité des écumes, des bruits,
Des flots, incessamment détruits et reconstruits,
Quant au chaos des chocs, des trombes, des tempêtes,
Dont l'ouragan hagard sonne les sombres fêtes,
Plein de monstres sans nom qui rôdent engloutis,
Cachant des oasis et des O-Taïtis
Où des idylles vont et viennent toutes nues;
Quant à cette tourmente insondable de nues,
D'ondes, d'écueils, d'azur flottant, d'azur qui luit;
Quant à ce gouffre où naît le matin, où la nuit
Trempe sa robe d'ombre et son manteau d'étoiles;
Quant à ce rendez-vous des souffles et des voiles;
Quant à cet infini, noir, fauve, éblouissant,
Crois-tu que tu le tiens dans ta main? A présent
S'il te plaît de porter à ta bouche ce verre,
S'il te plaît de tremper ta lèvre à l'eau sévère,
Et si ton estomac frémit en la buvant,
Si ton viscère abject se soulève, trouvant
Une saveur amère à la chose sublime,
Est-ce que tu diras qu'ayant goûté l'abîme,
Tu viens, toi qui ne vis que si bas et si peu,
De revomir la mer et de recracher Dieu?

CXX

. . . . . .

Est-ce que par hasard le monde sous nos yeux
Se défait, se déjette et périt? d'aventure,
Est-ce que nous voyons se rider la nature,
Et disparaître, au fond de l'ombre, en proie aux vers,
Sous une moisissure énorme, l'univers?
Le zodiaque est-il branlant dans sa charpente
Au point que les saisons s'écroulent sur sa pente?
L'été meurt-il de froid? l'hiver meurt-il de chaud?
L'astre se couvre-t-il de poussière là-haut?
Sirius s'éteint-il, faute d'huile? Persée
Est-il tombé, sa chaîne étant vieille et cassée?
Aperçoit-on, parmi les gouffres inconnus,
Des toiles d'araignée entre Mars et Vénus?
Le grand ciel s'en va-t-il par plaques? l'empyrée
A-t-il à l'orient sa teinte dédorée?
Le zénith n'est-il plus qu'un faux plafond mal joint?
L'aurore noircit-elle? en est-on à ce point
Que l'azur se détache et tombe de vieillesse?
Est-ce parce qu'il voit les vents qu'il tient en laisse,
Phtisiques et poussifs, s'arrêter haletants,
Et la rose manquer son entrée au printemps,
Et tout se disloquer au ciel et dans l'abîme,
Que l'Auteur continue à garder l'anonyme?

CXXI[1]

Crois-tu que de ceci mon rêve se repaisse,
Que je sois satisfait, que je sois une espèce
De bienheureux, louant à toute heure, en tout lieu;
Que j'aie entre les dents un dithyrambe à Dieu;
Que je trouve tout grand, complet, parfait, sublime;
Que je dise : il ne manque à rien un coup de lime!
Tout est beau! que je sois un faiseur d'embarras,
Que je crie à la nuit : fais ce que tu voudras!
Que j'aille acceptant tout, et que je contresigne
Aveuglément le lys, le paon, l'aigle, le cygne,
Homme? et que je constate, en me pâmant, le pré,
La source, la forêt, le buisson diapré,
L'aube sur un vieux mur dorant les giroflées,
L'ouragan noir chassant les vagues essoufflées?
Non, non, ce n'est pas moi qui, tout joyeux devant
Le problème muet, sourd, obscur, décevant,
M'obstine à voir dans tout des marques d'alliance.
Homme, ce n'est pas moi qui vis de confiance,
Ce n'est pas moi qui vais béant aux paradis
Quand l'âpre énigme est là. Ce n'est pas moi qui dis :
L'univers n'est pas clair; non, mais il est splendide.
Ce n'est pas moi qui suis l'adorateur candide,

[1] Inédit.

Qui félicite l'être effrayant d'être noir,
Qui fais le sphynx camus avec mon encensoir!
. . . . .
. . . . .

. . . . .[1]
Qu'a-t-elle donc de beau cette création,
Et de pur, de charmant, d'heureux, pour qu'on l'admire?
Quoi donc! devant Adam faut-il brûler la myrrhe,
Louer ses passions, ses vices, sa laideur,
Ses vils instincts qui font décroître la pudeur
Dans la femme, et qui font croître en l'homme la honte?
Et si je plonge au bas du gouffre, ou si je monte
Dans ce faux ciel béat baîllant plus qu'il ne rit,
Que veux-tu que je pense, homme, quand mon esprit,
Comparant le démon rampant que l'enfer noie,
Et l'ange coassant dans son marais de joie,
Va de ce saurien à ce batracien?

[1] Ces lignes de points sont dans le manuscrit. (*Note de l'Éditeur.*)

CXXII

La souffrance, géante et spectre, sur le monde
Se dresse; un long cri sort de sa bouche profonde
Et remplit l'infini mystérieux et sourd.
Et la femme aux bras blancs, le vieillard au pas lourd,
Partout, sous tous les cieux et sous tous les tropiques,
Londres, Rome, Paris, ces cavernes épiques,
Le laboureur courbé, forçat des verts sillons,
L'éclatant capitaine au front des bataillons,
Et les rois sur leur trône et le pauvre en son bouge,
Les branches de la ronce où la vipère bouge,
Ceux qui disent : priez, ceux qui disent : aimons,
L'algue au fond de la mer et l'arbre au haut des monts,
L'eau roulant le caillou, la faulx coupant la gerbe,
Le tigre se traînant sur le ventre dans l'herbe,
Le doux oiseau tordant la mousse de son nid,
Le navire et l'écueil, le jonc et le granit,
Le martyr, le bourreau, le conquérant, l'apôtre,
Ne font que répéter d'un bout du monde à l'autre,
— Même l'enfant qui rit, même la vierge en fleur, —
Les gestes désolés de l'immense douleur.

13 juillet 1854.

CXXIII[1]

. . . . . .

Même avant le cercueil, la matière vous quitte;
Votre âme sur la terre est bien longtemps en deuil
De vos jeunes amours, de votre jeune orgueil;
Après les bals, les jeux, les cris, et les orgies
Du vil plaisir jusqu'à soixante ans élargies,
Et la danse brutale et stupide des sens,
Votre argile agonise au souffle froid des ans;
La chair est une bête infirme, horrible, morte;
Le vieillard est un spectre; — où l'âme vit? — Qu'importe!
Les cheveux noirs sont morts et les dents ne sont plus,
L'appétit est gisant dans l'estomac perclus,
Les roses de la joue ont passé, le front ploie,
Rien n'est resté vivant de ce corps plein de joie
Qui faisait fête au monde et sonnait du clairon.
Songeur, qu'est-ce que l'âme? Une veuve Scarron.
L'hymen royal l'attend dans le mystère sombre.
Son trône est le tombeau. Sa grandeur est de l'ombre.

[1] Inédit.

CXXIV

MÉLANCOLIE[1].

Le père est mort hier, l'enfant joue aujourd'hui.
L'ombre peut-être est là, pleine d'un sombre ennui.
L'enfance est froide, hélas! Son œil bleu qui nous charme
Nous glace. Ô deuil! le temps d'essuyer une larme,
Le chagrin de l'enfant s'en va, vide et subtil.
Hier! Qu'est-ce qu'hier? Un mort! où donc est-il?
Pourquoi n'y sont-ils plus, ceux qu'on voyait? les choses
Disparaissent la nuit. Vois donc les belles roses!
L'enfant rit. Sa pensée est une mouche. Il rit.
Nul souvenir ne reste en ce rapide esprit,
Nul reflet dans cette eau dont vacille la moire;
Chaque souffle qui passe emporte sa mémoire.
Qu'est-il? rose lui-même en attendant qu'il soit
Quelqu'un de grandissant que le sort aperçoit.
Voyez-le dans l'aurore avec les autres plantes
Comme lui faites d'ombre et comme lui tremblantes,
Il n'est rien qu'un parfum comme elles; frais, vermeil;
La pénétration charmante du soleil
Le dore, et fait qu'on voit au fond d'une auréole
Sa petite âme ouverte ainsi qu'une corolle;
De pleurs et de rayons l'aube vient le baigner,
Et c'est la seule fleur qui doive un jour saigner.

19 Xbre 1853.

[1] Inédit.

CXXV

Le juste de ses fers subit l'indigne poids;
Il souffre, il saigne, il va; tout l'accable à la fois;
Le jour est dur, la nuit est pire;
Mais, dans ce noir sentier du deuil et de l'affront,
Calme, il voit resplendir au-dessus de son front
La libre mort au doux sourire.

Les pervers sont joyeux; faux prêtres, rois méchants,
Ils ont tous les bonheurs, la pourpre et l'or, les chants,
Les fruits vermeils, les belles femmes;
Ils marchent, fiers, puissants, poussant dans le chemin
A coups de pique, à coups de fouet, le genre humain,
Noirs bouchers du troupeau des âmes;

Mais, comme dernier terme au voyage qu'ils font,
S'enfonçant pas à pas dans le crime profond,
Faisant mentir Korans et Bibles,
Ils peuvent voir, au fond de l'ombre où tout s'enfuit,
Un sépulcre sur qui se croisent dans la nuit
On ne sait quels barreaux terribles.

CXXVI[1]

. . . . . .

Quand Jean-Jacques vivait, l'homme à qui dans les âges
Jamais le genre humain ne paîra ce qu'il doit,
Les passants le huaient et le montraient du doigt.
Ce penseur, cœur saignant, front triste, âme meurtrie,
Se cachait, fugitif dans sa propre patrie;
Et les petits enfants, hélas! qu'il aimait tant,
Le poursuivaient à coups de pierres, lui jetant
À la tête en détail sa future statue.

[1] Inédit.

CXXVII

Oh! je t'emporterai si haut dans les nuées,
Vipère, que la bourbe où la nuit t'engendra,
La plaine et le marais, les cris et les huées,
Les voix, les pas, le bruit, tout s'évanouira!

Je briserai tes dents dans ta bouche, ô vipère!
En vain tu te tordras, reptile épouvanté,
En vain tu te tordras, cherchant des yeux la terre,
Tu ne verras plus rien qu'une immense clarté!

Rien que le ciel profond, éternel, immobile,
Que les êtres créés sentent au-dessus d'eux
Et qui dans sa splendeur implacable et tranquille
Pèse de toutes parts sur les monstres hideux!

Et ce ne sera pas, pour l'oiseau dans la nue,
Un médiocre effroi de voir cet être impur,
Cette chose difforme au soleil inconnue,
Qui, faite pour la fange, expire dans l'azur!

Si ceux qui t'admiraient — car, vipère, on t'admire, —
Te cherchent au cloaque où tu crois t'abriter,
Il sortira de l'ombre une voix pour leur dire :
Un aigle a passé là qui vient de l'emporter.

23 mai 1850.

CXXVIII[1]

. . . . . .

Oui, le tonnerre éclaire et gronde sous mon front,
J'ai sous mon crâne obscur le gouffre et la tempête,
Et l'indignation du flot que rien n'arrête;
J'ai dans mon cœur le roc et toute sa fierté;
Et je jette dans l'air un cri de liberté,
J'insulte le brouillard des préjugés sans nombre,
Je souffle un tourbillon de vérité sur l'ombre,
Je lâche au vent mon âme, et certes, j'ai ce droit,
Puisque l'oiseau de mer vient voler sur mon toit.

[1] Inédit.

CXXIX

Quand ce banni, jadis perdu dans les brouillards
Et dans les flots, parut parmi ces durs vieillards,
Ils frémirent, ainsi que l'herbe au pied de l'arbre.
Son souffle fut terrible et les fit tous de marbre.
Il les pétrifia rien qu'en passant sur eux.
Ces hommes qu'emplissaient le passé ténébreux,
Et dont plusieurs étaient courbés sous de vieux crimes,
Gardèrent l'attitude obscure des abîmes,
Et pâles, se sentant saisis par ce regard,
N'osèrent même plus lever leur front hagard.
Leur immobilité faite de violence
Se taisait. Et, tragique, accablant leur silence
Du sombre et formidable orage de sa voix,
Il semblait, au milieu de ces faiseurs de lois
Plus aveugles encore, hélas! que sanguinaires,
Une apparition secouant des tonnerres.
Tel surgirait, dans l'ombre où, sans geste et sans bruit,
Les larves du néant, les formes de la nuit
Sont assises, de brume et de rêve vêtues,
Un spectre qui viendrait parler à des statues.

23 mai 1876.

CXXX[1]

. . . . . .
La terre est à l'erreur, au vertige, à l'absurde.
Ô démence éternelle! ô noir diapason,
Hommes, de la folie avec votre raison!
En Perse, le muezzin, toujours, c'est la loi sainte,
Est un vieillard pour qui la lumière est éteinte.[2]
Et ce veilleur sans yeux est debout sur sa tour;
Et que fait cet aveugle? il annonce le jour.

[1] Inédit. [2] — De peur qu'il ne voie dans les harems. (*Note du manuscrit.*)

CXXXI

Oh! vers le progrès magnifique
Guidez les générations!
Malheur à l'âme qui trafique
De son souffle et de ses rayons!
Que le supplice vous attire!
Précipitez-vous au martyre!
Penseurs! pour vaincre il faut souffrir.
L'homme, qui ne peut rien connaître,
Marche de cette énigme : naître,
Jusqu'à cet abîme : mourir.

Sur son berceau naît son étoile.
Comme il ouvrait l'œil, elle a lui.
Comme Isis sous le triple voile
La conscience habite en lui.
Elle l'éclaire quand il doute;
Elle lui montre sur sa route
Tout ce que la raison trouva;
Elle est pareille à la glaneuse;
Il est libre, elle est lumineuse;
Il dit : Que suis-je? elle dit : Va.

Il sent qu'il contient le mystère,
Qu'il a la bêche et le jardin,
Qu'il doit, condamné de la terre,
Avec Babel refaire Eden.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Âpre ouragan ou brise douce,
Il sent qu'il est le vent qui pousse
Les battants du seuil éternel,
Et que les vertus et les crimes
Font tourner sur ses gonds sublimes
La porte invisible du ciel.

D'où vient-il? où va-t-il? il songe.
Évitera-t-il Dieu lointain?
Il est maître de son mensonge,
Un autre est maître du destin.
Il tremble; il se sent responsable
Pour un pas risqué sur le sable,
Pour un souffle sur un flambeau.
Ô nuit sombre où nous portons l'arche!
La liberté de l'homme marche
Entre la crèche et le tombeau!

4 septembre 1854.

CXXXII

LE PROGRÈS[1].

L'Utile fait tenir tour à tour son flambeau
Par son frère le Laid, par son frère le Beau;
Nul n'est trop bas et nul n'est trop haut pour l'Utile;
Seul il sait la façon dont chaque être est fertile;
Dans la foudre qui passe il voit une clarté.
Le Progrès, qui s'appelle aussi nécessité,
Ploie invinciblement à son œuvre les hommes,
Les derniers des hameaux et les premiers des Romes,
Les grands et les petits, et noue au même fil
Ce qui paraît auguste et ce qui semble vil;
Il fait jaillir l'éclair de la poudre, étincelle
Où s'évanouira le passé qui chancelle,
De la profonde nuit d'un cerveau monacal;
Pour faire une brouette il dépense Pascal;
À son but, à sa loi, tout concourt, tout se range,
Tout obéit; l'Utile a cette force étrange
De se faire à la fois servir par l'ignorant
Et par l'altier génie au fond des cieux errant;
Le moulin d'un côté tire à lui sur la route
L'âne abject qui se traîne à pas lents et qui broute,
Et de l'autre à son aile il mêle l'ouragan.

[1] Inédit.

CXXXIII [1]

. . . . . .

La cloche suspendue attend l'heure terrible.
Autour d'elle, échappés dans les cieux infinis,
Mais rentrant au clocher, ruche immense de nids,
Tous les oiseaux de l'air, hirondelles, mésanges,
Placés entre les bruits de l'homme et ceux des anges,
Le moineau, qui du peuple aimant les alentours,
Se perche aux buissons verts sans dédaigner les tours,
La cigogne qui vient du Gange ou du Caÿstre;
Planent en tournoyant sur le beffroi sinistre
Comme autour d'un écueil rôde le cormoran,
Et disent à l'esclave énorme du cadran :
— Cloche, l'homme bourdonne et la foule se rue,
Tout le peuple fourmille et parle dans la rue,
Les ponts sont pleins de voix, de rires et de pas;
Ô cloche, quelle est donc cette heure que tu vas
Sonner dans ta lugubre et sublime demeure? —
Et la cloche répond : — Je vais sonner une heure.
Je ne sais rien de plus. —

[1] Inédit. — *Don de M. Louis Barthou.*

CXXXIV[1]

Sombre justice inique! ô code terroriste!
Sépulcre ouvert par l'homme! il semble au songeur triste
Dont l'œil, au plus profond des choses introduit,
Voit tous les êtres vivre et sentir dans la nuit,
Que la loi meurtrière et fratricide effraie
Jusqu'aux gibets, hantés par la louve et l'orfraie;
Oui, que c'est à regret que les pals, les poteaux,
La piqûre des clous, la lourdeur des marteaux,
Les tenailles, les crocs, les carcans, sont complices
Des tortures, des cris, des sanglots, des supplices;
Et que, devant le juge et l'assassin légal,
Et l'horrible balance au poids jamais égal,
Et la goule Thémis, vieux spectre parasite,
Le couperet proteste et la potence hésite.
Au poids de Rylesef la corde se cassant,
Marie au premier coup ruisselante de sang,
Jeanne montrée, au pied de la charpente infâme,
Toute nue aux bourreaux par la première flamme,
Sont comme des avis que de sa propre horreur
La peine de mort donne aux codes en fureur.
Tout l'affreux code humain, sourd brouillard, brume épaisse,
Apparaît au regard pensif comme une espèce

[1] Inédit.

De soir mystérieux et de chute du jour,
Où Babel laisse voir confusément sa tour;
Et l'on dirait parfois qu'en ce noir crépuscule
L'échafaud frémissant devant l'homme recule.

CXXXV

Ne vous figurez pas, ténèbres, que je tremble
Parce que vous venez le soir murer les cieux;
J'entends des voix parler tout bas dans l'ombre ensemble
Et je sens des regards sur moi sans voir des yeux;

Mais j'ai foi! L'Arimane a peur du Zoroastre;
Plus l'obscurité vient, plus le sage aime et croit,
Et devant la grandeur lumineuse que l'astre
Donne au prophète bon, le dieu méchant décroît.

Vous êtes malgré vous de rayons traversées;
L'espérance est mêlée à vos blêmes effrois;
Vous ne nous troublez point sous vos ailes dressées
Pas plus que les corbeaux n'ébranlent les beffrois.

Ô ténèbres, le ciel est une sombre enceinte
Dont vous fermez la porte, et dont l'âme a la clé;
Et la nuit se partage, étant sinistre et sainte,
Entre Iblis, l'ange noir, et Christ, l'homme étoilé.

23 novembre 1876.

CXXXVI

. . . . . .

Quoi! tu doutes de l'âme!
Et c'est l'astre qui brille, et c'est l'aube qui point!
Et que verras-tu donc si tu ne la vois point?
L'âme! elle est dans le cri. L'âme! elle est dans le verbe;
Elle sort de la foule ainsi qu'un lys de l'herbe;
Elle empêche Caton pensif de se courber.
Quand Danton, formidable et noir, laissait tomber
Ce grondement du haut de la tribune austère :
— La Révolution, ô maîtres de la terre,
Ô despotes, c'est l'heure où le lion a faim. —
Quand Cicéron disait : — Jusques à quand enfin
Abuseras-tu donc de notre patience,
Catilina? — Quand Job sentait sa conscience
S'indigner contre l'ombre, et s'écriait : — Assez!
Je souffre. Ayez pitié de moi, vous qui passez! —
Tous ces hommes jetaient le sombre éclair de l'âme.

CXXXVII[1]

Ni Bible, ni Koran, ni Talmud. Je voudrais
Que l'homme renonçât à montrer les dictées
Faites à Pierre, à Paul, aux Christs, aux Prométhées.
Je voudrais laisser Dieu tranquille. Ce grand ciel,
Temple immense auquel nuit le temple officiel,
Suffit à ce grand Dieu. Je rêve le chômage
Du prêtre, de l'abbé, du druide, du mage.

[1] Inédit.

CXXXVIII[1]

. . . . . .
La vision devient une réalité
Et le fait prend l'aspect mystérieux du songe;
L'impossible devient le possible, et s'allonge
Jusqu'aux détails qui sont la vie, et se répand,
Oiseau, sur les enfers, et sur l'éden, serpent;
Est-il Jésus? Est-il Satan? il est le rêve;
Il est le fait douteux qui sans raison, sans trêve,
Sans but, sort triomphant du juste assassiné
Et sous lui deux mille ans tient le monde étonné,
Raillé des sages, craint des foules, dramatique,
D'autant plus accepté qu'il est moins authentique.

[1] Inédit.

CXXXIX[1]

Il a fait la colombe. Et qui fit le serpent?
Lui. Le même.
En combien d'usages se répand
L'eau qui sort de la source et qui va dans les plaines!
Elle lave, elle noie; et, cristal aux fontaines,
Elle est fange aux égouts. Ainsi, dans les esprits,
Ce qui fait saints les Jobs, ce qui fait dieux les christs,
Ce que cherchait Orphée en cherchant Eurydice,
Le vrai, mêlé d'erreur comme l'eau d'immondice,
L'idéal, l'absolu, se décompose et fuit;
Le dogme plein de jour coule et s'emplit de nuit;
La torsion du mal enveloppe et féconde
Le bien, et Jéhovah que le démon seconde
Subit l'affreux baiser du monstre filial;
Dieu qui part d'Hélios arrive à Bélial;
Toute religion finit par être un crime;
Tout commence en éden et s'achève en abîme;
Et le ciel, d'où toujours un enfer déborda,
Blanc chez Jésus, devient noir chez Torquemada.

[1] Inédit.

CXL[1]

Quelle religion cherche aujourd'hui les astres?
Le catholicisme âpre et transformant en piastres
Des morceaux de liards et de maravédis,
N'est plus qu'un négrier marchand de paradis,
Qui vend le ciel et qui des âmes fait la traite.
Du globe émancipé capitale en retraite,
Rome est caduque, et n'a, son âge l'accablant,
Qu'un aigle aveugle et triste et de vieillesse blanc,
Plus de mémoire, plus de rayons, plus de gloire,
Plus de dents, quoiqu'elle ait encore une mâchoire.
Elle laisse crouler ses héros et ses dieux,
Ne se rappelle plus son passé radieux,
Et n'en sait, l'idiote et pauvre douairière,
Que ce qu'il faut pour faire en latin sa prière,
Et dans le Capitole où César triomphait,
Mange la pension que le monde lui fait.

[1] Inédit.

CXLI

L'ENFER.

L'expiation rampe au plus profond de l'être.
Qu'est-elle? Énigme triste et que nul ne pénètre
Et qui fait quereller les sages ténébreux!
Une vapeur qui sort de ce mystère affreux
Filtre lugubrement à la surface obscure
Des dogmes, sur qui plane Azraël ou Mercure,
Et que traduit, au peuple aveugle qu'il soumet,
Tantôt Tirésias et tantôt Mahomet.
Aux vivants effarés cette vapeur qui monte
Révèle vaguement le lieu d'ombre et de honte.
— C'est l'enfer! disent-ils, la peine, le tourment! —
Et l'on en voit l'étrange et hideux flamboiement
Trembler au noir sommet des religions sombres.

L'Hadès où les titans râlent sous des décombres,
Le Ténare, eau qui brûle et dont le flot rongeur
Jette aux porches de l'ombre une fauve rougeur,
Le Phlégéton, l'Averne au funèbre cratère,
Sont les trous monstrueux qu'à travers cette terre
L'homme fait en tremblant du côté de la nuit,
Et la forme, qu'au fond du gouffre où rien ne luit,

Sa superstition, sa crainte ou sa démence
Donne aux noirs soupiraux du châtiment immense.

L'antique enfer payen tombe et croule aujourd'hui;
Il est vide; on ne sait dans quel néant ont fui
Ses mânes au long voile et ses mégères nues;
On n'en répare plus les blêmes avenues,
Et le prêtre en dédaigne aujourd'hui l'entretien;
La terre maintenant croit à l'enfer chrétien;
La foi des hommes s'est par degrés retirée
Du Tartare où s'éteint l'épouvante sacrée;
Leur peur quitte Pluton et passe à Lucifer;
Leur mobilité va jusqu'à changer d'enfer;
L'abandon épaissit sa ronce parasite
Dans tous ces gouffres morts, Styx, Achéron, Cocyte;
L'homme n'y sent plus rien d'hostile et de puni;
Un reste de fumée au fond de l'infini
Noircit à peine encor ces vieilles cheminées.

CXLII[1]

. . . . . .

Toute la quantité d'équité, de raison,
Et de fraternité que nous pouvons admettre,
Monte et baisse en nos cœurs comme en un thermomètre,
Suit les flux et reflux du temps prompt à changer,
Croît, si nous n'y voyons pour l'instant nul danger,
Et, dès que notre peur grandit, se rapetisse;
Et mieux que tous ces mots plus ou moins creux, justice,
Droit, devoir, liberté, progrès, nous comprenons
La vérité qui sort des bouches des canons.

[1] Inédit. — Carnet, 1872.

CXLIII

. . . . . .
Le pauvre, là-dessus l'accord est unanime,
Souvent vole le riche. Eh bien, de son côté
Le riche peut voler le pauvre, en vérité.
Il ne s'en doute pas, triste engeance ignorante!

Écoute et songe. Hier, j'ai touché de ma rente
Une somme, et je tire un franc de mon gousset.
Le voici. Maintenant je demande à qui c'est.
Ce franc, certe, est à moi le riche, à moi le maître.
Il est à moi si peu, que si, par la fenêtre,
Je le jette à la mer, je le vole. A qui donc?
Aux pauvres. Oui, quiconque en notre enfer sans fond,
Plein de fièvres, de soifs, et de faims innombrables,
Perd ce qu'il peut donner, le prend aux misérables.
Qui souffre attend, et c'est un droit que le malheur.
Le prodigue est voleur et l'avare est voleur.
Car avoir c'est devoir; car celui qui dissipe
Ou thésaurise, fait une plaie au principe;
Car, ayant tout, il a commis, entends-tu bien,
L'affreux crime d'avoir volé ceux qui n'ont rien.

CXLIV[1]

ÉPÎTRES.

. . . . . .

Je n'ai pas de besoins. Pour m'épanouir l'âme,
Entendre un enfant rire est assez. Je n'ai point
D'horreur pour un vieux feutre ou pour un vieux pourpoint,
Je vivrais d'un morceau de pain et de fromage.
Si j'avais un palais, moi, ce serait dommage.
Qu'on me donne un grenier, j'y serai comme un roi.
Il me suffit de voir la joie autour de moi;
Et quand je sais autrui content, je m'en contente.

[1] Inédit.

IMPRIMERIE NATIONALE.

CXLV

Je t'aime, avec ton œil candide et ton air mâle,
Ton fichu de siamoise et ton cou brun de hâle,
Avec ton rire et ta gaîté,
Entre la Liberté, reine aux fières prunelles,
Et la Fraternité, doux ange ouvrant ses ailes,
Ma paysanne Égalité!

CXLVI

Tous les hommes sont l'Homme; et pas plus que les cieux
Le droit n'a de rivages;
Ma sombre liberté sent le poids monstrueux
De tous les esclavages.

Avec tout prisonnier je me sens enfermé;
Ses chaînes sont les nôtres;
Guerre aux rois! Délivrance! Un seul peuple opprimé
Opprime tous les autres.

CXLVII

À UNE STATUE.

Non, tu n'es pas la grande et sainte République!
Celle que l'homme attend, que l'évangile explique,
Qui se composera de tous les bons instincts
Allumés et vivants, et des mauvais, éteints;
Qui s'enveloppera d'une paix magnifique,
Fera sortir des cœurs un hymne séraphique,
Pénétrera les lois de lumière et de jour,
En ôtera la mort pour y mettre l'amour,
Fera, sur les versants même les plus contraires,
Libres tous les esprits et tous les peuples frères,
Nous réchauffera tous autour du même feu,
Sera sur tous les fronts comme un ciel toujours bleu,
Et qui, comme si Dieu, dans sa bonté profonde,
Rendait visible aux yeux la grande âme du monde,
Mettra, vaste et sublime épanouissement,
Toute l'humanité dans son rayonnement!

Tu n'es pas même, non, tu n'es pas la déesse,
La déesse terrible, étrange, vengeresse,
Qui tua le vieux monde et créa le nouveau,
Broya peuples et rois sous son fatal niveau,
Vainquit l'Europe armée, et qui, dans la fournaise,
Après quatrevingt-neuf jeta quatrevingt-treize,

Comme en son moule ardent le fondeur souverain
Mêle le plomb à l'or quand il fait de l'airain!

Non, tu n'es pas la grande et sainte République!
Ô fantôme à l'œil louche, à l'attitude oblique,
Tu n'as pas su donner l'honneur à nos drapeaux,
Au peuple le travail, au pays le repos;
Tu n'as point reconnu le droit des misérables;
Tu n'as point su toucher à leurs maux vénérables!
Tu pouvais, en suivant un élan immortel,
De l'échafaud brisé te bâtir un autel,
Et tu ne l'as point fait. Tu n'as rien su comprendre
Au peuple qui, pour être heureux, superbe et tendre,
Ne veut qu'un peu de gloire avec un peu de pain.
Tu n'as, comme les rois, qu'un tréteau de sapin,
Et tu n'as su montrer, triomphante et rapace,
Que la voracité d'un étranger qui passe.
Tu troublas les palais sans calmer les greniers;
Tu n'as point eu pitié des pauvres prisonniers,
Et tu n'as pas eu même un instant de clémence.
Tes pères, nains chétifs, qui mesuraient, démence!
La pensée à l'équerre et le cœur au compas,
T'ont faite à leur image avec ce qu'ils n'ont pas;
Des sourds t'ont dit : entends! des boiteux t'ont dit : marche!

La patrie est un temple et tu n'en es point l'arche;
Car l'éclair d'en haut manque à ton code impuissant,
Car Dieu n'est pas visible où le peuple est absent!

Fille des courts instants et des heures troublées,
Éclose au dur cerveau des sombres assemblées,
Parmi les rires vains, les rumeurs, les refus
Des sages, et les cris dans les groupes confus,
Qui donc t'a mise ici, dans un jour d'ironie,
Près de la pierre auguste où revit le génie
Des temps évanouis et des peuples anciens,
Énigme dont rêvaient les sphinx égyptiens,

Sinistre et du manteau des siècles revêtue?
Qui donc ainsi t'adosse, ô fragile statue,
A l'obélisque empreint du doigt de Sésostris?
La pluie âpre et chassant les feuillages flétris,
Inonde le quai morne et les Champs Elysées,
Et ce pavé, témoin des royautés brisées;
Que viens-tu faire, à l'heure où l'automne finit,
Spectre de plâtre au pied du géant de granit?

12 novembre 1848.

CXLVIII[1]

L'excès de la pitié, c'est une erreur auguste.
Je plains jusqu'au tyran quand il meurt. Même juste,
J'ai l'expiation en horreur. Je n'ai pas
L'âpre haine et le goût des sévères trépas.
C'est pourquoi je frémis devant quatrevingt-treize.
Mais du moins, dans ces jours dont le spectre nous pèse,
On gardait le front haut, sans pâlir, sans bouger,
Devant la guillotine et devant l'étranger;
Ceux qui régnaient avaient une grandeur horrible;
Saint-Just était puissant, Marat était terrible;
Sur la haute tribune on s'entredévorait;
Et l'Europe tremblait d'un tremblement secret
Quand Danton hurlant, fier, le feu dans la paupière,
Mordait Collot d'Herbois ou mâchait Robespierre.
Ces temps étaient affreux, ils n'étaient pas petits.
Mais aujourd'hui, quels sont ces êtres aplatis
Qui tous autour de moi vont la tête courbée?
Hélas! le front baissé trahit l'âme tombée.
Comme on oublie orgueil, fierté, devoir, mandat!
Comme on lèche humblement la botte du soldat!
Comme on presse en tremblant ses genoux! comme on flatte
Son caban africain à la ganse écarlate!
Comme à son moindre mot, ordre, grâce, refus,
On adore, on éclate en jappements confus!

[1] Inédit.

Comme autour de ce banc où l'œil soumis s'attache,
On attend qu'un sourire entr'ouvre sa moustache!
Il dit : Venez! on vient. Comme à chaque moment
Avec l'avidité de l'avilissement,
Devant ce sabre obscur qui n'est pas même un glaive,
On se couche à plat ventre!.. — Ah! mon cœur se soulève,
Vers le passé hideux je tourne un œil jaloux,
Et quand je vois ces chiens, je regrette les loups!

25 novembre. En séance.

CXLIX

LYRNESSI DOMUS ALTA, SOLO LAURENTE SEPULCRUM.

Livrée à tous les vents qui descendent du pôle,
Mon île est au milieu de la mer, et la Gaule
S'y fait chêne et granit;
Elle est la grande roche altière et combattante;
Et le tonnerre y vient comme un roi dans sa tente,
Comme un aigle à son nid.

Jeté là par l'exil, mon vieil ami sévère,
Regardant l'éclair luire aux cieux que je révère
Comme un âpre ataghan,
J'ai souvent fait ce rêve : avoir ma sépulture
Dans cette formidable et farouche nature;
Dormir dans l'ouragan.

Mais aujourd'hui qu'un souffle inconnu me rapporte
Dans ce Paris qui voit la bataille à sa porte
Et qui se tient debout,
Dans ce Paris où tout frémit, où rien ne tremble,
Qui s'emplit d'une pourpre immense, et qui ressemble
À l'urne où l'airain bout,

Je voudrais bien mourir sur ces remparts célèbres,
Afin qu'un jour je puisse, à travers les ténèbres,
Murmurer : « O guerriers !
J'ai ma haute maison où s'abat la colombe,
Où vient l'aigle, au pays des chênes, et ma tombe
Au pays des lauriers. »

Paris. Décembre 1870.

TAS DE PIERRES.

Un cœur peut, comme un monde, avoir eu son désastre;
Alors, dans le passé, sans trouble et sans frayeur,
Le pâle souvenir creuse, âpre fossoyeur;
De la fosse qu'il rouvre il fait sortir un astre.

[1864-1866.]

Forêt Noire.

Le jeune chevrier rit dans les monts antiques;
Et, traînant deux à deux des chariots rustiques,
Des bœufs inégaux vont sous les grands sapins verts,
Tristes d'être accouplés la tête de travers.

[Album de voyage, 1840.]

Voici que le matin, dont l'haleine est remplie
De brises qu'il répand sur la forêt qui plie,
Enfant vêtu de pourpre au sourire immortel,
Sur les étoiles d'or, flambeaux du grand autel,
Se hâte de souffler, comme un jeune lévite
Qui les éteint, de peur de les user trop vite.

[1834-1836.]

MI ALMA.

Si jamais vous venez regarder dans cette âme,
Vous n'aurez pas de peine à vous y voir, Madame,
Car votre souvenir rayonne en cette nuit;
Dans l'ombre de ce cœur votre front charmant luit;
Et mon âme limpide et profonde et sans voiles
Reflète les amours comme un lac les étoiles.

[1861.]

Là, roule un torrent...

Sur la rive escarpée un grand chêne se dresse.
Les feuilles, verts amas que la brise caresse,
Couvrent sa large tête, abri des passereaux,
Et son tronc, que jamais ne touche la cognée,
Et l'un de ses bras noirs en tient une poignée
Qu'il tend d'un bord à l'autre aux avides chevreaux.

[1834-1836.]

Une pelouse drue avec des arbres bas,
Un gros clocher de pierre au milieu du feuillage,
Des toits à fleur de champ laissant voir des grabats,
Des mares, du fumier, des coqs : c'est le village.

[1870-1872.]

Gros-Claude en bourgeron de toile, et la Thomasse
Aux cheveux gras, aux mains rouges, à l'air homasse,
S'appellent aujourd'hui Fernand et Malvina.

Car les noms de roman dont naguère on s'orna
Ont quitté les salons jadis pleins d'andalouses,
Et portent maintenant des sabots et des blouses.

[1836-1840.]

ÉPÎTRES.

Une fleur en prison chez soi, quelle folie!
Le pot est bien plus laid que la fleur n'est jolie.

[1872-1873.]

VÉNUS.

O Dieu, soyez béni pour cette belle étoile!

[1859.]

MAGLIA. — PAYSAGE.

Le beau soleil couchant, dans la nue élargi,
Semble un grand bouclier dans la forge rougi,
Et des mêmes rayons dore au coin du bois sombre
Le poëte qui chasse à la rime dans l'ombre,
Et le voleur pensif qui rêve au nœud coulant.
Les charrettes de foin, dans les chemins roulant,
Laissent leurs cheveux verts et flottants, à poignées,
Aux branches qui les ont au passage peignées.

[1857-1859.]

Pied à pied, front sur front, et les rangs dans les rangs,
Sourds, furieux, pressés, l'un à l'autre adhérents
Comme la hache au bloc de chêne qu'elle entaille,
Les régiments épais se heurtent; la bataille

Hurle, et d'égorgements le glaive se repaît;
On jette aux flots les morts du haut du parapet;
Et, tandis que le fleuve écume, et que la plaine,
Livrée aux chocs sanglants, s'emplit d'une âpre haleine,
Au centre du combat, sur le ciel clair du soir,
On voit dans la mêlée un cavalier tout noir
Qui sonne du clairon sur un pont couvert d'hommes.

[Carnet, 1862.]

Dans l'église de...

L'orgue commence, voix profonde!

Un éclair d'harmonie éclate et disparaît.
Puis, comme en la mêlée et comme en la forêt,
Le bruit monte, tremble, s'écroule,
Et se redresse ainsi qu'un combattant debout,
Et comme dans une urne embrasée où l'eau bout,
Les sombres voix croissent en foule.

Il semble qu'on ne sait quel attendrissement,
Devant la terre, champ de bataille fumant,
Où tant de douleurs se lamentent,
Ait saisi tout à coup l'airain farouche et froid,
Et qu'il veuille apaiser l'âme humaine, et l'on croit
Entendre des canons qui chantent.

[Carnet, 1867.]

Comédie. — L'Idéal et le Charnel.

Thérèse, votre amour montait aux cieux, le mien
Brûlait mes os. Était-ce un mal? était-ce un bien?
Sur de telles amours, on ne peut s'y soustraire,
La même cause amène un double effet contraire :

Nos deux cœurs sont changés. Hélas! je me soumets.
Vous n'aimez plus, et moi, j'aime plus que jamais.
C'est fini. Nous brûlions différemment, Thérèse;
Le souffle éteint la flamme et ranime la braise.

[1852-1853.]

On cite de mémoire, on rit, on s'embarrasse,
On se défie à qui sait le mieux son Horace,
On parie, et, chacun à son tour, nous disons
Un des six premiers vers de l'Épître aux Pisons.

[1865.]

MANIÈRE DE DIRE : JE N'AI PAS TRENTE ANS.

Cette urne où Lamartine attend qu'on le choisisse
Aurait peur de mon âge imprudent et novice;
Je crèverais les trous du crible délicat
Où le peuple en riant tamise le Sénat.

[Feuilles paginées, 1831.]

Vous avez déployé grammaires et lexiques,
Et nous pouvons chanter notre *De Profundis*.
Vous êtes forts, Messieurs les professeurs classiques!
Vous nous avez battus, défaits, abasourdis!

Quel poids ont vos discours! ô logique inflexible!
Nous gisons écrasés devant vos arguments,
Et nulle résistance à présent n'est possible
De nous, les assommés, à vous, les assommants!

[Album, 1843.]

Ô réputations! ballons de vanité
Dont la bouche des sots a fait l'énormité,
Où dans beaucoup de vent flotte un petit mérite,
Qu'avec un coup d'épingle on vous désenfle vite!

[Feuilles paginées, 1836-1838.]

Tu brilles au milieu des évêques, doux prêtre;
Tous, l'œil fixé sur toi, chantent : *Libera nos!*
Mais ton humilité souffre et s'attriste d'être
Un des point cardinaux[1].

[1872.]

Les blancheurs que Dieu crée amusent la noirceur.
Satan regarde avec une sinistre joie
La vertu, cette sotte, et le cygne, cette oie.

[1855-1856.]

C'était un bon enfant,
C'est-à-dire un gaillard bruyant, gai, triomphant,
Jovial en dessus, fin en dessous, en somme,
Très fort; le bon enfant plus tard fait le bonhomme;
Défiez-vous-en.

[1858-1859.]

---

[1] Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, espérait être nommé cardinal. (*Note de l'Éditeur.*)

Un rossignol faisait visite à des chouettes
Si souvent qu'à la fin, notez ceci, poëtes,
Les chouettes disaient : «Le vilain animal!
Comme il est ennuyeux et comme il chante mal!»

28 avril 1847.

... Que de nuit dans ta gloire, ô Versailles!
Ô siècle de Louis, mêlant sur son pavois
La splendeur de Molière aux crimes de Louvois!
Règne pompeux, rongé de lèpre et de vermine!
Une femme empoisonne, une femme extermine;
La Maintenon est spectre après la Brinvilliers.

[1856-1858.]

Je compare à nos espérances,
À nos rêves, à nos regrets,
Ces lueurs et ces transparences
Qu'on voit le soir dans les forêts.

[1859-1860.]

Guerre! le tambour bat. Guerre! on entend les cuivres
Et les clairons chanter comme des bouches ivres,
Et les tocsins sonner;
On voit sur les cités, dont leur ongle étreint l'âme,
Le lion incendie et la crinière flamme
Rugir et frissonner.

[1859-1860.]

IMPRIMERIE NATIONALE.

GUERRE.

Rien de plus juste, il faut payer les aumôniers,
Peuples, un éternel au pied de paix vous coûte
Moins cher qu'un Tout-Puissant au pied de guerre. En route,
Canons, mortiers, drapeaux, et vous, psaumes blindés
Couvrant les rois pendant qu'on joue un peuple aux dés,
Te Deum cuirassés, encensoirs de bataille!
Près des tambours-majors dressant leur haute taille,
Que les *Agnus Dei* fassent la grosse voix!

[1872.]

Le vautour se prépare à dépecer les morts.
Il entend les chevaux hennir, rongeant le mors,
Et les casques sonner ainsi que des enclumes,
Et passe, frissonnant, son bec entre ses plumes.

[1852.]

La vieille bougonnait dans sa barbe; les mômes
Grognaient, petit tas noir de Pierres et de Jeans;
Le gîte était immonde à faire fuir les gens;
Près du feu qui mettait son suif à la torture,
Une chandelle en deuil pleurait dans la friture.

[1858-1859.]

LE CROQUEMORT, *titubant.*

. . . . . Après m'avoir soûlé
De son vin de Surêne abject et peu salubre,
Cet être m'a lâché ce calembour lugubre :
Ami, tu portes bien la bière, et mal le vin.

[Carnet 1856] [1].

Ouragans. Visions.

Dans les nuages noirs pareils à des marées,
Flottent des yeux ardents, des faces effarées,
De vagues cheveux sur des fronts;
Les vents tumultueux tournent comme des roues;
On peut voir dans les cieux des gonflements de joues
Ajustés à de grands clairons.

[1872-1874.]

Dieu montre le bonheur et ne le donne pas.

[1832-1834].

Euripide naissait le jour de Salamine :
Trophée où luit Sophocle, et qu'Eschyle domine.

[Carnet 1856] [2].

---

[1] *Collection de M. Louis Barthou.* [2] *Idem.*

J'aime une plaine immense et dont rien à l'aurore,
Rien au nord, au midi, rien au couchant encore
Ne borne les prés verts et les chaudes moissons;
Mon âme, pour rouvrir ses ailes affaissées,
Veut les grandes pensées
Et les grands horizons.

[Feuilles paginées, 1830-1832.]

Le progrès tue les bêtes de la nuit, le mal et l'impur.

La porte de clarté sur notre monde noir
Ouvrira ses battants splendides, sans savoir
Si, tandis qu'elle épand l'aube à nos fronts difformes,
Le cloporte écrasé meurt dans ses gonds énormes.

[1870-1872.]

À UN CRITIQUE.

Un aveugle a le tact très fin, très net, très clair;
Autant que le renard des bois, il a le flair;
Autant que le chamois des monts, il a l'ouïe;
Sa sensibilité, rare, exquise, inouïe,
Du moindre vent coulis lui fait un coup de poing.
Son oreille est subtile et délicate au point
Que lorsqu'un oiseau chante, il croit qu'un taureau beugle.
Quel flair! quel tact! quel goût! — Oui, mais il est aveugle.

Octobre 1866.

À QUOI MAGLIA RÉPLIQUE PAR CE DOUBLE QUATRAIN :

Vous me trouvez monotone
Avec mes quatrains, vraiment!
À mon tour si je m'étonne,
C'est de votre étonnement.

Sans que rien les puisse abattre,
Pour aller vous supplier,
Mes vers toujours quatre à quatre
Monteront votre escalier.

[1836-1840.]

Que de religions profondément creusées
Pour t'enfouir, rayon que cherchent nos pensées!
Je veux te voir au fond de l'ombre, je ne puis;
Dieu fit la vérité, mais l'homme a fait le puits.

[1857-1858.]

Je frissonne en songeant
Combien la destinée est trouble, obscure, amère,
Et que c'est, triste énigme! en parlant à sa mère
Que Jésus, Christ du monde et maître de la loi,
Dit : — Qu'est-il de commun, femme, entre vous et moi?

[1858-1860.]

Idée! art, science, mystère,
Ô souffle de Delphe ou d'Endor,
Courbe toi, poésie austère,
Sous la royauté du sac d'or.

L'intérêt te fouette attelée
À sa charrette, ô muse ailée!
Il rit de toi, le ventre plein;
Il te broie en ses mains félonnes,
Et du disque de tes colonnes
Fait la meule de son moulin.

[1872-1874.]

Oui, nos illusions s'éteignent flamme à flamme.
Et pourtant, que la gloire ou l'oubli le réclame,
Au matin de ses ans, au déclin de ses jours,
Chacun n'a-t-il pas dans son âme
Un songe qu'il rêve toujours?[1]

Les prophètes sont pleins d'un jour mystérieux;
Ils songent, et l'on voit des lueurs dans leurs yeux,
Et c'est par leur clarté que se font reconnaître
Ces hommes transparents que l'avenir pénètre[2].

[1875-1877.]

Ecoutez ce que dit le voluptueux sombre :
— Le mal d'autrui s'ajoute à vos plaisirs dans l'ombre;
Il est doux, quand le vent trouble le gouffre amer,
D'être sur terre alors qu'un autre est sur la mer. [3]

Carnet, 1861.

---

[1] Manuscrit des *Odes et Ballades*. — [2] Manuscrit des *Actes et Paroles. Depuis l'exil.* Reliquat. — [3] *Collection de M. Louis Barthou.*

Les grands hommes plus tard sont vengés par l'histoire.
Mais c'est quand ils sont morts qu'on dit : ils sont vivants.
Tant qu'ils sont là, la haine acharnée à leur gloire
Poursuit cette fumée et la disperse aux vents.

[1848-1850.]

Toute haute figure un jour est abattue.
Le peuple brise un homme après l'avoir porté.
Le piédestal finit par haïr la statue,
Car il en sent le poids sans en voir la beauté.

[1848-1850.]

Venise. Palais des doges.

L'escalier des géants (où les doges sont proclamés, où Faliero a été décapité).

Au bas de l'escalier,
Sur deux socles, parmi les roses et les trèfles,
L'architecte a sculpté deux paniers pleins de nèfles
Pour faire entendre au peuple, enfant aux mille cris,
Que les hommes d'état ne sont bons que pourris.

[1857-1858.]

Avez-vous vu parfois dans le soleil levant,
Tournoyer, cendre d'or, les atomes du vent,
Étoilant le néant, faisant dans la lumière
Avec des grains de cendre et des grains de poussière
Des constellations d'infiniment petits?

[1858.]

Des soldats mèdes sont rangés en cercle autour
De cette tente ayant la forme d'une tour;
Leurs boucliers sont faits de peau de nasicorne;
Ils ont le sabre nu, la mître au front, l'air morne,
L'œil triste, et sur les mains du sang jamais lavé.
Le trône, formidable et lourd, fait d'un pavé,
Est sur un drap de pourpre, au centre de la tente[1].

[1870-1871.]

Progrès de la science.
Astronomie. (17e siècle.)

Le réseau des soleils, des mondes et des cieux,
Entrevu malgré l'ombre et derrière la nue,
Filet où l'âme humaine est prise et retenue,
Et qui croise ses fils vertigineux dans l'air,
Se défait maille à maille autour du pâle Euler.

[1858.]

Le même vent d'en haut courbe les foules pâles,
Et ces hommes, géants des ténèbres fatales,
Qui fauchent l'homme sans remord,
Et qui, soldat, bourreau, mufti, sultan, ministre,
Quand elle va monter sur son cheval sinistre,
Tiennent l'étrier à la mort.

[1859-1861.]

---

[1] *Collection de M. Louis Barthou.*

Un jour, pensif, tourné vers l'obscur horizon,
Debout, parlant du haut de la colline verte
À tout un peuple ému près d'une fosse ouverte,
J'ai dit[1] : — La mort n'a rien dont tremble la raison.
Les sages n'ont pas peur des ombres éternelles.
Ils savent que le corps y trouve une prison,
Mais que l'âme y trouve des ailes!

[1848-1850.]

Ô mes petits-enfants, ayez pitié des autres.
Anges là-haut, soyez en bas d'humbles apôtres,
Plaignez tous ces pieds nus meurtris aux durs pavés.
Georges, Jeanne, donnez tout ce que vous avez.

[1875-1877.]

Etre frère aux souffrants, être père aux petits.

[1872-1874.]

Riche, donne ton bien; pauvre, donne ton cœur.

[1878-1880.]

De qui donne sa vie et son or aux plaisirs,
Aux femmes, aux chevaux, au jeu, l'aumône est rare :
Un prodigue toujours est doublé d'un avare.

Carnet, 1874.

---

[1] Funérailles de Frédéric Soulié, 27 septembre 1847. *Actes et Paroles, Avant l'exil.* (*Note de l'Éditeur*).

Je ne suis pas un saint, je tâche d'être un juste.

[1875-1877.]

En riant de la chair dans la chanson obscène,
L'âme est comme un forçat qui joue avec sa chaîne.

[1859-1860.]

La douleur qui s'en va passe en jetant des cris.
Soupirs, larmes, sanglots, deuil rapide et prolixe!
Le désespoir au front sévère, au regard fixe,
Se tait, sans oublier et sans se résigner.
L'œil qui ne pleure pas laisse le cœur saigner.

[1843-1844.]

La douleur se mesure à la grandeur du cœur.

Carnet, 1864.

...L'enfant ne meurt qu'une fois, mais le père!
Il mourra tous les jours jusqu'à ce qu'on l'enterre.

Carnet, 1862.

Le premier serviteur du père, c'est le fils.

[1840-1844.]

L'esclave prosterné s'avilit et m'éclaire.

[1875-1877.]

Quelquefois on échoue où l'on croit débarquer.

[1856-1858.]

Qui change en y perdant change par conscience.

Carnet, 1867.

Tel imbécile prend le dégoût pour le goût.

[1872.]

La vie est un remords quand elle est inutile.

[1866-1868.]

Ma destinée étant de mourir en exil,
Je me suis arrangé sous un rocher farouche
Mon tombeau. Comme on fait son sépulcre, on se couche.

[1863-1864.]

Quoique d'air inondé, quoique plein de lumière,
Le penseur solitaire au désert est pareil;
Sombre malgré l'espace et malgré le soleil.

[1859.]

Ainsi l'écrivain turc, dans la cour des mosquées,
Au devant du passant et du premier venu,
Se rue, et ses haillons troués montrent à nu,
Pendant qu'offrant son style il s'acharne à vous suivre,
Son flanc maigre que bat l'écritoire de cuivre.

[1858-1860.]

Je préfère à Paris, au Louvre, aux Tuileries,
Aux grands carrosses d'or couronnés de laquais,
Aux spectacles, aux bals, aux fêtes, aux banquets,
Au cirque éblouissant où plane l'écuyère,
Les chansons qu'on entend le soir dans la bruyère[1].

Carnet, 1861.

Tas d'esclaves! histoire! Ah! quel troupeau nous sommes!
Tas de tyrans! l'un chasse aux oiseaux, l'autre aux hommes;
Ils s'ébattent; chacun dans son genre est complet;
Chacun s'en va chasser la chasse qui lui plaît,
Marchant, l'un dans le sang, l'autre dans la rosée;
Et chacun porte au poing sa bête apprivoisée :
Louis treize un faucon, et Richelieu le roi[2].

[1838-1840.]

L'avare qui dans l'ombre enfouit loin du jour
Son trésor qui lui pèse,
Et qui croit toujours voir s'amonceler autour
La foule aux yeux de braise.

[1838-1840.]

[1] *Collection de M. Louis Barthou.* — [2] Manuscrit du *Théâtre en Liberté.* Reliquat.

. . . . . C'est un sage, dites-vous?

Et moi, je vous le dis, il fera cent folies.
C'est un homme amoureux? C'est un homme nouveau.
L'amour, dont les chaleurs nous montent au cerveau,
A bien vite troublé la raison éclipsée.
Cent chimères qui font vaciller la pensée,
Un brouillard qui remplit l'esprit d'illusions,
Un tourbillon confus de folles actions,
Sortent de ce brasier dont l'âme est consumée.
D'un feu qui brûle au cœur la tête a la fumée[1].

[1840-1844.]

Le fleuve se recourbe à nos pieds dans la plaine
Comme un grand fer forgé pour un cheval géant.

[Album 1836.] [2]

Les perles de rosée et les pleurs des tempêtes
Sont des gouttes des mêmes eaux;
Le petit cri des nids répond aux flots sublimes;
Le même pied remue, ô Dieu, tous les abîmes
Et balance tous les berceaux.

[1859-1861.]

Manuscrit du *Théâtre en Liberté*. — [2] *Collection de M. Louis Barthou.*

LE REMORDS.

Si vous êtes bon, juste et doux, vos actions
Volent dans votre nuit comme des alcyons;
Le souvenir vous baise au front dans tous vos rêves;
Si vous êtes bandit, si vous heurtez les glaives,
Si vous faites le mal, le souvenir vous mord
Dans l'ombre, avec les dents d'une tête de mort[1].

Carnet 1856.

Le cœur fait un roman, l'âme fait un poëme.

Feuilles paginées, 1830.

Le faux peut quelquefois n'être pas vraisemblable[2].

Je crois à la prière et je crois à mes fautes.

Carnet 1874.

L'encens
Qui monte à Dieu du fond des lys reconnaissants.

[1838-1840.]

---

[1] *Collection de M. Louis Barthou.* — [2] Manuscrit du *Théâtre en Liberté.* Reliquat.

Les forces de la nuit sont joyeuses des peines
Qui tombent par instants sur les têtes humaines.

Et quand la terre a vu quelque grand châtiment,
Quelque tyran tombé sur son trône fumant,
Les tonnerres, vers l'ombre où songe l'Invisible,
Reviennent en chantant leur fanfare terrible.

[1859.]

Loin dans l'obscurité, battu d'affreuses grêles,
Hérissant de gibets le toit de ses tourelles,
Plus noir que le vol du corbeau,
Vague, confus, brumeux, perdu dans l'insondable,
L'édifice du mal apparaît formidable
Comme le spectre d'un tombeau.

L'enseignement mystérieux est nécessaire.

Songeurs du lac et du rocher,
Bardes, mages, hommes des voiles,
Il faut de plus en plus pencher
Le genre humain vers les étoiles.

[1869-1872.]

Je l'ai cueillie au bord d'une eau cachée et lente,
Elle est bleue et demain on la verra jaunir.
La fleur du souvenir n'est pas bien ressemblante,
Car la fleur passe et meurt, et non le souvenir.

Carnet 1861.

L'ORAGE.

Quel monstre que la foudre! et qu'est-ce donc, abîme,
Que ce vent qui remue avec un bruit sublime
Tout l'effrayant plafond du ciel, et qui produit
L'énorme craquement des poutres de la nuit?[1]

Carnet 1857.

Au-dessus du vieux lit, moisissait dans un cadre
Un portrait d'un aïeul quelconque, en chef d'escadre,
Qui, dans un golfe ayant la courbure d'un G,
Bombardait un grand-turc, par les mites rongé.

[1859.]

Le temps mène le deuil de notre destinée;
La terre est un sépulcre, et la lugubre année,
Gardienne pâle des tombeaux,
Autour du cénotaphe où gît, couvert de voiles,
Le genre humain couché sous le drap des étoiles,
Allume ses douze flambeaux.

[1854.]

La bise fait le bruit d'un géant qui soupire;
La fenêtre palpite et la porte respire;
Le vent d'hiver glapit sous les tuiles des toits;
Le feu fait à mon âtre une pâle dorure;
Le trou de ma serrure
Me souffle sur les doigts.

[1832.]

---

[1] *Collection de M. Louis Barthou.*

SOMMEIL.

O pesanteur formidable
De la paupière qui dort!
L'âme est dans l'ombre insondable,
Et l'œil ténébreux est mort.

[1860-1862.]

Le lys est la coupe de l'âme.

[1854.]

Quand le cœur est malade, il cherche à se guérir.
Il se rappelle alors, triste jusqu'à mourir,
Par quels secours le ciel calme notre souffrance;
Et c'est de souvenir qu'est faite l'espérance.

[1834-1836.]

Enfant! n'ayons jamais de haine pour les hommes.
Lorsqu'ils sont malheureux, — tous, hélas! nous le sommes, —
Plains-les, ne donne pas ton bon cœur à moitié,
Et lorsqu'ils sont méchants, ajoute à la pitié!

Le méchant souffre plus, donc il faut plus le plaindre.

[1830.]

IMPRIMERIE NATIONALE.

Ô ciel, éternel rêve
Des chaldéens, des grecs, des guèbres, des hébreux!
Quelle est donc la moisson du grand champ ténébreux?
Sur quels grains merveilleux, sur quels épis sublimes
Tourne-t-il donc, au fond des sinistres abîmes,
Ce zodiaque obscur, meule de l'infini?

[1859-1862.]

On n'arrache pas Dieu des cœurs facilement.

[1874-1876.]

La terre est belle , amis, quoique pleine de tombes;
Dehors sont les jardins, les roses, les colombes,
Les filles aux seins nus, les rayons; et dedans
Les morts silencieux qui tiennent dans leurs dents
Un denier pour payer à Caron leur passage.

[1862-1864.]

L'encre, cette noirceur d'où sort une lumière.

[1856.]

Les fleuves, dans leur course indolente ou rapide,
Traînent le paysage en leur miroir limpide.

Feuilles paginées. [1838-1840].

Eh! quoi! vous affamez les nations, tyrans?
Imbéciles! la faim est un loup; prenez garde
À la faim; la misère est sinistre et hagarde;
Ah! baîllonnez du moins le peuple avec du pain!

[1868-1869.]

Fais passer ton esprit à travers le malheur.
Comme le grain du crible, il sortira meilleur!

20 janvier 1835.

LES IVRESSES.

La vigne gaie et verte et de grappes chargée,
Rit au seuil des maisons et grimpe jusqu'au toit;
Le houblon est joyeux sur la terre et l'on voit
Dans les larges tonneaux où trempe sa guirlande
Mousser l'ale d'Écosse ou le porter d'Irlande.

Carnet 1861.

Il est bon d'être ancien et mauvais d'être vieux.

[1832-1836.]

Pour cheveux blancs, cheveux gris c'est jeunesse[1].

[1834-1836.]

---

[1] Manuscrit du *Théâtre en Liberté*. Reliquat.

L'amour...

Heureux l'homme
Que ce feu brûle encore à l'âge où tout s'éteint[1].

[1840-1842.]

L'océan, vieux guerrier, vieux sabreur des rochers.
. . . . . .
Son écume est de neige et sa vague est de nuit.
Il a la barbe blanche et la moustache noire[2].

[1857-1858.]

Quiconque est envieux s'avoue inférieur[3].

[1859.]

Mettez en prière l'enfant,
Nous sommes accablés par la Toute-Puissance,
Faites intercéder pour nous cette innocence,
Mère, employez votre ange à désarmer le ciel.

[1862-1864.]

---

[1] Manuscrit du *Théâtre en Liberté*. Reliquat. — [2] *Idem*. — [3] *Idem*.

Sa bonne humeur énorme est une plénitude;
Il est hilare, il est folâtre, il est serein;
Et jamais un soupir, un nuage, un chagrin,
Un regret, un souci, ne comprime et n'étrique
Son rire olympien et sa joie homérique.

[1862-1864.]

Et dans le clair-obscur court la rivière étroite;
Parfois le paysage étrange qui miroite
Ressemble à ces dessins qu'on voit dans l'acajou.
Un vieux château, bâti par les comtes d'Anjou,
Dresse sur l'horizon sa silhouette noire.

[1864-1866.]

Dieu, qui créa la nuit, ne peut punir l'erreur.
Toi qui t'es seulement trompé, sois sans terreur.
L'homme un jour contre lui, dans ces ombres si hautes,
N'aura pas ses erreurs, mais il aura ses fautes.

[1874-1876.]

On distingue, malgré son mystère et ses voiles,
Dieu par la claire-voie immense des étoiles.

[1873-1874.]

Tous les hommes sont l'Homme, et tous les dieux, c'est Dieu.

[1874.]

Ô folie! ô génie! effrayants voisinages!

[1859.]

La forme du bonheur change avec les années.

[1830.]

L'homme scande ici-bas le vers qu'il chante au ciel.

[1859.]

La vie est un torchon orné d'une dentelle.

[1859.]

NOTES

DE CETTE ÉDITION

LE MANUSCRIT

DE

DERNIÈRE GERBE.

À cette œuvre posthume, le titre *Dernière Gerbe* a été donné par Paul Meurice. Il ne figure donc pas au manuscrit composé de poésies extraites de nombreux dossiers inédits et groupées dans l'édition originale en trois divisions : Avant l'exil, Pendant l'exil, Depuis l'exil. Nous avons dû supprimer ces divisions démenties par l'aspect du manuscrit.

Certaines pièces écrites sur des Carnets ou Albums de voyage, ou faisant partie de collections particulières, ne figurent pas au manuscrit; de même pour les poésies extraites des *Feuilles paginées,* plaquette formée de pages numérotées par Victor Hugo où vers et prose se mêlent sans distinction de genre et de dates.

I. NOTES EXPLICATIVES.

III. *LE HARTZ EST UN PAYS DE FRÊNES ET D'ÉRABLES...*

Même aspect que le manuscrit du *Cimetière d'Eylau,* daté 28 février 1874, dans *La Légende des Siècles;* c'est évidemment la même pensée et c'est bien là un nouveau récit de « l'oncle Louis »; mais il n'est pas achevé. Après le quatorzième vers, une fin ébauchée, mais s'arrêtant sur une virgule :

... On voit sur les faces l'effroi;
On laisse des pays brûlés derrière soi,
vient, pille,
On pille, on mange, on passe, on est des sauterelles;
Que voulez-vous? ce sont de farouches querelles.

Les tambours sont joyeux, les clairons sont superbes,
Les régiments en marche enjambent dans les herbes
Des cadavres, sans même interrompre leurs chants;
Au printemps, quand les fleurs rayonnent, quand les champs,

Pas de suite à ce dernier vers. L'édition originale, à l'aide de quelques interversions, avait fait un tout, mais l'aspect du manuscrit doit être reproduit fidèlement ici.

A la page suivante, sept vers rayés; le premier est inédit :

On ne pleurniche pas en guerre; on a raison,

On retrouve les six derniers dans le début définitif.
Après le manuscrit une page donnant six vers sur le même sujet :

Fils, on avait beaucoup de gloire et peu d'argent,
Moi, j'étais militaire, on m'avait fait sergent;
J'étais blond, rose, imberbe, infatigable, agile,
Pas poltron, et j'avais dans ma poche un Virgile.
De hauts sapins groupés sur de grands rochers nus,
C'est la Murgthal; un mont tout noir, c'est le Taunus.

Sur les deux côtés d'une feuille jaune, déchirée, quelques vers presque illisibles; nous avons pu déchiffrer ceux-ci :

Nos ennemis étaient très féroces, mais moi
Je les plaignais tout bas, sans trop savoir pourquoi,
Triste et sentant de l'ombre au fond de nos conquêtes;
Et je m'attendrissais, et je faisais des quêtes;
J'allais de rang en rang : amis, pour les vaincus;
J'implorais, récoltant plus de sous que d'écus;
Mais les plus durs grognards écoutaient ma prière;

J'avais dans ma poche Voltaire,
On affamait les pays.
On passait comme des sauterelles
Laissant derrière soi les champs sans un brin d'herbe,

À chaque pas on voit quelque chose dans l'herbe,
C'est un mort.

V. VOICI QUE LA SAISON DÉCLINE.

Sur la page du carnet de voyage où sont écrits au crayon ces vers, des notes sont prises pour la cinquième partie des *Misérables.*

J. V. La fortune. — On n'en use pas. Pas de voiture.
J. V. — Il faut le dire à ton mari.
Cosette. — Je le lui ai dit.
— Eh bien, qu'a-t-il répondu?
— Il m'a demandé si j'étais bien sûre que cet argent fût à moi.
J. V. pâlit. Il sentit la profondeur cruelle de cette parole innocemment répétée par Cosette. Marius doutait de l'origine de cette fortune, et n'en voulait pas. Cosette n'en jouirait donc jamais? J. V., hélas! avait travaillé stérilement.

Un point d'interrogation termine ce passage.

VIII. *JE M'ARRÊTAI. C'ÉTAIT UN RAVIN TRÈS ÉTROIT...*

Au-dessus du premier vers, cette ligne :

Où diable avez-vous pris que les singes sont laids.

Au bas du feuillet, un vers ajouté et quelques notes prises sans doute en vue d'une suite :

Comme je me rendrais aux dindons populaire!

Coq d'inde. — Une servante vient et tord le cou au coq.

IX. *JADIS, ADOLESCENT, FAISANT MES PREMIERS VERS...*

Au coin du verso d'enveloppe où sont écrits ces vers, cette note :

Aujourd'hui je suis altéré de calme et de tombeau.

XI. NUIT TOMBANTE.

Après la date, cette note :

À terminer.

Soc pour féconder la terre.
Glaive pour délivrer le peuple.

XIV. *JE NE DEMANDE PAS AUTRE CHOSE AUX FORÊTS...*

Pièce inachevée; le dernier vers est ponctué par un point-virgule.

XVII. *APRÈS AVOIR SOUFFERT, APRÈS AVOIR VÉCU...*

Cette poésie finissait ainsi :

Tes jardins sentent bon, et sont tout chevelus
De lierres, de jasmins et de convolvulus;
Et, sentant que tu vas finir, tu te reposes,
Vieux, dans une masure, et, sage, dans les roses.

Victor Hugo a rayé ces deux derniers vers, en a écrit quatre nouveaux, puis a recopié ceux qu'il avait rayés.

XVIII. MON JARDIN.

Au-dessous du manuscrit, une strophe donnant un autre détail :

MON JARDIN. Soleil.

Un vieux disque de grès gisant me sert d'horloge;
La minute qui passe en ses cases se loge;
Avril y met ses fleurs de pourpre et de safran;
Autour de cette pierre obscure, le temps sombre
attaché par une chaîne
Marche et tourne, pensif, lié par un fil d'ombre
Au clou du noir cadran.

Sous cette strophe, quatre vers :

L'Inconnu remplit nos demeures;
Dante y cherche en vain Béatrix;
La clepsydre pleure les heures
Dans sa prison en forme d'X.

XXI. *LE SOIR, JE M'ASSIEDS, GRAVE, AU MILIEU DE MES BRUTES...*

Sous le manuscrit, une note, très postérieure à la poésie, sur Chougna :

J'ai deux chiens.

Ma chienne grise
Nous l'appelons Chougna, ce qui veut dire laide
avec calme ce nom.
En hongrois. Elle prend ce nom sans se fâcher.

XXII. CHUTE DU RHIN.

Fragment d'une page d'album à dessin; les vers avaient été ébauchés, sans doute sur place, au crayon, puis récrits à l'encre avec force ratures d'où nous avons pu extraire les quelques variantes qu'on lira page 546.

XXIII. *CE QUE J'AI SOUS LES YEUX ET QUEL EST CE PAYS...*

Trois feuillets pour cette poésie qui, à l'origine, devait être bien plus courte. La première page est sillonnée d'ajoutés; on se rendra compte de leur importance en suivant ces deux enchaînements :

Le houleux Zuyderzée est jaune à l'horizon.
L'arbre,
Le champ, l'homme, l'oiseau, le verger, la maison,
chante; les édens
Tout rit, les paradis succèdent aux cocagnes...

À coup sûr ces géants, ces pourfendeurs de l'air,
Toujours enveloppés par un quadruple éclair,
Feraient mettre en arrêt la lance à don Quichotte.

Cependant le bateau glisse, le flot chuchote,
Les joncs parlent tout bas, l'herbe jase, on s'endort.
Et voilà la Hollande.

Deux feuillets suivent ces trois lignes rayées, qui seront recopiées soixante vers plus loin.

XXIV. *VOYONS, D'OÙ VIENT LE VERBE? ET D'OÙ VIENNENT LES LANGUES?*

Remontrance de l'esprit à l'homme, cette page eût pu prendre place dans le manuscrit : *Dieu.*

Les derniers vers, à peine lisibles, sont en marge du premier feuillet.
Puis une nouvelle définition du Z :

Ce verrou tortueux qui ferme l'alphabet.

XXVIII. *LÀ, JE CAUSE LE SOIR AVEC UN VIEUX CURÉ...*

Fragment d'une page d'album emporté en voyage.

XXXI. *LA MER, Ô CÉLESTES ABÎMES...*

Strophe écrite au verso de l'adresse d'une lettre envoyée à *Monsieur le baron Victor Hugo, rue Notre-Dame des Champs,* donc d'avril 1827 à avril 1830.

XXXVII. APPARITION.

Deux manuscrits pour cette poésie; le second n'est qu'une mise au net, mais porte le titre qui manque au premier; ce vers commence le feuillet :

Pourquoi donc à l'amour mêlez-vous l'épouvante?

Puis une rime proposée :

Vante.

XXXVIII. *DANS CES HEURES OÙ DIEU DONNE OU REPREND LA FLAMME.*

Le manuscrit de cette poésie offre cette particularité qu'un carré de papier est découpé dans trois de ses pages sur quatre; l'écriture date de 1836 à 1838. Dans la plaquette intitulée *Feuilles paginées,* se trouve, isolée, la quatrième strophe; elle semble antérieure de deux ou quatre ans au manuscrit complet; en outre, sur deux fragments de page, on lit onze vers où nous avons relevé des variantes (voir page 549).

XXXIX. *À TRAVERS CE QU'ON SENT CONFUSÉMENT BRUIRE...*

Au-dessus de cette strophe, deux vers :

Moi j'allais au hasard et j'étais triste à cause
Des feuilles mortes qui tombaient.

XLII. *LA SOLITUDE SAINTE AUX FAIBLES EST FATALE.*

En haut du feuillet, à chaque coin, deux annotations indiquant la destination primitive de ces vers : *Boîte aux lettres.* — *Comédie.*

XLIII. *L'ÉPÉE EST UNE FAUVE ET SINISTRE LIONNE...*

Au bas de ce manuscrit, un vers :

L'espérance et l'amour, vents alizés de l'âme.

XLIV. *Ô PROFONDEUR SANS FOND OÙ VA TOUT CE QUI PENSE!*

Ce premier vers, tout en haut de la page, est précédé d'un astérisque, ce qui indique que nous sommes en présence d'une suite.

En marge, une note dont l'écriture est à peine formée :

Vous avez le ciel de même que vous aviez l'enfer sur terre. Vous le voyiez autour de vous sans le remarquer. Chose terrible.

XLVI. *ON A DE CHAUDS CLIENTS ET DES AMIS NOMBREUX...*

Cette poésie commençait ainsi :

.....
Mais il vient un moment où tout est inutile.

Ce début, rayé, est remplacé en marge par sept vers. Au-dessous de cet ajouté, une note de quatre lignes :

Crois ou tremble
Suis ta religion
Suis-la, telle qu'elle est et quelle qu'elle soit.
Autrement tu es perdu.

XLVIII. *... TOUJOURS SUR CETTE MER SAUVAGE...*

Papier semblable à celui employé pour certaines poésies des *Feuilles d'automne.*
Au verso, des vers et des notes :

Où comme un vif essaim d'abeilles,
Mes pensers volaient au soleil!

La nuit... le chemin se noue, se mêle et se démêle sous nos pas comme l'écheveau d'une vieille fileuse.

Une ligne blanche...
On ne savait si c'était une rivière ou un mur.

Cet incendie menaçait de brûler le navire *jusqu'à la flottaison.*

Puis une note pour un volume à consulter :

Histoire de la captivité de François Ier à Madrid, par Sandoval, évêque de Barcelone, 1 vol. in-12 à la Bibliothèque du Roi.

LIII. LA CRÉATION VA, SOMBRE ET DÉMESURÉE.

Au verso, rimes et vers ébauchés :

Pas.
L'Indien dans les pampas
lampas

L'esprit... meut l'effrayant engrenage
De l'infini dans l'éternel.

LVII. *OH! POUR LE RESTE DE TA VIE...*

Feuille de papier à lettre portant, en tête, une ébauche de dialogue du drame : *La Mariposa,* dont nous avons donné le plan dans le volume de *Théâtre inédit* (*Plans et projets*) :

L'HUISSIER. LE COMTE OROPESA.

L'HUISSIER.

Monsieur le Comte Oropesa, cette dame est sans doute Madame la Comtesse Oropesa.

LE COMTE.

À peu près.

Au verso, cette note :

Au commencement du dix-huitième siècle, lors du fameux mémoire du parlement contre les pairs, il n'y eut pas de famille parlementaire qui ne voulût démontrer son alliance avec quelque famille de grande noblesse, pour rehausser la robe et rabaisser l'épée d'autant. Les Potier de Blancmesnil, entr'autres, rappelèrent qu'ils tenaient aux ducs de Gèvres. A quoi le duc de Gèvres répondit vertement qu'« à la vérité, les ducs de Gèvres tenaient aux Potier de Blancmesnil, mais que c'était là le vilain côté des ducs de Gèvres et le bel endroit des Potier». Autant valait dire : Ce qui est la fesse des ducs de Gèvres est le visage des Potier.

Au-dessus de cette note, deux lignes :

Le beefsteack, disait-il, est une des formes de la Providence manifestée à l'homme.

LVIII. *FIGUREZ-VOUS UN BEAU FRONT TRIOMPHANT...*

Au verso de cette strophe, écrite vers 1830 ou 1832 et dont le dernier vers rappelle étrangement le sujet des *Fredaines du grand-père enfant* (*L'Art d'être grand-père*), on lit la dernière strophe d'une poésie des *Contemplations : Un soir que je regardais le ciel,* dont le manuscrit est daté 26 janvier 1846.

LX. *N'ÉCOUTEZ PAS, MON ANGE, EN VOTRE RÊVERIE...*

Sous la date, ces deux vers :

Quand tu réunissais sur un orgue magique
Les souffles épars dans les cieux.

Puis un autre, plus bas :

Dans l'oscillation des êtres et des mondes.

LXIII. *OH! DE MON ARDENTE FIÈVRE...*

Au verso de la page 57 du manuscrit : *Feuilles paginées.* Écriture de 1833 environ. Une copie de la main de Victor Hugo est reliée dans un exemplaire de la 8e édition des *Orientales. Collection de M. Louis Barthou.*

LXIV. *NE VOUS CONTENTEZ PAS, MADAME, D'ÊTRE BELLE.*

Les deux premiers et les deux derniers vers ainsi que la variante sont d'une écriture postérieure à celle de la poésie même qui a dû être retouchée plusieurs années après avoir été écrite.

LXVIII. *VENT DU SOIR! DONT LE VOL NOUS COURBE TOUS ENSEMBLE...*

Nous avons daté cette pièce de 1830 ou 1831, à cause de deux vers rayés précédés d'une note :

Après une orgie de tout...

Je rejetais mon âme au ciel, voûte fatale,
Comme le fond du verre au plafond de la salle.

C'est le sujet d'une poésie des *Chants du crépuscule : Il n'avait pas vingt ans. Il avait abusé...* Cette poésie est datée : *avril 1831.* Note et vers rayés sont donc antérieurs.

Une mise au net, datée : *20 janvier 1835,* est reliée dans un exemplaire du *Roi s'amuse* et faisait partie de la collection de M. Louis Barthou.

LXIX. *QUAND JE NE SERAI PLUS QU'UNE CENDRE GLACÉE...*

Il existe, à notre connaissance, quatre manuscrits et une ébauche pour cette poésie. L'ébauche se trouve au verso de la page 101 des *Feuilles paginées :*

Quand je ne serai plus qu'une cendre glacée,
Tous ceux qu'électrisait ma lyrique pensée
Regretteront des jours du monde méconnus.

Au recto de la page, deux vers rayés appartenant aux *Orientales* (*Les Bleuets*) :

Allez, allez, ô jeunes filles,
Cueillir des bleuets dans les blés!

Les Bleuets étant datés 13 avril 1828, c'est un peu avant cette époque qu'il faut situer le projet de la page 101.

Dans la même plaquette, page 62, version entière, telle que nous l'avons publiée page 377. Écriture de 1830-1832.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Deux mises au net, dont l'une donne la variante qu'on lira page 554, semblent écrites, l'une vers 1832, l'autre vers 1836-1838.

Enfin, un manuscrit de cette strophe est relié dans un exemplaire de *Lucrèce Borgia* et faisait partie de la collection de M. Louis Barthou.

LXX. *C'ÉTAIT LA PREMIÈRE SOIRÉE...*

Quatre feuillets remplis recto et verso et surchargés en marge d'ajoutés encadrés de traits et accompagnés d'indications résumées en deux lignes au coin de la première page :

La première I-I-I. 96.
La deuxième II-II-II. 84.

Ces chiffres : I et II permettent de se retrouver dans les strophes enchevêtrées du manuscrit. Le compte des vers pour chacune des parties est exact.

LXXVIII. *VOUS SOUFFREZ ICI-BAS MILLE MAUX NUIT ET JOUR...*

Le manuscrit de cette poésie se rapproche assez de l'écriture de Mme Victor Hugo par la forme carrée et appuyée des lettres; pourtant il a suffi d'une plume taillée un peu gros (rappelons que Victor Hugo ne se servait que de plumes d'oie) pour changer l'écriture; nous reconnaissons d'ailleurs certaines lettres. Une correction en marge a été faite par le poëte vers 1854 ou 1856.

LXXXI. *VOUS N'ÊTES PAS SENSIBLE À LA PROSE, JEUNE HOMME...*

Dans un coin du feuillet, le mot *Épîtres,* et, au second vers, une modification, biffée :

Il vous faut le vers, *l'art, l'idéal.*

LXXXV. *LE PROPHÈTE ET LE POËTE...*

Un astérisque avant le premier vers indique que ces trois strophes devaient clore une poésie. La dernière strophe, modifiée en marge, a été revisée bien plus tard. Une copie, reliée après l'original, porte des corrections de Victor Hugo.

LXXXVII. *VOICI LES APENNINS, LES ALPES ET LES ANDES...*

Au coin droit de la page une note indique que ces vers devaient faire partie du manuscrit *Dieu :*

L'esprit lui montre la terre.

XCII. PLANÈTES.

Près du titre, un vers emprunte la forme d'une interpellation faite par un esprit aux hommes :

Savez-vous ce que c'est, damnés, que vos planètes?

Cette forme se poursuit dans les variantes du premier vers :

ton noir firmament, ciel
Dans nos noirs firmaments, cieux des mondes maudits...

XCV. *LE SÉPULCRE GÉANT D'ÉTOILES SE COMPOSE.*

Un point d'interrogation en marge des deux derniers vers. Cette poésie se rattacherait aussi au poème *Dieu.*

XCVI. *À CE POINT DE LA VIE OÙ JE SUIS ARRIVÉ...*

En marge, cette note inachevée :

La calomnie ayant...
La diatribe est trop près.

XCVIII. *Ô DESTIN, TOI PAR QUI NOUS TOMBONS...*

Le feuillet contenant cette pièce débute par ces trois vers :

La génération qui passe en ce moment
Chaque jour change et voit tout changer autour d'elle.
Cet homme seul se reste à lui-même fidèle.

Au verso, cinq vers de *Melancholia,* poésie datée juillet 1838, *Les Contemplations.*

CI. *À UN HOMME PARTANT POUR LA CHASSE.*

Au coin du feuillet un mot, rayé, indique la destination primitive de cette poésie : *Dieu.*

CIII. *LE SORT S'EST ACHARNÉ SUR CETTE CRÉATURE...*

La forme et l'écriture de cette pièce étant exactement les mêmes que celles de la poésie CI, il est probable qu'elles avaient toutes deux la même destination : *Dieu.*

CIV. *AU POINT DU JOUR, SOUVENT EN SURSAUT JE ME LÈVE.*

Au verso d'une lettre adressée à Victor Hugo par la direction de l'*Illustration* (le bas de la page est coupé avant la signature) 5 septembre 1866; mais l'écriture des vers est bien postérieure à l'envoi de la lettre.

Avant le premier vers, au coin de la page : *Épîtres.*

CVI. *JE RACONTAIS UN CONTE...*

Après le dernier vers, une citation latine :

Ibam forte via sacra, etc. [1].

Dessous, ces deux vers avec leur variante :

Un jour j'errais au bois, comme c'est ma coutume,
Méditant on ne sait quels riens, et tout en eux.

Un jour je méditais beaucoup de bagatelles,
Je flânais comme Horace, et j'étais tout en elles.

CVIII. MON PETIT-FILS.

Les quatre vers de cette poésie sont précédés de celui-ci :

Cet attendrissement de dire : il est l'aurore.

Donnons ici quatre vers écrits sur la feuille contenant la note sur Chougna, citée page 520 :

MON PETIT-FILS

L'avenir me plaît, tel que mon cœur le comprend,
George, il me faut la paix comme il te faut la lutte;
Chacun son tour, la gloire arrive après la chute,
Et moi je serai mort, et toi tu seras grand.

---

[1]. *Horace.* Satire IX. Livre I.

CX. *L'ŒUVRE HUMAINE EST L'ÉCHO DE LA CHOSE DIVINE.*

Au verso d'une enveloppe timbrée : 5 juin 1856. Ces vers ont d'abord été écrits au crayon, puis retracés à l'encre.

CXI. *LA PORTE CÉDA. JE TÂTONNAI DU BOUT DE MON BÂTON.*

Ce manuscrit est en trois parties; un long demi-feuillet jaunâtre, un carré de papier contenant un ajouté de douze vers qui suppriment ces quatre, barrés :

Une espèce de vieux, au milieu du salon,
Trônait, encadré d'or, en habit d'Apollon;
C'était le grand Louis, peint, quand, sous son panache,
Étant encor soleil, il devenait ganache.

La troisième partie est écrite sur une enveloppe timbrée : 1er janvier 1857; au verso sont les neuf derniers vers.

Entre les deux lignes de l'adresse, on lit :

Voir au fond de ce bouge
Mon
Un grand-père en perruque avec son cordon rouge.

CXII. NOS AMUSEMENTS AVEC LAMARTINE...

Ce titre a été écrit vers la fin de l'exil; d'autres «amusements», de la même date que celui publié page 436, sont au verso :

Quoi donc, juifs et romains
Vont en venir aux mains,
Dit Héliogabale,
Qu'on les fusille tous,
À poudre, les plus fous,
Mais Elie, Og, à balle.

L'empereur et le pédagogue, tradition du bas empire.

— Eh bien, que fait mon fils, dit Héliogabale?
— Sire, il fait des progrès. — Récompense-le, gas.
Un autre jour : Eh bien? — Sire, il fait des dégâts,
Trouble la classe, rit, chante et lit haut. — Gas, bats-le!

Le Roi de Sardaigne le jour de l'insurrection constitutionnelle.

Quoi, messieurs, dit le roi Victor Emmanuel,
Moi-même me brûler, ce serait trop cruel!
Un syrien le peut, mais un sarde, ah! n'a pas le
Courage de brûler comme un Sardanapale.

Sur un carré de papier contenant deux autres «amusements» de l'écriture d'Émile Deschamps, ce dernier de Victor Hugo :

Dieu fit de tout l'esprit épars,
Mille neuf cent nonante parts;
Or de ces parts Émile en a
Neuf cent nonante, et mille Anna.

CXIII. *J'AIME CES GRANDS ESPRITS, J'AIME CES GRANDES ŒUVRES...*

Au coin du feuillet, la mention : *B. aux lettres.*

CXIV. *ATTENTION. VOICI LOUIS QUATORZE. GARE...*

Au verso d'une lettre commencée par Victor Hugo :

Madame,

Vous me récompensez bien au delà du peu que je vaux et du peu que je suis.

CXVI. *HÉ! PRENDS TON MICROSCOPE, IMBÉCILE! ET FRÉMIS.*

Ce premier vers, rétabli page 400 et supprimé dans les éditions précédentes, relie cette poésie à celles qui mettent en scène un esprit parlant à l'homme.

En face du premier vers, une rime proposée : *fourmis.*

Rétablissons sept vers rayés au deuxième feuillet :

Il suffit de grandir la lunette propice (*lentille*)
Pour te donner, l'atome étant le précipice,
Le vertige du trou d'une aiguille, et la peur
De tomber dans ton souffle, effrayante vapeur!

Tu serais dieu le jour, homme, où tu pourrais dire :
que mon regard
J'ai, dans l'immensité qui pour moi se déchire,
Vu le commencement et la fin d'un ciron!

Un ajouté marginal de dix-neuf vers a remplacé le passage rayé.

Nous sommes encore en présence d'un manuscrit qu'on peut attribuer au poème *Dieu.*

CXVIII. *DANS LES LEÇONS QU'IL DONNE AUX ESPRITS COMME AUX YEUX...*

Ce manuscrit se compose de deux pages; mais au moment de l'inventaire du notaire, après la mort de Victor Hugo, ces deux pages ont été séparées et mises chacune dans des dossiers différents. Au moment de la publication de *Dieu,* nous avons inséré l'une d'elles dans le Reliquat, pour lequel d'ailleurs son texte la désignait. Parmi les nombreux vers inédits restant à publier, nous avons, depuis, retrouvé la première page. Nous donnons donc ici la poésie complète, en indiquant toutefois qu'à partir du 23e vers, la suite a déjà été publiée dans cette édition, Reliquat de *Dieu,* page 526.

CXIX. *RÉPONSE À L'OBJECTION MAL.*

Altercation de l'Esprit à l'homme.

Après le huitième vers resté sans rime, un blanc et une proposition dont on lit les premiers mots sous une rature :

Tu ne t'es pas trompé...

Et le texte reprend à ce vers :

Oui, c'est ce précipice énorme de rayons...

Un ajouté de sept vers en marge comble la lacune.

CXX. *EST-CE QUE PAR HASARD LE MONDE SOUS NOS YEUX...*

Le bout de papier d'emballage qui contient ces vers est tout à fait semblable à certaines pages du manuscrit de *Dieu;* pourtant le texte ne semble pas indiquer d'intervention supra-terrestre.

Une inadvertance a été signalée au quatorzième vers par Victor Hugo; il avait écrit :

L'empyrée
Est-elle à l'orient dépeinte et dédorée?

En marge, il indique : *masculin,* se réservant de corriger au moment de la publication; Paul Meurice a pris sur lui de faire ce tout petit changement sur l'épreuve :

L'empyrée
A-t-il à l'orient sa teinte dédorée?

CXXI. *CROIS-TU QUE DE CECI MON RÊVE SE REPAISSE...*

Ces vers s'apparentent à ceux dits par *l'Esprit noir* (*Dieu,* Reliquat) à l'homme; après le 24e vers, un blanc de trois lignes est ménagé pour recevoir plus tard le texte manquant; c'est ce qui explique l'absence de deux rimes féminines et d'une rime masculine, page 451.

CXXII. *LA SOUFFRANCE, GÉANTE ET SPECTRE...*

Après le douzième vers, une large rature barre le treizième :

Le navire et l'écueil, l'apostat et l'apôtre...

Ce vers, un peu modifié, est rejoint par quatre vers, d'abord tracés au crayon, puis recopiés à l'encre, en marge.

CXXIV. MÉLANCOLIE.

En marge du texte, au crayon, cette indication :

Regardez le jardin de la maison...
(Énumérer les fleurs)
Et puis cette rose, un enfant.

Après le quatorzième vers, les quinzième et seizième sont rayés; puis la date; la fin est ajoutée d'une écriture plus fine et datée de nouveau.

CXXV. *LE JUSTE DE SES FERS SUBIT L'INDIGNE POIDS...*

Avant le premier vers, deux lignes précisent la conclusion :

Les mauvais...
Ils sont aux fers dans le tombeau.

CXXVI. *QUAND JEAN-JACQUES VIVAIT...*

Au coin de ce manuscrit les mots : *Boîte aux lettres.*

CXXVII. *OH! JE T'EMPORTERAI SI HAUT DANS LES NUÉES...*

Au bas de la page, deux lignes :

Vipère, tes pareils
N'ont pas peur de tomber, car ils rampent toujours.

Deux feuillets sont reliés après ce manuscrit; sur le premier sont jetés des vers de *Cromwell* et des phrases de la Préface; puis au milieu de la page, ces six vers, premier projet de la poésie publiée page 457.

La vipère, qu'une aigle au bord des eaux venue,
Enlève brusquement des marais dans la nue,
Frémit, siffle, se gonfle, aspire à s'échapper,
Puis flotte et pend dans l'air, comme épuisée et morte,
Puis se tord, puis se noue à l'aigle qui l'emporte,
Et même dans le ciel cherche encore à ramper!

Telle l'envie, etc.

Ce projet doit être de 1827, environ.

Le second feuillet donne une ébauche qui semble dater de 1850 :

Ce serpent,
Un soir il disparut.
Un aigle qui passait et regagnait son aire
Comme la nuit tombait, le vit et dans sa serre
Prit ce monstre livide, effrayant, furieux,
Et le jeta dans l'ombre au plus profond des cieux.

CXXX. *LA TERRE EST À L'ERREUR, AU VERTIGE, À L'ABSURDE.*

Au verso d'une enveloppe de lettre adressée à Victor Hugo. Au-dessus du premier vers, une rime proposée : curde.

CXXXI. *OH! VERS LE PROGRÈS MAGNIFIQUE...*

Suite probable d'une poésie, car un astérisque précède le premier vers.

CXXXIV. *SOMBRE JUSTICE INIQUE! Ô CODE TERRORISTE!*

Après le dixième, un ajouté marginal de quatre vers. Dans la version de premier jet, les deux derniers vers venaient après celui-ci :

La peine de mort donne aux codes en fureur.

A la revision, ces deux derniers vers ont été rayés, puis recopiés après un ajouté de quatre vers.

CXXXVI. *QUOI! TU DOUTES DE L'ÂME!*

Au coin du feuillet, le mot : *Épîtres.*

CXLI. L'ENFER.

Après le vingt-troisième vers, un ajouté marginal de treize vers supprime celui-ci, rayé :

tombe et croule
L'antique enfer payen se dissout en décombres.

CXLIII. *LE PAUVRE, LÀ-DESSUS L'ACCORD EST UNANIME...*

Cette poésie, dont l'écriture semble bien être de 1869 à 1872, a été ébauchée au crayon sur une brochure italienne dédiée à «Vittor Hugo» et datée : 14 mars 1863 (Collection de M. Hanoteau).

CXLV. *JE T'AIME, AVEC TON ŒIL CANDIDE ET TON AIR MÂLE.*

Sous l'unique strophe, ces trois vers :

Cette reine et cet ange à la robe de neige,
Appelle-les tes sœurs, c'est là ton privilège
Et c'est là leur orgueil.

CXLVIII. *L'EXCÈS DE LA PITIÉ, C'EST UNE ERREUR AUGUSTE.*

Cette poésie débutait ainsi :

Tout en reconnaissant qu'elle peut être juste,
J'ai l'expiation en horreur.

Victor Hugo a biffé le premier vers et écrit, au-dessus, les deux vers qui commencent la pièce.

Après le neuvième vers, celui-ci, rayé :

Robespierre était fort, Danton était terrible,

Sous ce vers, modifié en marge, quatre nouveaux viennent s'inscrire.

Au milieu de la page, en marge des vers désignant assez clairement Cavaignac, une note :

Ici, peindre à part L. B.

La première ligne après cette note indique que le personnage visé est changé; la variante même l'affirme :

trône
Comme autour de ce banc où l'œil soumis s'attache...

TAS DE PIERRES.

VOICI QUE LE MATIN, DONT L'HALEINE EST REMPLIE....

Au bas de cette «pierre», trois vers :

Ton château...
D'où tu vois accourir, dans les champs prés couverts d'herbe,
Le Rhône, fleuve-tigre, écumant et superbe,
Qui mord au cou la Saône et l'emporte avec lui.

Au verso est le fragment publié immédiatement après : *Voici que le matin...*

UNE FLEUR EN PRISON CHEZ SOI, QUELLE FOLIE!

Au coin du bout de papier contenant ces deux vers, le mot : *Épîtres.*

LE BEAU SOLEIL COUCHANT, DANS LA NUE ÉLARGI...

Au-dessus du premier vers se trouve le nom de *Maglia,* bien souvent cité dans le *Théâtre en liberté;* au coin du fragment le mot : *Comédie,* puis des noms de personnages : *Massue, La Rigaudaine, Ogremouche.*

Et deux rimes : Espingole. Dégringole.

Dessous, ces deux vers :

Dis? est-ce
Pour punir mon amour de trop de hardiesse
Que tu n'as [pas] [1] voulu me regarder hier?

L'ORGUE COMMENCE, VOIX PROFONDE!

Copie d'une page de Carnet, 1867. Ces vers ont été écrits pendant le voyage en Zélande dans l'église de Ziérykzée dont l'organiste avait fait demander à Victor Hugo de venir entendre l'orgue.

MANIÈRE DE DIRE : JE N'AI PAS TRENTE ANS.

Ces quatre vers, jetés au milieu de pensées en prose, sont écrits au verso d'une lettre déchirée adressée à *V. Hugo, 9, rue Jean-Goujon.*

Le premier vers fait allusion à la première candidature de Lamartine à la députation : juillet 1831.

[1] Le mot *pas* ne figure pas dans le manuscrit.

LES BLANCHEURS QUE DIEU CRÉE AMUSENT LA NOIRCEUR.

Avant ces trois vers, deux lignes qui semblent destinées à un personnage de comédie :

Nous touchons
À ce bouge, à ce trou, le pire des bouchons.

Puis, au bas de ce petit feuillet, cette strophe incomplète :

Deuil noir, deuil blanc, nuit, neige; ou l'ombre, ou la statue.
La pie au cri sinistre, oiseau sombre, est vêtue
De deux haillons (morceaux) des deux linceuls.

Deux rimes proposées à ce dernier vers : glaïeuls - seuls.

QUE DE NUIT DANS TA GLOIRE, Ô VERSAILLES !

Au verso d'une enveloppe adressée à Victor Hugo et timbrée 18 juin 1856.

LA VIEILLE BOUGONNAIT DANS SA BARBE..

Au bas de la page ces trois vers :

Des monts pelés, pareils à des flancs de chevaux,
D'affreux haillons séchant au soleil, des sorcières,
Des accroupissements de vieilles dans les pierres.

À UN CRITIQUE.

Au bas de la page, une autre version ébauchée :

Un aveugle a des sens plus que parfaits. Son nez
Vaut le flair (l'instinct) des renards exquis et raffinés;
Il a mieux qu'un chamois l'odorat et l'ouïe;
Sa sensibilité merveilleuse, inouïe,
.....
Quel flair! quel tact! quel goût! Oui, mais il est aveugle.

IDÉE! ART, SCIENCE, MYSTÈRE...

Ces vers sont précédés de cette ébauche :

Je confesse, Seigneur, que je suis un brin d'herbe,
et que
Le ver de terre est grand
etc. (Développer).

L'ESCLAVE PROSTERNÉ S'AVILIT ET M'ÉCLAIRE.

Ce vers est précédé de cette note terminée par un fragment de vers :

Frédéric de Prusse disait :
... Je suis despote et sans colère.

Au coin, le titre : *Lég. des S.*

MA DESTINÉE ÉTANT DE MOURIR EN EXIL...

Au verso d'une bande imprimée de *l'Europe littéraire.* Cachet postal : 1er mai 1863.

AINSI L'ÉCRIVAIN TURC, DANS LA COUR DES MOSQUÉES...

Au-dessus de ces vers, cette ébauche, évocation du dix-septième siècle :

Fantômes du passé, dames, seigneurs, poëtes,
Régnier, cher aux moineaux et haï des chouettes,
Ô belle Pellaquin dont l'œil charmant brillait,
Chapelain qui trônait à l'hôtel Rambouillet,
En habit colombin doublé de panne verte,

Au bas de la page des rimes proposées :

Nous dénigrâmes
Anagrammes
Épigrammes
Morbides
Les Niobides

JE L'AI CUEILLIE AU BORD D'UNE EAU CACHÉE ET LENTE...

Ces quatre vers, écrits sur un carnet de voyage en 1861, ont été recopiés par Victor Hugo deux fois sous le titre *Forget me not* ou *le myosotis;* quelques variantes :

Elle était bleue ainsi que l'aube sans nuage. (le ciel)
Hier je l'ai cueillie; elle est fanée, hélas!
Ô Fleur du souvenir, tu n'en es pas l'image,
Car tu meurs, et lui ne meurt pas.

Sous la première de ces copies les vers : MI ALMA publiés page 488.

LA BISE FAIT LE BRUIT D'UN GÉANT QUI SOUPIRE...

Sur la *Feuille paginée* où se trouve cette strophe, on lit une répartie de Triboulet :

Voulez-vous pas que je sonne le tocsin avec ma marotte?

Cette ligne permet de dater les vers : 1832.

ENFANT ! N'AYONS JAMAIS DE HAINE POUR LES HOMMES.

Au bas de ces cinq vers, ces notes :

Vedette-*Vedete.*
Estaminet. — *Hic locus* EST TAMINATUS.

Mots de la politique :

Vaugelas était de Chambéry, — ce savoyard de Vaugelas !

... Quand les thermidoriens fructidorisaient les septembriseurs.

LA TERRE EST BELLE, AMIS, QUOIQUE PLEINE DE TOMBES...

Au-dessus de ces vers, ce fragment :

Temps anciens
Rome alors
Alors on n'avait pas de conscience à vendre;
Le Palatin était couvert des bœufs d'Évandre;
Et le destin du monde était délibéré
Rome avait pour sénat suprême et vénéré
Par cent
Trente pâtres assis en cercle dans un pré.

ON DISTINGUE, MALGRÉ SON MYSTÈRE ET SES VOILES...

Titre au coin du feuillet : *Lég. des S.*
Sous les deux vers publiés, celui-ci :

Arles.
L'antique Thélinè, qui veut dire mamelle.

TOUS LES HOMMES SONT L'HOMME, ET TOUS LES DIEUX, C'EST DIEU.

Au-dessus, ce vers :

Vingt ans! cela se porte au croc de la moustache!

L'HOMME SCANDE ICI-BAS LE VERS QU'IL CHANTE AU CIEL.

Cette pensée est écrite sous une note traitant du faucon.

LA VIE EST UN TORCHON ORNÉ D'UNE DENTELLE.

Ce vers est jeté sur une feuille remplie de notes et de vers dont quelques-uns illisibles :

N'avoir pas un instant de bien-être stupide!
S'agiter sans dormir! voir, sans trêve et sans fin,
Sauter sur soi l'amour, l'ennui, la soif, la faim,
Les créanciers, la femme et la haine et l'envie,
Ces puces du grabat qu'on appelle la vie!

Chant de la flamme bleue.

Le tonnerre, du ciel monstrueux borborygme.

J'ai
À ma vitre Arachné, sur mon toit Ascalaphe.

*
* *

Voici, comme pour *les Années funestes,* les dates présumées des poésies non datées dans le manuscrit. Les dates en italiques se justifient par les faits que nous mentionnons dans la description du manuscrit ou dans l'historique.

[1836–1840.]	Ami, tu m'es présent en cette solitude.
1874.	Le Hartz est un pays de frênes et d'érables...
[1836–1837.]	À l'heure où je t'écris, je suis dans un village.
[1858–1859.]	Je m'arrêtai. C'était un ravin très étroit...
[1857–1858.]	Jadis, adolescent, faisant mes premiers vers...
[1836–1838.]	Dans les cités que troublent...
[1838–1840.]	Sur les cloches d'airain qui frissonnent toujours...
[1875–1877.]	Je ne demande pas autre chose aux forêts...

[1859.]	En plein midi, quand l'astre est à plomb...
[1859.]	Après avoir souffert, après avoir vécu...
[1857–1858.]	Mon jardin.
[1852.]	Un rayon de soleil! Une bête à bon Dieu!
[1861.]	Charle, il faut quitter l'ode...
[1856–1858.]	Le soir, je m'assieds, grave, au milieu de mes brutes...
[1857–1859.]	Voyons, d'où vient le verbe? Et d'où viennent les langues?
[1840–1842.]	Ô terre, dans ta course immense et magnifique...
[1840.]	Tout est doux et clément! astres ou feux de pâtre...
[1838–1840.]	Un souffle rajeunit la forêt décrépite.
[1832–1834.]	Là, je cause le soir avec un vieux curé...
[1836–1838.]	J'étais dans le clocher, obélisque plein d'ombre...
[1825–1826.]	La mer, ô célestes abîmes...
[1836–1838.]	Des mains, à travers la nuée...
[1859.]	Une clarté livide entre en ce sombre lieu...
[1857–1859.]	Apparition.
[1840–1844.]	Dans ces heures où Dieu donne ou reprend la flamme...
[1836.]	À travers ce qu'on sent confusément bruire...
[1858–1859.]	L'épanouissement, c'est la loi du Seigneur.
[1859–1862.]	Au fond du ciel serein, âmes supérieures...
[1854–1855.]	La solitude sainte aux faibles est fatale.
[1866–1868.]	L'épée est une fauve et sinistre lionne...
[1857–1859.]	Ô profondeur sans fond où va tout ce qui pense!
[1854–1855.]	Tu seras riche, heureux, beau, puissant...
[1856–1859.]	On a de chauds clients et des amis nombreux...
[1837–1838.]	Ô siècle inachevé, plein d'angoisse et de doutes...
[1828–1830.]	Toujours sur cette mer sauvage...
[1834–1836.]	Oh! que d'amis j'ai vus à pas lents disparaître!
[1855.]	C'est le ciel que la tombe, aube obscure, reflète...
[1859–1862.]	Babel est tout au fond du paysage horrible.
[1855–1857.]	La création va, sombre et démesurée...
[1856–1858.]	Quand... au milieu de la nuit...
[1835–1838.]	Figurez-vous un beau front triomphant...
[1840.]	Elle est gaie et pensive; elle nous fait songer...
[1834–1836.]	Oh! de mon ardente fièvre...
[1836.]	Ne vous contentez pas, madame, d'être belle.
[1845–1850.]	Âme que j'ai trouvée ainsi qu'un diamant!
[1878–1880.]	Doux ami, quand j'aurai quitté la chair mortelle...
[1836–1838.]	Vent du soir! dont le vol nous courbe tous ensemble...
[1830–1832.]	Quand je ne serai plus qu'une cendre glacée...
[1858–1859.]	À André Chénier.
[1830–1832.]	Plaire à deux yeux charmants...
[1854–1856.]	Vous souffrez ici-bas mille maux nuit et jour...
[1837–1838.]	Bon, voilà son esprit qui part!
[1848–1850.]	Portrait.
[1855.]	Vous n'êtes pas sensible à la prose, jeune homme?
[1840.]	Mes strophes sont comme les balles...
[1858–1860.]	L'inconnu, ce quelqu'un qu'on distingue dans l'ombre...
[1838–1840.]	Poëtes, si le monde avait une âme encor...
[1857–1859.]	Voici les Apennins, les Alpes et les Andes.
[1833–1834.]	Tout homme est un grain de poussière...
[1836–1840.]	Il faut que le poëte, en sa dignité sainte...
[1857–1858.]	Planètes.
[1858–1859.]	Le sépulcre géant d'étoiles se compose.

[1874–1876.]	À ce point de la vie où je suis arrivé...
[1836–1838.]	Ô destin !
[1859–1860.]	Il s'agit d'une fête à célébrer.
[1875–1878.]	Pour que l'humanité soit complète et divine...
[1857–1859.]	À un homme partant pour la chasse.
[1836–1838.]	Je te dis qu'il travaille et travaille toujours...
[1857–1859.]	Le sort s'est acharné sur cette créature.
[1869–1872.]	Au point du jour, souvent en sursaut, je me lève...
[1878–1880.]	Je racontais un conte...
[1869–1870.]	Je suis comme dans un cloître...
[1870–1871.]	Mon petit-fils.
[1840–1844.]	Ce qui rend la vieillesse auguste et vénérable...
1860	L'œuvre humaine est l'écho de la chose divine...
[1857–1858.]	La porte céda...
[1854–1855.]	J'aime ces grands esprits, j'aime ces grandes œuvres...
[1854–1855.]	Attention. Voici Louis quatorze.
[1857–1859.]	Hé ! prends ton microscope, imbécile, et frémis...
[1857–1859.]	Insondable, immuable, éternel, absolu.
[1857–1858.]	Dans les leçons qu'il donne aux esprits...
[1857–1859.]	Réponse à l'objection : mal.
[1859.]	Est-ce que par hasard le monde sous nos yeux...
[1858–1859.]	Crois-tu que de ceci mon rêve se repaisse...
[1859–1860.]	Même avant le cercueil la matière nous quitte...
[1854.]	Le juste de ses fers subit l'indigne poids...
[1856–1858.]	Quand Jean-Jacques vivait...
[1859–1860.]	Oui, le tonnerre éclaire et gronde sous mon front...
[1859–1860.]	La terre est à l'erreur, au vertige, à l'absurde.
[1870.]	Le Progrès.
[1860–1862.]	La cloche suspendue attend l'heure terrible.
[1859–1861.]	Sombre justice inique ! ô code terroriste !
[1868–1870.]	Quoi ! tu doutes de l'âme !
[1870–1872.]	Ni Bible, ni Koran, ni Talmud.
[1870–1872.]	La vision devient une réalité...
[1874–1876.]	Il a fait la colombe. Et qui fit le serpent ?
[1859–1861.]	Quelle religion cherche aujourd'hui les astres ?
[1858–1860.]	L'enfer.
[1869–1872.]	Le pauvre, là-dessus l'accord est unanime...
[1868–1869.]	Je n'ai pas de besoins. Pour m'épanouir l'âme...
[1866–1869.]	Je t'aime, avec ton œil candide et ton air mâle...
[1875–1877.]	Tous les hommes sont l'Homme; et pas plus que les cieux...
1848.	L'excès de la pitié, c'est une erreur auguste.

IMPRIMERIE NATIONALE.

II. VARIANTES ET VERS INÉDITS.

II. *AMI, TU M'ES PRÉSENT EN CETTE SOLITUDE.*

je songe à toi dans
je te désire
Page 295 Ami, tu m'es présent en cette solitude.

austère
Quand le travail, ce maître auguste et sérieux,
rêves
Quand les songes sereins, profonds, impérieux,
remplissent mon cœur d'une éternelle extase,
nuit et jour tout mon être
Qui tiennent jour et nuit ma pensée en extase...

Et ton candide
Ton vénérable amour que jamais rien n'émousse...

Maint poëme charmant que nous disait ta voix
Me revient...
M'apparaît...

en marchant
Page 296 Je t'évoque partout...

III. *LE HARTZ EST UN PAYS DE FRÊNES ET D'ÉRABLES.*

tristesse
Page 297 On n'a pas de scrupule, on n'a pas de colère...

IV. *À L'HEURE OÙ JE T'ÉCRIS, JE SUIS DANS UN VILLAGE.*

Le ciel d'octobre brille à travers
Page 298 Le soleil brille; octobre a jauni le feuillage...

gai
Par le beau roi François premier...

Blaise
A convier au prêche Alain, Claude et Simone.

V. *VOICI QUE LA SAISON DÉCLINE...*

L'aube
Page 299 Le vent fraîchit sur la colline...

Ces deux pauvres petites mouches
La mouche, comme prise au piège,
Immobiles,
Est immobile à mon plafond;
Tristes, grelottantes, farouches,
Et comme un blanc flocon de neige,
M'avertissent que
Petit à petit, l'été fond.

VII. EN MAI.

oreille et les eaux sont des
Page 301 Et l'antre est une bouche et la source une voix...

Elle a la fièvre; elle est dans
Et se laisse railler par le merle siffleur;
Dans l'écureuil joyeux, dans le rossignol triste,
Il lui vient à l'esprit des nouveautés superbes;
Elle scande et médite ainsi qu'un sombre artiste;
Elle mêle la folle avoine aux grandes herbes...

formidable
De la nuit monstrueuse elle tire le jour...

L'inhospitalité farouche du
Page 302 Le buisson hérissé, le steppe, le maquis...

VIII. *JE M'ARRÊTAI. C'ÉTAIT UN RAVIN TRÈS ÉTROIT...*

Page 303 ... Qu'un bouvier siffle et qu'un arbre au vent
comme un crétin,
Tremble, et je reste là jusqu'à la nuit, rêvant.
brillait,
Une eau vive courait, et des fleurs sur la berge...

IX. *JADIS, ADOLESCENT, FAISANT MES PREMIERS VERS...*

vagues essais
Page 304 Dans mes vagissements croyant voir des travaux...

X. ... *DANS LES CITÉS QUE TROUBLENT...*

Page 305 ... Dans les cités que troublent
ce Paris
Tant de chars se heurtant, et tant de noirs débats
combats,
Où rampent, pleins d'orgueil, tous les sentiments bas,
tant de
Où tout est fiel, dédain, querelle, envie infâme,
J'étouffe, et, tu le sais, à chaque instant, mon âme
Je souffre,
Qui languit sans amour comme un cygne sans eau...
souffre

accoudé sur Virgile
Je médite, appuyé sur mon livre la nuit...
ma table

Aux hommes durs, amers, haineux, âpres, méchants...
froids et

XIII. *SUR LES CLOCHES D'AIRAIN QUI FRISSONNENT TOUJOURS...*

Page 308 Sur les cloches d'airain qui frissonnent toujours...
timbres

Minuit. Puis tout se tait. L'ombre est plus sépulcrale.
Le silence est plus morne et l'ombre est

XIV. *JE NE DEMANDE PAS AUTRE CHOSE AUX FORÊTS...*

Page 309 Je veux entendre aller et venir les navettes
De Pan, noir tisserand que nous entrevoyons...
Du divin

XVI. *LES BOIS, LES MONTS, LES PRÉS, ONT POUR NOTRE PAUVRE ÂME...*

Page 311 Les *Te Deum* chantés par Satan qui sourit...
hurlés

Le bien, songe avorté, le mal, fait accompli...
entrevu,

XVII. *APRÈS AVOIR SOUFFERT, APRÈS AVOIR VÉCU...*

De l'inutile effort
Page 312 Tranquille, et du néant de l'homme convaincu...

Indulgent
Bienveillant pour la nuit et pour l'aveuglement...

l'aube
Tu savoures l'azur, le jour, l'astre; et sans lire....

Et par l'immensité ton âme est dilatée
A remplir de lumière
Au point d'emplir de flamme et d'aube un monde athée.

XIX. *UN RAYON DE SOLEIL! UNE BÊTE À BON DIEU!*

temps jeux
Page 314 Que c'est le mois des fleurs, des bois, des gorges nues...

à l'amour
Les êtres sont poussés au péché par les choses...

Et je n'éprouverais ni roulis, ni tangage...
Page 315 Je resterais plus froid qu'Abeilard, le vrai sage...

XX. *CHARLE, IL FAUT QUITTER L'ODE ET DESCENDRE À L'ÉPÎTRE.*

Page 316 On s'accoude à son poële au lieu d'aller rêver
surprendre Hécate
Dans les champs et guetter la lune à son lever...

Et l'on n'est plus celui qui va de grand matin,
Faire la cour à l'aube éclatante,
Pâle, faire sa cour à l'Aurore, et s'occupe...

au regard éblouissant
amoureuse
éclatante
Un vin vieux, à l'œillade enivrante de l'aube.

farouche pâle
La Minerve sacrée et la grande Diane.

aux yeux divins
Page 317 Vénus au front divin sourire toute nue.

XXI. *LE SOIR, JE M'ASSIEDS, GRAVE, AU MILIEU DE MES BRUTES...*

Et moi, je la regarde,
Page 318 Et je lui prends l'oreille, et je lui dis : Pourquoi...

du tort
Cela nous fait mal voir; les gens sont irrités...

Mon chien, mais
Mais vraiment, quand tu sors, tu n'es pas raisonnable!

XXII. CHUTE DU RHIN.

Page 319 Le Rhin tombe en hurlant
Au gouffre où l'âpre écume,
Dans le gouffre où l'écume, immense chaos blanc,
sa formidable
Tourne éternellement son effroyable roue...

L'écume semble un vague et sinistre
Cela frémit, cela hurle, cela blasphème.

Frissonnant et brillant, l'arc-en-ciel vient poser
L'arc-en-ciel frissonnant brille et vient s'y poser;
Sur cette torsion fauve, sa courbe pure,
Sur la courbe difforme il met sa courbe pure...

XXIII. *CE QUE J'AI SOUS LES YEUX ET QUEL EST CE PAYS...*

les joncs
Page 320 Jugez-en : Des terrains par la vase envahis,
cultivés
moissons *tabac*
Des saules, des carrés de chanvre, des passages...

Page 321 Et d'effrayants moulins...
Dressant jusqu'au zénith
Frappant l'espace avec leurs bras de sauterelles...

passe
On vogue; on reconnaît les cantons catholiques
Au mendiant qui pleure en baisant
Aux mendiants pieds nus qui baisent des reliques...

foisonne
Page 322 L'affreux tabac pullule où le blé devrait croître...

Page 323 Le brouillard blême emplit les champs; mais la kermesse
au son du fifre,
N'en fait pas moins, après le prêche, après la messe,
Tournoyer, jupe au vent, Goton, dont le jarret,
Pieter
Par moments entrevu, tient Gros-Pierre en arrêt.

XXIV. *VOYONS, D'OÙ VIENT LE VERBE? ET D'OÙ VIENNENT LES LANGUES?*

Qui sait?
Page 325 Réponds. Platon voit l'I sortir de l'air subtil...

l'immensité
sont mêlés à la lumière bleue,
L'S et l'F et le G sont, dans la voûte bleue,
du ciel
Des nuages confus gestes aériens...

mystère expliqué
Soit; crois-tu le problème éclairci maintenant?

Ô sagesse
Page 326 Eh bien, juge à présent. Pauvre argile insensée...

Nuit. Rien.
Néant. Ton propre fil en toi-même est rompu.

XXV. *Ô TERRE, DANS TA COURSE IMMENSE ET MAGNIFIQUE...*

l'honneur
l'orgueil
Page 327 Quatre filles, l'amour d'une maison prospère...

XXVI. *TOUT EST DOUX ET CLÉMENT! ASTRES OU FEUX DE PÂTRES...*

splendide!
Page 328 Tout est doux et clément!

Elle prend en pitié la nacelle qui flotte,
Et d'en haut souriant au nocturne pilote,
Se fait humble, et d'en haut souriant au pilote...

XXVIII. *LÀ, JE CAUSE LE SOIR AVEC UN VIEUX CURÉ...*

Je l'écoute, il me plaît.
Je le goûte, et lui plais.
Page 330 Ô derviche accompli! Ce vertueux pasteur...

XXIX. *J'ÉTAIS DANS LE CLOCHER, OBÉLISQUE PLEIN D'OMBRE...*

exhalait
Page 331 Le bourdon murmurait un chant mystérieux.

XXXIII. *OMBRE OÙ BRUTUS MÉDITE, OÙ SAIGNE JÉSUS-CHRIST...*

Niobés
Page 335 Les Salomés sont là regardant les Électres;
sous un ciel sinistre et faux, pleine
Là, pleine de clairons, de tumultes, de spectres...

XXXVI. *UNE CLARTÉ LIVIDE ENTRE EN CE SOMBRE LIEU*

voilant
Page 338 Et, cachant à demi des châssis sans vitraux,
tremblante
Une guipure noire et difforme de branches
à ces lucarnes
Et de feuilles frissonne aux ouvertures blanches.

XXXVII. APPARITION.

Page 339 À force de parler à l'inconnu sans bornes,
l'énigme
Au mystère où l'horreur entr'ouvre ses yeux mornes...

vu, cœur triste
J'ai fini, cœur où vibre une invisible lyre,
Sortir de l'épouvante
Par voir sortir de l'ombre un effrayant sourire..

XXXVIII. *DANS CES HEURES OÙ DIEU DONNE OU REPREND LA FLAMME...*

divin
Page 340 Où pour se transformer l'ordre éternel s'arrête...

moqueur,
Que l'espoir est menteur,
l'âme
Et l'esprit qui se penche alors sur la nature
avec effroi
Y sent de toutes parts ployer la créature...

s'interrompre,
Car on touche à la crise où tout peut se suspendre,
L'ancre d'airain dans l'onde aura pu se corrompre,
L'essieu peut se briser, le ressort se détendre,
Le câble peut casser.
Le flambeau s'éclipser.
De toutes parts
Dans tous les cœurs se dresse un spectre affreux : PEUT-ÊTRE !

lui qui fait les lois, s'il veut, il les élude.
Page 341 Car l'éternel concert n'en est qu'à son prélude.
Ce qui nous est concert pour lui n'est que prélude.
les lois à son gré les élude.
Celui qui fait la loi la réforme ou l'élude.

deviendront alors et la terre et la route
Que ferons-nous alors dans l'ombre et dans le doute
Marquée à
Heurtant tous nos essieux?
Qu'est-ce que tous ces chars qu'on appelle des mondes,
fécondes,
Et qui portent chacun tant de choses profondes,
Se feront
Deviendront dans les cieux?

couchant
Aussi quand le soleil s'est éteint sur les cimes;
revers
Quand l'obscurité rampe au penchant des abîmes
Et du fond monte au bord;
ravins noirs
Quand dans les lieux profonds la profondeur redouble,
à la forme indécise,
impossible,
Quand le rêve au contour monstrueux, à l'œil trouble...

gaze où des lueurs
Lorsqu'un réseau de brume où cent formes se montrent...

de nuée où la brume
Quand le ciel, où la nue à plis sombres se traîne....

noir mystère
Page 342 La nuit vient, gouffre sombre où l'être s'aventure...

XXXIX. *À TRAVERS CE QU'ON SENT CONFUSÉMENT BRUIRE...*

C'est lui qui met la brume au flanc
Page 343 Le rayon de la lune au bas des monts paisibles...

XL. *L'ÉPANOUISSEMENT, C'EST LA LOI DU SEIGNEUR.*

la joie
Page 344 Il a fait la beauté, l'amour et le bonheur,
Avril qui verdit
Il veut la fleur dans la broussaille.
le vent
Son âme immense, à qui l'aube sert de clairon...

XLII. *LA SOLITUDE SAINTE AUX FAIBLES EST FATALE.*

bœufs !
Page 346 Vivent les ours !

Il mange et boit.
Fermez la porte. Il vit, fauve, dans sa tanière.
lentement
Son esprit par degrés dans la chair s'engloutit.

XLIV. *Ô PROFONDEUR SANS FOND OÙ VA TOUT CE QUI PENSE !*

seul
Page 348 Où l'on tombe, n'ayant que soi pour tout appui !

Il est mort le guerrier, le conquérant, le czar !
L'air murmure : — Il est mort ! Il est mort ! à genoux !
On entend mille voix qui murmurent :
L'air murmure au-dessus de tous les fronts : César !
Celui qui disait : Moi ! celui qui disait : Nous !
Empereur ! protecteur ! géant ! tête sacrée !
Le maître ! le héros ! la majesté sacrée !
Héros !
L'élu ! l'homme qui règne, ombre de Dieu qui crée !
aux cieux, l'élu, l'heureux, le bon,
Il est au ciel, l'heureux, le superbe, le fort !

Le bruit,
L'orgueil, l'encens, la myrrhe...

À cette heure,
Page 349 Écoutez maintenant. Ô vertige ! peut-être...

lui, le lugubre
Il vient de s'éveiller, morne et sinistre esprit...

Schœnbrunn
Son Kremlin, son Windsor ou son Escurial...

flagelle
Son cocher le fustige au nom de sa charogne.
Il tremble,
Il songe, il se sent pris
Misérable, il est pris dans la bête au pas lent.

Ô vertige! pendant
Terreur! Terreur! tandis que son nom dans l'azur...

Pendant qu'énorme
Tandis qu'auguste et beau, s'ouvrant à cette gloire...

Roi, César, empereur, maître de
Page 350 Bon, juste, glorieux, grand comme l'univers...

XLV. *TU SERAS RICHE, HEUREUX, BEAU, PUISSANT, TRIOMPHANT...*

Ton âme oubliera
Tranquille, oubliant
Page 351 Et tu braveras l'heure où le sépulcre blême...

XLVI. *ON A DE CHAUDS CLIENTS ET DES AMIS NOMBREUX...*

L'inévitable fin
Page 352 La mort qui se souvient, l'heure où tout se délie...

mort fatal
Où la nuit vous saisit comme un hideux reptile...

larve, il se débat et
Et n'est plus qu'une forme indistincte qui sombre...

XLVII. *Ô SIÈCLE INACHEVÉ, PLEIN D'ANGOISSE ET DE DOUTES...*

de brume
Page 353 Ô siècle inachevé, plein d'angoisse et de doutes...

de rayons brumeux
Que d'antres ténébreux sous tes rameaux touffus,
Que de jours incertains
Redoutable avenir où le poëte sombre
plonger
Voit les trônes pencher de plus en plus dans l'ombre...

XLVIII. *TOUJOURS SUR CETTE MER SAUVAGE...*

la rive enchantée
Page 354 Vers l'île rayonnante on laisse fuir son âme...

verte
Reparaît l'île heureuse et son riant gazon...

en se jouant des
Jamais vent orageux égaré sur les flots...

XLIX. *OH! QUE D'AMIS J'AI VUS À PAS LENTS DISPARAÎTRE!*

Que d'amis chers
Page 356 Oh! que d'amis j'ai vus à pas lents disparaître!

le bonheur
Combien, dont la gaîté me faisait vivre et croire...

L. *EST-CE QUE VOUS CROYEZ QUE LES ROSES VERMEILLES...*

Hommes, le souvenir va, cherche, revient, tombe,
Page 357 La mémoire est un souffle envoyé dans la tombe;
Monte, souffle de vie envoyé dans la tombe.
C'est la colombe allant s'unir à la colombe.

LI. *C'EST LE CIEL QUE LA TOMBE, AUBE OBSCURE, REFLÈTE...*

L'énigme
La vie
Page 358 Le gouffre a pour barreaux les côtes du squelette...

La clarté du cercueil, pour nous fils des désastres,
ciel
Ô nuit sombre, est égale à la clarté des astres...

LII. *BABEL EST TOUT AU FOND DU PAYSAGE HORRIBLE.*

entablements
Page 359 Sur ses escarpements lugubres sont gravés
piliers,
Des masques, des trépieds, des gnomons, des clepsydres...

Des colosses camards, l'éclair
Page 360 D'affreux colosses pris par la foudre pour cibles.

semblerait un
Sous sa base, où Chéops ne serait qu'un tesson,
Et de même qu'au bord
Et comme on voit au bord du toit d'une maison
On devine un dédale obscur de catacombes.
S'abattent à travers l'azur,
S'abattre, à la saison des fleurs, à tire d'aile,
Et, comme sur le toit d'un palais, des colombes,
Les pigeons au pied rose ou la vive hirondelle,
formidable et hideux,
Sur son entablement funèbre aux trous profonds
S'abattent, parfois seuls et parfois deux à deux,
Viennent du fond du ciel se poser les griffons...

LIII. *LA CRÉATION VA, SOMBRE ET DÉMESURÉE...*

sa larve surnage,
son destin surnage,
Page 361 Et l'homme, pendant l'heure où disparaît son âge...

devant qui roulent les faits
Le penseur, attentif aux mystères sans nombre...

LV. *QUAND... AU MILIEU DE LA NUIT...*

Et se peint de la sorte à son laquais
Page 363 Et conte l'aventure à son valet mignon...

le tremblant
Que tout marche, et qu'un jour l'inquiet genre humain,
Faisant du seul amour sortir l'unique hymen,
Par l'amour délivré sanctifiant l'hymen,
De l'amour mieux compris faisant sortir l'hymen,
Osera secouer la vieille chaîne noire
l'âme
Du cœur, libre d'aimer comme l'esprit de croire.

LVI. *QUAND LE SOLEIL D'AVRIL RIT À TRAVERS LES FEUILLES...*

Dieu dans mon cœur que tout semble charmer
Page 364 Je sens un feu divin dans mon cœur s'allumer...

LIX. *ELLE EST GAIE ET PENSIVE; ELLE NOUS FAIT SONGER...*

À tout ce qui répand des ombres sous des voiles,
à travers d'épais voiles,
Page 367 À tout ce qui reluit malgré de sombres voiles...

s'envole on ne sait où.
L'esprit en la voyant s'en va je ne sais où.

Avec
Enfin
Et puis je ne sais quoi de calme et de vainqueur!

LX. *N'ÉCOUTEZ PAS, MON ANGE, EN VOTRE RÊVERIE...*

Ce Paris qui là-bas pleure, querelle et crie.
Page 368 Paris aux mille voix qui là-bas pleure et crie.

LXIV. *NE VOUS CONTENTEZ PAS, MADAME, D'ÊTRE BELLE.*

avoir du cœur, de l'âme et
Page 372 Il faut songer, penser, lire, avoir de l'esprit.

LXV. *ÂME QUE J'AI TROUVÉE AINSI QU'UN DIAMANT!*

pensif,
Page 373 Ô noble esprit, jaloux, chaste, superbe, aimant!

charmant,
Votre regard pensif, défiant et divin...

charmant,
Ton nom, ton souvenir vivant, sacré, vainqueur...

LXIX. *QUAND JE NE SERAI PLUS QU'UNE CENDRE GLACÉE...*

pour jamais
Page 377 Quand mes yeux fatigués seront fermés au jour,
devant la croix sur mon tombeau dressée :
mon image
Dis-toi, si dans ton cœur ma mémoire est fixée...

LXX. *C'ÉTAIT LA PREMIÈRE SOIRÉE...*

Page 378 C'était la première soirée
bel avril.
Du mois d'avril.

Nous voyions, ô ma douce amie!
Page 379 L'œil voyait sur la plage amie...

Page 380 Que m'importe que Paris dorme,
Ivre d'oubli,
qui le déforme
noire
sombre et
au contour difforme
Dans la brume épaisse et sans forme
Enseveli!

Et qui noyant à flots
Et, noyant de leurs plis funèbres
L'âme et le corps...

Rien ne se perd parmi tant d'ombre;
Page 382 Dans vos clartés et dans votre ombre...

Rien ne se perd! cendre, étincelle,
La nuit, le jour
Ramier, vautour...

Extases
Les rêves de l'âme enivrée,
Du front qui bout,
La nature immense et sacrée
Accepte
Retrouve tout!

fruit
Le gland germe,
L'herbe verdit, la branche pousse
Au fond des bois...

Le feu luit, l'air souffle,
Le vent fuit, l'astre luit, l'eau coule,
Et nous aimons!

s'épanouir, âme pure,
Page 383 C'est s'ouvrir à la clarté pure...

Oubliant
Dédaignant d'un monde où tout tremble
propos
Les bonheurs vains...

sent
On suit la lueur d'une lampe
Qu'on ne voit pas...

Lyres,
Chansons,
Page 384 Soupirs, concerts...

sur tout se pose,
C'est l'amour qui tient toute chose...

LXXIII. *QUAND JE VEUX SAVOIR VOS DOULEURS SECRÈTES...*

l'amour
Page 388 Je vous tiens, madame, et le sort me tient.

vos yeux et
Il emporte au loin votre cœur, votre âme...

le vent,
Page 389 Il subit l'autan, le nord, l'hiver, l'onde...

le sort
l'amour n'épargne
Il lutte; les vents n'épargnent personne.

LXXV. À ANDRÉ CHÉNIER.

montrant à demi
Page 391 Elle bâillait, laissant entrevoir ses épaules;
Puis, comme une naïade ondoyant sous les saules,
charmant
Par je ne sais quel brusque et naïf mouvement,
Naïve, elle entr'ouvrit son lit confusément
Rapide, elle écarta son drap si vaguement
Et dans
Que l'œil ne savait pas si ce charmant manège
S'il guettait de la chair ou voyait
Découvrait de la chair ou montrait de la neige.
Elle ouvrit son œil bleu tout grand comme un portail...
L'aube, à côté de nous, dorait le vieux portail...

fort *la vieille*
Page 392 Soit qu'étant gens voisins de l'antique innocence...

Et je dois confesser, pour clore ces aveux,
muse
Que son bras, qu'eût chanté la nymphe de Sicile...

LXXVI. À DES BAIGNEUSES.

Le chaste flanc qui porte
Page 393 Le ventre qui féconde et le sein qui nourrit...

Cette religion, la nature, vous couvre.
La nature sauvage et profonde vous couvre.
farouche
Votre robe inquiète en tressaillant s'entr'ouvre...

charmants,
sacrés,
Vos corps exquis, plus frais que la fleur du pêcher,
Frémiraient
Souffriraient du regard d'un passant, faune infâme...

L'homme guette toujours l'endroit où
cherche
L'œil de l'homme toujours guette en quoi se dément
La beauté, la vertu, le génie, et s'attache,
dénoncer
Sinistre, à la splendeur pour y trouver la tache.

Page 394 Toute clarté, pour fuir l'offense de nos yeux,
sombre
S'enveloppe d'un pli chaste et mystérieux...

Et c'est ainsi que
Et voilà pourquoi Dieu, sachant que l'astre même
chaste et sûr
A sa pudeur, et veut un voile auguste et pur...

LXXVII. *PLAIRE À DEUX YEUX CHARMANTS, C'EST LE BUT DE MA VIE.*

Être roi ! — Tout cela n'est pour moi,
Page 395 Que sais-je ! être empereur ! — Tout cela, sur mon âme,
Qu'un moyen d'attirer
Représente pour moi le regard d'une femme.

IMPRIMERIE NATIONALE.

LXXVIII. *VOUS SOUFFREZ ICI-BAS MILLE MAUX NUIT ET JOUR...*

fins
Page 396 Leurs petits doigts semblaient jouer, doux et moqueurs...

serge
Le satin était bure auprès de leurs épaules.
, les plus effrontés
Les plus hardis faquins et les plus joyeux drôles...

LXXXIII. *QUICONQUE PENSE, ILLUSTRE, OBSCUR, SIFFLÉ, VAINQUEUR...*

moqué,
raillé,
vaincu,
Page 401 Quiconque pense, illustre, obscur, sifflé, vainqueur...

et plein
Je vivais tête à tête, ému d'un vague effroi...

avide
Page 402 Que devant tout ce peuple immense aux yeux de flamme
le voile
Je voyais se lever la jupe de mon âme.

LXXXIV. *L'INCONNU, CE QUELQU'UN QU'ON DISTINGUE DANS L'OMBRE...*

bardes,
Et les penseurs, voyant l'abîme si près d'eux,
Et troublés en voyant l'abîme
Page 403 Et voyant le problème horrible trop près d'eux,
Craignent un trop rude faîte;
Craignant d'être emportés sur de trop rudes faîtes,
Car le poëte a prophète.
Les poëtes ont peur de devenir prophètes.

LXXXV. *LE PROPHÈTE ET LE POËTE...*

Page 404 Ce tas de loups et de dogues
Déchaîné
Qui rôde sous le ciel bleu...

Toute la sombre cohue
passants
Des errants et des vivants

Craint les penseurs; elle hue
fronts que battent les
Ces grands fronts, battus des vents...

que leurs âmes
Qu'est-ce donc que leurs yeux voient...

sombre
La vieille nuit éternelle
Page 405 L'ombre aveugle, l'ombre athée,
Hait leur splendide prunelle
Invective, épouvantée,
Qu'inonde un rayon vermeil;
Etoile aux éclairs
Pleine de rayons vermeils;
au bec
Ces passants à l'œil vermeil
obscure,
sourde,
L'ombre aveugle, l'ombre athée
Qui troublent sa solitude
Voit passer, épouvantée,
Avec leur vieille habitude
Ces regardeurs de soleils.
De regarder le soleil.

LXXXVI. *POËTES, SI LE MONDE AVAIT UNE ÂME ENCOR...*

candide
était naïf encor,
Page 406 Poëtes, si le monde avait une âme encor...

Vous verriez, comme l'aigle au front du mont grondant,
S'offrir à
S'ouvrir pour votre extase
Les deux chevaux ailés, ou l'Hippogriffe ardent,
l'éclatant
Ou l'effrayant Pégase.

LXXXVII. *VOICI LES APENNINS, LES ALPES ET LES ANDES...*

cris,
Page 407 Les chutes, les terreurs, les chocs, les dénouements...

sait rien d'Athènes,
Olympe ne voir pas Athènes; pour Soracte
est le vil
Des grandeurs de là-haut Rome n'est que l'entr'acte...

LXXXVIII. *TOUT HOMME EST UN GRAIN DE POUSSIÈRE...*

désoler
Page 408 Sans condamner le pire et sans railler le moindre...

sens
Je vois dans ma pensée errer toutes les formes...

XC. *IL FAUT QUE LE POËTE, EN SA DIGNITÉ SAINTE...*

lentement
Page 410 Qu'il marche gravement par son œuvre absorbé...

rhéteur, au bord d'une
Sur le jaloux rhéteur à sa chaire accoudé...

qu'assiégé
Mais il est bon parfois qu'entouré d'envieux...

XCI. *JE VOUDRAIS QU'ON TROUVÂT TOUT SIMPLE QU'UN RÊVEUR...*

sombre
Page 411 J'affirme qu'une haute et juste conscience...

infâme
Le monde ne serait qu'une affreuse caverne...

auguste
Page 412 Telle est la fonction sévère des penseurs.

chocs *inconscients*
Au-dessous d'eux les noirs évènements se brisent.

Tout ce
Princes, tas monstrueux de tout-puissants sinistres...

affreux
Les faits, chaos farouche et plein d'obscures lois...

XCVI. *À CE POINT DE LA VIE OÙ JE SUIS ARRIVÉ...*

La louange et l'affront, ces éternels refrains,
La diatribe,
La calomnie,
outrages,
Page 417 Les louanges, ayant les affronts pour refrains,
Est trop près
Sont trop près d'un tombeau pour y faire grand'chose.

et
Car l'avenir seul dit le mot superbe ou sombre
terrasse
renverse
Qui détrône une idole ou fait un dieu d'une ombre.

XCIX. *IL S'AGIT D'UNE FÊTE À CÉLÉBRER.*

Amis
Bravo!
Page 420 Il s'agit d'une fête à célébrer. C'est bon.

, et vous dites :
, elle est bonne.
Vous avez une idée excellente : — Parbleu...

C'est fort beau tout de même en dépit des grognons
disent : «Je m'en vais.
Qui bougonnent : «J'ai froid. C'est manqué. Ça m'assomme».

C. *POUR QUE L'HUMANITÉ SOIT COMPLÈTE ET DIVINE...*

sert
Page 421 Heureux celui qui plaint les vaincus!

D'où nous viendrait l'orgueil?
Et nous, qui sommes-nous? Nos ports sont nos écueils.

CI. À UN HOMME PARTANT POUR LA CHASSE.

Dans l'aveuglement sombre
Page 422 En lui crevant les yeux engraisser l'ortolan...

CIII. *LE SORT S'EST ACHARNÉ SUR CETTE CRÉATURE.*

marche
Page 424 Liée au sol tandis qu'il va, vient, passe et broute,
Admirant ce géant
Enviant ce passant qui peut
Muette, ne pouvant fuir ni changer de lieu...

te sourit
Page 425 Où l'azur t'apparaît, tu trouveras le deuil.

plaisirs
instincts
L'homme avec ses besoins de la chair et des sens...

vos arts, cherchant l'idéal et le beau,
votre âpre soif
De là toutes vos soifs d'idéal et de beau...

Et l'ange, ce gardien des races planétaires,
Ce visiteur serein
Lumineux visiteur des lunes et des terres,
une un
Comme vous d'une terre habitant d'un soleil,
Ayant pour vol l'éclair de son rayon vermeil,
éclaire
Pour domaine l'azur qu'il échauffe, et pour borne
l'ombre
Le point où ce rayon s'éteint dans l'éther morne...

CIV. *AU POINT DU JOUR, SOUVENT EN SURSAUT, JE ME LÈVE...*

Le matin, bien
Page 427 Au point du jour, souvent en sursaut, je me lève...

Je médite debout,
J'écris debout, pensif,
Je travaille debout, regardant à la fois...

CV. *LES QUATRE ENFANTS JOYEUX ME TIRENT PAR LA MANCHE....*

marchands sur leurs
mulets
Page 428 La file des piétons et des chameaux s'allonge...

vallons
Les ravins où jadis rêvait le patriarche...

CVII. *JE SUIS COMME DANS UN CLOÎTRE...*

Le sépulcre
hélas
Page 430 La tombe, amis, me réclame...

CIX. *CE QUI REND LA VIEILLESSE AUGUSTE ET VÉNÉRABLE...*

Page 432 C'est cette majesté des bonnes actions
Qui touche également l'homme, l'enfant, la femme,
Qui dans l'œil du vieillard met une pure flamme...

CXI. *LA PORTE CÉDA. JE TÂTONNAI...*

Page 434 J'entrai; tout était noir; à peine pouvait-on
au milieu des
Distinguer, à travers les ombres étouffantes,
pâles
Le jour qui des volets rayait les blêmes fentes.

Les vieux gonds de la porte avaient des rhumatismes;
Et criaient; les damas décloués, au plafond,
Les lampas décloués, aux angles du plafond...

Page 435 Au fond de ce silence on entendait un bruit
siècles dans
Faible comme le pas des larves sur les cendres.
de Césars,
Des médaillons de dieux, d'Hercules, d'Alexandres,
Luisaient parmi des sphinx étrangement groupés;
Mêlée vagues
Sculptée au dossier d'or des larges canapés...

restai pensif une minute
J'eus peur; et je sentis comme une sombre lutte...

CXIII. *J'AIME CES GRANDS ESPRITS, J'AIME CES GRANDES ŒUVRES...*

fiers nobles
Page 437 J'aime ces grands esprits, j'aime ces grandes œuvres...

lugubre
éploré
en larmes
Toi surtout, le rieur qui saigne, Poquelin!

Qui, sur le même lit soudant
Et, sur la Maintenon mêlant Dave et Néron...

CXIV. *ATTENTION. VOICI LOUIS QUATORZE. GARE...*

Vos vers prirent, rimeurs, des
La pensée arbora des crinières de mots.
régna sur l'art et sur
Page 438 La crinière aux longs flots pénétra dans les mœurs.
vous hérissaient, grimauds
grimauds
D'horribles faux cheveux hérissaient les rimeurs,

Et la pensée éclose au fond de leur cervelle.
Et de tous ces cerveaux la pensée immortelle...

prennent l'air romain,
De là tous ces grands vers qui n'ont plus rien d'humain...

CXVI. *HÉ, PRENDS TON MICROSCOPE, IMBÉCILE! ET FRÉMIS.*

Arcturus
Page 440 Orion, Sirius que grossit ta lunette...

L'intervalle que font les ailes d'une mouche
des firmaments
de grands azurs
Contient tout un azur où se lève et se couche
Un soleil invisible, éblouissant au loin
dont Dieu seul est
De profonds univers qui n'ont pas de témoin.

L'exigu,
Le petit, c'est l'immense.

Un zodiaque ardent
Page 441 Une création passe entre chaque fil...

L'escroc
Le grec qui triche au jeu dans un bouge aux eaux d'Aix,
pressant
Broie un astre en fermant son pouce et son index.

Il suffit que, demain, un ouvrier savant,
flint-glass
Inventant un cristal plus clair et plus vivant...

Ouvre un point, c'est un gouffre.
Le point n'a pas de fond. Homme, l'inaccessible
la molécule
Est dans le grain de sable à jamais divisible...

ver
Un pou de l'infini contient en lui la somme...

vague essaim, foule,
Page 442 Des peuples ignorés, vague fourmillement...

CXVII. *INSONDABLE, IMMUABLE, ÉTERNEL, ABSOLU...*

source
Page 443 Face de vision; être qui toujours crée...

forme
Présence sans figure et sans borne et sans voix...

qu'édifie
Ce que dévore un ver, ce qu'un ciron construit...

de l'être
Au degré le plus noir du chaos, sur la cime,
objets
Tous les êtres créés, en haut, en bas, partout,
Astres, globes, édens, enfers dont le flot bout,

Mers, océans, chaos, créations houleuses,
Page 444 Les rochers, les volcans, les monts, les mers houleuses...

CXVIII. *DANS LES LEÇONS QU'IL DONNE AUX ESPRITS COMME AUX YEUX...*

sait
Page 445 Par qui veut écouter les cieux sont entendus...

Disserte, prêche, expose, alambique,
Prêche, expose, débatte, examine, argumente...

philosophie
Une théologie errant dans l'eau profonde...

sa tourmente
vagues,
ses lames
Chaque fois qu'il endort son flot glauque, il apaise...

CXIX. RÉPONSE À L'OBJECTION : MAL.

fond
Page 447 Ayant trouvé le mal au bout de toute chose,
et tout
Ayant trouvé le fond amer, l'homme manqué...

miroir de l'horreur étoilée
Page 448 Quant à la mer, profonde et terrible mêlée...

oasis
Cachant des paradis et des O-taïtis...

éternelle
effrayante
Quant à cette tourmente insondable de nues...

mauvaise
Une saveur amère à la chose sublime...

CXX. *EST-CE QUE PAR HASARD LE MONDE SOUS NOS YEUX...*

s'en aller
Page 449 Est-ce que nous voyons se rider la nature...

vieux
Le zénith n'est-il plus qu'un faux plafond mal joint?

CXXI. *CROIS-TU QUE DE CECI MON RÊVE SE REPAISSE...*

Page 450 Que je sois satisfait, que je sois une espèce
chantant
De bienheureux, louant à toute heure, en tout lieu...

fou
L'ouragan noir chassant les vagues essoufflées...

ferme,
Le problème muet, sourd, obscur, décevant...

Homme, ce n'est pas moi qui baille
bayant
Ce n'est pas moi qui vais béant aux paradis...

Le monde
L'univers n'est pas clair; non, mais il est splendide.

immense
Page 451 Qui félicite l'être effrayant d'être noir...

fond
Et si je plonge au bas du gouffre, ou si je monte
qui chante et qui sourit,
Dans ce faux ciel béat bâillant plus qu'il ne rit...

crapaud
Comparant le démon rampant que l'enfer noie...

CXXII. *LA SOUFFRANCE, GÉANTE ET SPECTRE, SUR LE MONDE...*

Thèbes,
Page 452 Londres, Rome, Paris, ces cavernes épiques,
loirs
Le laboureur courbé, forçat des verts sillons,
L'éclatant capitaine au front des bataillons,
un peuple
Le conquérant sous qui pas une âme ne bouge,
Et les rois sur leur trône et le pauvre en son bouge...

Le caillou, le bleuet frissonnant dans la gerbe,
L'eau roulant le caillou, la faulx coupant la gerbe...

l'apoflat et
Le martyr, le bourreau, le conquérant, l'apôtre...

CXXIII. *MÊME AVANT LE CERCUEIL, LA MATIÈRE VOUS QUITTE...*

rires, les orgies
Page 453 Après les bals, les jeux, les cris, et les orgies...

La vieillesse
Le vieillard est un spectre; — où l'âme vit? — Qu'importe!

Rien n'est resté vivant de ce corps plein de joie
à l'aube
Qui faisait fête au monde et sonnait du clairon.

CXXIV. MÉLANCOLIE.

La mère est morte
Page 454 Le père est mort hier, l'enfant joue aujourd'hui.

tremblant
Nul souvenir ne reste en ce rapide esprit...

Et chaque vent
Chaque souffle qui passe emporte sa mémoire.

Qu'est-il? rose lui-même, en attendant qu'il soit
Dans notre ombre un de ceux
Quelqu'un de grandissant que le sort aperçoit.

Il est dans la prairie
Voyez-le dans l'aurore avec les autres plantes...

CXXV. *LE JUSTE DE SES FERS SUBIT L'INDIGNE POIDS...*

vivent *traînant*
Page 455 Ils marchent fiers, puissants, poussant dans le chemin
Pâle, la corde au cou, le sombre
A coups de pique, à coups de fouet, le genre humain...

à la marche
Mais, comme dernier terme au voyage qu'ils font...

CXXVII. *OH! JE T'EMPORTERAI SI HAUT DANS LES NUÉES...*

serpent
ô monstre
Page 457 En vain tu te tordras, reptile épouvanté...

Rien que le ciel profond, éternel, immobile,
justes et méchants
Que les êtres créés sentent au-dessus d'eux...

Et ce ne sera pas, pour l'oiseau dans la nue
ce monstre
Un médiocre effroi de voir cet être impur,
bête hideuse
Cette chose difforme au soleil inconnue...

CXXIX. *QUAND CE BANNI, JADIS PERDU DANS LES BROUILLARDS...*

Page 459 Quand ce banni, jadis perdu dans les brouillards
tous ces
froids
Et dans les flots, parut parmi ces durs vieillards...

tombeau,
Les larves du néant, les formes de la nuit
ou de pierre
Sont assises, de brume et de rêve vêtues...

CXXXI. *OH! VERS LE PROGRÈS MAGNIFIQUE...*

Calvaire
Page 461 Que le supplice vous attire!

Sachons saigner, sachons souffrir.
Penseurs! pour vaincre il faut souffrir.
L'homme, qui ne peut rien connaître,
Flotte
Marche de cette énigme : naître...

s'incline l'ange.
Sur son berceau naît son étoile.
l'ange
Comme il ouvrait l'œil, elle a lui.
lange
Comme Isis sous le triple voile
Sa
La conscience habite en lui.

Transformer Gomorrhe en Eden.
Refaire, avec Gomorrhe, Eden.
Dans Gomorrhe
l'enfer
Avec Babel refaire Éden.

CXXXIII. *LA CLOCHE SUSPENDUE ATTEND L'HEURE TERRIBLE.*

volant
Page 464 Autour d'elle, échappés dans les cieux infinis...

Le moineau, qui du peuple aimant les alentours,
Perche dans les buissons
Se perche aux buissons verts sans dédaigner les tours...

murmures,
Les ponts sont pleins de voix, de rires et de pas...

CXXXIV. *SOMBRE JUSTICE INIQUE! Ô CODE TERRORISTE!*

Assassinat *légal!*
Hideux *glaive* *légal!* penseur
Page 465 Sépulcre ouvert par l'homme! Il semble au songeur triste
Dont l'œil, au plus profond des choses introduit,
souffrir
Voit tous les êtres vivre et sentir dans la nuit...

cordes
chaînes
Les tenailles, les crocs, les carcans, sont complices...

sinistrement
Page 466 Où Babel laisse voir confusément sa tour...

CXXXV. *NE VOUS FIGUREZ PAS, TÉNÈBRES, QUE JE TREMBLE...*

vos vos
Page 467 Et je sens des regards sur moi sans voir des yeux...

l'esprit juste
Plus l'obscurité vient, plus le sage aime et croit,
Et devant la grandeur lumineuse que l'astre
aimant,
Donne au prophète bon, le dieu méchant décroît.

CXXXVII. *NI BIBLE, NI KORAN, NI TALMUD. JE VOUDRAIS...*

Véda
Page 469 Ni Bible, ni Koran, ni Talmud. Je voudrais...

Le vrai temple
Temple immense auquel nuit le temple officiel,
Suffit à ce grand Dieu. Je rêve le chômage
du faiseur de miracles,
Du prêtre, de l'abbé, du druide, du mage.

CXXIX. *IL A FAIT LA COLOMBE. ET QUI FIT LE SERPENT?*

peut contenir un
Une est enceinte d'un
Page 471 Toute religion finit par être un crime...

CXL. *QUELLE RELIGION CHERCHE AUJOURD'HUI LES ASTRES?*

front chauve, chef branlant,
triste spectre tremblant,
Page 472 Rome est caduque, et n'a, son âge l'accablant,
sourd,
Qu'un aigle aveugle et triste et de vieillesse blanc...

CXLI. L'ENFER.

qu'explique, à la foule
Page 473 Et que traduit, au peuple aveugle qu'il soumet...

la mort, le châtiment!
C'est l'enfer! disent-ils, la peine, le tourment!
morne
blême
Et l'on en voit l'étrange et hideux flamboiement...

L'Averne, lac
Le Ténare, eau qui brûle et dont le flot rongeur
cintres
plafonds affreuse
Jette aux porches de l'ombre une fauve rougeur,
l'Érèbe
Le Phlégéton, l'Averne au funèbre cratère...

vagues
Page 474 On n'en répare plus les blêmes avenues...

La foi des hommes s'est par degrés retirée

languit
Du Tartare où s'éteint l'épouvante sacrée...

L'abandon épaissit sa ronce parasite
Érèbe
Averne, Hadès,
Dans tous ces gouffres morts, Styx, Achéron, Cocyte...

CXLII. *TOUTE LA QUANTITÉ D'ÉQUITÉ, DE RAISON...*

Froids alors, dégrisés de tous ces mots : Justice,
plus à la mode,
Page 475 Et mieux que tous ces mots plus ou moins creux, justice,
pitié,
Droit, devoir, liberté, progrès, nous comprenons...

CXLIII. *LE PAUVRE, LÀ-DESSUS L'ACCORD EST UNANIME...*

tant l'âme est
Page 476 Il ne s'en doute pas, triste engeance ignorante!

l'escroque
Perd ce qu'il peut donner, le prend aux misérables.
Tout est à tous,
Qui souffre attend, et c'est un droit que le malheur.

CXLVII. À UNE STATUE.

appellera
Page 480 Nous réchauffera tous autour du même feu...

Tu n'es pas même, non, tu n'es pas la déesse,
La gorgone
Monstrueuse, *affreuse,*
La déesse terrible, étrange, vengeresse,
Qui tua le vieux monde et créa le nouveau,
hideux
Broya peuples et rois sous son fatal niveau,
Brisa
Vainquit l'Europe armée, et qui, dans la fournaise...

Nos âmes sont un
La France est notre
Page 481 La patrie est un temple et tu n'en es point l'arche...

ici t'apporte, en
Qui donc t'a mise ici, dans un jour d'ironie,
Sous cette
Près de la pierre auguste où revit le génie...

t'a donc adossée
Page 482 Qui donc ainsi t'adosse, ô fragile statue,
sceau
À l'obélisque empreint du doigt de Sésostris?

qui vit tant de grandeurs
Et ce pavé, témoin des royautés brisées...

CXLVIII. *L'EXCÈS DE LA PITIÉ, C'EST UNE ERREUR AUGUSTE.*

Tout en reconnaissant qu'elle peut être juste,
Page 483 Je plains jusqu'au tyran quand il meurt. Même juste...

Ô dégradation! janvier
C'est pourquoi je frémis devant Quatrevingt-treize.

Robespierre était fort,
hautain, Danton
Saint-Just était puissant, Marat était terrible;
Sur la haute tribune on s'entredévorait;
, frissonnait, admirait,
Et l'Europe tremblait d'un tremblement secret...

honneur,
Comme on oublie orgueil, fierté, devoir, mandat!
se serre après
Comme on presse en tremblant ses genoux! comme on flatte
lourd caban d'Afrique
Son caban africain à la ganse écarlate!
trône
Page 484 Comme autour de ce banc où l'œil soumis s'attache,
On attend qu'un sourire entr'ouvre sa moustache!
Paix! on se tait.
Il dit : Venez! on vient.

l'effrayant passé
Vers le passé hideux je tourne un œil jaloux...

CXLIX. *LYRNESSI DOMUS ALTA, SOLO LAURENTE SEPULCRUM.*

Page 486 Afin qu'un jour je puisse, à travers les ténèbres,
Dire : Bardes!
Murmurer : Ô guerriers!

NOTES DE L'ÉDITEUR.

I

HISTORIQUE DE *DERNIÈRE GERBE.*

C'est à l'occasion du centenaire de Victor Hugo que Paul Meurice fit paraître ce volume. Il avait été le promoteur de toutes les principales manifestations de cette apothéose à laquelle s'étaient associées non seulement la France, mais toutes les grandes villes de l'étranger; il voulut, à quatre-vingt-quatre ans, contribuer personnellement à la glorification de son ami; lui seul pouvait ajouter quelque chose à l'éclat inoubliable de ce centenaire; il choisit dans les nombreux vers inédits dont il était dépositaire de quoi composer cette *Dernière Gerbe,* suprême hommage du disciple au Maître aimé.

Pour *Dernière Gerbe,* que Victor Hugo n'avait pu préparer, nous ne donnerons que quelques indications sur certaines poésies et les faits qui les ont inspirées.

Ami, tu m'es présent en cette solitude. — L'«ami», c'était Charles de Lacretelle, historien; à propos de son dernier ouvrage : *Histoire du Consulat et de l'Empire,* Victor Hugo lui adressa une très intéressante lettre que nous publierons dans la Correspondance.

Chute du Rhin. — C'est sur place que Victor Hugo écrivit ces vers sur une page déchirée de son album. Il revoyait, en 1869, après trente ans, la chute du Rhin et ne se lassait pas de l'admirer. Il écrit sur son Carnet :

Quel splendide château d'eau! Quand Dieu fait jouer ses eaux, il n'est pas tout de suite épuisé et époumoné comme Louis XIV. Ses fontaines durent des milliers d'années. Ses merveilles sont toujours toutes neuves.

Ce que j'ai sous les yeux et quel est ce pays... — Cette poésie sur la Hollande a été écrite au cours du voyage que Victor Hugo y fit en 1861; tous les détails que nous retrouvons dans les vers ont été d'abord consignés sur son Carnet. Ce voyage n'a pas été publié; nous donnerons quelques extraits du Carnet.

Après avoir terminé le chapitre de *Waterloo* (*Les Misérables*) dans une auberge de Mont-Saint-Jean, Victor Hugo commence son voyage dans une carriole

IMPRIMERIE NATIONALE.

de louage, le 21 juillet, et arrive à Maëstricht le 23, où il va voir la crypte de la montagne Saint-Pierre, conduit par le guide Dorbo, « *premier connaisseur* en souterrains ». Puis, passant par Ruremonde, Weert, où il visite le tombeau du comte de Hornes, Bois-le-Duc, où il qualifie la cathédrale de *splendide*, Nimègue, Utrecht, il arrive à Onderwater :

Vu Onderwater. Très curieuse ville. Le parvis[1] de la ville où l'on pesait les sorciers.

Arrivée à Gouda à 6 heures. Innombrables chariots tous charmants, c'est la Kermesse. Pas de place à l'*hôtel du Saumon*, ni nulle part dans la ville. A 7 heures et demie départ pour Moordrecht. Pas de place là non plus. Nous nous remettons en route. À 8 heures et demie du soir nous nous arrêtons à l'auberge du *Cygne* sur le grand chemin. Souper d'œufs et de fromage. Coucher sur un lit de plume posé sur des chaises. Tous les moustiques du Zuyderzée, toutes les puces de l'Espagne.

Le 2 août à Schiedam, puis à Rotterdam. Vu la cathédrale. — Vu le Museum. (Jean Steen, Rembrandt, Jordaëns. *Amalthée.*)

3 août. Vu Delft. Tour penchée. Grande place. Très beau clocher à carillons. Guirlande de pierre des métiers. Escalier où a été tué le Taciturne. Splendide tombeau du Taciturne. Beau tombeau de l'amiral Tromp.

4 août. Harlem. Vu Harlem au crépuscule. Admirable. Entendu la cloche de Damiette qui sonne tous les soirs de 9 à 10 heures. Ville belle et charmante.

5 août. Vu Amsterdam la nuit. Vu le tombeau de Ruyter.

6 août. Le musée. Rembrandt. Vu ce qu'on appelle *la Ronde de nuit*. Il y a deux miracles dans la peinture : la chapelle Sixtine et cela. Beau Jordaëns. À voir tous ces musées, Van Dyck pâlit, Rubens descend un peu, Jordaëns monte. Rembrandt souverain reste au sommet.

Chaire extraordinaire dans l'église neuve. Cette chaire est de Vinckenbrinck.

La tour des pleureuses.

[1] Mot douteux.

8 août. Leyde. Devant ma fenêtre il y a cet écriteau :

Cubicula locanda.

Et devant ma porte quatre lithographies d'Esmeralda et de Quasimodo.

9 août. Séjour à La Haye. Vu le musée. Rembrandt toujours souverain. Collection ethnologique. Vêtements du Taciturne. Trous de la balle du pistolet de Balthazar Gérard. Étrange et mystérieuse armoire des monstres *dits* fabriqués par les japonais. Sirènes. Hommes crapauds. Serpents à deux têtes sans queue. Momies inexplicables.

Belle ruine gothique (sur le Binnen-hoff) qu'on est en train de démolir. Prison des frères de Witt. Lieu où fut décapité Barneveldt. Charmant hôtel de ville.

10 août. Arrivée à Wœrden à 6 heures. Vu l'hôtel de ville. Pierres pour mettre les pieds de l'échafaud dans le pavé. Dessiné le pilori où pendent encore les chaînes et le carcan.

11 août. Arrivée à Amersfoort à 6 heures du soir. Vu la ville. Admirable clocher. Belle porte. Pont sur le Rhin. Église du XIIe et du XVe siècle. Jacquemart. En somme ville très curieuse et très jolie.

16 août. Arrivée à Bréda à 10 heures et demie. Vu l'église. Admirables tombeaux. Entre tous, tombeau d'Engelbert de Nassau attribué à Michel-Ange, et digne de lui. Merveille. Très belle église.

Victor Hugo continua son voyage en visitant quelques villes de Belgique, notamment Namur où il vit à « l'église Saint-Joseph, rue de Fer, le Saint-Esprit avec une couronne de marquis » et fut de retour à Bruxelles le 28 août.

Au verso d'une page du Carnet de voyage, ces lignes :

Hollande. Partout des plaines plates et vertes. Une voile à l'horizon ! Elle sort d'un champ de colza et entre dans un champ de blé.

Mon jardin. — Description exacte du jardin de Hauteville house, tel qu'on peut le voir actuellement à Guernesey.

Est-ce que vous croyez que les roses vermeilles... — La date inscrite au bas

de cette poésie lui donne toute sa signification. Victor Hugo, chaque année, commémorait le 4 septembre, jour de la mort de sa fille Léopoldine, soit par des vers, soit par une ligne sur son Carnet.

Ô CONSUL, TOI QUI PEUX DIRE... — Cette poésie, bien que datée de 1874, semble faire allusion à Thiers et à l'ovation qui le salua en 1873, quand on le proclama *le libérateur du territoire.*

LES QUATRE ENFANTS JOYEUX ME TIRENT PAR LA MANCHE. — En 1862, quand il écrivait ces vers, personne ne dérangeait plus les papiers et ne cachait la plume de Victor Hugo, mais cette évocation le reportait par la pensée à l'heureux temps où ses «quatre enfants joyeux» criaient et sautaient autour de lui.

MON PETIT-FILS. — Le premier petit-fils de Victor Hugo naquit le 31 mars 1867 et mourut le 14 avril 1868; mais ces vers, d'après l'écriture, doivent désigner le second petit-fils, Georges Hugo, né le 16 août 1868.

OH! VERS LE PROGRÈS MAGNIFIQUE... — Avant d'être insérée en 1902 dans *Dernière Gerbe,* cette poésie a paru en 1889 dans *Toute la Lyre,* édition Charpentier, sous le titre : *Les Guides.*

L'EXCÈS DE LA PITIÉ, C'EST UNE ERREUR AUGUSTE. — Ces vers, écrits en séance le 25 novembre 1848, expriment l'état d'âme de Victor Hugo, révolté des sévérités excessives du général Cavaignac après l'insurrection de juin et de la soumission inquiète des représentants devant le «caban africain à la ganse écarlate».

Rappelons que, dans cette séance du 25 novembre, Victor Hugo fut l'un des trente-quatre représentants qui votèrent contre l'ordre du jour déclarant que «le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie».

II.

REVUE DE LA CRITIQUE.

Dernière Gerbe parut le 24 février 1902, pour le Centenaire, au moment où journaux et revues étaient encombrés d'articles, d'anecdotes sur Victor Hugo, d'appréciations sur son œuvre, de relations des cérémonies, des fêtes et des manifestations tant en France qu'à l'étranger. Les journaux annoncèrent *Dernière Gerbe,* ils en publièrent des extraits, mais ils ne purent donner à la critique la place accordée aux ouvrages précédents et l'éclat du centenaire de Victor Hugo fit du tort au nouveau volume; il y eut relativement peu d'articles importants; en voici pourtant quelques-uns :

Le Rappel.
24 février 1902.
Lucien-Victor MEUNIER.

Dernière Gerbe... On y retrouve Victor Hugo tout entier; le Victor Hugo de la jeunesse, et l'aïeul; le penseur, le poète, le dramaturge, le pamphlétaire, le philosophe sont là tout entiers, dans ces pages qui étaient éparses dans le dédale cyclopéen des manuscrits restés inachevés.

Tels fragments rappellent *les Feuilles d'au-*

tomne ou les *Rayons et les Ombres,* tels autres seraient bien à leur place dans la *Légende des Siècles,* tels autres pourraient s'intercaler dans les *Contemplations,* dans les *Châtiments,* dans l'*Art d'être Grand-Père.*

...Ce volume, c'est, si l'on peut ainsi dire, Victor Hugo en raccourci. On a déjà essayé de réunir en un seul volume les extraits destinés à montrer Victor Hugo sous ses multiples aspects : *Dernière Gerbe* répond, mieux que tout autre recueil, à ce but. En le lisant, j'ai eu l'impression de relire tout à la fois ce tout gigantesque, surhumain, qui va des *Odes et Ballades* à *la Pitié Suprême* en passant par *les Misérables* et *les Quatre Vents de l'Esprit;* il m'a semblé que Victor Hugo était là, visible, remplissant l'espace du bruit de sa parole.

Et longtemps je me suis arrêté songeant à ces *Tas de pierres,* pensées formulées en quelques vers, parfois en un seul, pensées hautes et profondes, telles qu'à toute minute il en jaillissait du cerveau de Victor Hugo, comme du métal incandescent sur l'enclume il jaillit des gerbées d'éblouissantes étincelles.

...Presque fatalement, la pensée du plus humble, quand il a lu Victor Hugo, fait un effort pour s'élever vers cette pensée vertigineuse. Victor Hugo est quelque chose comme un aimant doué de la toute-puissance d'attirer à lui les âmes. En le lisant, en réfléchissant à ce qu'on vient de lire, en s'efforçant de s'en bien pénétrer, de le bien comprendre, on éprouve la sensation précise d'une ascension.

De tous ceux qui ont parlé à la foule humaine, Victor Hugo est incontestablement celui qui a le plus fait pour rapprocher le plus possible les hommes de l'idéal.

Le Figaro.
27 février 1902.

Marcel BALLOT.

La *Dernière Gerbe* clôt dignement cette riche moisson d'outre-tombe que le grand poète, soucieux toujours de sa renommée, avait su mettre de côté pour en rassasier après lui la foule de ses admirateurs. Peut-être les critiques fâcheux qui s'obstinent à le discuter, et auxquels nous recommandons les strophes ailées de *la Vipère,* diront-ils, comme d'habitude, que ce livre ne leur apprend rien de nouveau sur Victor Hugo. Mais de ce vaste esprit qui a tout embrassé, tout étreint et tout exprimé, qu'attendent-ils donc d'imprévu? Où sa vision, où sa pensée, trouveraient-elles encore du nouveau? Pour elles, on peut dire qu'il n'en est plus au monde. Le charme, au contraire, de ces poèmes répartis sur trois périodes, c'est qu'ils suivent pas à pas l'existence du maître et qu'ils évoluent avec lui; c'est que, dans cette glane suprême, à chaque pas nous relevons des épis précieux et variés, des fleurs rares qui, au temps de ses belles années, au temps de sa production magnifique et régulière, auraient probablement passé inaperçus. Enfin, une partie du volume nous initie à ses procédés de travail, et il est bien intéressant «ce tas de pierres» ainsi qu'on l'intitule, ce simple amas de matériaux, vers isolés, graves distiques, légers quatrains... Ces copeaux, ces rognures d'or, ces miettes de la table du riche suffiraient à faire de nos jours la gloire de deux ou trois poètes.

Le Gil Blas.
28 février 1902.

Jean BERNARD.

...M. Paul Meurice avait eu l'idée heureuse de publier le dernier volume des œuvres posthumes de Victor Hugo, le jour du centenaire, la *Dernière Gerbe.*

On trouve, dans ce livre copieux, des poésies intimes, des confessions, des élans de l'âme, des cris de douleur, des broutilles, des plaisanteries et des calembours rimés. De ci, de là, nous pouvons lire des fragments de lettres en alexandrins flamboyants, lettres écrites par le poète au cours de ses voyages en Allemagne. Dans un de ces billets, rimés sur le coin d'une table d'auberge, nous avons ce joli tableau rustique :

Tu sais, j'aime beaucoup ces choses : une ferme...

Par ci, par là, quelques-uns de ces madrigaux pleins de sentiment qu'affectionnait le poète... Toutes ces poésies sont du temps de Louis-Philippe; tournons les pages et arrivons aux heures indignées de l'exil, voici quelques vers adressés à... Chougna, une chienne qui avait été donnée au poète.

...Evidemment ces vers ont une allure plus simple que les belles strophes des *Châtiments,* mais ils n'en portent pas moins l'empreinte du maître que nous retrouvons tout

entier, avec ses comparaisons romantiques, dans cette description des *Planètes:*

(Citation de cette poésie.)

Oui, sans doute, nos modernistes, épris de réalités, riront de ces «vermines d'étoiles» et nous diront qu'ils n'ont jamais vu les punaises de Saturne ou les poux de Vénus; mais ceux-là sont les fendeurs de cheveux en quatre et n'entendent rien à la poésie lyrique. D'ailleurs, on peut leur répondre par cette phrase de Théophile Gautier : «Si j'avais le malheur de croire qu'un vers de Victor Hugo n'est pas beau, je n'oserais pas me l'avouer à moi-même, tout seul, dans une cave, sans chandelle.»

Copions ces deux vers qui définissent la gloire :

...Cette chose qu'on nomme
Le laurier d'un poète ou la gloire d'un homme
Dépend de l'avenir, non des contemporains.

Sous ce rapport, les admirateurs de Victor Hugo peuvent être bien tranquilles; le poète grandit à mesure que nous nous éloignons de sa tombe, comme ces hautes montagnes dont la majesté nous paraît plus noble, plus imposante, à mesure que nous quittons les alentours de leur racine de pierre.

L'Illustration.
8 mars 1902.

E. Ledrain.

Victor Hugo fut le plus favorisé des hommes de ce siècle. Parmi tous les biens que la fortune non moins que son génie lui a départis, ne faut-il pas aussi compter la présence de M. Meurice dans sa vie, et surtout après sa disparition? ...Grâce à M. Meurice, rien de Victor Hugo, ni de ses proches, n'est perdu... A l'occasion du centenaire, l'infatigable M. Meurice a publié *Dernière Gerbe.* Sont-ce bien, en réalité, les dernières? Ou du moins, après les gerbes, n'y aura-t-il pas encore quelques glanes curieuses? La moisson finie, ne retrouvera-t-on pas quelques beaux épis dorés, de quoi réjouir la postérité de Victor Hugo? J'ai lu *Dernière Gerbe.* Sans doute, il ne faut pas chercher dans ces morceaux, abandonnés par le grand ouvrier, la puissance parfaite, la plénitude d'art et de pensée qui marquent *la Légende des Siècles.* Il y a là bien des fragments inachevés que le maître aurait revus avant de les livrer au public. Mais quelles rimes superbes se dressent et sonnent au bout des vers! Quelle forme vigoureuse! Comme les mots obéissent, puissants, inattendus, à cet homme qui fut surtout le roi du Verbe! Encore une fois tout n'est pas d'une égale valeur, mais tout porte la marque prodigieuse du Titan, de telle sorte que même après avoir parcouru *Dernière Gerbe,* on dit à M. Paul Meurice : Encore! ne nous cachez rien; donnez-nous jusqu'au moindre grain, jusqu'au moindre chaume, sans rien garder uniquement pour vous.

Le Monde Moderne.
1er avril 1902.

Léo Claretie.

Victor Hugo, ce dieu, ou tout au moins ce demi-dieu de la poésie, est-il encore actuel à présent que se sont tues les voix du centenaire? La publication de son dernier recueil, *Dernière Gerbe,* ramène son nom à cette place et dans notre revue des livres nouveaux.

Ce sont de précieuses bribes, de riches fonds de tiroir, qui appartiennent à toutes les époques de sa carrière : Louis-Philippe, Guernesey, la troisième République; il n'y a là aucune révélation; c'est le même Hugo, avec sa grandiloquence, ses métaphores hardies, son énorme gaieté de Titan en liesse.

...Il y a, certes, dans ce volume, des pages qui méritaient de vivre, *la Terre de l'eau,* pittoresque paysage de Hollande :

(Citation de cette poésie.)

...Dans une jolie poésie, *Première épître,* le poète marque spirituellement le moment où le talent assagi descend de l'ode à l'épître, et où l'Orphée éteint finit en Boileau.

...Parmi le *Tas de pierres* — vers, distiques, quatrains jetés pêle-mêle à la réserve, ainsi Pascal jetait ses pensées — il y a des maximes, des détails qui gardent l'empreinte forte d'un grand esprit.

Et surtout il y a quelque chose de touchant, c'est cette gerbe dernière déposée sur la tombe du poète par les mains pieuses du vieil ami sûr et fidèle, j'ai nommé M. Paul Meurice, qui a su montrer à la France ce que c'est que conserver le culte d'une mémoire chère et sacrée.

III.

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE.

Dernière Gerbe. — Paris, Calmann-Lévy, éditeur, rue Auber, n° 3. (Librairie-Imprimerie réunies, Motteroz, rue Saint-Benoît, n° 7). Édition originale, 1902. In-8°, couverture imprimée. Prix : 6 francs.

Dernière Gerbe. — Paris, librairie du Victor Hugo illustré, rue Thérèse, n° 13. Imprimerie Mouillot, quai Voltaire, n° 13. Grand in-8° illustré. [s. d.]. Prix : 2 fr. 50.

Dernière Gerbe. — Œuvres posthumes de Victor Hugo. Édition définitive, in-18. Paris, librairie Hetzel et Cie; May (imprimerie Motteroz) [s. d.]. Prix : 2 francs.

Dernière Gerbe. — Édition de l'Imprimerie Nationale. Paris, Paul Ollendorff, Albin Michel, éditeur, rue Huyghens, n° 22. Grand in-8° illustré, couverture imprimée, 1940.

ILLUSTRATION DES ŒUVRES

REPRODUCTIONS ET DOCUMENTS

580

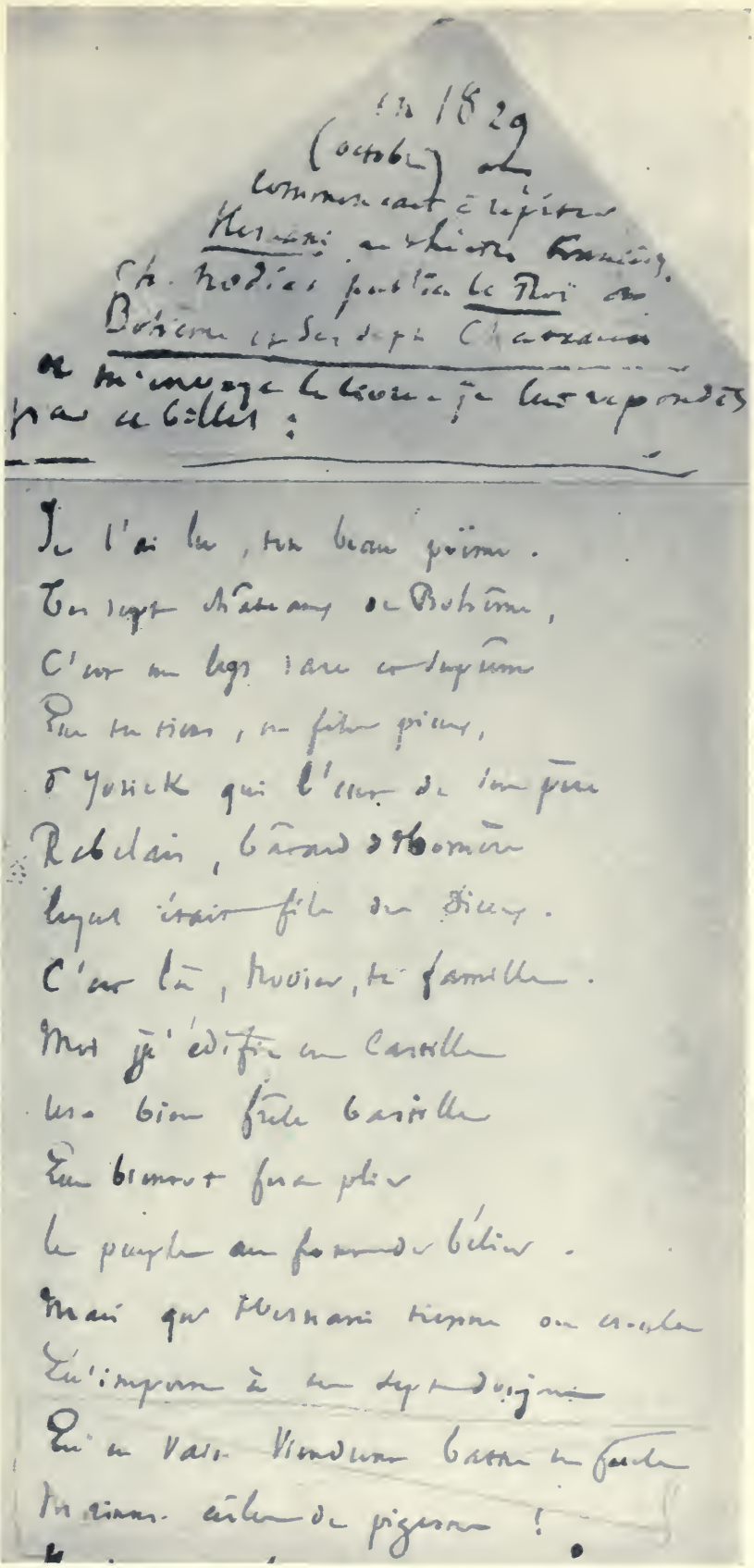
VICTOR HUGO

DERNIÈRE GERBE

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
3, RUE AUBER, 3
1902

Couverture de l'Édition originale.

IMPRIMERIE NATIONALE.



En 1829
(octobre) on
commençait à répéter
Hernani au théâtre français.
Ch. Nodier publia le Roi de
Bohême et ses sept Châteaux
et m'envoya le livre. Je lui répondis
par ce billet :

Je l'ai lu, ton beau poëme.
Tes sept châteaux de Bohême,
C'est un legs rare et suprême
Que tu tiens, ta fille pieux,
Ô Yorick qui l'eut de son père
Rabelais, bâtard d'Homère
Lequel était fils des Dieux.
C'est là, Nodier, ta famille.
Moi j'édifie en Castille
Une bien frêle bastille
Qui bientôt fera plier
Le peuple au front de bélier.
Mais qu'Hernani tienne ou croule
Qu'importe à ces sept donjons
Qu'en vain Viendront battre en foule
Mainte aile de pigeons !

Fac-similé du manuscrit. (Voir page 293.)

mélancolie

le père est mort hier, l'enfant joue aujourd'hui.
l'ombre peut-être est là, pleine d'un sombre ennui.
l'enfance est froide, hélas! son œil bleu qui nous charme
nous glace. ô deuil! le temps d'essuyer une larme,
le chagrin de l'enfant s'en va, vide et subtil.
Hier! qu'est-ce qu'hier? un mort! où donc est-il?
pourquoi n'y sont-ils plus, ceux qu'on voyait? les choses
disparaissent la nuit. Sois donc les belles roses!
l'enfant rit. sa pensée est une mouche - il rit.
[redacted]
nul souvenir ne reste en ce ~~tremblant~~ rapide esprit,
nul reflet dans cette eau dont vacille la moire;
~~[illegible]~~ chaque souffle qui passe emporte sa mémoire.
qu'est-il? rose lui-même ~~[illegible]~~ en attendant qu'il voit
quelqu'un de grandissant
~~[illegible]~~ que le sort aperçoit.
[redacted]
Voyez-le dans l'aurore avec les autres plantes
comme lui faites d'ombre et comme lui tremblantes,
Il n'est rien qu'un parfum comme elles; frais, vermeil,
la pénétration charmante du soleil
le dore, et fait qu'on voit au fond d'une auréole
sa petite âme ouverte ainsi qu'une corolle;
De pleurs et de rayons l'aube vient le baigner,
Et c'est la seule fleur qui doive un jour saigner.

— 19 Xbre 1853

Fac-similé du manuscrit. (Voir page 454.)

Lyrnessi domus alta, solo Laurente sepulcrum.

—

Livrée à tous les vents qui descendent du pôle,
mon île est au milieu de la mer, et la Saule
s'y fait chêne et granit;
Elle est la grande roche altière et combattante;
et le tonnerre y vient comme un roi dans sa tente,
comme un aigle à son nid.

Jeté là par l'exil, mon vieil ami s'évère,
Regardant l'éclair luire aux cieux que je révère
comme un âpre ataghan,
j'ai souvent fait rêve : avoir ma sépulture
Dans cette formidable et farouche nature;
dormir dans l'ouragan.

Mais aujourd'hui qu'un souffle inconnu me rapporte
Dans ce Paris qui voit la bataille à sa porte
et qui se tient debout,
Dans ce Paris où tout frémit, où rien ne tremble,
qui s'emplit d'une poupre immense, et qui ressemble
à l'urne où l'airain bout,

je voudrais bien mourir sur ces remparts célèbres
afin qu'un jour je passe à travers les ténèbres,
[redacted] guerriers!
J'ai ma haute maison où s'abat la colombe,
où vient l'aigle, au pays des chênes, et ma tombe
au pays des lauriers.

Fac-similé du manuscrit. (Voir page 485.)

TABLE.

I.	Billet à Charles Nodier	293
II.	*Ami, tu m'es présent en cette solitude*	295
III.	*Le Hartz est un pays de frênes et d'érables*	296
IV.	*À l'heure où je t'écris, je suis dans un village*	298
*V. [1]	*Voici que la saison décline*	299
VI.	*Paysage*	300
VII.	En mai	301
VIII.	*Je m'arrêtai. C'était un ravin très étroit*	303
*IX.	*Jadis, adolescent, faisant mes premiers vers*	304
*X.	*Dans les cités que troublent*	305
XI.	Nuit tombante	306
XII.	*Je ne vois, du sommet de la dune où je suis*	307
XIII.	*Sur les cloches d'airain qui frissonnent toujours*	308
XIV.	*Je ne demande pas autre chose aux forêts*	309
*XV.	*En plein midi, quand l'astre est à plomb sur nos têtes*	310
XVI.	*Les bois, les monts, les prés, ont pour notre pauvre âme*	311
XVII.	*Après avoir souffert, après avoir vécu*	312
XVIII.	Mon jardin	313
*XIX.	*Un rayon de soleil ! une bête à bon dieu !*	314
XX.	*Charle, il faut quitter l'ode et descendre à l'épître*	316
XXI.	*Le soir, je m'assieds, grave, au milieu de mes brutes*	318
XXII.	Chute du Rhin	319
XXIII.	*Ce que j'ai sous les yeux et quel est ce pays*	320
XXIV.	*Voyons, d'où vient le verbe ?*	325
XXV.	*Ô terre, dans ta course immense et magnifique*	327
XXVI.	*Tout est doux et clément !*	328
*XXVII.	*Un souffle rajeunit la forêt décrépite*	329
*XXVIII.	*Là, je cause le soir avec un vieux curé*	330
*XXIX.	*J'étais dans le clocher, obélisque plein d'ombre*	331
*XXX.	*Mer pareille à la destinée !*	332
*XXXI.	*La mer, ô célestes abîmes*	333
*XXXII.	*Un jour que mon esprit de brume était couvert*	334

[1] Les astérisques indiquent les poésies inédites.

IMPRIMERIE NATIONALE.

*XXXIII. *Ombre où Brutus médite, où saigne Jésus-Christ* 335
*XXXIV. *La mort est sous un toit comme sur un navire* 336
*XXXV. *Des mains, à travers la nuée* 337
*XXXVI. *Une clarté livide entre en ce sombre lieu* 338
XXXVII. Apparition 339
*XXXVIII. *Dans ces heures où dieu donne ou reprend la flamme* 340
*XXXIX. *À travers ce qu'on sent confusément bruire* 343
*XL. *L'épanouissement, c'est la loi du Seigneur* 344
*XLI. *Au fond du ciel serein, âmes supérieures* 345
*XLII. *La solitude sainte aux faibles est fatale* 346
*XLIII. *L'épée est une fauve et sinistre lionne* 347
XLIV. *Ô profondeur sans fond où va tout ce qui pense!* 348
*XLV. *Tu seras riche, heureux, beau, puissant, triomphant* 351
*XLVI. *On a de chauds clients et des amis nombreux* 352
*XLVII. *Ô siècle inachevé, plein d'angoisse et de doutes* 353
*XLVIII. *... Toujours sur cette mer sauvage* 354
*XLIX. *Oh! que d'amis j'ai vus à pas lents disparaître* 356
L. *Est-ce que vous croyez que les roses vermeilles* 357
*LI. *C'est le ciel que la tombe, aube obscure, reflète* 358
LII. *Babel est tout au fond du paysage horrible* 359
*LIII. *La création va, sombre et démesurée* 361
*LIV. *Parmi des monts, épars comme un tas de décombres* 362
LV. *Quand, au milieu de la nuit* 363
*LVI. *Quand le soleil d'avril luit à travers les feuilles* 364
*LVII. *Oh! pour le reste de ta vie* 365
*LVIII. *Figurez-vous un beau front triomphant* 366
*LIX. *Elle est gaie et pensive* 367
*LX. *N'écoutez pas, mon ange, en votre rêverie* 368
LXI. *Relève ton beau front, assombri par instants* 369
LXII. *Janvier est revenu. Ne crains rien, noble femme* 370
*LXIII. *Oh! de mon ardente fièvre* 371
*LXIV. *Ne vous contentez pas, madame, d'être belle* 372
LXV. *Âme que j'ai trouvée ainsi qu'un diamant!* 373
LXVI. *Ô souvenirs! beaux jours, douces heures passées!* 374
LXVII. *Doux ami, quand j'aurai quitté la chair mortelle* 375
LXVIII. *Vent du soir! dont le vol nous courbe tous ensemble* 376
LXIX. *Quand je ne serai plus qu'une cendre glacée* 377
LXX. *C'était la première soirée* 378
LXXI. *Ton beau front s'est penché comme une fleur froissée* 386
LXXII. Guitare 387
LXXIII. *Quand je veux savoir vos douleurs secrètes* 388
*LXXIV. *Vivre, aimer, tout est là, le reste est ignorance* 390
*LXXV. À André Chénier 391
LXXVI. À des baigneuses 393

*LXXVII. *Plaire à deux yeux charmants* 395
*LXXVIII. *Vous souffrez ici-bas mille maux* 396
*LXXIX. *Bon! voilà son esprit qui part!* 397
*LXXX. Portrait 398
*LXXXI. *Vous n'êtes pas sensible à la prose, jeune homme* 399
*LXXXII. *Mes strophes sont comme les balles* 400
LXXXIII. *Quiconque pense, illustre, obscur, sifflé, vainqueur* 401
LXXXIV. *L'inconnu, ce quelqu'un qu'on distingue dans l'ombre* 403
LXXXV. *Le prophète et le poëte* 404
*LXXXVI. *Poëtes, si le monde avait une âme encor* 406
LXXXVII. *Voici les Apennins, les Alpes et les Andes* 407
*LXXXVIII. *Tout homme est un grain de poussière* 408
LXXXIX. *Ce monde, fête ou deuil, palais ou galetas* 409
XC. *Il faut que le poëte, en sa dignité sainte* 410
*XCI. *Je voudrais qu'on trouvât tout simple qu'un rêveur* 411
XCII. Planètes 413
*XCIII. *Comme on a hors de soi ce prodigieux monde* 414
*XCIV. *Une sorte de vague énorme, errante et souple* 415
*XCV. *Le sépulcre géant d'étoiles se compose* 416
XCVI. *À ce point de la vie où je suis arrivé* 417
*XCVII. *Ô consul, toi qui peux dire : — J'ai, dans l'histoire* 418
*XCVIII. *Ô destin!* 419
*XCIX. *Il s'agit d'une fête à célébrer* 420
*C. *Pour que l'humanité soit complète et divine* 421
CI. *À un homme partant pour la chasse* 422
CII. *Je te dis qu'il travaille et travaille toujours* 423
CIII. *Le sort s'est acharné sur cette créature* 424
CIV. *Au point du jour, souvent en sursaut, je me lève* 427
*CV. *Les quatre enfants joyeux me tirent par la manche* 428
CVI. *Je racontais un conte* 429
CVII. *Je suis comme dans un cloître* 430
CVIII. Mon petit-fils 431
CIX. *Ce qui rend la vieillesse auguste et vénérable* 432
CX. *L'œuvre humaine est l'écho de la chose divine* 433
CXI. *La porte céda* 434
CXII. Nos amusements avec Lamartine 436
*CXIII. *J'aime ces grands esprits, j'aime ces grandes œuvres* 437
*CXIV. *Attention. Voici Louis quatorze* 438
CXV. Raconté en rêve par lord Byron 439
CXVI. *Hé, prends ton microscope, imbécile! et frémis* 440
CXVII. *Insondable, immuable, éternel, absolu* 443
*CXVIII. *Dans les leçons qu'il donne aux esprits* 445
CXIX. Réponse à l'objection mal 447
CXX. *Est-ce que par hasard le monde sous nos yeux* 449

*CXXI. *Crois-tu que de ceci mon rêve se repaisse* 450
CXXII. *La souffrance, géante et spectre, sur le monde* 452
*CXXIII. *Même avant le cercueil, la matière vous quitte* 453
*CXXIV. Mélancolie 454
CXXV. *Le juste de ses fers subit l'indigne poids* 455
*CXXVI. *Quand Jean-Jacques vivait, l'homme à qui dans les âges* 456
CXXVII. *Oh ! je t'emporterai si haut dans les nuées* 457
*CXXVIII. *Oui, le tonnerre éclaire et gronde sous mon front* 458
CXXIX. *Quand ce banni, jadis perdu dans les brouillards* 459
*CXXX. *La terre est à l'erreur, au vertige, à l'absurde* 460
CXXXI. *Oh ! vers le progrès magnifique* 461
*CXXXII. Le progrès 463
*CXXXIII. *La cloche suspendue attend l'heure terrible* 464
*CXXXIV. *Sombre justice inique ! Ô code terroriste !* 465
CXXXV. *Ne vous figurez pas, ténèbres, que je tremble* 467
CXXXVI. *Quoi ! tu doutes de l'âme !* 468
*CXXXVII. *Ni Bible, ni Koran, ni Talmud* 469
*CXXXVIII. *La vision devient une réalité* 470
*CXXXIX. *Il a fait la colombe. Et qui fit le serpent ?* 471
*CXL. *Quelle religion cherche aujourd'hui les astres ?* 472
CXLI. L'enfer 473
*CXLII. *Toute la quantité d'équité, de raison* 475
CXLIII. *Le pauvre, là-dessus l'accord est unanime* 476
*CXLIV. *Je n'ai pas de besoins. Pour m'épanouir l'âme* 477
CXLV. *Je t'aime, avec ton œil candide et ton air mâle* 478
CXLVI. *Tous les hommes sont l'homme* 479
CXLVII. À une statue 480
CXLVIII. *L'excès de la pitié, c'est une erreur auguste* 483
CXLIX. Lyrnessi domus alta, solo laurente sepulcrum 485

TAS DE PIERRES.

Tas de pierres 487

NOTES DE CETTE ÉDITION.

Le manuscrit de *Dernière Gerbe* 517
I. Notes explicatives 517
II. Variantes et vers inédits 542

Notes de l'Éditeur 573
I. Historique 573

II. Revue de la critique. 575
III. Notice bibliographique. 578

Illustration des Œuvres. — Reproductions et documents. 579

Couverture de l'édition originale.

Trois fac-similés : Billet à Charles Nodier. — Mélancolie. — *Lyrnessi domus alta, solo laurente sepulcrum.*

595

ACHEVÉ D'IMPRIMER
PAR L'IMPRIMERIE NATIONALE
POUR
ALBIN MICHEL, ÉDITEUR
22, RUE HUYGHENS, 22, PARIS
LE 15 MARS 1941.

O

PQ
2279
F04
1904
v.39
c.1
ROBA